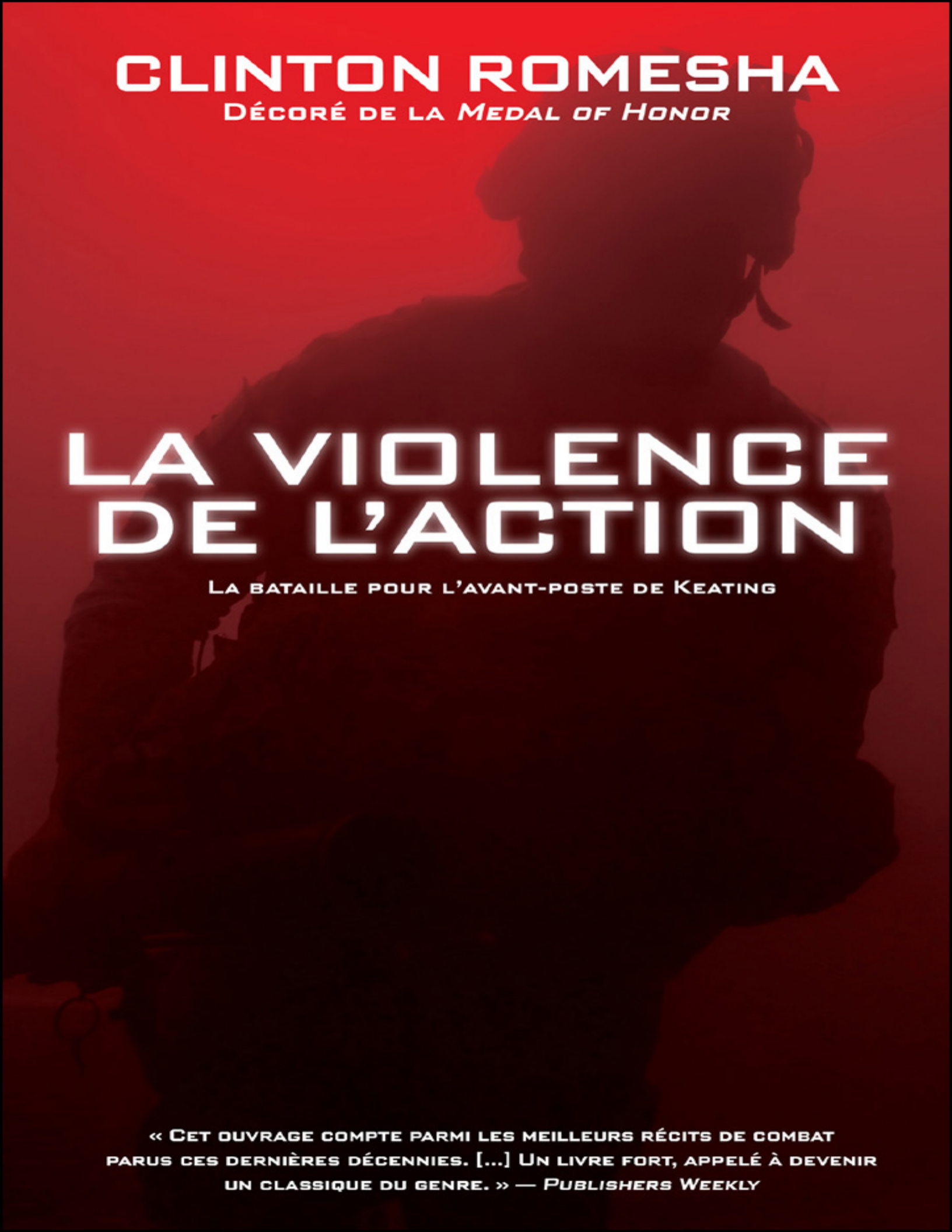


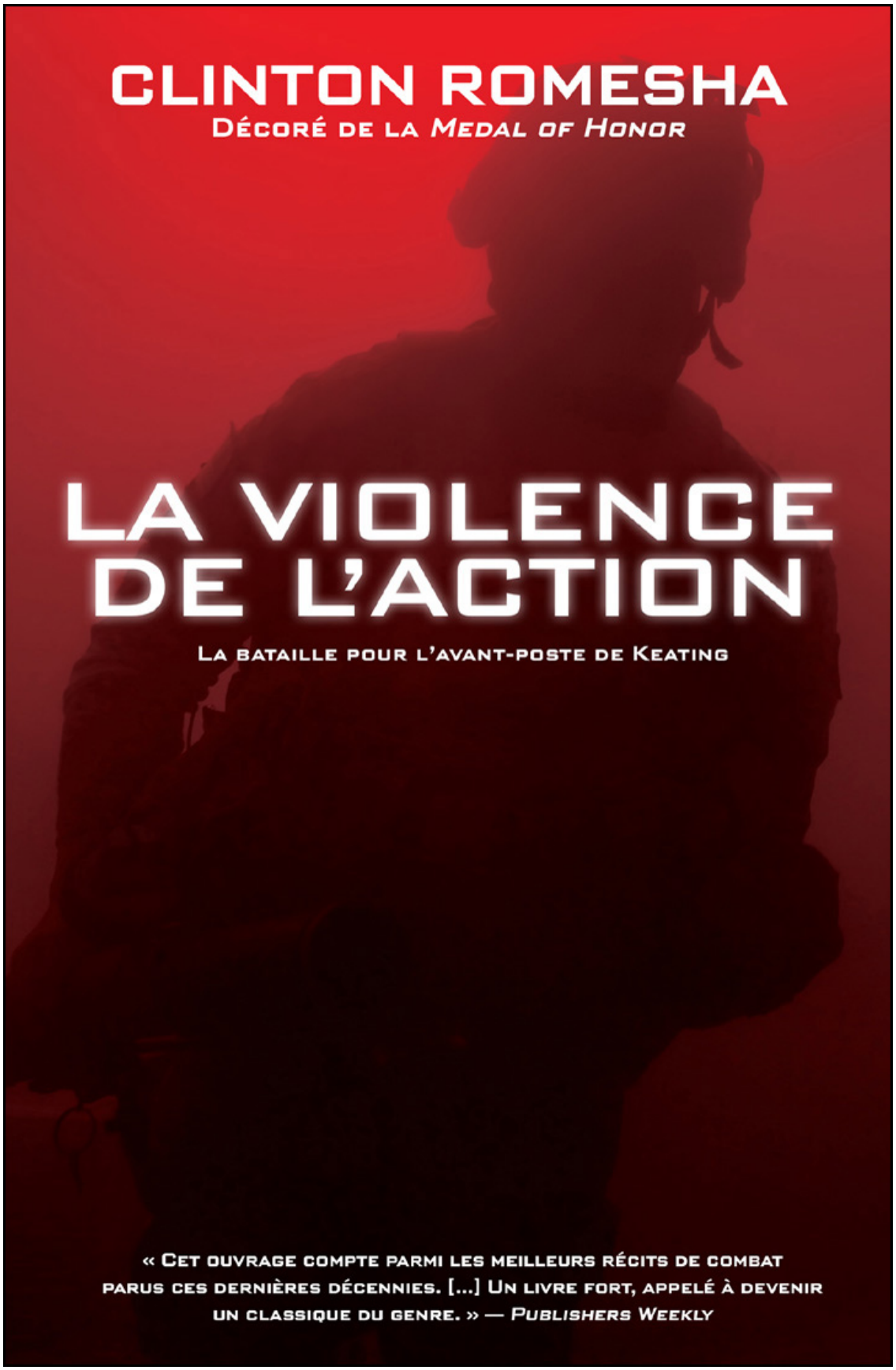
CLINTON ROMESHA

DÉCORÉ DE LA *MEDAL OF HONOR*

LA VIOLENCE DE L'ACTION

LA BATAILLE POUR L'AVANT-POSTE DE KEATING

« CET OUVRAGE COMPTE PARMI LES MEILLEURS RÉCITS DE COMBAT PARUS CES DERNIÈRES DÉCENNIES. [...] UN LIVRE FORT, APPELÉ À DEVENIR UN CLASSIQUE DU GENRE. » — *PUBLISHERS WEEKLY*


CLINTON ROMESHA
Décoré de la Medal of Honor
LA VIOLENCE DE L'ACTION
La bataille pour l'avant-poste de Keating
« Cet ouvrage compte parmi les meilleurs récits de combat parus ces dernières décennies. [...] Un livre fort, appelé à devenir un classique du genre. » — Publishers Weekly

CLINTON ROMESHA

LA VIOLENCE DE L'ACTION

Traduit de l'anglais (Etats-Unis)
par Franck Mirmont

11 passage Saint-Pierre Amelot
75011 Paris
www.nimrod.fr

À mes camarades morts au combat et à leurs familles, à tous les soldats du 3-61e qui ont servi avec nous en Afghanistan

« Qu’on ne me parle plus d’espérance ! Causons de tombeaux, de vers et d’épitaphes »

Shakespeare, *Richard II*

SECTION ROUGE

1er escadron

Compagnie Black Knight, 3-61e d'infanterie mécanisée 4e brigade de combat 4e division d'infanterie

Groupe de combat Alpha : Groupe de combat Bravo

SLT Andrew Bundermann : SCH Franck Guerrero
SCH Clinton Romesha : SCH James Stanley

Sergent Joshua Hardt : Sergent Justin Gallegos
Sergent Bradley Larson : Sergent Joshua Kirk

Nicholas Davidson : Kyle Knight
Justin Gregory : Stephan Mace
Zachary Koppes : Thomas Rasmussen
Timothy Kuegler : Christopher Jones
Josh Dannelley

Détachés au sein de la section Rouge

Sergent Armando Avalos Jr. ; observateur avancé Allen Cutcher, médecin.

COMPAGNIE BLACK KNIGHT

Section de commandement

Capitaine Stoney Portis Adjudant-chef Ron Burton

Section Rouge

SLT Andrew Bundermann SCH Frank Guerrero

Section Bleue

SLT Jordan Bellamy SCH Jeff Jacops

Section Blanche

SLT Ben Salentine SCH Jonathan Hill

FORCE INTERNATIONALE D'ASSISTANCE À LA SÉCURITÉ (FIAS)

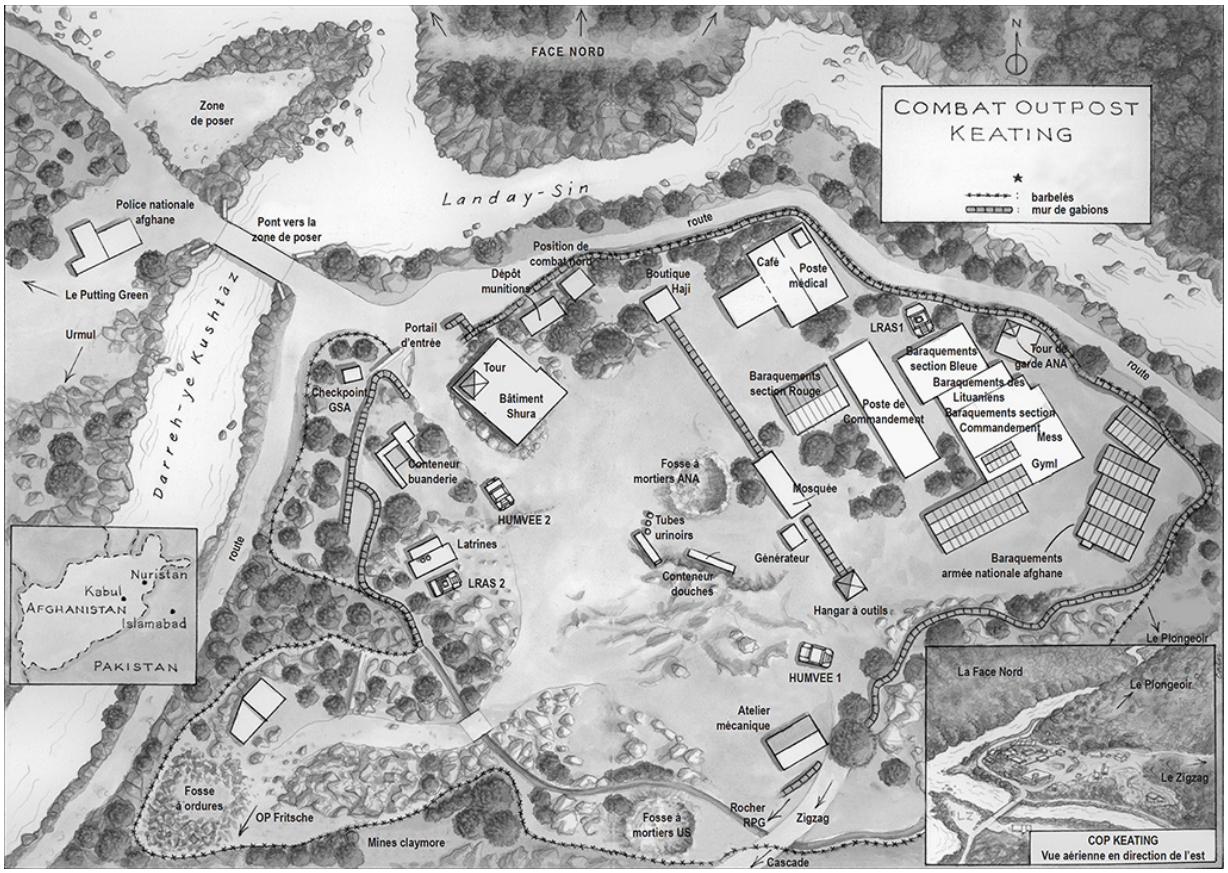
AFGHANISTAN Mai-octobre 2009

Base aérienne de Bagram, Kaboul Général Stanley McChrystal, commandant la FIAS Général David McKiernan, commandant la FIAS

Base d'opérations avancée Fenty, base aérienne de Jalalabad, Province du Nahgahar Colonel Randy George, commandant la 4e brigade de combat

Base d'opérations avancée Bostick, Province de Kunar Lieutenant-colonel Robert Brown, chef de corps du 3-61e de cavalerie

Poste de combat avancé de Keating, Province du Nouristan Capitaine Melvin Porter, commandant sortant, compagnie Black Knight Capitaine Stoney Portis, commandant nouvellement nommé, compagnie Black Knight Lieutenant Robert Hull, commandant adjoint, compagnie Black Knight


COMBAT OUTPOST KEATING
barbelés
mur de gabions
N
FACE NORD
Zone de poser
Landay-Sin
route
Police nationale afghane
Pont vers la zone de poser
Le Putting Green
Urmul
Darreh-ye Kushtaz
Position de combat Nord
Dépôt munitions
Boutique Haji
Café
Poste médical
LRAS1
Portail d'entrée
Tour
Bâtiment Shura
Checkpoint GSA
Conteneur buanderie
HUMVEE 2
Latrines
LRAS 2
Baraquements section Rouge
Baraquements section Bleue
Tour de garde ANA
Baraquements des Lituaniens
Baraquements section Commandement
Poste de Commandement
Mess
Gym
Fosse à mortiers ANA
Mosquée
Tubes urinoirs
Générateur
Conteneur douches
Hangar à outils
Baraquements armée nationale afghane
Le Plongeoir
HUMVEE 1
Atelier mécanique
Fosse à ordures
OP Fritsche
Mines claymore
Fosse à mortiers US
Rocher RPG
Zigzag
Cascade
Nuristan
Kabul
AFGHANISTAN
Islamabad
PAKISTAN
La Face Nord
Le Plongeoir
Le Zigzag
COP KEATING
Vue aérienne en direction de l'est

Introduction

C’est pas près de s’arranger

5h45, baraquement de la section Rouge Poste de combat avancé de Keating Province du Nouristan, Afghanistan

ZACH KOPPES était allongé sur sa couchette, encore à moitié endormi et vaguement à l’écoute de la radio qui grésillait depuis la banette voisine, située quelques mètres plus loin dans le couloir. Dans l’obscurité qui précède l’aube, il anticipait déjà « l’appel », cette convocation désagréable qui arrivait généralement quelques minutes avant qu’il ne se lève pour aller monter la garde au lever du jour.

Et bien sûr, comme prévu, cela ne manqua pas :

« Eh, heu… Est-ce que quelqu’un pourrait dire à ma relève de se pointer ? annonça sur le réseau tactique une voix crachotante. J’ai vraiment besoin d’aller couler un bronze. »

Koppes soupira.

Chaque matin, c’était la même chose. Josh Hardt, l’un des quatre sergents de la section Rouge – cinq années de service de plus que Koppes, et donc bien plus gradé – n’arrivait pour ainsi dire jamais à tenir jusqu’à la fin de son tour de garde sans qu’un mini-volcan ne lui ravage les intestins. D’où la requête, ou plutôt l’ordre, qu’adressait Hardt à celui qui devait lui succéder, de se lever dare-dare et de se pointer jusqu’au Humvee blindé, connu sous le nom de LRAS1[1], qui était positionné sur le flanc est du poste, afin qu’il puisse se précipiter aux latrines, situées à une centaine de mètres à l’ouest.

D’une certaine manière, Koppes avait l’impression que cet appel lui était invariablement destiné, que c’était toujours pour sa pomme et pour celle de personne d’autre. Mais, comme cela lui revint en mémoire alors qu’il s’était

levé de sa couchette et s'équipait, cette journée allait être différente des autres pour plusieurs raisons. La première reposait justement sous ses yeux, sur la couchette devant lui.

Quand il eut fini de s'équiper, il se pencha pour ramasser le magazine qui venait d'arriver et qu'il comptait bien lire dans la tourelle du LRAS1. Il le roula aussi serré que possible afin de le planquer quelque part où personne ne le remarquerait.

Inutile de préciser qu'un soldat n'avait pas le droit de se pointer à son poste de garde un magazine à la main. C'était le genre d'infraction qui vous valait une putain de décharge de douze de la part de notre adjudant-chef, Ron Burton, un vrai psychopathe en matière de discipline, même en ce qui concernait les écarts les plus bénins. Mais Koppes avait une petite planque, qu'il avait baptisée « fourre-tout », dans son gilet balistique – le gilet équipé de plaques de céramique que nous portions pour nous protéger le cou et le buste.

Nous détestions ces gilets en raison du poids et de la chaleur qu'ils nous faisaient supporter, mais ils n'en offraient pas moins quelques avantages – à commencer par leur capacité à empêcher une balle d'AK-47 de transformer l'intérieur de votre torse en pâtée pour chiens. En outre, le gilet comportait sur le devant un petit espace dans lequel, ainsi que Koppes l'avait découvert, vous pouviez glisser un magazine qui vous tiendrait compagnie jusqu'à la fin de votre tour de garde.

Ce système avait très bien fonctionné au cours des cinq mois que nous avions déjà passés sur zone, au point que Koppes avait pris l'habitude d'emmener avec lui de vieux numéros du magazine *Playboy* quand il partait rejoindre le LRAS1. Son camarade Chris Jones disposait d'une réserve conséquente que son frère aîné lui avait fait parvenir dans ses colis de réconfort. Ces numéros affichaient des femmes telles que Carmen Electra, Bo Derek ou Madonna, lesquelles avaient convaincu Jones et plusieurs autres soldats, après moult discussions, que les filles des posters centraux de ces années antédiluviennes – les années 1980 – étaient incroyablement sexy.

Cependant, en ce matin du 3 octobre, Koppes avait encore mieux que du porno soft planqué sous son gilet. La veille, dans l'après-midi, un hélicoptère Chinook avait balancé par-dessus bord du ravitaillement et, par miracle, nous avions même reçu notre courrier. Et avec lui un numéro de *SportsPro* relativement récent, avec en couverture le joueur de football Peyton Manning et à l'intérieur un article très détaillé sur les cent meilleurs

joueurs de la Ligue nationale de football américain pour la saison d'automne 2009.

En fait, nous nous trouvions à près de 10 000 kilomètres du café sportif le plus proche. Et nous resterions coincés là jusqu'à la fin de la saison sportive et la finale du Super Bowl. Mais Koppes savait, comme nous tous, qu'il pouvait tout à fait accomplir le voyage du retour au pays dans un cercueil de métal coiffé d'un drapeau américain. L'idée de feuilleter les pages consacrées aux statistiques des joueurs de football et au classement des équipes, et donc la possibilité de permettre à son esprit de s'évader bien au-delà des murailles noires de l'Hindou Kouch qui cloisonnaient notre monde et restreignaient nos mouvements tout en offrant un cadre idéal à nos ennemis pour nous flinguer à tout va – cette simple idée de s'offrir un tel voyage imaginaire, aussi bref fût-il, suffisait à le mettre dans un état d'esprit incroyablement positif.

C'est la raison pour laquelle Koppes, en cheminant tranquillement vers le Humvee après avoir planqué le magazine dans son gilet balistique – un parcours de moins de cinquante pas –, murmura la phrase que nous aimions tous citer dans de tels moments. Un mantra dont la concision et le bien-fondé résumaient les nombreux paradoxes qui dominaient les pensées des soldats américains coincés dans ce poste de combat avancé le plus isolé, le plus précaire et le plus tactiquement foireux de tous les postes de combat avancés d'Afghanistan :

« C'est pas près de s'arranger. »

IL Y AVAIT dans le plafond de notre baraquement de contreplaqué, à trois box de distance de la couchette de Koppes, une planche sur laquelle l'un des occupants précédents, un soldat de l'unité qui avait été déployée là avant nous, avait gravé à la pointe de son poignard cette petite réflexion personnelle, un rappel des règles qui régissaient la vie en Afghanistan.

Les autres gars de la section Rouge et moi-même avions tellement aimé cette formule que nous l'avions adoptée pour en faire notre devise informelle dès la fin de la première semaine passée sur zone. Elle illustrait à merveille ce que nous ressentions à l'idée d'avoir été envoyés dans la région la plus improbable d'un pays si absurdement éloigné et si farouchement hostile à notre présence que certains des généraux et des hommes politiques responsables de notre sort en parlaient comme de la face cachée de la lune.

Cette formule était si pertinente que chaque fois que quelque chose sortait des clous – quand par exemple nous apprenions que nous allions passer encore une semaine sans rien manger de chaud parce que le générateur avait été frappé une fois de plus par une roquette, ou que le courrier du mois dernier n'avait toujours pas été livré parce que les pilotes de Chinook refusaient d'être pris pour cible par l'ennemi à moins qu'il ne s'agisse de nous livrer le ravitaillement strictement indispensable –, chaque fois que nous apprenions que quelque chose avait encore foiré, nous nous contentions d'esquisser un pauvre sourire, de hausser un sourcil et de lâcher : « C'est pas près de s'arranger. »

Pour nous, cette phrase exprimait une vérité essentielle, peut-être même *la* vérité essentielle, sur la situation d'hommes coincés dans un avant-poste de combat dont les faiblesses tactiques et stratégiques sautaient aux yeux du premier soldat venu, au point que le nom de ce poste lui-même, Keating, était devenu une sorte de référence. Il symbolisait la capacité de l'armée à mettre toutes les chances de son côté pour que les choses puissent tourner à la catastrophe sans pour autant avoir à l'admettre.

Nous acceptions bien sûr les failles de Keating sans sourciller car, en tant que soldats, nous n'étions pas aptes à poser des questions au-dessus de notre grade – et encore moins à avoir une vision d'ensemble : sur la raison pour laquelle nous étions là et ce que nous étions censés y faire. Notre boulot principal était d'une simplicité binaire et basique : se serrer les coudes pour rester en vie et tenir l'ennemi hors de notre enceinte. Mais de temps en temps, l'un de mes hommes ne pouvait résister au besoin d'évoquer la vision d'ensemble et de s'interroger sur la nécessité qu'il y avait à occuper cette base avancée qui violait de manière si flagrante les règles stratégiques les plus élémentaires et les plus constantes.

Comme on pouvait s'y attendre, les réponses les plus clairvoyantes et les plus provocantes étaient fournies par Josh Kirk, l'un des autres sergents et sans doute le plus fameux dur à cuire de toute la section. Kirk avait passé son enfance à la campagne dans l'Idaho, pas très loin de Ruby Ridge, et il n'avait jamais été du genre à éviter la confrontation, qu'elle soit petite ou grande.

« Vous voulez que je vous dise ce qu'on fout là ? », avait-il lancé un soir alors qu'il arrachait la protection plastique du plat de sa ration de combat – une omelette végétarienne, le plat le moins apprécié des rations car il ressemblait étonnamment à une brique de vomi compressé.

« Notre mission à Keating, avait-il déclaré, c’est de transformer ces rations de combat en merde. »

La véritable beauté de *« C’est pas près de s’arranger »* résidait cependant dans sa double signification, un peu comme les deux faces d’une même pièce. D’un côté, la formule ne faisait pas qu’exprimer, elle réussissait aussi à célébrer ce que Kirk sous-entendait, à savoir que la monstruosité de Keating était magnifiée par son inutilité et son insignifiance – et, pour un homme qui était prêt à adopter le bon état d’esprit, le fait d’être coincé dans un tel trou à rats ne pouvait qu’inspirer une forme de fierté aussi perverse que féroce.

À l’intérieur du baraquement de la section Rouge : *c’est pas prêt de s’arranger*

D’un autre côté, si vous preniez cette formule et si vous la retourniez dans tous les sens, vous constatiez qu’elle pouvait signifier quelque chose de tout à fait différent, et que cette signification nouvelle était fondée sur le sens du devoir auquel les jeunes hommes adhèrent parfois – surtout s’ils ont le droit d’être puissamment armés – quand ils se retrouvent projetés dans une situation totalement et définitivement pourrie.

La principale raison pour laquelle les choses ne pourraient jamais s’arranger à Keating venait, bien sûr, du fait qu’il était absolument impossible d’y arranger quoi que ce soit. Mais un des paradoxes de notre

vie – le genre de retournement burlesque que seul un groupe de fantassins de première ligne est en mesure d'apprécier –, c'est que nous étions tous convaincus que nous regretterions plus tard le bon temps passé dans cette enclave, si toutefois nous y survivions, et que nous le considérerions alors comme l'une des périodes les plus mémorables de notre vie.

Le fait que l'adjudant-chef Burton, le plus haut gradé de tous les sous-officiers de notre compagnie à Keating, refuse d'adhérer à cette philosophie ne manquait cependant pas d'irriter mes hommes de la section Rouge. Burton, ce fervent zélateur des règles militaires ayant fait leurs preuves en caserne même si elles n'avaient aucun sens en zone de guerre, avait décrété que notre formule était l'expression d'un « moral défaillant ». Aussi, chaque fois qu'il entendait l'un de nous prononcer ces quelques mots, il mettait un point d'honneur à aller le voir et à lui ordonner de fermer sa grande gueule.

Ce que Burton ne comprit cependant jamais, c'est qu'il était impossible d'édicter une telle règle dans un endroit comme Keating. À la fin de notre première semaine passée sur zone, ce poste de combat avancé avait déjà imprimé « *Ce n'est pas près de s'arranger* » dans les replis les plus sombres et les plus fertiles de notre esprit, là où les mots prennent racine avant de se transformer en convictions et en certitudes. Éradiquer ces pensées aurait été aussi difficile que d'éradiquer les talibans des pentes et des crêtes qui surplombaient chaque secteur de notre poste de combat. Cela aurait été comme vouloir déraciner chaque buisson, chaque plante toxique poussant sur les contreforts de l'Hindou Kouch.

En ce qui nous concernait, non seulement Keating n'était pas près de s'arranger, mais il ne pourrait *jamais* s'arranger car, par la simple force de l'esprit, nous avions déjà fait tout notre possible pour le transformer en ce qu'il y avait de mieux.

C'était une chose que nous savions désormais apprécier, et un bon exemple de la manière dont nous le vivions pourrait être illustré par le comportement de Koppes cheminant tranquillement vers son Humvee blindé avec son magazine afin d'aller relever Hardt.

*

LE HUMVEE BLINDÉ vers lequel Koppes se dirigeait était l'un des quatre véhicules du même type qui étaient positionnés tout autour du périmètre du

camp et qui servaient comme première ligne de défense. Le toit de sa cabine était équipé d'une tourelle d'acier, laquelle était armée d'un lance-grenades automatique Mark 19, une arme que l'on pourrait décrire comme une grosse mitrailleuse lourde capable de cracher des grenades de 40 mm plutôt que de simples balles. Lorsqu'il fonctionnait à plein régime, le Mark 19 vomissait près de trois cents coups à la minute, ce qui représentait une puissance de feu considérable. Un Mark 19 pouvait réduire un immeuble de deux étages à l'état de ruines en moins de trois minutes.

Koppes n'avait jamais été témoin d'une telle chose. Mais ce postulat ne manquait pas de le réconforter chaque fois qu'il grimpait dans le LRAS1 et qu'il songeait à toutes les faiblesses évidentes de son véhicule, à commencer par le fait qu'en prenant position derrière son Mark 19, il se retrouvait avec les bras, le torse et les jambes protégés par un bouclier d'acier, mais la tête et les épaules totalement exposées. De manière tout aussi déconcertante, la tourelle du Mark 19 pivotait à 110 degrés seulement, ce qui empêchait Koppes de répliquer aux tirs susceptibles de le viser dans le dos.

Comme à peu près tout ce qui pouvait exister à Keating, ce n'était pas idéal, et c'était aussi la raison pour laquelle nous avions songé à remplacer ce véhicule par une tour de garde renforcée. Ce projet avait cependant été suspendu récemment, quand nous avions appris qu'il fallait se préparer à démonter le camp, à tout remballer et à quitter le plus vite possible ce coin perdu du Nouristan. Ce déménagement était en réalité programmé pour débuter dans les soixante-douze heures, même si la plupart des soldats du rang tels que Koppes n'en avaient pas encore été informés.

Lorsque Koppes parvint enfin au niveau du LRAS1, Hardt était déjà descendu de la tourelle, avec pour objectif de rallier au plus vite les latrines. Il ne consacra que quelques secondes à Koppes, le temps de partager avec lui les dernières informations.

À en croire notre petit réseau d'informateurs afghans qui étaient censés tenir les officiers de Keating au courant de tout ce qui pouvait se passer dans les environs, un groupe de talibans s'était rassemblé dans le village d'Urmul, un minuscule hameau situé à moins de 300 mètres à l'ouest du camp, sur la rive opposée de la rivière Darreh-ye Kushtâz.

À vrai dire, il n'y avait rien de bien nouveau dans tout cela. Nous recevions des mises en garde similaires tous les trois ou quatre jours depuis notre arrivée, quatre mois plus tôt. C'était à chaque fois la même chose. Les

bulletins de renseignement affirmaient que cinquante ou soixante-quinze combattants ennemis se rassemblaient pour une attaque décisive, mais quand l'attaque finissait par avoir lieu, elle n'impliquait finalement que quatre ou cinq insurgés – parfois même moins, juste un ou deux bonshommes armés de fusils. Nous avions donc fini par prendre toutes ces alertes avec un certain scepticisme.

Ce qui ne veut pas dire que nous ne nous attendions pas à être sévèrement frappés. Durant tout l'été et au début de l'automne, nous avions été attaqués quatre fois par semaine en moyenne. Mais pour les hommes qui montaient la garde, la simple rumeur d'un assaut imminent et massif n'était plus une nouvelle susceptible de les inquiéter. Aussi, quand Hardt transmit ses dernières informations à Koppes, ce dernier se contenta de hocher la tête avant d'aller s'installer dans la tourelle pour s'occuper de problèmes plus immédiats.

Pour un soldat de l'envergure de Koppes, les plaisirs que pouvait offrir la vie à Keating étaient aussi rares qu'espacés, il était donc vital de saisir le moindre d'entre eux, aussi insignifiant fût-il. Le nouveau numéro de *SportsPro* comptait certainement parmi ces plaisirs. En réalité, ce magazine à lui seul aurait suffi à ensoleiller toute la matinée de Koppes. Mais il y avait un autre bonus, car ce jour-là était un samedi, ce qui veut dire que chacun des cinquante soldats américains de Keating allait recevoir non pas *un seul* repas chaud dans la journée, mais bien *deux* – un événement d'une importance non négligeable.

Depuis que nous étions arrivés dans cet avant-poste, nous n'avions reçu en moyenne qu'un seul repas chaud par semaine et, pour le reste, nous avions survécu en nous nourrissant de rations de combat abondamment complétées de grillardises Pop-Tarts ou de pudding au chocolat dont les dates limites de consommation avaient expiré depuis si longtemps que nous en étions venus à nous demander si l'armée n'essayait pas de donner un coup de main aux talibans.

Dans ces circonstances, avoir deux repas chauds le même jour était pour ainsi dire inimaginable pour Koppes, d'autant plus que le petit déjeuner devait être composé d'œufs brouillés et de gruau de maïs. Qui plus est, si par chance notre cuisinier Thomas était de bonne humeur, il était même possible qu'il rajoute une tranche de bacon. Mais l'histoire ne s'arrêtait pas là.

Ce qui était encore plus appréciable aux yeux de Koppes, c'était que le gars que vous releviez devait récupérer votre petit déjeuner au mess si vous étiez de garde quand Thomas commençait à le distribuer, puis il devait vous l'apporter jusqu'à votre véhicule et vous le *servir* en mains propres.

Pour Koppes, la convergence de ces événements s'annonçait donc comme l'une des plus belles choses qui soit. Non seulement il avait son magazine listant les cent meilleurs joueurs de football américain, mais un petit déjeuner chaud allait bientôt lui être servi, un peu comme s'il avait garé son LRAS1 dans un drive-in Sonic[2]. Certes, il allait lui être servi par un mec qui aurait tout juste coulé un bronze matinal, mais quelle importance ? Pour un homme tel que Koppes – un homme qui était capable de voir quasiment toute chose, même la plus pénible, du bon côté, grâce notamment à la devise que nous avions tous adoptée –, la réponse était *non*, cela n'avait aucune importance.

Tu sais quoi, Hardt ?, se dit Koppes tandis qu'il s'installait derrière le Mark 19 et que son sergent-chef courait déjà vers les latrines. *Va aux chiottes et fais ce que tu as à faire*.

Ici, tout est absolument cool.

PENDANT QUE KOPPES achevait de s'installer dans sa tourelle, un autre soldat, nommé Stephan Mace, comptait les dernières minutes de ses quatre heures de tour de garde dans un autre Humvee blindé positionné à l'autre extrémité du camp, à près de 120 mètres de distance côté ouest. Baptisé LRAS2, ce Humvee représentait la position de garde la plus éloignée et la plus exposée de tout le camp. Il ne se trouvait qu'à 40 mètres de la rivière Darreh-ye Kushtâz et faisait directement face à la quarantaine de maisons en torchis qui formaient le village d'Urmul.

Mace, qui était le meilleur ami de Koppes, attendait d'être relevé par un sergent du nom de Brad Larson, lequel était *mon* meilleur ami. Et comme cela avait été le cas pour Koppes et Hardt, Mace et Larson avaient eux aussi une petite routine qu'ils mettaient en œuvre presque tous les matins au moment de la relève.

Bien qu'étant l'un des moins gradés de Keating, Mace n'en était pas moins l'un des gars les plus divertissants de tout le camp. Doté d'une répartie cinglante et d'un humour parfaitement déplacé, il nous abreuvait d'un flot continu de blagues limites et de boutades douteuses qui nous arrachaient à notre environnement misérable, ne fût-ce que pour une

seconde ou deux. Pour faire court, Mace était le genre de type que tout le monde aimait avoir à ses côtés, et la meilleure preuve en était que Larson – un soldat originaire du Nebraska, du genre taiseux et solitaire, qui avait rarement plus de deux mots à échanger avec quiconque, y compris moi – se levait *volontairement* quelques minutes plus tôt chaque matin afin de se pointer au LRAS2 en avance pour le seul plaisir de s'asseoir sur le siège avant et d'écouter Mace débiter ses conneries.

Les sujets de discussion de ces deux soldats couvraient un très large spectre. Il y avait de tout, depuis des débats animés sur l'animal qu'ils préféreraient chasser lors d'un safari en Afrique jusqu'aux descriptions très minutieuses des institutrices les plus sexy qu'ils avaient eues à l'école primaire. Mais les sujets de conversation comptaient sans doute moins pour eux que le simple fait d'être ensemble, au point qu'ils se contentaient parfois de rester assis dans la cabine du véhicule, à contempler silencieusement l'horizon à travers le pare-brise tandis que Mace sortait une Marlboro Light de son paquet de cigarettes et que Larson prélevait une pincée de tabac à chiquer dans sa petite boîte de métal.

Ce matin-là, ils n'avaient cependant pas encore entamé leur routine puisque Larson avait eu quelque chose de plus urgent à accomplir. Au lieu de s'installer directement dans la cabine du LRAS2, il avait longé la portière conducteur sans s'arrêter et était venu se poster à l'avant du blindé. Il avait posé son casque et son fusil sur le capot, écarté les jambes, défait sa braguette, et là, tête nue face à l'ouest, il avait commencé à vider une vessie bien remplie.

Réglementairement parlant, Larson aurait dû faire cela du côté des tubes-urinoirs, une rangée de tubes de PVC de 10 centimètres de diamètre enfoncés dans le sol jusqu'à 2 mètres de profondeur à proximité de notre conteneur de douches. Le trajet qu'il avait suivi pour rejoindre le Humvee l'avait fait passer devant ces tubes-urinoirs, et il aurait normalement dû s'y arrêter. Mais ces tubes empestaient plus que toute autre chose dans le camp et il avait jugé que s'emplir les narines d'une bonne vieille odeur de pisse rance n'était pas la meilleure chose à faire le matin.

En réalisant ce que faisait Larson, Mace était descendu de sa tourelle pour partir vers l'est et traverser le campement en direction de notre baraquement, là où les autres hommes de la section dormaient toujours sur leurs couchettes.

Il était 5h50 et le jour commençait à peine à se lever tandis que Larson faisait sa petite affaire en contemplant le paysage qui s'offrait à lui. Alors que les premiers rayons du soleil coloraient de rose les murs de torchis d'Urmul, son regard s'attarda sur la plus grande structure du village : sa mosquée. Contrairement aux *masjid* qui ornaient les villes plus grandes et plus prospères du pays, la mosquée d'Urmul n'arborait ni minaret ni dôme en forme de bulbe. Elle n'avait qu'une petite tour carrée, fruste et modeste, qui ne reflétait pas seulement l'austérité et la rigueur, mais aussi l'humilité et l'insignifiance de ce coin perdu d'Afghanistan.

Plus près de lui, Larson voyait couler la rivière, dont l'eau claire bouillonnait en passant sous un pont de béton à une seule arche. Celui-ci menait à la petite île qui faisait office de zone de poser pour les énormes Chinook en forme d'enclume qui constituaient l'unique ligne de vie reliant Keating au monde extérieur, et qui nous ravitaillaient aussi bien en gasoil et en munitions qu'en canettes de soda ou en bouteilles d'eau.

De l'autre côté de la rivière, un mur de végétation dissimulait les singes, les oiseaux et toutes les autres créatures sauvages qui peuplaient les flancs de cette vallée incroyablement étroite au sein de laquelle se nichait Keating. Et, surplombant tout cela, Larson pouvait voir ce qui dominait et définissait nos vies ici : les montagnes.

Leurs parois escarpées s'élevaient à pic de la vallée et, plus haut encore que les falaises environnantes, et bien plus loin, il distinguait des sommets enneigés qui brillaient maintenant dans la lumière orangée de l'aube en se découpant sur un ciel bleu de cobalt profond et impénétrable.

Ailleurs, à un autre moment, un panorama tel que celui-ci aurait pu être qualifié de magnifique. Mais ici, nous ne pouvions guère nous laisser hypnotiser par cette magnificence au point d'en oublier que nous étions en guerre et que les hommes que nous devions combattre, ces soldats ennemis dont le plus grand désir était de tuer le maximum d'entre nous, se cachaient justement au cœur de ce paysage sublime.

*

EN REPENSANT à ce moment, je tente de me représenter la scène du point de vue des trois cents guerriers talibans qui avaient gagné leurs positions au cours de la nuit, obligé les villageois d'Urmul à évacuer leurs habitations, installé des postes de combat dans les maisons et sur les pentes à 360 degrés

autour de nous, et qui achevaient désormais leur compte à rebours avant de déclencher un assaut coordonné de toutes parts avec mortiers, lance-roquettes, mitrailleuses lourdes, armes légères et canons sans recul.

L'effectif qu'ils avaient rassemblé était six fois plus important que le nôtre, et l'assaut qu'ils s'apprêtaient à lancer allait s'avérer le plus important, le plus féroce et le plus sophistiqué de tous les assauts jamais lancés dans cette partie de l'Afghanistan que notre haut commandement appelait « secteur Est ».

Aussi impressionnant que tout cela puisse paraître, ça ne l'était pas autant que l'ignorance totale dans laquelle nous nous trouvions à cet instant.

Alors même que Brad Larson exhibait son engin en écoutant d'une oreille distraite le crépitement de son jet sur la terre sèche au bout de ses rangers, il était loin de se douter que sa tête se trouvait dans les réticules d'au moins dix snipers, chacun d'entre eux équipé d'un Dragunov russe et bien déterminé à lui loger une balle de 7,62 mm en plein crâne.

Zach Koppes ne se doutait pas que son petit déjeuner ne lui serait jamais livré, et qu'il n'aurait même pas le temps d'ouvrir son magazine, et que dans quelques secondes il se retrouverait retranché dans son LRAS1 à combattre plusieurs dizaines d'insurgés, tandis que les quarante soldats afghans qui étaient censés être nos alliés et nos partenaires auraient abandonné leurs positions de combat et pris la fuite, entraînant ainsi l'effondrement complet du périmètre défensif est de Keating.

Josh Hardt ignorait que, d'ici une petite heure, ces insurgés franchiraient l'enceinte de notre camp, s'empareraient de notre dépôt de munitions, mettraient le feu à la plupart de nos baraquements et finiraient par lui braquer un lance-roquettes en pleine figure avec l'intention de lui faire sortir le cerveau par l'arrière du crâne.

Quant à moi, tandis que s'égrenaient ces dernières secondes avant que les talibans ne déclenchent leur feu d'enfer, j'étais vautré sur ma couchette, complètement endormi, ignorant que dans moins de trente minutes tous ceux qui auraient survécu dans notre camp assiégé se replieraient déjà pour se regrouper dans ce que nous appellerions plus tard la « position Alamo », et que nous nous préparerions alors à opposer une résistance acharnée dans les deux seuls baraquements épargnés par les flammes tandis que dix de nos camarades se retrouveraient isolés quelque part dans l'enceinte.

Ce qui me ramène à notre petite formule, cette phrase qui nous soutenait tous :

C'est pas près de s'arranger.

Nous étions cinquante Américains à l'intérieur de Keating ce matin-là, dont les hommes de la section Rouge. En partie grâce à notre fameuse formule, nous n'avions pas seulement compris, nous avions aussi accepté de manière très claire à quel point les choses étaient mal barrées :

à quel point il était impossible de tenir nos lignes, à quel point il était impossible de défendre notre périmètre de manière efficace, à quel point l'aide que nous étions susceptibles de recevoir était éloignée. Pour autant, aucun d'entre nous n'avait la moindre idée de l'ampleur du déluge de feu qui allait bientôt s'abattre sur nos têtes.

CE QUI SUIT n'est pas l'histoire d'un seul homme, c'est celle de toute une section. C'est une histoire qui transpire encore la fumée et la poussière : une saga dont les personnages, à la fois grands et petits, sont moins héroïques que certains auraient pu l'espérer, mais bien plus humains que les citations et les médailles récoltées à la suite de cette bataille ne pourraient le laisser penser.

Les hommes de la section Rouge n'étaient pas des enfants de chœur. Nous n'étions pas non plus le genre de super-héros dotés d'une volonté de fer et d'un regard d'acier qui peuplent les nombreux récits qui ont paru ces dix dernières années de guerre. Nous étions assez différents des hommes endurcis des forces spéciales qui ont arpenté les plaines du nord de l'Afghanistan à cheval afin de capturer la ville de Mazar-i-Sharif au cours des semaines qui ont suivi le 11-Septembre. Et nous n'avions presque rien en commun avec les quatre opérateurs des forces spéciales dont la mission, à l'été 2005, à quelques kilomètres seulement au sud de Keating, serait plus tard racontée dans *Le Survivant*[3] avant d'être adaptée au cinéma sous le titre *Du sang et des larmes*.

Si nous devions être qualifiés de héros, alors l'héroïsme dont nous fîmes preuve au cours de cette journée de l'automne 2009 avait été taillé dans une étoffe de piètre qualité – une étoffe dont les plis dissimulaient les défauts et les failles d'hommes exceptionnellement ordinaires soumis à une épreuve extraordinaire. Des hommes rongés par la peur et le doute. Des hommes qui se chamaillaient sans cesse et se laissaient aller à toutes sortes de mesquineries. Des hommes qui avaient succombé – et, pour certains, qui

essayaient encore d’échapper – à de nombreuses faiblesses humaines telles que la dépression et l’addiction, l’apathie et la désillusion, la malhonnêteté et la rage.

Si nous étions des frères d’armes soudés par le combat, il est important de noter néanmoins que notre bande comptait un soldat qui avait tenté de se suicider en absorbant le contenu d’une bouteille de décapant pour moquettes, un autre qui avait été surpris à fumer de la marijuana pendant qu’il montait la garde dans une zone non soumise à autorisation préalable d’ouverture du feu, et moi : un homme qui voulait tant faire la guerre qu’il n’avait même pas cru bon d’en informer sa femme lorsqu’il s’était porté volontaire pour être déployé en Irak, et qui, plus tard, lui avait menti en prétendant qu’il n’avait pas eu le choix.

Mais, si tout cela est vrai, il est vrai aussi que nous étions des soldats qui s’aimaient mutuellement avec une férocité et une pureté qu’il est impossible d’approcher dans le monde civil.

Pour comprendre vraiment comment tout cela fonctionna, il faut cependant que vous en sachiez un peu plus sur la manière dont ma section fut formée et sur le chemin qui nous mena jusqu’en Afghanistan.

---

1. *Long-Range Advanced Scout Surveillance System* (système de surveillance avancée longue portée).

2. Chaîne de restauration rapide américaine, notamment connue pour ses serveuses en patins à roulettes.

3. Paru aux éditions Nimrod.

Partie I

* * *

La route du Nouristan

Chapitre 1

La perte

JE VIENS D'UNE FAMILLE de fermiers du Nevada dont la tradition militaire remonte à mon grand-père, Aury Smith, qui prit la place de son frère durant la campagne de conscription de l'été 1943, et qui finit par être envoyé en Normandie en tant que sapeur quelques jours seulement après le jour J. Six mois plus tard, Aury se retrouva coincé à l'intérieur du périmètre assiégé de Bastogne avec la 101e division aéroportée lors de la bataille des Ardennes. Il parvint à s'en sortir vivant, puis il acheva sa campagne en Europe en faisant des démonstrations de rodéo lors de spectacles organisés par l'USO[1].

Près de trente ans plus tard, mon père fut envoyé au Vietnam. Et, bien qu'il n'ait jamais parlé des deux tours d'opérations qu'il effectua près de la frontière cambodgienne au sein de la 4e division d'infanterie, unité connue pour avoir encaissé par mal de pertes à cette époque, son silence fut assez éloquent pour que chacun de ses trois fils choisisse d'embrasser la carrière militaire.

Mon frère aîné, Travis, s'engagea dans l'armée aussitôt après le lycée, participa à l'intervention militaire en Haïti, puis plus tard fut transféré dans l'armée de l'air. Mon deuxième frère, Preston, s'engagea quant à lui dans les Marines. Lorsque ce fut mon tour d'achever mes années de lycée à Lake City, en Californie, une ville si petite que notre classe de terminale ne comptait que quinze élèves, mes frères supposèrent que j'allais moi aussi m'engager dans l'armée, malgré les espoirs de mon père, qui aurait aimé que je fasse exception à la règle et que je suive plutôt la voie qu'il m'avait tracée en m'inscrivant au séminaire mormon dès mon entrée au lycée.

Mes frères avaient raison. Je signai mon engagement dans l'armée en septembre 1999 et fus affecté à la compagnie Black Knight[2], une unité d'infanterie mécanisée dont les 65 hommes étaient répartis au sein de trois sections : Rouge, Blanche et Bleue.

Les Black Knight dépendaient de la 4e brigade de combat, forte de 4 000 hommes, laquelle dépendait elle-même de la 4e division d'infanterie, forte de 20 000 hommes. En d'autres termes, je n'étais qu'un minuscule rouage au sein de la machine de guerre la plus importante et la plus sophistiquée au monde. Et je faisais partie de la même division d'infanterie que celle dans laquelle avait servi mon père.

Mon premier déploiement me vit partir pour le Kosovo, où je participai à des opérations de maintien de la paix et où je ne vis que très peu d'action. Mais à la suite des attaques contre le World Trade Center en 2001, je me portai volontaire pour servir en Irak. Après un détour de quinze mois par la Corée du Sud, je me retrouvai à commander l'équipage d'un char de combat M1 Abrams à Habbaniyah, une ville située à environ 80 kilomètres à l'ouest de Bagdad, entre Ramadi et Fallouja. Nous y passâmes la plus grande partie de l'année 2004 à affronter des combattants d'Al-Qaida déterminés, spécialisés dans les bombes improvisées. Nous étions touchés en moyenne une fois par jour par l'explosion d'un IED[3].

À l'issue de ce premier déploiement en Irak, nous fûmes renvoyés dans le Colorado et notre unité de chars de combat fut transformée en unité de reconnaissance légère blindée afin de pouvoir nous préparer aux nouveaux types de combats que nous allions rencontrer en Afghanistan. Dans le cadre de cette transition, je fus envoyé en formation afin d'apprendre le métier d'éclaireur de cavalerie. Onze mois plus tard, en juin 2006, nous repartîmes en Irak, cette fois dans un endroit nommé Salman Pak, à une trentaine de kilomètres au sud de Bagdad, le long d'un grand méandre du Tigre et à proximité d'une célèbre installation militaire supposée avoir servi de base à l'élaboration du programme d'armes chimiques et biologiques de Saddam Hussein. Cette région constituait également un foyer de miliciens extrémistes qui firent de leur mieux pour nous rendre la vie insupportable.

C'est là que ma nouvelle formation commença à prendre tout son sens.

On pense généralement qu'un éclaireur de cavalerie met ses yeux et ses oreilles au service d'un commandant au cours d'une bataille. En réalité, le rôle de l'éclaireur est un peu plus important que cela. Nous nous définissons

comme des « touche-à-tout, bons à rien » et nous sommes entraînés à maîtriser les compétences de base de n'importe quelle fonction au sein de l'armée. Nous sommes experts en reconnaissance, en contre-surveillance et en navigation, mais nous sommes aussi très à l'aise avec tous les aspects des communications radio et satellite. Nous savons comment former et déployer des équipes recherche/destruction. Nous sommes plutôt efficaces dans l'art de faire exploser toutes sortes de choses avec des mines ou des explosifs. Nous pouvons servir comme médecins, comme mécaniciens, ou comme sapeurs. Et nous maîtrisons plutôt bien tous les armements, depuis le pistolet 9 mm jusqu'à l'obusier de 120 mm.

De nombreux soldats considèrent qu'il est difficile de posséder un tel éventail de compétences. Et le fait que j'aie pu facilement les acquérir n'en est donc que plus étrange. Avant l'armée, j'avais connu une scolarité difficile, notamment dans les matières abstraites. Pourtant j'arrivais à maîtriser ces nouvelles disciplines de manière si instinctive que c'en était presque troublant. Qu'il s'agisse de la tactique des petites unités ou des manœuvres de toute une compagnie blindée, la logique me semblait à chaque fois évidente. Tous les aspects du métier d'éclaireur me plaisaient – même si j'avais un faible pour les exercices que nous appelions « réaction au contact », qui nécessitaient d'improviser un plan d'action dès que les choses dégénéraient.

Deux choses cependant me furent difficiles à intégrer.

La première tenait à la situation dans laquelle nous nous étions retrouvés en Irak, où nous avions été placés dans un rôle passif et limités de manière très stricte par des règles d'engagement qui nous interdisaient d'ouvrir le feu en premier – ce qui signifie que nous ne pouvions tirer que si nous étions d'abord attaqués.

J'avais trouvé cela intolérable, non seulement d'un point de vue tactique, mais aussi d'un point de vue psychologique. Pour compenser cela, j'avais développé un mode de leadership assez peu orthodoxe qui visait à provoquer une réaction de l'ennemi. Ainsi, quand je dirigeais un convoi blindé, j'ordonnais régulièrement à mon pilote de changer de voie, entraînant derrière lui toute la colonne blindée, afin d'aller à contresens de la circulation, de manière à obliger les véhicules arrivant sur nous à s'écarter de notre route pour ne pas risquer la collision. Et, de manière plus extrême, je n'hésitais pas à servir d'appât. Afin de localiser par exemple les snipers ennemis, je grimpais sur la tourelle du char de tête, comme si c'était

une planche de surf, et je m'y tenais debout en équilibre pendant que nos monstres d'acier avançaient en cliquetant à travers les rues d'Habbaniyah, mettant au défi un éventuel tireur d'élite irakien de me prendre pour cible, au risque d'exposer sa position.

Ces tactiques avaient plutôt bien fonctionné, même si elles n'avaient jamais suffi à soulager ma frustration concernant les règles d'engagement. Néanmoins, si insupportables qu'elles fussent, les règles d'engagement étaient peu de choses au regard d'un second problème, qui apparaissait comme une conséquence inévitable du commandement dans une zone de guerre.

Ce qui était plus dur que tout, et de loin, c'était de voir l'un de ses hommes se faire tuer. Cela m'arriva pour la première fois près de Sadr City, et cela concernait l'un des meilleurs soldats que j'eusse connus.

L'ÉTÉ ET L'AUTOMNE 2007 furent une mauvaise période pour les trois sections de première ligne de la compagnie Black Knight. À cette époque, nous expérimentions depuis plusieurs mois une nouvelle stratégie par laquelle l'administration de George W. Bush tentait de stabiliser l'Irak en y projetant cinq brigades supplémentaires tout en prolongeant le temps de déploiement de presque tous les soldats qui s'y trouvaient déjà. Bien que cet effort eût entraîné une baisse générale des actes de violence, nos hommes commencèrent à subir des attaques de plus en plus dures et de plus en plus fréquentes sans que nous puissions nous l'expliquer (le manque de chance en était peut-être la seule raison). Au mois de septembre, l'un des chefs d'escouade de la section Blanche fut touché d'une balle dans le dos. Il survécut, mais la balle lui brisa la colonne vertébrale, le laissant paralysé du torse aux pieds. Peu après, cette même section Blanche perdit deux autres hommes dans l'explosion d'un IED. Enfin, toujours en septembre, ce fut au tour de Snell d'être touché.

Quand je le rencontrai pour la première fois en Irak, Eric Snell était un éclaireur de trente-quatre ans. Engagé depuis peu, son charisme l'avait fait sortir du lot. Aussitôt après avoir achevé ses études secondaires au lycée de Trenton, dans le New Jersey, il avait été recruté comme avant-centre par l'équipe de football des Cleveland Indians, mais il avait préféré renoncer à une carrière dans cette grande équipe de football pour suivre des études. Après l'obtention d'un diplôme en sciences politiques, il avait déménagé en Afrique du Sud afin d'y travailler comme chef de projet pour le compte

d’AT&T. Il parlait français et avait vécu en Italie. Il était également beau gosse, ce qui lui avait permis de gagner un peu d’argent comme mannequin avec des clichés qui avaient été publiés dans des magazines tels que *Mademoiselle*, *Modern Bride* ou encore *Vibe*.

Snell possédait toutes ces qualités et il les avait mises à contribution pour devenir le genre de soldat qui fait tout *à la perfection*. On n’avait jamais besoin de lui répéter le même ordre deux fois. Il apprenait vite et bien. Il savait faire preuve d’initiative et de leadership. En réalité, la seule chose bizarre à son sujet venait du trouble qu’il avait semé dans notre esprit à tous au sujet des véritables raisons de son engagement dans l’armée comme simple soldat.

Eric Snell

« Bon Dieu, Snell, tu as fait des études et tu as tous ces diplômes, lui disions-nous. Qu’est-ce que tu es venu foutre dans l’armée comme simple soldat ?

– Ouais, bon, t’en fais pas, je serai officier un jour, répondait-il alors. Mais je veux d’abord savoir ce que c’est que d’être un simple soldat. »

Ça aussi, ça nous avait impressionnés.

Il avait été promu sergent deux ans après son engagement, bien plus tôt que la moyenne. Et seulement deux semaines plus tard, le 18 septembre

2007, lui, moi et deux autres gars, nous avions reçu l'ordre de mettre en place une opération de surveillance à la sortie de Sadr City afin de protéger des soldats irakiens pendant qu'ils érigeaient des barrières de béton destinées à bloquer d'éventuels kamikazes. La section Blanche avait été de garde la majeure partie de la matinée et notre capitaine avait ordonné à la section Rouge de la relever – une idée que mon collègue sergent et moi-même avions trouvée peu sage, car les éventuels snipers dans le coin ne manqueraient pas de remarquer nos déplacements.

Nos objections ayant été rejetées, Snell et moi commençâmes à établir un périmètre de sécurité. Je me trouvais derrière le Humvee, penché à l'intérieur afin de me coordonner par radio avec une autre section positionnée à l'autre extrémité de notre zone de combat, quand Snell, qui se tenait à côté de moi, avec seulement sa tête exposée, fut tué par un sniper. La balle le frappa juste sous le bord du casque, avant de pénétrer dans l'œil droit et de ressortir par l'arrière du crâne. Sitôt que je baissai les yeux vers lui et que je le vis à terre, je sus qu'il était mort.

C'était la première fois que je voyais l'un de mes hommes se faire tuer.

Jusque-là, j'étais persuadé qu'il existait une relation entre le fait de se montrer à la hauteur sur un champ de bataille et ce qui pouvait vous arriver. Mais après avoir vu Snell se faire assassiner de cette manière, je compris une des vérités essentielles de la guerre : des choses horribles peuvent arriver à n'importe quel soldat, y compris celui qui peut tout accomplir à la perfection.

Les jours qui suivirent, je me retrouvai face aux implications que cela entraînait. Vous pouviez très bien faire les choses au mieux, et vous pouviez même exiger de chacun de vos hommes qu'il se comporte de manière exemplaire, la réalité des choses voulait que rien de tout cela ne fasse la moindre différence – même pour un as comme Snell.

Quand vous perdez un homme de cette qualité, vous pouvez éprouver un sentiment de résignation qui vous affaiblit. S'il n'y a pas de lien de cause à effet entre le mérite et le destin, et si tout, sur le champ de bataille, se résume à une vaste loterie, à quoi bon se préoccuper d'améliorer ses compétences ou de cultiver l'excellence ?

Une telle perte pose également un problème d'ordre pratique. Quand un soldat aussi compétent que Snell se fait exploser la cervelle, et quand bien même vous chercheriez à le remplacer, comment trouver un homme capable de chausser ses bottes ?

Cependant, la perte de Snell entraîna l'arrivée au sein de notre section d'un homme qui était destiné à devenir mon bras droit en Afghanistan. Un homme qui allait être à l'origine de ce que deviendrait la section Rouge et de ce qu'elle accomplirait plus tard, à l'épreuve du feu, en Afghanistan.

UN MOIS ENVIRON après la mort de Snell, une nouvelle relève arriva en Irak en provenance de Fort Carson, près de Colorado Springs, afin de combler les rangs de nos disparus.

Chaque fois qu'un nouveau contingent se présentait, les sergents des trois sections évaluaient les nouveaux venus et marchandaient entre eux pour se les approprier. Ces évaluations et ces marchandages de maquignons étaient souvent tendus car leurs conséquences avaient un impact décisif sur la qualité de chacune des sections. Et le principal critère que prenaient en compte les sergents était l'aptitude des nouveaux arrivants pour notre passe-temps favori : les tournois de football intersections.

Ray Didinger, un journaliste sportif qui a couvert les championnats de la ligue nationale de football pendant plus de vingt-cinq ans, a affirmé un jour que le football américain constituait « le plus vrai » des jeux d'équipe, car si chacun des joueurs n'y remplit pas son rôle à la perfection, rien ne se passe. « Chacun des joueurs doit contribuer à chaque minute de jeu », explique-t-il. « Vous pouvez très bien avoir des joueurs de première ligne qui se comportent exactement comme ils doivent le faire, mais il suffit qu'un seul joueur sorte des clous – qu'il joue mal ou qu'il parte dans la mauvaise direction – pour que tout le jeu de l'équipe se dégrade. »

Cette affirmation peut tout à fait s'appliquer aux tactiques employées par une petite unité militaire – surtout si vous partez du principe que le football américain consiste à pénétrer sur un terrain ennemi, puis à tenir ce terrain contre les assauts répétés de l'équipe adverse. D'autre part, et je cite à nouveau Didinger, « le football américain est un jeu violent et les joueurs doivent l'accepter ». Peut-être est-ce la raison pour laquelle nous avions une telle affinité avec ce sport – surtout au sein de la section Rouge, où nous prenions nos matches avec un tel sérieux que nous avions joué plusieurs années sans perdre le moindre tournoi intersections.

Le soldat Brad Larson était originaire de Chambers, dans le Nebraska, un patelin dont la population (288 habitants) était aussi réduite que celle du trou perdu dont j'étais moi-même natif. Il avait les oreilles décollées, d'épais sourcils de bande dessinée, et quasiment aucun trait qui aurait pu

laisser penser qu’il possédait les qualités athlétiques requises pour intégrer la section Rouge. Aussi, quand il arriva chez nous, je fis en sorte de l’ignorer et de lui adresser la parole le moins souvent possible, bien qu’il fût le conducteur de mon Humvee. En dehors de « Prends à droite » ou « Tourne à gauche », je ne pense pas avoir échangé une quelconque autre parole avec lui pendant près de deux semaines.

Brad Larson

Il s’avéra qu’il avait joué en qualité de demi de sûreté dans son lycée du Nebraska avant de signer son engagement dans l’armée. Mais, comme nous le découvrîmes plus tard, en le laissant entrer sur le terrain lors d’une rencontre intersections, il était capable d’occuper n’importe quel poste en raison d’une foulée étonnamment rapide. Son sens du jeu se révéla encore plus surprenant. Chaque fois qu’un quart-arrière repliait le bras pour lancer le ballon, Larson devinait précisément où celui-ci allait atterrir – à l’exception d’un seul joueur adverse, dont le lancer atypique s’avérait quasiment impossible à prédire. Larson était en mesure de prévoir la direction du ballon rien qu’en observant le regard du quart-arrière et l’angle de son bras. Ensuite, avec sa foulée légendaire, il fonçait droit sur le point d’impact et culbutait celui qui aurait dû réceptionner le ballon.

Cela me fit réfléchir et lui accorder toute mon attention. Cela servit également à poser les fondements de la relation qui se développa rapidement entre nous, car il ne me fallut pas longtemps pour réaliser que, dans le cadre des manœuvres militaires, Larson faisait montre des mêmes qualités que celles qu'il déployait sur un terrain de jeu.

Il était également capable de s'adapter très rapidement à n'importe quelle situation – si rapidement que je n'avais presque jamais besoin de le prendre à part pour lui expliquer quoi que ce soit. Au lieu de cela, il se contentait de me regarder faire et, par le simple fait de sa concentration et de son envie de réussir, il absorbait tout ce que j'avais à lui enseigner.

Dès que je pris conscience de son potentiel, je lui attribuai le rôle que Snell avait précédemment rempli en tant que chef d'équipe. Comme Snell, Larson menait sa barque avec une précision irréprochable et un sens du détail permanent. Mais, chose encore plus appréciable, nous travaillions dans une symbiose parfaite.

En quelques mois, Larson et moi parvînmes à construire le genre de relation idéal pour les manœuvres de section que nous avions à mener – comme par exemple donner l'assaut sur un objectif ou localiser une cache d'armes. Je briefais mon équipe, détaillais l'objet de la mission et annonçais ensuite :

« Larson, en tête de colonne. » Nous partions alors en patrouille avec Larson en tête, moi en serre-file, et deux ou trois gars entre nous. Quand nous arrivions à un endroit où il fallait effectuer une pause tactique afin de décider de la suite – gagner les hauteurs, ou au contraire descendre vers la vallée, ou franchir un obstacle –, il suffisait à Larson de se tourner dans ma direction et de me regarder pour savoir ce que j'avais en tête. Nous avions tous deux une radio, mais nous n'avions pas besoin d'en faire usage. Nos regards se croisaient, je lui adressais un signe de tête, et, quoi que j'aie pu avoir à l'esprit, il savait *exactement* ce que je souhaitais qu'il fasse. C'était comme si nous étions chacun la doublure de l'autre.

En plus de cela, nos forces et nos faiblesses se complétaient parfaitement, si bien que nous étions *plus* que deux fois plus efficaces lorsque nous étions ensemble. Ainsi, je n'étais pas très à l'aise avec les chiffres et les calculs, mais c'était là quelque chose que Larson maîtrisait naturellement. Chaque fois que nous partions en patrouille sous mon commandement, j'étais la plupart du temps pris sous un déluge d'informations et faisais de mon mieux pour tout retranscrire avec un

marqueur sur mes gants ou sur le pare-brise de mon Humvee, qui me servaient de bloc-notes. Si je n'arrivais plus à tenir le rythme, je me tournais alors vers Larson et lui disais :

« Hé, ils vont frapper une cible au point 4S M6J 180 2245. N'oublie pas. »

Vingt minutes plus tard, quand je lui redemandais de me communiquer les coordonnées, il me les restituait sans la moindre hésitation.

Jusqu'à ce jour, je n'avais jamais rien expérimenté de tel au sein de l'armée. Nous fonctionnions en osmose complète. Nous nous comprenions naturellement. Et, de ce fait, chacun de nous deux rendait l'autre meilleur.

S'il existe un terme pour définir ce genre de relation, je ne l'ai jamais entendu prononcer – sans doute parce qu'il s'agit d'un mécanisme si difficile à observer qu'il n'est pas possible de le résumer en un seul mot. Je savais simplement que nous y arrivions, et qu'il n'y avait aucune explication cartésienne à apporter, qu'il fallait juste accepter que cela fonctionne. En fait, cela fonctionnait si bien que cela sauta bientôt aux yeux du reste de la section et suscita une curiosité telle que notre lieutenant ne tarda pas à nous convoquer pour savoir de quoi il retournait.

Faute de pouvoir fournir une meilleure réponse, Larson et moi répondîmes par la seule explication qui nous parut sensée.

« C'est un peu comme le fonctionnement du différentiel du train arrière d'une Ford Mustang, proposai-je.

– C'est-à-dire ?, demanda le lieutenant.

– Une manière d'expliquer cela, continuai-je, ce serait de dire que ça permet de répartir l'effort cinématique aux besoins d'un ensemble mécanique.

– Mais une meilleure façon de l'expliquer, intervint Larson, serait de dire que ça relève du PTM.

– OK, je vous écoute, répondit le lieutenant, c'est quoi, le PTM ?

– Le PTM est une technologie si avancée que le profane ne peut y voir qu'un acte de sorcellerie ou d'envoûtement, répondis-je. C'est un Putain de Truc Magique.

– Voilà, c'est ça, conclut Larson. C'est le PTM. »

COMME LE PTM, l'intensité du combat peut engendrer un niveau de confiance que vous ne trouvez nulle part ailleurs. Ce qui, par ricochet,

entraîne de sérieuses obligations – et cela me ramène aux leçons que j'avais tirées sur la manière dont nous avions perdu Snell.

La mort de Snell m'avait obligé à reconnaître et à accepter que les dynamiques du combat échappent à tout contrôle humain. À la suite de cette révélation, j'avais cependant décidé qu'il y avait au moins deux choses que je *pouvais* contrôler et qui méritaient toute mon attention.

La première impliquait de mettre toutes les chances du côté de mes hommes et du mien en visant l'excellence, en se montrant très bon. Snell et Larson illustraient ce principe.

La seconde prenait en compte, faute de trouver une autre expression, l'importance capitale qu'il y avait à cultiver un sentiment de défiance quant à la manière dont toute chose pouvait s'achever.

Je n'étais peut-être pas capable de contrôler ce qui pouvait se passer au cours d'un combat, mais j'avais mon mot à dire sur ce qui pouvait advenir ensuite. Par conséquent, j'avais décidé que la manière d'aller jusqu'au bout des choses et de les conclure importait. Énormément.

Après avoir ramassé le corps de Snell dans la rue, il nous avait fallu le ramener à la base – première étape d'un périple qui le conduirait jusqu'à la base aérienne de Dover, dans le Delaware, la plus grande morgue militaire des États-Unis, où les dépouilles des hommes tués en opérations extérieures finissaient traditionnellement par être ramenés. Son corps serait ensuite transporté jusqu'à Trenton, dans le New Jersey, où il serait enterré. Dans ce genre de situation, la procédure voulait que le cadavre soit attaché sur le capot du Humvee, mais je n'avais pas voulu que Snell voyage de cette manière, en étant exhibé aux yeux de tous. Cependant, comme il était très grand, et bien que nous ayons installé son cadavre sur l'emplacement des deux sièges arrière démontés après lui avoir relevé les genoux, nous n'avions pas pu refermer la portière arrière du Humvee sur lui.

Garder la portière d'un Humvee blindé ouverte pendant un trajet constituait une sérieuse violation des règles de sécurité, mais je m'en fichais. Je m'étais mis à la place du chef de bord, le bras tendu vers l'arrière afin de retenir la sangle de cette porte qui pesait près de 200 kg, et nous avions roulé ainsi à travers Bagdad, en enchaînant les virages aussi vite que possible sans pour autant risquer de retourner le véhicule.

Ce genre de geste pourrait paraître vain, voire un peu absurde. Sur le moment, il m'avait cependant semblé que la manière dont nous ramènerions

Snell chez lui était très importante.

Et quand j’y repense à présent, j’en demeure convaincu.

---

1. Organisation américaine chargée de monter des spectacles pour les soldats américains et leurs familles.

2. Chevalier Noir.

3. Improvised Explosive Device (engin explosif improvisé).

Chapitre 2

Le débourrage

AU COURS DE NOTRE DÉPLOIEMENT EN IRAK, la compagnie Black Knight perdit trois hommes, dont Snell. Une demi-douzaine d'autres furent blessés, plusieurs de manière terrible. Quand nous eûmes plié bagages et que nous fûmes rentrés dans le Colorado, en mars 2008, nos effectifs continuèrent à fondre pour d'autres motifs.

En raison d'une série de détachements, de fins de contrat et de transferts pour raisons disciplinaires au cours des semaines qui suivirent notre retour, la section Rouge devint l'ombre d'elle-même. Sur les vingt hommes qui étaient partis en Irak, seuls trois restèrent : moi, un autre gars qui serait bientôt blessé lorsqu'une remorque lui écraserait les mains, et mon camarade du Nebraska aux oreilles décollées et aux sourcils étonnamment fournis.

Cela signifie qu'en plus du temps que nous allions passer avec nos familles et à faire toutes ces choses que nous rêvions de faire quand nous étouffions dans la chaleur et la poussière irakiennes, il allait falloir reconstruire entièrement la section.

Cela demandait un peu plus d'efforts que de se contenter de sélectionner par tous les moyens possibles les meilleurs hommes que nous pourrions dénicher. Il nous fallait surtout trouver la manière de transformer ces nouveaux éléments en une unité cohérente. Une bande de gars capables de travailler ensemble, de se faire confiance et de veiller les uns sur les autres durant le prochain déploiement. Compte tenu des événements qui se déroulaient autour de nous, le défi n'allait pas être facile à relever.

Au lendemain du 11-Septembre, quand l'Amérique se lança dans deux interventions armées au bout du monde, l'une en Irak et l'autre en

Afghanistan, elle expérimenta quelque chose d'assez nouveau avec des groupes de soldats plutôt jeunes, consistant à les déployer de manière répétée et à les envoyer au combat encore, et encore, et encore.

Ces déploiements à l'étranger ne se limitèrent pas à un ou deux tours d'opérations extérieures pour chaque soldat, comme cela avait été souvent le cas durant la Seconde Guerre mondiale, la guerre de Corée ou la guerre du Vietnam, pas plus que leur fardeau ne fut partagé par toute une génération d'hommes. La majeure partie des combats de cette période fut menée par moins d'un pour cent de la population, et plusieurs des hommes qui finirent en première ligne – surtout les fantassins faisant office de chair à canon – étaient à mon image : des hommes qui s'étaient engagés en sortant du lycée et qui avaient déjà trois ou quatre déploiements à leur actif quand ceux de leur âge achevaient leurs études universitaires. Certains d'entre nous, surtout ceux qui servaient comme médecins, pilotes ou opérateurs des forces spéciales, avaient même sept ou huit campagnes derrière eux. À la fin de l'hiver 2008, après quasiment une décennie de guerre en Irak et en Afghanistan, le poids que ces multiples déploiements faisaient peser sur les épaules de l'armée avait vraiment commencé à se faire sentir.

L'un des signaux les plus révélateurs de ce problème était le nombre anormalement élevé de troubles liés au stress post-traumatique, surtout parmi les jeunes engagés. Ce n'était pas toujours facile à détecter, en tout cas pas de manière directe. Mais on pouvait en prendre conscience à travers les incidents toujours plus nombreux, de l'abus de drogues aux tentatives de suicide. En un ou deux mois seulement, la brigade se retrouva aux prises avec de très nombreux problèmes d'addiction aux stupéfiants, qu'il s'agisse de marijuana, de cocaïne ou de méthamphétamine, ainsi qu'avec plusieurs cas avérés de dépression qui conduisirent à trois suicides. Au même moment, la base de Fort Carson comptait le plus fort taux de criminalité de toutes les bases militaires du pays, recensant à la fois des cas de violence domestique, de vols à main armée, de coups et blessures, sans compter les viols et les meurtres.

Au cours de cette seule année 2008, pas moins de six soldats de notre brigade furent accusés d'avoir assassiné d'autres soldats ou des civils. Le plus connu d'entre eux était un soldat originaire du Michigan, du nom de Robert Marko, qui avait fait partie de la compagnie Black Knight. Marko souffrait d'illusions psychiques qui lui faisaient croire qu'il appartenait à

une espèce préhistorique venue d'une autre planète connue sous le nom de tribu des Raptors Noirs. Plusieurs mois après son retour d'Irak, il fut inculpé pour le viol et l'assassinat d'une jeune handicapée de dix-neuf ans dont il avait fait la connaissance sur Internet. Après avoir avoué à la police qu'il avait conduit la jeune femme dans les montagnes surplombant Colorado Springs, où il lui avait bandé les yeux avant de l'égorger, il avait plaidé non coupable pour démence. (Il fut condamné en février 2011 pour meurtre au premier degré et purge actuellement une peine de prison à perpétuité, sans possibilité de libération conditionnelle.)

L'affaire avait été suffisamment grave pour faire les titres de la presse nationale.

D'une certaine manière, il pourrait sembler injuste de mentionner le cas Marko dans la mesure où il symbolisait une aberration extrême. Mais si Marko était une exception à la règle, il n'en offrait pas moins la preuve évidente et dérangeante que tous les hommes recrutés par l'armée à ce moment-là ne constituaient pas forcément la crème de la crème – et que les problèmes que Marko avait apportés avec lui à l'armée, comme chez tous les autres, avaient été exacerbés par de multiples déploiements au combat.

Marko fournissait également une bonne illustration de ce que à quoi nous étions confrontés, Larson et moi, alors qu'il nous fallait nous préparer à forger une nouvelle section avec le meilleur matériel humain que nous puissions trouver, un processus connu sous le nom de « débourrage ».

Étant le plus ancien de la section Rouge, je disposais d'une certaine latitude dans la sélection des nouvelles recrues, et je savais exactement ce que je cherchais en elles. Mais je n'avais cependant aucune influence sur l'un des aspects les plus importants de ce processus – car il donnerait le ton à toute l'unité –, à savoir : qui serait notre nouvel officier ?

ANDREW BUNDERMANN ÉTAIT un diplômé en histoire de l'université du Minnesota qui avait fourni un effort sérieux (et fructueux) pour atteindre la moyenne minimale lui permettant d'obtenir son diplôme tout en ayant le temps de « s'amuser » en parallèle, ce qui signifiait, en gros, se saouler et traîner avec ses copains. Tout en accomplissant ce programme avec brio, il avait suivi une formation d'officier de réserve dans l'espoir de piloter un jour un avion de chasse, un rêve qui s'était brisé quand l'aéronavale avait rejeté sa candidature. Ce qui explique pourquoi, en mai 2007, Bundermann

avait fini par signer un engagement dans l’armée de terre en qualité de sous-lieutenant.

Il avait alors suivi le parcours classique du jeune officier : tout d’abord des classes à Fort Sill, dans l’Oklahoma, afin de recevoir une formation initiale où il avait appris, entre autres choses, à démonter une mitrailleuse lourde de 12,7 mm en moins de dix minutes sans perdre la face. Il s’était ensuivi une période à Fort Knox, dans le Kentucky, où il avait particulièrement apprécié de se balader dans des chars et des véhicules de combat d’infanterie Bradley en détruisant tout sur son passage.

Lieutenant Andrew Bundermann

Cette escalade progressive en matière de formation et de sérieux avait notamment été conçue pour inculquer aux jeunes officiers un socle de savoir-faire militaire. Mais l’objectif le plus important était en réalité d’initier Bundermann aux hommes sur lesquels il devrait s’appuyer au cours des combats : les sergents, sergents-chefs et adjudants qui lui serviraient de sous-officiers et qui feraient le lien entre les ordres que Bundermann transmettrait après les avoir reçus de ses supérieurs et les soldats sur le terrain, dont la mission consisterait à les exécuter. Et c’est au cours de cette période que Bundermann commença à intégrer la première règle destinée à un jeune officier qui n’était pas passé par West Point – une

règle que ne respectaient pas forcément tous les jeunes lieutenants dans la position de Bundermann –, laquelle stipulait qu'il fallait écouter vos sous-officiers et, dans une certaine mesure, leur permettre de faire de vous leur chef plutôt que l'inverse.

Ce fut plus compliqué que ce que Bundermann avait initialement envisagé, notamment parce que le principal message que les sous-officiers cherchaient à transmettre était *Faites toujours confiance à vos sous-officiers*. Il s'agissait d'un conseil de valeur, mais, comme Bundermann finit par le découvrir, ce n'était *pas toujours* un conseil avisé. Bien sûr, il était important pour un jeune lieutenant de prendre en compte l'avis de ses sergents et de faire l'effort de comprendre ce qui les motivait. Mais cela ne signifiait pas pour autant qu'il devait faire tout ce qu'ils lui disaient de faire. En fait, agir de la sorte était le meilleur moyen d'aller droit dans le mur.

Bien que les sergents de section en sachent souvent beaucoup plus que leur lieutenant, en tout cas d'un point de vue opérationnel, ils n'ont pas toujours tendance à réfléchir de manière stratégique. Ils se préoccupent plutôt de faire en sorte que tout se passe pour le mieux, tant pour eux que pour leurs gars. Aussi, l'une des leçons qu'un lieutenant doit absolument intégrer se résume à ceci :

écouter les gens placés sous son commandement de façon à leur donner l'impression qu'ils ont voix au chapitre, même si ce n'est pas réellement le cas, mais ne jamais perdre de vue que la *mission* est la première priorité, avant les hommes.

Il arrive parfois que l'intérêt de la mission coïncide avec l'intérêt des hommes. Mais ce n'est pas toujours le cas. Quoi qu'il en soit, la préoccupation majeure d'un officier réside dans la mission et dans celle-ci uniquement. Alors, même s'il est important pour un officier d'écouter ses hommes, il ne doit pas chercher à s'en faire des amis parce qu'il n'aura pas toujours en tête la défense de leurs intérêts.

J'étais plutôt sensibilisé à cet état d'esprit lorsque je fus convoqué au QG de la compagnie Black Knight au début de l'automne 2008 afin d'y rencontrer l'homme qui commanderait la section Rouge lors de son prochain déploiement, et j'avais une assez bonne idée de ce qui avait pu être imprimé dans le crâne de ce nouveau lieutenant. Mais je ne savais absolument rien de l'homme en lui-même.

Le gars à la silhouette dégingandée qui était assis devant moi sur sa chaise métallique était aussi long qu'une asperge, une asperge au sommet

de laquelle on aurait collé une tignasse de cheveux châtains et un visage orné de lunettes à montures métalliques façon geek.

« OK, voici le programme, annonça Bundermann en préambule. J'aime chiquer du tabac et boire de la bière, mais je n'aime pas me tuer au travail. »

Préambule qui ne manqua pas d'attirer mon attention.

« Vous êtes un sous-officier, ce qui signifie que vous êtes plus malin et plus expérimenté que moi, poursuivit-il. Je vais donc vous accorder ma confiance à cent pour cent pour que vous fassiez tout ce que vous jugerez utile de faire, mais si vous vous plantez, je me chargerai de la paperasserie et je ferai en sorte de vous faire sérieusement remonter les bretelles. »

Il avait désormais toute mon attention.

« Tout ce que je vous demande en retour, c'est de ne pas me faire passer pour un imbécile. C'est d'accord ? »

Ce fut une sacrée surprise. Cela me démontra que l'homme auquel je m'adressais était un officier pour le moins atypique, et que si les autres gars et moi le traitions correctement, nous pourrions nous en sortir sans problèmes.

À ce stade, j'avais déjà connu une palanquée de chefs de section, mais je n'en avais vraiment apprécié aucun. Quand je ressortis du bureau ce jour-là, je ne savais pas encore si j'allais apprécier Bundermann. Mais je savais déjà que son discours m'avait plu – et il était évident que les autres sous-officiers partageraient bientôt cet avis.

À partir de ce jour, il y eut une sorte d'accord tacite avec le lieutenant. De notre côté, nous prendrions soin de lui en faisant en sorte qu'il ait toujours à sa disposition suffisamment de tabac à chiquer et de bière, et nous ferions de notre mieux pour qu'il passe pour une rock star aux yeux de ses supérieurs.

De son côté, il nous ficherait une paix royale sur ce que nous avions à faire – et notamment la mission la plus importante du moment, qui consistait à renforcer notre section en encourageant le sergent-chef et l'adjudant de compagnie à nous affecter les nouvelles recrues les plus prometteuses.

UNE SECTION CLASSIQUE se compose de seize soldats qui sont répartis en deux groupes de combat baptisés « Alpha » et « Bravo ». Chacun de ces

groupes de combat est formé de deux équipes de quatre hommes sous le commandement d'un sergent connu sous le nom de « chef d'équipe ». Justin Gallegos était un chef d'équipe trapu originaire de Tucson que je connaissais depuis 2005, année où j'avais suivi avec lui une formation d'éclaireur à Fort Knox, dans le Kentucky. L'atout le plus évident de Gallegos résidait dans son gabarit. Il n'était pas spécialement grand – 1,78 mètre –, mais il pesait autour de 100 kg sans pour autant avoir un seul gramme de graisse. Il exhibait un tel volume et dégageait une telle impression de force brute que les soldats du rang l'avaient surnommé Taco Truck[1], même s'ils ne l'appelaient ainsi que dans son dos et jamais en face, car ils savaient qu'ils ne survivraient pas à la dérouillée qui en résulterait.

Justin Gallegos

Cependant, la principale qualité de Gallegos n'avait rien à voir avec son gabarit, mais plutôt avec son agressivité sous tension qu'il pouvait décharger à volonté, comme s'il lui suffisait de basculer un interrupteur en position allumée ou éteinte. Cela lui avait servi, adolescent, quand il avait cherché à se faire une place dans le milieu des gangs de Tucson, et cela lui avait encore plus servi quand il avait rejoint l'armée dans l'espoir d'éviter le destin qu'avaient connu deux de ses frères aînés (tous deux étaient supposés avoir trouvé la mort au cours d'affrontements entre gangs rivaux). Il était revenu à Carson après avoir achevé un deuxième tour d'opérations

extérieures en Irak et nous lui avions aussitôt mis la main dessus, trop heureux de récupérer un chef d'équipe ayant déjà connu l'épreuve du feu.

Gallegos passa les quelques semaines suivantes en pilotage automatique, se présentant souvent le matin aux séances d'instruction physique avec le contenu d'une bouteille de Gatorade mélangé à de la vodka. Mais nous mîmes ce comportement sur le compte du besoin qu'il avait de relâcher un peu de pression après son retour de Bagdad. Ça ne l'empêchait pas de faire à la perfection tout ce qu'il avait à faire.

Gallegos ne maîtrisait pas seulement tous les aspects de son boulot, il faisait aussi en sorte que tous les hommes de son équipe maîtrisent le leur. C'était un chef d'escouade incroyablement compétent – et ses forces furent encore sérieusement augmentées quand, juste avant Noël, nous parvînmes à mettre la main sur un autre sergent, du nom de Josh Kirk, qui allait devenir le camarade et l'alter ego de Gallegos au sein du groupe de combat Bravo.

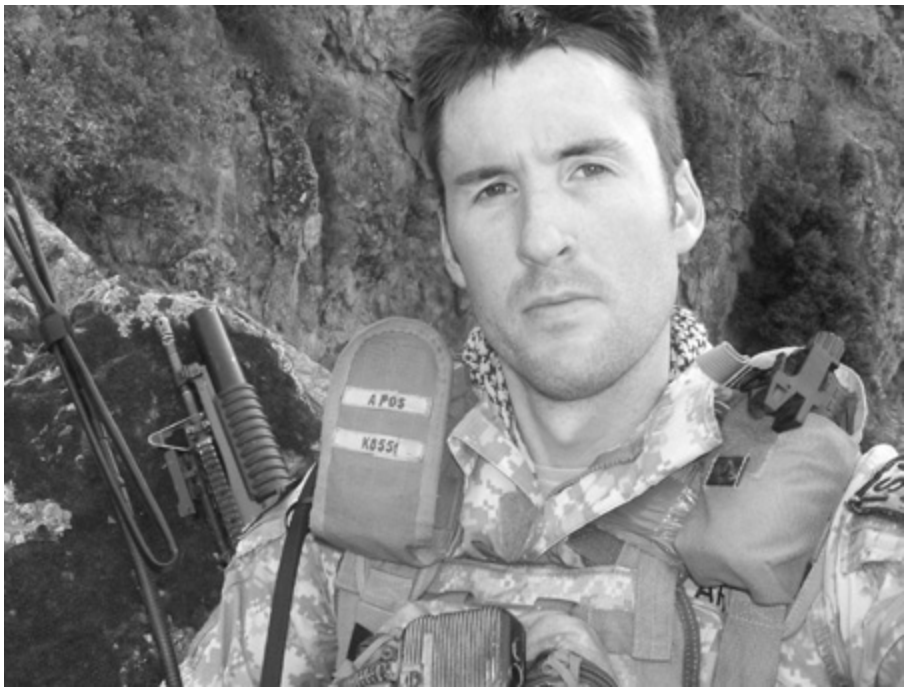
Revenu récemment d'un premier déploiement en Afghanistan où il s'était pas mal frotté aux talibans dans la province de Kounar, au point d'être proposé pour une *Commendation Medal*[2] avec l'agrafe V pour *Valor*[3], Kirk avait eu la possibilité de passer trois ou quatre mois aux États-Unis avant d'être déployé à nouveau. Il avait cependant renoncé à ce privilège et demandé à être renvoyé en opérations extérieures le plus tôt possible – une demande assez inhabituelle, mais surtout l'expression sincère de l'amour qu'il vouait au combat.

Kirk apporta à la section une dose de conviction et de courage si exceptionnelle qu'elle en était presque inconcevable. Il était *entièrement focalisé* sur l'idée de buter l'ennemi avant qu'il ne nous bute, et il faisait preuve en cela d'une énergie diabolique – des qualités décuplées par sa taille et sa corpulence. Il était plus grand que Gallegos, pesait plus de 100 kg et avait des mains si puissantes – semblables à des lames de pelles – qu'il lui était arrivé une fois, au cours d'un bras de fer, de quasiment fracturer les doigts de son adversaire. Mais ce qui faisait de lui un personnage d'exception, c'était sa passion pour les outils de la guerre.

Dans n'importe quelle situation de combat ou presque, les hommes qui servent au sein d'une section d'infanterie mécanisée ont une incroyable puissance de feu sous la main. Compte tenu des différentes options possibles, la plupart des gars avaient tendance à préférer une arme plutôt qu'une autre. Certains ne juraient que par le lance-grenades Mark 19, tandis

que d’autres préféraient faire appliquer la loi à l’aide de mitrailleuses lourdes de 12,7 mm. Kirk, lui, ne pouvait se restreindre à une arme en particulier, car il les aimait toutes.

À en croire certains des hommes qui avaient servi en Afghanistan avec lui, Kirk ressemblait à un gamin lâché dans une salle de jeux vidéo. Au début d’un affrontement, nous avaient-ils dit, Kirk pouvait tout à fait attraper un lance-roquettes antichar AT4 et tirer une roquette, puis sauter sur la 12,7 mm afin de lâcher quelques salves longues et gratifiantes, avant de passer au Mark 19. Il n’était pas inhabituel pour lui de conclure la fusillade avec un dernier tir d’AT4. Il appréciait tant l’odeur de la poudre et le rush d’adrénaline qui l’accompagnait que ses supérieurs devaient parfois le freiner.



Josh Kirk

« Hé, on ne cherche pas la bagarre aujourd’hui, lui disaient-ils. Alors, tu mets la pédale douce ! »

À l’image de Gallegos, Kirk n’avait peur de rien, même s’il préférait se laisser guider par l’émotion plutôt que par l’analyse au cours des accrochages. Gallegos, lui, agissait de manière plus méthodique et plus délibérée. Ainsi, ils s’équilibraient l’un l’autre et leur fureur combinée nous rendait bien plus redoutables que nous ne l’aurions été sans eux.

C’étaient là des choses que Bundermann appréciait et valorisait, ce qui lui permettait de ne pas se formaliser face aux défauts des deux hommes : un goût prononcé pour la boisson et un tempérament versatile pour Gallegos ; une arrogance certaine et une impossibilité à fermer sa gueule pour Kirk, sans oublier le plaisir que celui-ci prenait à commettre des infractions mineures, comme ne pas se faire couper les cheveux ou porter un chèche des forces spéciales non réglementaire autour du cou – ce qui horripilait notre adjudant.

Dans l’esprit de Bundermann, les qualités et les personnalités de Kirk et de Gallegos s’accordaient si bien qu’elles fournissaient au groupe de combat Bravo de très solides fondations. Ils savaient ce qu’ils étaient censés faire, ils prenaient soin de leurs hommes, et tous étaient en parfaite condition physique. (Ce dernier point pourrait ne pas sembler primordial, mais c’était pourtant un point essentiel aux yeux de Bundermann car rien ne le faisait plus enrager qu’un commandant ou un capitaine passant sa section en revue et y remarquant un homme d’apparence molle ou fragile).

Zach Koppes

Pour faire court, Kirk et Gallegos aidèrent à renforcer l’idée que notre section était bien huilée et en ordre de marche – une impression qui permit

d’atténuer notre déconvenue lorsqu’il nous fallut accueillir dans nos rangs quelques nouvelles recrues un peu moins calibrées.

ZACH KOPPES avait grandi au cœur du pays amish dans l’Ohio et il avait été scolarisé dans une école mennonite[4] avant d’en être renvoyé lorsqu’il avait volé les corrigés d’une épreuve et tenté de les vendre à ses camarades de classe. Ce fut le début d’une longue dérive pour Koppes, qui l’amena à consommer une quantité peu chrétienne de marijuana, à tenir un comptoir de vente de bretzels Auntie Anne dans le Colorado, avant qu’il ne prenne le chemin d’une animalerie Petco – où il comptait déposer sa candidature – mais qu’il s’arrête en cours de route car, passant devant un bureau de recrutement de l’armée, il y avait repéré une affiche offrant une prime d’engagement de 20 000 dollars, ce qui l’avait convaincu que travailler avec les animaux n’était pas aussi excitant que de flinguer des gens.

Au terme de ce parcours, qui lui fit faire ses classes avant d’effectuer un déploiement en Corée, il se retrouva affecté à notre section. Et là, peu après son arrivée au mois de juin, il se lia d’amitié avec un autre bleu : un gars qui, tout autant que Koppes, appréciait de combiner bêtise et humour, mais avec une pointe d’excentricité spectaculaire et très personnelle.

Stephan Mace était originaire de la campagne virginienne et, dans son enfance, il s’était tant passionné pour les armes à feu qu’il avait réussi à se former lui-même comme armurier au cours de ses années de lycée, en fabriquant un fusil à partir de rien qu’il avait ensuite offert à son père pour Noël. Il avait également un goût prononcé pour les cascades douteuses, comme celle consistant à baisser son froc alors qu’il se trouvait sur le siège passager d’une voiture conduite par sa mère, dans le seul but de montrer ses fesses à son entraîneur de football en le dépassant.

Quand Mace se retrouva dans l’armée, cette espièglerie commença à se manifester d’une manière à la fois exaspérante et attachante, et souvent les deux à la fois. Si ce que vous lui disiez l’ennuyait, il fermait les yeux et penchait la tête sur le côté, puis il s’affaissait dans sa chaise et commençait à ronfler bruyamment, signifiant par là que votre baratin l’avait endormi. D’un autre côté, s’il s’approchait de votre couchette lorsque *vous* dormiez, il ne pouvait s’empêcher de vous tapoter l’épaule jusqu’à ce que vous vous réveilliez et demandiez ce qui se passait.

« Oh, je voulais juste m’assurer que tu dormais bien », lançait-il alors d’un air innocent avant de prendre le large.

Entre deux défis de ce genre, il se vantait auprès du reste de la section des résultats « spectaculaires » qu'il avait obtenus avec ExtenZe, un traitement visant à augmenter la taille du pénis qu'il avait découvert sur Internet. Puis il suggérait d'une voix amicale que certains des autres gars feraient bien d'essayer à leur tour car il semblait évident qu'ils en avaient encore plus besoin que lui. Ce genre de blague pouvait se révéler dangereuse, en particulier si elle prenait pour cible des gens qui n'appréciaient guère le non-sens comme Larson, Kirk ou Gallegos.

Cependant, chaque fois que l'un d'eux était poussé à bout au point d'avoir envie de plonger la gueule de Mace dans la cuvette des chiottes, il ne pouvait que laisser tomber car il était pris en même temps d'un fou-rire incontrôlable.

Stephan Mace

Ce qui bien sûr incitait Mace à en rajouter.

Koppes était animé du même genre d'énergie, ce qui joua sans doute un grand rôle dans le fait que lui et Mace devinrent rapidement inséparables. Mais ce qui les rapprocha le plus, je pense, avait plus à voir avec ce qui était l'une des plus grandes et des plus séduisantes qualités de Mace, à savoir jusqu'où il était prêt à aller pour soutenir un ami.

Quand Mace réalisa que Koppes était physiologiquement incapable de se réveiller et de quitter sa couchette chaque matin à 5h30 pour le premier rassemblement avant la mise en condition physique, il mit au point une routine consistant à remonter le couloir du baraquement pour s'arrêter devant la porte de la chambre de Koppes et y tambouriner jusqu'à ce que son camarade lui ouvre. Mace restait ensuite devant la porte à fumer une cigarette jusqu'à ce que Koppes soit en tenue et prêt à sortir.

Il faisait cela chaque matin, sans exception.

Plus tard ce même printemps, Koppes fut plaqué par sa petite amie. Une nuit, alors qu'il téléphonait à la jeune femme en la suppliant de revenir sur sa décision, Mace lui demanda de mettre fin à l'appel en mimant l'arrêt de jeu.

« Je sais que tu es à bout de nerfs, lui dit-il d'une voix douce. Passe-moi le téléphone, je vais lui parler. »

« ÉCOUTE-MOI BIEN, SALOPE, rugit Mace lorsque Koppes lui tendit le téléphone. NE T'AVISE PLUS JAMAIS DE T'APPROCHER DE MON POTE, C'EST COMPRIS ? »

Peu après cet incident, Koppes se fit une entorse au cours d'un tournoi de basket-ball intersections. Mace se saisit aussitôt de cette opportunité pour lui chercher une nouvelle copine en le traînant dans une soirée où il raconta à toutes les filles un bobard différent au sujet de la blessure de Koppes.

« Hé, ça ne t'ennuierait pas d'aller tenir compagnie à mon copain ? », demandait-il en désignant Koppes. « Il revient tout juste d'Afghanistan, où son véhicule a sauté sur une bombe, et il aurait vraiment besoin qu'on s'occupe de lui. »

Si ça ne fonctionnait pas, il passait à une autre :

« Ouais, tu vois, mon copain là-bas s'est foutu la cheville en l'air lors d'un entraînement où il fallait sauter d'un hélicoptère en pleine nuit, racontait-il. Il a les boules parce que c'est un super danseur normalement, mais tu pourrais peut-être aller discuter un peu avec lui ? »

À la fin de l'été, Mace orchestra encore une campagne non-stop afin de dénicher une petite amie permanente pour Koppes ou, faute d'y parvenir, faire en sorte que son ami se saoule la gueule aussi souvent que possible avant notre déploiement. Dans le cadre de ce double objectif, ils passèrent le plus clair de leur temps libre à sillonner Colorado Springs coiffés de

perruques mulet dont ils étaient convaincus – en dépit des multiples preuves du contraire – que cela les rendait irrésistibles.

La loyauté et la générosité de Mace à l'égard de Koppes n'étaient pas inhabituelles dans l'armée, un univers où la camaraderie atteint des degrés tels qu'il est difficile d'en trouver l'équivalent dans le monde civil. Mais ce qui rendait Mace si singulier, c'est que cette relation avec Koppes ne l'empêchait pas d'aller à la rencontre de nouvelles recrues et de se lier d'amitié avec elles – y compris avec des gars auxquels personne ne voulait parler, comme Chris Jones, surnommé Jonesie.

QUAND CHRIS JONES avait neuf ans, son père avait acheté une petite ferme dans le sud-ouest de la Virginie, non loin de la frontière avec le Tennessee, afin de se lancer dans l'élevage de volailles, jusqu'à ce que son associé revienne sur le contrat qu'ils avaient signé ensemble, laissant la famille sur le carreau. À compter de ce jour, Jones n'avait pas été pauvre, il avait été fauché comme les blés. À l'issue de ses études secondaires, un contrat d'engagement dans l'armée était apparu non pas comme la meilleure option possible, mais comme la seule possible.

Chris Jones

Après avoir achevé ses classes à Fort Benning, il fut retiré de l'infanterie en février 2009 et envoyé à Fort Carson, où on lui ordonna de rejoindre notre brigade d'infanterie mécanisée – ce qui le laissa perplexe.

« Hé, c'est quoi cette putain d'infanterie mécanisée ? », demanda-t-il à l'unique autre gars de Benning qui avait été transféré avec lui à Carson.

La réponse fut aussi courte que précise :

« L'infanterie mécanisée fait les mêmes trucs qu'on faisait dans l'infanterie, mais elle le fait avec beaucoup moins d'hommes. »

Putain, je rêve, songea Jones. *C'est de pire en pire.*

En raison de son passé de fantassin, aucun d'entre nous ne lui accorda le moindre regard lorsqu'il débarqua dans la section Rouge – à l'exception bien sûr de Mace. Lors de son premier jour de présence, Mace acheta une boisson et la lui offrit, un geste destiné à l'accueillir au sein de la section et à lui donner l'impression de se sentir un peu comme chez lui. Puis, pour lui montrer que ce qui allait suivre n'allait pas être facile, il l'attrapa par les épaules avant de lui décocher un coup de genou dans les bijoux de famille.

Ce qui était une assez bonne illustration de ce qui l'attendait.

Au cours de la deuxième semaine, Jones se pointa en retard au rassemblement du matin et, circonstance aggravante, il se présenta avec une polaire noire qu'il avait perçue, mais c'était une polaire noire *différente* de celles que nous avions perçues – plutôt une veste qu'un chandail.

Inutile de préciser que ces deux erreurs attirèrent l'attention de Kirk.

« Jones !, aboya Kirk en secouant la tête d'un air dégoûté. Non seulement tu arrives avec quinze minutes de retard, mais en plus tu ne portes pas les bonnes fringues ? »

Kirk s'absenta ensuite quelques instants.

Ça ne sent pas bon, se dit Jones.

Kirk revint en portant un long bâton jaune. C'était un bâton assez lourd, en haut duquel Kirk avait fixé une petite pancarte marquée des mots « BÂTON DE RETARD ».

« Tu vois ce bâton ?, dit Kirk en le lui tendant. À partir de maintenant, tu le promèneras avec toi partout où tu iras. »

Et, sur ces bonnes paroles, nous partîmes pour un footing de 20 kilomètres.

Durant toute la semaine, Jones promena servilement le bâton de retard avec lui partout où il allait : aux épreuves de sport, au mess, et même aux

toilettes. Ce n'était pas seulement fatigant pour lui, c'était aussi ridicule. Plusieurs fois par jour, un sous-officier amusé l'interpellait et lui demandait : « Alors, soldat, pourquoi tu trimballes ce bâton ? »

« C'est mon bâton de retard, sergent !, répondait Jones avant d'enchaîner sur ce que Kirk lui avait ordonné d'ajouter, tout en se tenant au garde-à-vous. Je promène ce bâton partout où je vais ! »

À la fin de la semaine, Kirk entra dans la chambre de Jones pour reprendre le bâton, en marmonnant quelque chose au sujet du fait qu'il n'avait pas fait d'emmerdes et ne s'était pas plaint de sa punition. Ce n'était pas un véritable merci, mais c'était sa façon à lui d'annoncer à Jones qu'il s'était bien débrouillé.

À compter de ce jour, Jonesie devint l'un des nôtres.

Kirk ne le savait sans doute pas encore, et il était difficile d'imaginer qu'il s'en serait soucié s'il l'avait su, mais il avait agi de la meilleure manière qui fût en traitant Jones de la sorte. Cela lui valut un niveau de loyauté et de respect de la part de ce dernier aussi intense et pur qu'un tord-boyaux du Tennessee. Une loyauté qui n'avait d'égale que l'affection que Jones portait à Mace – le seul homme de la section qui avait daigné lui adresser la parole quand tous les autres n'en avaient eu rien à foutre.

Bien que Koppes, Mace et Jones ne fussent pas taillés dans le même bois que les durs à cuire de la section, ils apportèrent quelque chose d'important à son esprit collectif, à commencer par le fait que c'étaient des types bien et qu'ils nous faisaient souvent hurler de rire. Certes, ils mettaient souvent plus d'énergie à réfléchir à la prochaine connerie qu'ils allaient faire plutôt qu'à leur boulot, mais ils avaient envie de réussir. Ils obéissaient en un clin d'œil à tous les ordres qui leur étaient donnés. Et, plus important encore, ils le faisaient avec une bonne humeur qui démontrait de manière évidente qu'ils ne se laisseraient jamais abattre par toutes les corvées qui font le quotidien du soldat de base.

En plus de cela, ils étaient incroyablement francs et sincères, une qualité qui transparaissait à travers leur désir d'apprendre. Ce qu'ils aimaient par-dessus tout, c'était que leurs chefs d'équipe – des gars comme Larson, Gallegos et Kirk, qui n'avaient que quelques années de plus qu'eux mais qui dégageaient une autorité naturelle en raison de leur expérience du combat – s'asseyent près d'eux et leur enseignent des choses nécessaires pour notre prochain déploiement, comme par exemple la façon de nettoyer

une mitrailleuse légère M240 afin d'éviter qu'elle ne s'enraye ou de démonter un lance-grenades Mark 19.

Avec une bonne instruction et une bonne discipline, il nous paraissait évident, à moi et aux autres sous-officiers, que ces trois jeunes hommes feraient d'excellents soldats.

Et puis, nous les aimions énormément – ce qui nous aida à renforcer notre cohésion tandis que les derniers membres de notre équipe faisaient leur apparition.

JOSH HARDT fut une sorte d'outsider dès le début. Après avoir passé l'année 2007 en Irak au sein d'une division d'infanterie complètement différente, où il avait noué des liens très étroits avec les gars de sa section, il avait été envoyé à Fort Carson et avait reçu l'ordre d'intégrer la compagnie Black Knight. Non seulement les copains de son ancienne unité lui manquaient, mais c'était en outre un jeune marié, ce qui fait qu'il passait le plus clair de son temps libre avec son épouse. Ce qui ne nous avait pas empêché de lui mettre le grappin dessus à la première occasion, car nous avions apprécié ce que nous avions vu en lui.

Josh Hardt

De la même manière que Kirk s’entendait parfaitement avec Gallegos, nous vîmes en Hardt un sergent à l’esprit particulièrement offensif qui avait tout le potentiel requis pour former un excellent binôme avec Larson. Hardt avait une véritable éthique du travail, ce qui ne manquerait pas d’aider Larson à renforcer l’encadrement de son groupe de combat Alpha. Sans compter que c’était un garçon plutôt doué en sport – surtout en football américain. Enfin, Bundermann n’avait pas été insensible au fait que Hardt chiquait, lui aussi, ce qui lui avait laissé penser qu’il pourrait toujours lui taxer du Copenhagen en cas de besoin (en fait Bundermann finit par s’apercevoir, à son grand regret, que c’était plutôt Hardt qui lui taxait du tabac).

Hardt offrait pour toutes ces raisons un contraste étonnant avec la nouvelle recrue qui se présenta peu après lui : un homme qui, sans doute plus que n’importe quel autre, finirait par incarner l’âme de la section Rouge car il rassemblait de nombreux aspects de chacun d’entre nous – les bons comme les mauvais – tout en les combinant d’une manière véritablement originale.

Tom Rasmussen

Quand Thom Rasmussen nous fut affecté au mois de février, il venait de se casser le poignet après s’être mêlé à une bagarre de bistrot (quelque

chose qui se produisait assez souvent) : un peu plus tard dans la même soirée, alors qu'il venait de sortir de l'établissement, il s'était fait tabasser dans la rue par un groupe de Latinos, et l'un d'eux l'avait frappé avec un bâton télescopique. Afin d'échapper à une sanction, Rasmussen avait concocté une histoire élaborée dans laquelle il avait raconté qu'il était saoul et qu'il avait donné un coup de poing dans une vitre. À voir la manière dont il était parvenu à convaincre l'adjudant de cette fable (un adjudant auquel on ne la faisait généralement pas), il nous sembla évident que Rasmussen possédait un véritable talent pour persuader les gens que ce qu'il avait imaginé allait se produire exactement comme il l'avait imaginé et avec les résultats escomptés, tout en laissant clairement entendre qu'il s'en contrefichait si les choses devaient merder au final – une attitude qui ferait plus tard de lui un homme en qui je placerais toute ma confiance au combat.

Raz, comme nous le surnommions, était un géant du Minnesota de 1,95 mètre dont les bras semblaient avoir été taillés dans la souche d'un noyer, et dont la franchise sans égale pouvait être aussi rude que son écorce. Si vous lui demandiez ce qui l'avait poussé à s'engager dans l'armée, il vous regardait droit dans les yeux et répondait :

« Je me suis engagé parce que je n'avais pas le bac, que je vivais dans une cave et que j'étais accro à la méthamphétamine. Voilà pourquoi. »

Au vu de son gabarit, nous pensâmes d'abord que Raz serait plutôt bon en sport. Il s'avéra qu'il ne l'était pas vraiment – bien qu'il puisse être assez divertissant sur le terrain, notamment lorsqu'il empruntait la perruque mulet de Mace et la coiffait pendant les matches. Mais tous remarquèrent que Raz avait quelque chose en lui de sympa et de cool, et peut-être était-ce la raison pour laquelle plusieurs des jeunes gars accrochèrent aussitôt avec lui d'une manière qui entraîna une dynamique intéressante avec Larson.

Aux yeux des jeunes, Larson et Raz étaient comme des grands frères, mais chacun à sa manière. Larson jouait le rôle de l'aîné plutôt sévère, mais capable de venir s'installer dans la chambre de Koppes un dimanche soir pour y boire une quinzaine de bières tout en regardant un épisode de *The Unit : Commando d'élite* – laissant Koppes présumer que le footing du lendemain matin serait une promenade de santé. Mais Larson ne manquait pas de réapparaître dès le lendemain à 6 heures en annonçant que, malgré notre victoire contre la section Bleue lors du dernier match, nous n'avions pas gagné avec une avance de points suffisante et que, par conséquent, nous allions tous faire un échauffement de 30 kilomètres avant de passer le reste

de la matinée à courir – jusqu'à ce que la moitié d'entre nous au moins s'effondre en vomissant.

Larson était également un grand frère plein de bon sens dans la mesure où il cherchait toujours à leur apprendre quelque chose. Il se pointait souvent dans les baraquements pour voir s'il n'y avait pas quelqu'un qui n'avait rien à faire.

« Attrape-moi la M240 et rejoins-moi dehors », pouvait-il dire. Et la personne en question se retrouvait subitement à suivre trois heures de cours sur l'usage de cette mitrailleuse légère.

Raz, lui, était plutôt le genre de grand frère à calmer le jeu. Par exemple, si vous veniez de vous faire plaquer par votre copine – ou si vous veniez de vomir toutes vos tripes après que Larson avait épuisé toute la section –, Raz était le type qui venait vous voir pour vous donner l'accolade et vous remonter le moral. C'était le type que vous appeliez quand vous aviez envie de vous saouler la gueule, mais aussi le type que vous appeliez si vous aviez besoin d'échapper à une emmerde quelconque après vous être saoulé la gueule. Et c'était encore le type vers lequel vous vous tourniez si vous aviez besoin d'un service que vous n'auriez jamais osé demander à Larson – comme par exemple vous déposer à l'aéroport quand vous alliez partir en permission chez vous à l'occasion de Thanksgiving – même si vous saviez que Raz risquait de se pointer avec deux heures de retard puisque, évidemment, il s'était saoulé la gueule.

Tout cela pour dire que Raz aimait boire presque autant qu'il aimait se battre. Mais ce qu'il appréciait encore plus que ces deux choses combinées, c'était d'être en bonne relation avec presque tout le monde au sein de la section. Au regard de son enfance tumultueuse et des années qu'il avait gâchées avant d'intégrer l'armée, la section Rouge était sans doute ce qui se rapprochait le plus à ses yeux d'une famille et d'un foyer.

À LA FIN DE L'HIVER 2008, tandis que les dernières recrues arrivaient et que chacun trouvait sa place, la section commença à prendre forme. Bien sûr, il y avait quelques maillons faibles. Trois de nos recrues étaient trop paresseuses pour se maintenir en forme et ne cessaient de traîner des pieds lors de nos marches à travers les montagnes des environs de Colorado Springs. Un autre, un type du nom de Josh Dannelley, avait pris l'habitude de vider les poches de sa trousse de premiers soins – les bandages et les médicaments que vos copains utilisaient pour vous sauver la vie si vous

étiez blessé – pour les remplir de fromages et de biscuits afin d'avoir quelque chose à grignoter quand il se retrouvait de garde. Et Ryan Willson était si bordélique qu'un après-midi Kirk lui ordonna de ramasser tout le barda de sa chambre, de l'entasser dehors et de rester devant son amoncellement d'affaires pendant plusieurs heures en tenant entre les mains une affichette montrant à quoi devait ressembler une chambre propre et bien organisée.

Ces exemples pourraient sembler anodins, mais ils illustrent un point clé. Les civils pensent souvent qu'une section rassemble des « frères d'armes », mais ce n'est presque jamais le cas. Si vous réunissez une vingtaine de jeunes, ils ne peuvent pas tous s'entendre. Et, dans l'armée, cette règle est encore exacerbée par le fait que tout le monde n'est pas forcément un gros dur. En conséquence, vous vous retrouvez avec un socle d'initiés qui s'apprécient et se font entièrement confiance, autour desquels gravitent quelques solitaires qui semblent incapables de s'intégrer.

Quoi qu'il en soit, au printemps suivant, j'eus le sentiment que nous avions réussi à monter une belle unité, une section dotée d'une respiration collective et pouvant tout à fait être qualifiée de « débourrée ».

Qu'il s'agisse de disputer un match de football ou de conduire une patrouille, nous avions développé un esprit collectif très agressif en tant qu'unité, aussi bien qu'à travers la somme des individualités qui la composaient. Nous ne passions pas notre temps à attendre, jamais. Nous n'avions pas peur de profiter de la vie et nous nous désintéressions des conséquences de nos choix, du moment que nous avions la conviction d'avoir fait les bons choix.

Inutile de dire que cette attitude ne fonctionne pas toujours dans la vie normale. Mais Bundermann n'en était pas moins heureux de cet état d'esprit car il était indispensable sur le champ de bataille. Qui plus est, alors même que nous nous préparions à être projetés, il semblait y avoir en nous quelque chose qui nous distinguait des autres. Et bizarrement, j'en veux pour preuve notre réticence à participer au jeu de *celui-qui-a-la-plus-grosse* que l'armée avait tendance à cultiver entre les différentes sections, et dans le cadre duquel chaque unité devait se convaincre qu'elle avait été choisie par Dieu lui-même pour illustrer l'excellence de l'armée.

À cette époque, les gars de la section Blanche, dont les baraquements jouxtaient les nôtres, avait adopté le terme « Guerriers » comme pseudo d'unité. Ceux de la section Bleue, à un baraquement d'écart, insistaient

pour qu’on les appelle les « Bâtards ». En d’autres circonstances, nous aurions sans doute choisi un nom de ralliement du même acabit mais, pour je ne sais quelle raison, cela ne nous sembla pas approprié.

Nous préférâmes nous en tenir aux choses simples. Aussi, plutôt que nous trouver un pseudo classieux nous permettant de clamer aux oreilles de tous que nous étions de vrais salopards, nous décidâmes de laisser nos actes parler d’eux-mêmes. Nous étions les Rouges, rien d’autre. Mais si vous vouliez qu’une tâche soit accomplie, aussi déplaisante et difficile fût-elle, il suffisait de nous appeler et nous nous en chargions.

Si cela résume avec honnêteté la façon dont nous fonctionnions, cela ne veut pas dire que nous étions toujours heureux de notre sort – une vérité parfaitement illustrée par la réaction de Kirk lorsque nous apprîmes où nous allions nous rendre précisément en Afghanistan.

Il connaissait l’endroit, pour avoir déjà été en poste à proximité. Là, il n’avait pas seulement entendu des rumeurs, il avait aussi discuté avec des hommes qui avaient vécu dans ce même poste de combat une expérience de première main.

« Ce poste, annonça-t-il, c’est un putain de coupe-gorge. »

---

1. Camionnette de vente ambulante de tacos.
2. Décoration militaire décernée pour actes d’héroïsme ou pour services méritoires rendus.
3. Courage.
4. Communauté religieuse protestante et évangélique.

Chapitre 3

Keating

LA PROVINCE DU NOURISTAN est si isolée et si pauvre que les soldats américains qui ont servi là en parlent comme des Appalaches de l'Afghanistan. À l'image des Appalaches, en effet, cette région située sur le flanc sud de l'Hindou Kouch abrite une population réputée pour son caractère insulaire et primitif, farouchement indépendante, qui voit en général d'un mauvais œil l'arrivée d'étrangers sur son sol. Une population qui, de surcroît, sait se battre.

Ces gens sont les descendants des tribus qui se sont battues contre les armées conquérantes d'empereurs tels que Tamerlan, Babur et même Alexandre le Grand. Plus récemment, en 1979, leurs parents et grands-parents furent les premiers moudjahidins à s'opposer à l'invasion soviétique de l'Afghanistan. Leur résistance amena d'autres provinces du pays à se joindre à la rébellion qui épuisa les Russes pendant près d'une décennie, jusqu'à ce que finalement les dernières unités de l'Armée rouge se replient à travers la frontière nord au cours de l'hiver 1989. Toute une série de révolutions en Europe de l'Est, en partie provoquées par le désastre que les Russes avaient connu en Afghanistan, culminèrent au cours des mois suivants avec la chute du mur de Berlin et, peu après, l'effondrement de l'Union soviétique elle-même.

Si vous n'étiez pas originaire de cette partie du monde, vous aviez intérêt à y réfléchir à deux fois avant de décider d'affronter les gens du cru.

Quand le gouvernement américain décida d'intervenir en Afghanistan à la suite des événements du 11-Septembre, il fut confronté dans la partie orientale du pays à un problème qui aurait réveillé quelques vieux souvenirs chez tous les commandants soviétiques qui avaient servi dans cette région

au cours des années 1980. À l'été 2005, les forces américaines et celles de leurs alliés de l'OTAN firent face à une forte montée en puissance de l'activité insurrectionnelle le long de la frontière avec le Pakistan, là où se situe justement le Nouristan.

Dans cette région de tous les dangers, au relief passablement tourmenté et aux montagnes sillonnées de torrents furieux alimentés par la fonte des neiges, les talibans et les combattants d'Al-Qaida utilisaient une succession de vallées isolées comme corridors de ravitaillement pour convoyer des hommes ou des armes entre les deux pays. (Selon certaines rumeurs, ce corridor aurait servi à l'exfiltration d'Oussama ben Laden hors d'Afghanistan après que les forces américaines l'eurent délogé des forteresses souterraines creusées dans les montagnes de Tora Bora.) Si vous vous installiez devant une carte et dessiniez ces routes, vous pouviez constater qu'elles épousaient trait pour trait les voies de ravitaillement en hommes et en armes qui avaient été utilisées par les moudjahidins afghans dans leur lutte contre les Soviétiques au cours des années 1980.

À l'été 2006, l'armée américaine décida de s'attaquer à ce problème en s'implantant dans les provinces du Nouristan et de Kounar, juste au sud, avec pour objectif d'y établir un maillage de bases d'opérations avancées. Ces bases devaient nous permettre de perturber les voies de ravitaillement de l'ennemi tout en nous offrant la possibilité de gagner le soutien des villageois méfiants en leur fournissant ce dont ils manquaient – de nouvelles routes, de l'eau potable, des écoles.

La phase initiale de cette stratégie fut baptisée « Operation Mountain Lion » (opération Puma), et le gros du travail fut accompli par la 10e division de montagne. L'opération se déroula sur trois mois environ, période à l'issue de laquelle ces soldats avaient érigé une douzaine d'avant-postes, dont une poignée de très petites bases construites le long d'une route extrêmement étroite sinuant le long de la rivière Kounar et de l'un de ses principaux affluents.

Chacun de ces nouveaux avant-postes semblait plus éloigné et plus inaccessible que le précédent. Mais le dernier d'entre eux, qui recevrait plus tard le nom de Keating, était un véritable cas d'espèce.

« LES GUERRES, nota l'écrivain Sebastian Junger au cours de l'année qu'il passa au sein d'une petite unité de l'armée américaine dans la province de Kounar, se mènent avec des armes qui fonctionnent au mieux de leurs

capacités lorsqu'elles sont disposées au sommet des plus hautes collines du champ de bataille et qu'elles sont utilisées contre des hommes situés en contrebas. Il s'agit tout simplement de tactique militaire. »

En deux phrases, Sebastian Junger rappelle ainsi le principe le plus élémentaire d'un combat à l'arme légère, un concept qui remonte à une époque où les dernières innovations technologiques de l'armée étaient les catapultes et les éléphants de guerre. Face à cette réalité – qui représente un condensé de près de quatre mille ans de science militaire –, il n'est pas déraisonnable de se demander pourquoi les analystes renseignement de la 10e division de montagne, lorsqu'ils s'assirent à leur table pour dessiner les plans de la base de Keating à l'été 2006, estimèrent que cet axiome de base pouvait être ignoré.

Cette question continue de hanter chaque soldat qui a servi un jour dans cet avant-poste.

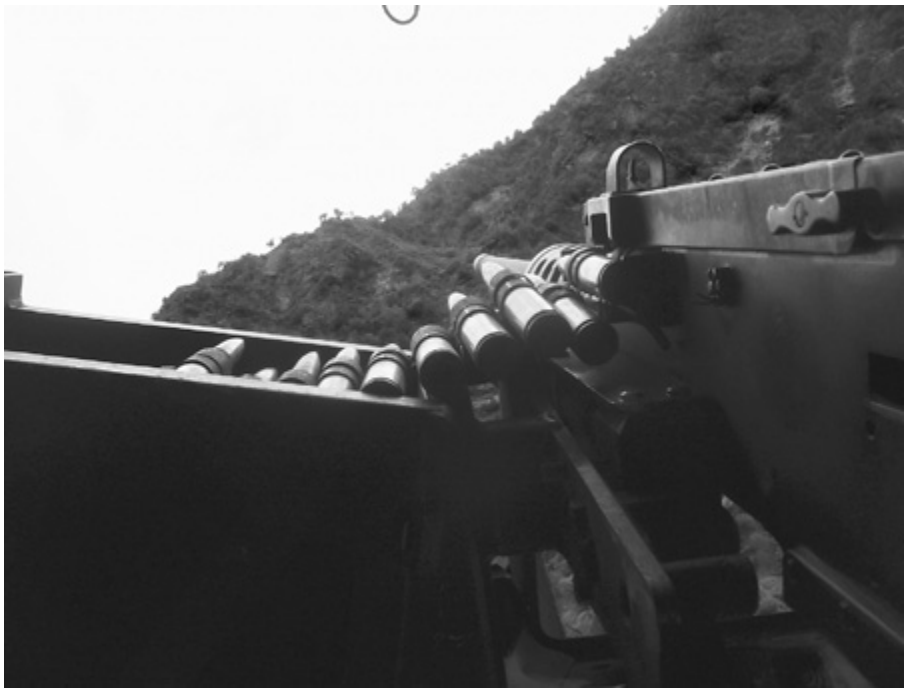
L'endroit choisi par les analystes renseignement était inacceptable quel que soit l'angle sous lequel on l'examinait. Situé à moins de 20 kilomètres de la frontière avec le Pakistan, le site se nichait dans la plus profonde des vallées du district de Kamdesh, dans la province du Nouristan, une vallée dont la forme évoquait une cuvette de WC. Il était entouré de montagnes abruptes dont les plus hauts sommets culminaient à 3 600 mètres d'altitude et dont les crêtes permettaient aux ennemis de déverser un feu nourri sur le camp tout en restant cachés derrière un large écran d'arbres ou de rochers. Pour lancer une attaque, il suffisait aux talibans de crapahuter sur les sentiers invisibles – les pistes qui serpentaient derrière les crêtes et que l'ennemi utilisait pour s'approvisionner en matériel et en munitions –, de prendre position et de commencer à tirer directement sur la base.

En termes militaires, il s'agissait d'un « tir plongeant » auquel il était extrêmement difficile de riposter puisque, à chaque fois que les défenseurs tâchaient de répliquer de manière sérieuse, leurs ennemis n'avaient qu'à disparaître derrière leurs crêtes. Et dès que les défenseurs cessaient le feu, les ennemis étaient libres de revenir occuper leurs positions et de reprendre leur attaque. Ce schéma consistant à attaquer avec férocité sans craindre la riposte des défenseurs se poursuivait jusqu'à ce que les soldats américains fassent appel à leurs hélicoptères d'attaque basés à Jalalabad (à 130 kilomètres), à leurs avions de chasse ou à leurs avions d'attaque au sol et d'appui aérien rapproché Spectre basés sur l'aéroport de Bagram, près de Kaboul (à plus de 300 kilomètres de là) ou, quand les choses tournaient

vraiment mal, à leurs bombardiers à long rayon d’action B-1 basés au Qatar, à plus de 2 000 kilomètres.

Ce désavantage tactique majeur était évident pour quiconque se trouvait dans cet avant-poste et prenait la peine de lever la tête pour regarder autour de lui. Mais ce n’était là qu’une des nombreuses failles de Keating.

Cet avant-poste n’était pas seulement entouré de montagnes, il était aussi flanqué de rivières : la Darreh-ye Kushtâz à l’ouest, qui coulait entre le camp et la zone de poser pour hélicoptères, et la Landay-Sin au nord. L’avant-poste était également situé près du village d’Urmul, où vivaient une vingtaine de familles dont les habitations en adobe – et notamment la mosquée – pouvaient offrir des abris supplémentaires aux combattants ennemis. Enfin, cerise sur le gâteau, la base américaine la plus proche, située dans le petit village de Naray et qui serait plus tard connue sous le nom de base Bostick, se trouvait à plus de six heures de distance et n’était accessible que par une seule route, large de 4 mètres et frôlant parfois de manière inconsidérée des précipices.



Vue sur la Face Nord depuis Keating

Vue sur Keating depuis la Face Nord

Le village d'Urmul

En résumé, l'avant-poste de Keating était reculé, isolé, virtuellement impossible à ravitailler, et il constituait une si belle cible pour des tirs plongeants qu'il nécessitait un appui considérable d'artillerie ou de frappes

aériennes pour être défendu. Ces failles parurent si évidentes au jeune sapeur chargé de dessiner les plans initiaux qu'il surnomma cet avant-poste « Custer[1] ».

Si vous souhaitiez trouver une illustration du pire endroit dans lequel construire un avant-poste, un site qui violerait la moindre règle tactique jamais martelée dans le crâne des soldats chargés de le défendre, il était difficile d'imaginer mieux que l'avant-poste de Keating. Et pourtant, c'est ce que fit l'armée durant l'été 2006.

Les problèmes ne tardèrent pas à surgir.

MOINS DE TROIS SEMAINES après l'arrivée des premiers soldats, le camp subit une première attaque en force – pas une fois seulement, mais à deux reprises. La seconde attaque fut lancée depuis trois positions différentes, ce qui démontra de manière évidente combien les soldats repliés à l'intérieur du camp étaient exposés à la surveillance ennemie comme à ses tirs.

Parallèlement, l'unique voie de ravitaillement terrestre se révéla très rapidement inutilisable. Les convois armés firent l'objet de féroces embuscades sur l'étroite route de montagne venant de Bostick, et cette même activité ennemie dissuadait les ouvriers afghans d'effectuer les travaux de voirie nécessaires à l'amélioration de cette route. Pour faire régner la terreur, les insurgés n'hésitèrent d'ailleurs pas à organiser de faux checkpoints, puis commencèrent à couper les oreilles et les nez des chauffeurs afghans qui travaillaient pour les Américains.

Les dangers de cette route, que tout le monde appela bientôt le « boulevard des Embuscades », furent à nouveau démontrés de manière très claire à l'automne 2006, lorsqu'un jeune officier américain natif du Maine, un lieutenant aussi énergique que brillant, tenta de conduire un camion blindé jusqu'à Bostick – un camion qui d'ailleurs n'aurait jamais dû en partir. Quand le replat s'effondra sous les 9 tonnes du véhicule, celui-ci culbuta sur près de 100 mètres de dénivelé en direction de la rivière Landay-Sin. L'officier fut éjecté de la cabine et, lorsque ses camarades parvinrent à descendre la falaise pour le secourir, ils le trouvèrent dans un tel état qu'ils ne surent tout d'abord comment faire pour le stabiliser. Ses jambes présentaient de multiples fractures ouvertes. Ses deux pieds avaient été presque sectionnés au niveau des chevilles. Il avait le dos brisé et saignait abondamment du crâne, de l'abdomen et de l'aine.

Après avoir posé des garrots et des attelles, ses sauveteurs le placèrent sur un brancard et commencèrent à le remonter vers la route. À mi-chemin, le pouls de l'officier cessa d'être perceptible. Le temps qu'ils rejoignent la route, il était évident que l'homme était mort. Et pourtant, il fut évacué par hélicoptère jusqu'à Bostick, où des médecins passèrent encore quarante minutes à tenter de le ramener à la vie avec des massages cardiaques à thorax ouvert.

Cet officier s'appelait Ben Keating et sa mort, en plus de fermer définitivement la voie de ravitaillement du nouvel avant-poste, fournit en même temps son nom officiel à celui-ci.

Cet accident se produisit en novembre 2006. Au cours des deux années qui suivirent, la cadence des attaques sur chacune des unités se succédant à Keating leur fit payer un prix de plus en plus élevé jusqu'à ce que, en octobre 2008, une tentative d'assassinat vise – avec succès – le commandant de Keating, le capitaine Robert Yllescas. Ce qui signifie que deux des quatre commandants successifs de Keating avait d'ores et déjà trouvé la mort.

Il devint alors patent que Keating était tout simplement trop isolé pour être défendu. Des plans furent finalement activés pour procéder au démantèlement de cet avant-poste – une décision qui menaça encore plus Keating, puisque désormais plus aucune ressource ni aucun effort n'allait être investi dans le renforcement de ses fortifications.

Cela n'augurait rien de bon pour les derniers soldats qui occuperaient Keating, les pauvres fantassins mécanisés qui hériteraient d'une des pires missions qu'il était possible d'imaginer. Car ce qui était encore pire que défendre un poste de combat avancé qui n'aurait jamais dû être construit, c'était d'avoir à le démanteler et à le fermer.

Tout cela résume en quelques mots ce à quoi on nous avait demandé de nous préparer, moi-même et le reste de la compagnie Black Knight, quand nous embarquâmes dans l'avion qui décolla de Fort Carson pour rallier l'Allemagne, le Kirghizistan et enfin l'aéroport de Jalalabad, où nous passâmes plusieurs jours sur le tarmac dans l'attente d'un dernier voyage en hélicoptère qui nous déposa à Bostick, la principale base de soutien et de ravitaillement de Keating, ainsi que notre point de départ pour la dernière étape vers notre nouvelle demeure.

LES PILOTES DISENT SOUVENT que la météo varie « d'une vallée à l'autre » au-dessus de l'Hindou Kouch. Cela signifie que, n'importe quel jour, et surtout en automne, un secteur peut bénéficier d'un ciel clair et ensoleillé tandis que le secteur voisin, à quelques kilomètres de là, est encombré de nuages menaçants. En fonction du vent, de la température et de plusieurs autres variables, un pilote peut ainsi survoler toute la vallée de Kounar sans avoir à y réfléchir à deux fois tandis que la vallée de Kamdesh se retrouve de son côté noyée dans la brume, de sorte que même le plus court des survols y est totalement inimaginable.

Ces conditions de vol, parmi les plus exigeantes de toute la planète, représentaient un véritable défi pour les pilotes militaires, notamment pour ceux qui se trouvaient aux commandes des hélicoptères chargés de ravitailler ou d'appuyer les troupes américaines au sol en cet été 2009.

Les pilotes d'hélicoptère du 7e escadron, 17e régiment de cavalerie, 159e brigade d'aviation de combat de la 101e division aéroportée étaient un maillon indispensable de l'effort de guerre dans ces montagnes. Les appareils qu'ils pilotaient, des Chinook CH-47, servaient de camions de livraison et transportaient toutes sortes de choses, depuis des grenades à main jusqu'à des mines claymore, des pâtisseries ou même des systèmes de climatisation, et bien sûr des soldats en cours de déploiement comme nous autres.

À cette époque, la situation s'était tellement dégradée que les pilotes de Chinook au départ de Jalalabad rechignaient à faire le trajet jusqu'à Keating sinon pour ravitailler le poste en gasoil, en nourriture et en munitions. Et ils n'effectuaient leurs vols de ravitaillement qu'en conditions de « faible luminosité », à la période du mois au cours de laquelle il n'y avait pour ainsi dire pas de clarté lunaire, afin que leur hélicoptère n'offre pas une belle et grande cible aux combattants talibans. Ce ne fut donc pas avant le 27 mai, quand la nuit fut enfin assez noire, qu'un hélicoptère put convoyer une avant-garde : un groupe dont moi, Bundermann, l'adjudant-chef Burton, deux de nos médecins et une demi-douzaine d'autres gars faisaient partie.

Minuit avait sonné depuis longtemps lorsque nous atteignîmes la zone de poser. Nous ne distinguions quasiment rien lorsque nous aidâmes à décharger les caisses de matériel par la tranche arrière de l'hélicoptère à

double rotor. On se dépêcha ensuite de rejoindre le mess pour aller manger un morceau.

Cette obscurité était terriblement perturbante car, même avec nos optiques de vision nocturne, nous ne pouvions pas voir grand-chose. Les caractéristiques les plus essentielles de ce qui deviendrait notre nouvel environnement – la vingtaine de petits baraquements disséminés sur une surface faisant environ celle d'un terrain de football – étaient cachées par les ténèbres. Quant au relief à l'extérieur de l'enceinte du camp, il était totalement invisible.

Les soldats qui nous accueillirent et qui ne tarderaient pas à nous laisser leur place ne nous montrèrent pas grand-chose cette première nuit – si ce n'est les tubes-urinoirs (les tuyaux à pisse plantés dans le sol) et le bâtiment des latrines, avec ses rangées de toilettes à l'intérieur –, avant que nous n'allions nous jeter sur nos couchettes. Et, dès les premières lueurs de l'aube le lendemain matin, la base se fit attaquer.

Nous n'étions même pas encore réveillés lorsque les talibans commencèrent à nous assaisonner à l'arme légère depuis les différentes pentes environnantes dont les noms nous deviendraient bientôt familiers. La Face Nord. Le Putting Green[2]. Le Plongeoir. Le Zigzag. Ils nous balancèrent également quelques obus explosifs de 82 mm à partir de canons sans recul B-10[3], des obus qui nous tombèrent dessus avec des sifflements et des explosions qui nous laissèrent abasourdis.

Au milieu de cette attaque, l'un des soldats qui appartenait à l'unité que nous devions relever fit irruption dans notre baraquement pour nous apprendre que l'un de leurs sergents venait d'être sérieusement blessé à la tête. Afin d'éviter qu'il y ait d'autres blessés, il expliqua qu'il serait préférable que nous autres, les petits nouveaux, évitions de nous balader dans le camp et restions bien au chaud dans notre baraquement. Après son départ, nous fûmes tous d'accord pour dire qu'il s'agissait là d'une petite piqûre de rappel très utile : le genre d'avertissement qui nous faisait comprendre à quel point cet endroit était dangereux, et à quel point nous y serions vulnérables.

Quelques minutes plus tard, lorsque les tirs eurent cessé, nous sortîmes de notre baraquement pour découvrir notre nouvel environnement. Et c'est alors que eûmes notre *véritable* piqûre de rappel.

JE NE PUS M'EMPECHER DE pousser un cri de stupeur à la vue des montagnes et des crêtes qui partaient à l'assaut du ciel dans toutes les directions – des pentes escarpées parsemées de blocs de granite et tapissées d'arbres qui rendaient invisibles les sentiers qui y serpentaient.

Putain, pensai-je, *je vais me faire de sacrés muscles du cou au cours des mois à venir.*

Cette pensée fut aussitôt suivie d'une autre, qui donna à nouveau à réfléchir.

L'emplacement de l'avant-poste était non seulement incompréhensible – n'importe qui pouvait canarder l'intérieur du périmètre depuis n'importe quelle position imaginable –, mais il violait toutes les règles que l'on m'avait enseignées. Sans même le réaliser, je commençai à faire la liste de toutes ces violations.

Un périmètre trop étendu, trop dispersé pour que les défenseurs puissent armer un nombre de postes de garde suffisant ?

C'est le cas.

Aucun endroit où s'abriter à l'exception de quelques baraquements surbaissés et de quelques Humvee blindés.

Ouaip.

Une zone de poser hélicoptère sur la rive opposée d'une rivière ?

Bien reçu.

« On est comme des poissons rouges dans un bocal, marmonnai-je. Ces salopards peuvent observer tout ce qu'on fait. »

Ma dernière pensée fut pour Kirk et l'avertissement qu'il nous avait lancés au sujet de cette position intenable.

Comme Kirk aimait bien en rajouter, la plupart d'entre nous n'avaient pas tenu compte de ce qu'il nous avait dit au sujet du poste. Mais maintenant que j'étais sur place, je me rendais compte que, pour une fois, il n'avait pas exagéré.

« Putain, Kirk, tu t'es pas foutu de notre gueule, lançai-je. Cet avant-poste, c'est une vraie souricière. »

CE MÊME JOUR, ceux d'entre nous qui faisaient partie de l'avant-garde passèrent le plus clair de leur temps à quadriller l'avant-poste afin d'essayer de comprendre de quelle manière il avait été conçu.

Les bâtiments de Keating étaient faits de pierres et de bois, et la plupart étaient coiffés de toits de contreplaqué renforcés par des sacs de sable. Les murs du poste de commandement et des baraquements de chaque section faisaient plus de 30 centimètres d'épaisseur. Les toits de ces bâtiments avaient également été renforcés par une épaisseur d'une dizaine de centimètres de béton ainsi que par une couche de sacs de sable, ils pouvaient donc résister à un tir de roquette ou d'obus de mortier.

L'autre position qui bénéficiait d'une bonne protection n'était autre que la fosse à mortiers, une petite niche abritée sous une saillie rocheuse à l'angle sud-ouest du camp. C'est là qu'étaient installés les mortiers de 120 mm et de 60 mm, ainsi que l'abri en béton destiné aux quatre servants de ces armes. Mais la plupart des autres bâtiments à l'intérieur de l'enceinte, y compris les latrines, les douches et le mess, étaient bien plus vulnérables. Érigés à partir de planches de contreplaqué et de poutres de 40 centimètres par 120, ils ne disposaient d'aucune protection particulière contre les tirs directs ou indirects.

Les bâtiments étaient également disposés de manière anarchique, sans vision globale ou presque. D'étroits passages couraient entre certains d'entre eux, tandis que d'autres étaient reliés par des tranchées peu profondes. Plusieurs se dressaient tout simplement à ciel ouvert sans rien d'autre pour les protéger qu'un filet de camouflage ou quelques arbres.

Quelques bâtiments de Keating

Il y avait un total de 577 Hesco – des gabions remplis de sable de 1,50 mètre de haut sur 2 mètres de large, qui offraient une protection efficace contre les explosions et les tirs d'armes légères. Ces gabions étaient accolés afin de former les murs extérieurs de Keating sur les flancs est, nord et ouest, ainsi qu'un autre mur important qui traversait le centre de l'avant-poste sur un axe nord-sud.

Le périmètre sud du camp n'était protégé que par un triple barrage de fil de fer barbelé.

Pour compléter ces obstacles, le camp avait établi cinq principaux postes de combat à partir desquels nous pourrions assurer un tir nourri pour nous défendre et, avec un peu de chance, briser un assaut. Quatre d'entre eux consistaient en des Humvee blindés équipés d'une mitrailleuse lourde en tourelle. Le cinquième poste de combat était une petite tour, sur le toit du « bâtiment Shura[4] », qui surplombait le portail d'entrée au nord-ouest du camp. Les systèmes d'armement des Humvee et de cette tour incluaient au total trois mitrailleuses lourdes de 12,7 mm, deux lance-grenades Mark 19 et deux mitrailleuses légères M240.

Les remparts de gabions Hesco formant l'enceinte du COP

La tour et deux des véhicules étaient également équipés de capteurs électroniques sophistiqués et très sensibles qui, en théorie, devaient nous permettre de détecter tout mouvement ennemi à proximité et nous indiquer des objectifs de tir. Connus sous le nom de LRAS (Long-Range Advanced Scout Surveillance System), ces dispositifs ne fonctionnaient que rarement et n'étaient donc pas d'une grande utilité. Pour avoir une véritable idée de ce qui entourait l'avant-poste, il fallait en réalité partir en patrouille à l'extérieur de l'enceinte. Lors de notre première patrouille, le deuxième jour, je pus ainsi commencer à me familiariser avec les caractéristiques du relief qui dominaient la vie à Keating.

Keating se nichait sur la berge sud de la rivière Darreh-ye Kushtâz, au pied de deux montagnes. Une falaise de plus de 100 mètres de haut barrait le côté sud-ouest – à l'arrière de l'avant-poste et dans votre dos si vous regardiez la rivière. Un sentier en lacets, baptisé le Zigzag, y grimpait depuis le périmètre extérieur du camp jusqu'à la ligne de crête qui courait en direction du sud-est où s'élevait un énorme rocher, surnommé le Plongeoir. Les flancs de ces falaises avaient une inclinaison d'environ 60 degrés, et la ligne de crête offrait une formidable couverture à partir de laquelle les ennemis pouvaient observer directement l'intérieur du camp – et le pilonner.

Le Humvee 2, un Humvee blindé équipé d'un Mark 19 en tourelle

Un relief encore plus impressionnant dominait la berge opposée de la rivière, laquelle était traversée par une petite passerelle qui marquait l'emplacement où l'ancien commandant de Keating, le capitaine Yllescas, avait été assassiné. Ce relief, baptisé la Face Nord, était si pentu qu'il semblait vertical à certains endroits – raison pour laquelle une unité précédente avait fixé des cordes sur ce versant. Le seul moyen d'atteindre le sommet consistait à manœuvrer à l'ancienne, en escaladant la falaise et en s'aidant des cordes à la manière de Batman. Dans les passages les plus périlleux, une glissade ou une balle ennemie pouvait vous précipiter 400 mètres plus bas.

En plus des falaises nord et sud, il y avait une troisième éminence importante : un éperon rocheux de près de 450 mètres de haut qui se situait tout de suite à l'ouest du camp, en surplomb du village d'Urmul. Baptisé le Putting Green, il était aussi abrupt que les reliefs nord et sud, également tapissé d'arbres et de broussailles, et lui aussi traversé de nombreuses crevasses et saillies rocheuses.

Ces falaises et ces crêtes encerclaient l'avant-poste tout en fournissant de superbes protections et positions camouflées aux forces ennemies, qui avaient ainsi tout le loisir de nous observer.

Le sentier Zigzag, qui descend jusqu'à Keating

Vue sue le Plongeoir depuis le Humvee blindé connu sous le nom de LRAS1

Tout cela était déjà assez glaçant. Mais ce qui nous ébranla le plus, moi, Bundermann et le reste de notre avant-garde, c'est la position de notre poste d'observation.

La plupart des postes de combat avancés tels que Keating étaient protégés par une petite position fortifiée séparée du camp principal. Connue sous le nom de « poste d'observation », ou « OP » *(Observation Post)*, elle était habituellement installée sur une hauteur et bénéficiait d'un panorama direct sur le camp principal de manière à pouvoir lui fournir un appui mitrailleuses ou mortiers.

Cependant, en raison des sommets environnants, les « hauteurs » de Keating se trouvaient situées en contrebas des crêtes qui couraient au sommet du Zigzag. Autrement dit, notre poste d'observation, qui avait été baptisé Fritsche (prononcer « Frit-chi ») et qui était occupé par une section d'environ vingt-cinq hommes, ne bénéficiait d'aucun panorama direct sur Keating.

Fritsche était un élément essentiel de la sécurité de Keating car il était équipé de mortiers de 60 mm et de 120 mm qui avaient la capacité d'infliger de sérieux dégâts à n'importe quelle position ennemie dont nous recevrions les coordonnées. Aussi longtemps que nous aurions des liaisons radio – et aussi longtemps que les mortiers de Fritsche seraient

opérationnels –, les cinquante Américains retranchés dans l'enceinte de Keating auraient une bien plus grande probabilité de survivre à un assaut d'envergure. Mais il y avait un angle mort entre Fritsche et Keating, à l'intérieur duquel il était tout simplement impossible de voir ce qui se passait. L'ennemi disposait ainsi d'une totale liberté de mouvement à l'intérieur de ce secteur – immense – sur lequel nous n'avions aucune visibilité. Il pouvait s'y déplacer à sa guise, à tout moment. Il s'agissait d'une autre faiblesse tactique de notre part, une faille que l'ennemi connaissait parfaitement et qu'il savait très bien exploiter.

Affirmer que le terrain était déconcertant serait un euphémisme. Même Larson, l'un des meilleurs éclaireurs que j'aie jamais connus, ne parviendrait jamais à trouver ses marques dans ce relief, confondant sans cesse l'est et l'ouest. Aussi absurde que cela puisse paraître, il y avait quelque chose de si troublant à se trouver au pied de ces montagnes plutôt qu'à leur sommet qu'il était extrêmement difficile pour nous de fixer nos repères. Nous finissions généralement par nous orienter en direction de la Face Nord afin de l'utiliser comme une sorte d'antisèche, puisque son nom au moins ne laissait aucun doute sur la direction où elle se trouvait.

En plus de tout cela, il y avait le plat de résistance stratégique et tactique que constituait la zone de poser hélicoptères, ou « LZ » *(Landing Zone)*.

Vue sur le Putting Green depuis le Humvee blindé connu sous le nom de LRAS2

Ce que nous n’avions pas remarqué quand le Chinook nous avait déposés au milieu de la nuit, c’était que cette LZ, qui n’était rien de plus qu’une bande de terre de la taille d’un terrain de basket, était située à l’extrémité d’un pont de béton sur la berge opposée de la rivière Darreh-ye Kushtâz, laquelle coulait sur le flanc ouest de notre avant-poste, mais à *l’extérieur* de l’enceinte. Résultat : chaque fois qu’un hélicoptère s’apprêterait à se poser, il nous faudrait reprendre et sécuriser notre propre LZ.

Cela entraînait des risques incroyables en matière de sécurité tout en compliquant passablement notre chaîne de ravitaillement. Tout ce qui nous serait livré sur cette zone de poser devrait ensuite être transporté à travers le pont enjambant la rivière et jusqu’au portail du camp tout en étant exposé aux tirs ennemis. Pire, si nous nous retrouvions assiégés et incapables de sécuriser la zone de poser, il serait impossible à un hélicoptère de se poser pour nous ravitailler ou évacuer nos blessés.

Nous ne le savions pas encore, mais ce problème allait s’avérer crucial au cours de la bataille qui se préparait, lorsque nous nous retrouverions dans l’impossibilité d’aider l’un de nos blessés – une chose qui hanterait les survivants pendant le restant de leurs jours.

Vue sur Keating depuis le Putting Green

Mais n’allons pas trop vite dans le récit.

LES FAILLES DE KEATING étaient suffisamment évidentes pour que nous ayons pu noter la plupart d’entre elles dès le premier jour. Mais il y avait encore un autre point faible dont nous n’eûmes pas conscience tout de suite, en tout cas pas au premier coup d’œil.

Le principal point d’entrée permettant d’accéder à l’avant-poste était fermé par une barrière oscillante et se situait à l’endroit même où la route longeant la rivière contournait l’angle nord-ouest du camp. La faible protection offerte par cette barrière métallique, qu’il fallait normalement relever pour laisser passer les véhicules, était encore réduite par le fait qu’elle était inutilisable : ses charnières avaient cédé depuis longtemps. Heureusement, ce point d’entrée se situait juste sous la tourelle de garde du bâtiment Shura, à l’intérieur de laquelle une mitrailleuse lourde était armée de jour comme de nuit, ce qui rendait difficile pour l’ennemi de prendre d’assaut cette entrée.

En ce qui concerne le portail arrière de Keating, en revanche, c’était une tout autre affaire.

Le centre du camp comportait un ensemble de bâtiments qui incluait notre poste de commandement, des baraquements, le poste médical et le mess, ainsi que quelques petites infrastructures telles que le hangar à outils, les générateurs électriques, ou encore une mosquée. Tout de suite à l’est de ce secteur, et jusqu’à l’enceinte, se déployait un ensemble de petites cahutes qui abritaient nos alliés de l’Armée nationale afghane (ANA), lesquels étaient censés nous fournir un effectif additionnel.

Ces hommes posaient un véritable problème. Ils provenaient du 6e Kandak, le moins opérationnel et le moins réputé de tous les bataillons de l’armée afghane. Cette unité, qui avait été constituée un an plus tôt, était indisciplinée et mal commandée, et les hommes qui nous avaient été détachés refusaient d’intégrer notre structure de commandement. Bien qu’il y en ait normalement une quarantaine, il était impossible de savoir combien de soldats afghans se trouvaient précisément à un moment donné à l’intérieur de Keating, car ils avaient tendance à rentrer chez eux chaque fois qu’ils en éprouvaient l’envie, en particulier durant le Ramadan, à la fin de l’été.

Ces hommes ne manifestaient aucun désir de s’entraîner avec nous et refusaient souvent de participer à nos patrouilles, préférant traîner dans leur

zone de vie à faire la sieste ou fumer du haschisch. Nous les jugions paresseux et incompétents, mais ce qui les rendait réellement dangereux, c'est qu'ils refusaient d'utiliser le bâtiment des latrines, car cela les aurait obligés à marcher 50 mètres de plus vers l'ouest. Au lieu de cela, ils avaient ouvert un passage dans le réseau de fil de fer barbelé sur le côté est du périmètre de Keating afin de pouvoir sortir chaque fois qu'ils avaient besoin de se soulager. Ainsi, tandis que le camp bénéficiait d'une entrée principale dotée de différentes mesures de sécurité et d'un contrôle d'identité sous l'œil vigilant de celui qui armait la mitrailleuse lourde de la tour de garde, il disposait également d'une porte arrière que n'importe qui pouvait utiliser à sa guise.

Aussi inutiles que fussent ces soldats afghans, il y avait tout de même une chose qui jouait en leur faveur : un binôme d'instructeurs de l'OTAN, deux soldats lituaniens très expérimentés, qui avaient reçu pour mission de les former et de les encadrer. Les Lituaniens étaient compétents, souples, et ils faisaient tout ce qui était en leur pouvoir pour former ces Afghans et leur inculquer un minimum de discipline. En dépit de leurs nombreuses lacunes, ces soldats afghans étaient un poil meilleurs que deux autres groupes de fonctionnaires locaux : un petit contingent de Gardes de sécurité afghans (GSA) qui devait nous aider à sécuriser le portail d'entrée, et une équipe de la Police nationale afghane (PNA) qui manœuvrait un petit checkpoint sur la route qui passait devant le poste. Il n'y avait absolument rien à attendre de ces deux groupes d'hommes, sinon qu'ils fassent leur petite sieste habituelle en milieu de journée au lieu de monter la garde.

Nous ne comprîmes jamais comment ces différents groupes – ANA, GSA, PNA – devaient s'intégrer dans nos opérations. Et c'était d'autant plus difficile à comprendre que nous ne savions pas vraiment nous-mêmes en quoi consistait notre mission.

S'il me fallait donner une raison pour laquelle nous avions été envoyés à Keating et une explication de ce que nous étions censés y faire, j'imagine que ça se résumait au fait d'aider le gouvernement afghan à accroître la sécurité dans la région afin de donner le coup de pouce nécessaire au redémarrage du commerce. Cela permettrait aux habitants de la région de commencer à gagner un peu d'argent, qu'ils pourraient alors investir dans quelques lecteurs de DVD, grille-pain ou je ne sais quels autres bienfaits pour eux-mêmes et leurs familles, ce qui ferait du Nouristan un nouveau carrefour de développement économique. Le gouvernement pourrait alors

organiser des élections, ce qui permettrait cette fois aux habitants de se précipiter vers les urnes et de se débarrasser des talibans par la voie démocratique – après quoi tous pourraient s'installer confortablement devant leurs nouveaux téléviseurs, siroter des cocktails et s'offrir du bon temps.

Inutile de préciser que ce qui précède n'est qu'une illustration fallacieuse de la stratégie militaire américaine de l'époque, qui consistait en réalité à se servir de Keating et des autres avant-postes pour fixer les insurgés dans les montagnes dans l'espoir qu'ils ne s'attaquent pas aux villes et aux villages plus importants du Sud. En tout cas, c'était la mission que nous *pensions* avoir reçue tandis que les derniers soldats de la compagnie Black Knight arrivaient à leur tour sur zone au cours de la semaine suivante.

Il convient de préciser que nous ne passions pas énormément de temps à nous interroger sur la vision d'ensemble de l'état-major, car nous étions accaparés par des questions plus limitées mais bien plus urgentes à nos yeux, la principale d'entre elles étant de savoir comment nous allions pouvoir survivre dans cet endroit jusqu'à ce que sonne l'heure de sa fermeture.

C'est plus ou moins la première question qui assaillit les pensées de tous les nouveaux arrivants au cours des jours suivants. Dès qu'ils posaient le pied sur le sol en descendant du Chinook, vous pouviez lire l'effroi sur leurs visages au cours de ces quelques instants qu'il leur fallait pour tout intégrer et prendre la mesure du merdier dans lequel nous nous retrouvions.

À la fin de cette semaine, les derniers membres de la section Rouge arrivèrent à leur tour, avec parmi eux Jones et Koppes. Il faisait si noir quand ils sortirent de leur hélicoptère qu'ils durent s'accrocher l'un à l'autre et se frayer un chemin à l'aveuglette dans le labyrinthe du camp.

Le lendemain matin, alors que je les accompagnais dans la découverte de leur nouvel environnement, Jones résuma la situation avec son éloquence habituelle.

« Ah ouais, c'est bien ça, marmonna-t-il en regardant Koppes avec un regard entendu. On est *vraiment* de la baise. »

---

1. Du nom du général de cavalerie américain George Custer, célèbre pour sa défaite lors de la bataille de Little Big Horn face à une coalition de tribus indiennes.

2. Green d’entraînement au golf.

3. Canon d’origine soviétique d’une portée de tir maximale de 4 kilomètres.

4. *Shura* est un mot arabe désignant un conseil d’anciens ou de notables. Le bâtiment Shura a été baptisé ainsi parce qu’il sert, entre autres, à abriter les réunions avec les notables locaux.

Chapitre 4

Dans le bocal à poissons rouges

QUAND LE TUILAGE avec l'unité que nous relevions fut achevé, la compagnie Black Knight disposait de trois sections en première ligne : la Bleue, la Blanche et la Rouge. Nous disposions également d'une section de commandement sur place, laquelle était composée de nos officiers, des médecins, des observateurs d'artillerie, des opérateurs radio, à quoi il fallait ajouter des servants de mortiers et quelques mécaniciens, des cuisiniers et d'autres personnels de soutien.

Le plan voulait que la section de commandement demeure à l'intérieur de l'enceinte tandis que les trois autres sections se succéderaient sur le poste d'observation Fritsche pour des périodes d'un mois, afin de fournir l'appui nécessaire à l'avant-poste. Ces affectations sur Fritsche étaient particulièrement recherchées car elles donnaient une assez grande liberté de manœuvre, faute de supervision directe. Une fois qu'une section y était installée, les hommes géraient les choses à leur manière. La section Bleue eut la chance d'hériter du premier tour de service, et la section Rouge aurait adoré la relever à son retour. Mais la mission fut confiée à la section Blanche, car le capitaine Melvin Porter, le commandant de Keating, n'avait pas une confiance absolue en moi et en mes hommes de la section Rouge.

Ce qui était tout à fait compréhensible, dans la mesure où nous étions les plus arrogants et les plus ingérables de toute la compagnie, et donc la principale épine dans le pied du capitaine. Il n'en reconnaissait pas moins, à contrecœur, que nous étions aussi, et de loin, les soldats les mieux entraînés et les plus agressifs sous son commandement. Cet état d'esprit se reflétait dans la manière dont nous prîmes à bras-le-corps la mission consistant à

corriger les défauts de sécurité les plus évidents de Keating – une initiative que le capitaine Porter n'apprécia pas particulièrement.

Nos deux premières semaines sur zone avaient suffi pour dresser la liste de toutes les améliorations que nous souhaitions apporter. Cette liste incluait une foule de choses, depuis la réparation de la barrière d'entrée jusqu'au remplacement des mines claymore enterrées sur le périmètre sud, à l'extérieur du barrage de fil de fer barbelé. Porter réagit à nos propositions en opposant une fin de non-recevoir à quasiment toutes nos demandes. C'était frustrant, mais encore plus difficile à avaler fut son refus d'adopter une posture offensive. Il n'arrêtait pas de nous reprocher de consommer trop de munitions quand nous nous faisions attaquer, et il donnait si rarement l'autorisation aux servants de mortier d'ouvrir le feu que nous commençâmes à l'appeler « Pas-de-mortier-Porter ».

Le comportement de Porter, qui semblait refléter une incompréhension totale face à la gravité de notre situation, parut excessif à bon nombre d'entre nous – et, à bien des égards, j'imagine qu'il l'était. Mais il n'en faut pas moins souligner que, comme dans la plupart des situations de combat, les choses étaient beaucoup plus compliquées qu'elles ne le paraissaient. Porter faisait de son mieux pour obéir à des ordres de ses supérieurs dont nous n'étions pas informés – des ordres qui stipulaient par exemple qu'il ne fallait pas consacrer de trop nombreuses ressources à un avant-poste dont la fermeture était programmée, et qu'il ne fallait pas non plus se mettre à dos la population locale en effectuant des patrouilles trop agressives ou en saturant le secteur de tirs de riposte quand nous étions attaqués.

Pour couronner le tout, Porter en était à son troisième déploiement et à la limite de sa résistance physique. Avec le recul, et bien que je ne l'aie jamais tenu en haute estime en sa qualité de commandant, je dois reconnaître que plusieurs des décisions qu'il fut forcé de prendre au cours de notre déploiement dans le Nouristan furent motivées par des considérations qui nous dépassaient – notamment par le fait que l'armée sortait affaiblie de deux guerres successives, qu'elle était épuisée par ses multiples déploiements et confrontée à un manque de ressources flagrant.

Il n'en demeurait pas moins que nous devions vivre coincés dans un avant-poste de combat mal défendu, encerclés par un ennemi bien décidé à nous tuer – une situation face à laquelle mes hommes et moi ne pouvions réagir qu'avec les seuls moyens mis à notre disposition. Au moindre signe de provocation, nous n'hésitions pas à cramer des caisses de munitions

entières, à faire cracher nos mitrailleuses lourdes et aboyer nos lance-grenades avec des rafales plus longues et plus soutenues que toutes les autres sections réunies, jusqu'à ce que tombe un ordre direct de Porter de cesser le feu. Cependant, rien de tout cela n'empêchait les talibans de n'en faire qu'à leur tête.

DU MOIS DE JUIN AU MOIS DE SEPTEMBRE, les attaques ennemies se succédèrent de manière quotidienne, parfois même plusieurs fois au cours d'une même journée. À cette période, il nous sembla que ces attaques n'avaient d'autre objectif que de nous emmerder. De temps en temps, ils ne faisaient par exemple que lâcher une simple rafale d'arme légère en début de matinée – le genre d'arrosage à l'aveuglette qui n'avait aucun intérêt tactique ou stratégique, mais qui relevait du simple harcèlement. La plupart du temps, cependant, ces attaques étaient plus sérieuses : un tir soutenu depuis un bloc rocheux qui surplombait la fosse à mortiers et que nous avions surnommé le Rocher RPG[1] ; ou un tir d'obus bien ajusté de leur canon sans recul B-10 caché quelque part dans les montagnes à l'est, à un endroit qu'il nous était impossible de déterminer.

Ce B-10 était une belle saloperie d'antiquité : un canon à deux roues d'origine soviétique dont la conception n'avait guère changé depuis la Seconde Guerre mondiale et qui pouvait tirer des obus explosifs. Il faut reconnaître que les talibans savaient s'en servir. Quand ils le faisaient aboyer, nous avions l'impression qu'un train de marchandises allait nous tomber sur la gueule, sans compter que les dégâts susceptibles de nous être infligés étaient redoutables.

Quelques jours seulement après notre arrivée, Jeff Jacobs – un sergent-chef, et donc le sous-officier le plus gradé de la section Blanche – reçut quelques éclats de shrapnel dans le visage. Cela lui valut d'avoir la mâchoire brisée et la plupart des dents éclatées, et d'hériter d'un billet retour pour Walter Reed, où les médecins durent refermer le trou qu'il avait dans la joue droite avec une plaque de métal. (Il faut cependant mettre à notre crédit le fait que Jacobs était de retour en Afghanistan avant la fin de l'année.)

Nous en vînmes finalement à comprendre que l'objectif premier des talibans consistait à amasser de l'information grâce à ces attaques. À chaque fois qu'ils nous forçaient à réagir, ils observaient notre mode de

défense et éprouvaient nos faiblesses, peaufinant ainsi l'analyse de notre dispositif.

Leurs tirs d'armes légères ou celui d'un simple obus de canon B-10 se concentraient parfois sur notre flanc est ; puis un déluge de roquettes s'abattait tout à coup depuis le Zigzag sur notre flanc ouest. Chaque nouvelle attaque leur offrait une meilleure compréhension des capacités défensives du périmètre visé et les aidait à déterminer la manière dont ils pourraient être plus efficaces lorsqu'ils décideraient enfin de nous sortir le grand jeu.

MAIS MÊME AU COURS DES ACCALMIES entre deux attaques, la vie à Keating n'avait rien d'une villégiature. Les deux sections de première ligne de l'avant-poste étaient responsables de la *force protection*[2], un terme qui se résumait à « monter la garde », et elles assumaient ce rôle en se relayant de semaine en semaine. La semaine où votre section était de garde, vous et vos hommes aviez pour mission d'occuper les cinq principaux postes de combat (le portail avant et les quatre Humvee puissamment armés) par le biais de tours de garde de deux heures, vingt-quatre heures sur vingt-quatre, sans relâche. Lorsque nous nous retrouvions sous le feu d'une attaque, le nombre de postes de combat qu'il fallait occuper était multiplié par deux.

Cela était déjà difficile en soi, mais la sécurité de l'avant-poste était encore compliquée par le nombre d'Afghans qui se trouvaient à l'intérieur de l'enceinte.

Aussi étrange que cela puisse paraître, en effet, une sorte de symbiose s'était instaurée entre nous et les habitants des quelques villages qui se trouvaient à une demi-journée de marche de Keating, et ce malgré le fait que presque tous ces villages abritaient des combattants talibans. Même s'ils n'étaient pas talibans eux-mêmes, la plupart de ces villageois soutenaient les insurgés. Mais comme ils étaient extrêmement pauvres et que nous offrions une source de revenus providentielle, ils étaient aussi très heureux de travailler pour nous en effectuant des travaux de terrassement ou d'autres tâches. Cela donnait lieu à un étrange compromis. Chaque matin, un défilé d'Afghans pénétrait dans l'avant-poste par notre portail avant avec sa barrière brisée. Et chaque soir, au coucher du soleil, ils repartaient en file indienne vers leurs villages.

Ce qui signifie qu'à n'importe quel moment, Keating hébergeait une population bigarrée de locaux. La plupart d'entre eux traînaient du côté de

ce que nous appelions la boutique Haji, un bâtiment de la taille d'un dressing encastré dans l'un de nos murs Hesco, à quelques pas de notre dépôt de munitions. Cette boutique était tenue par un homme maigre au regard dur que nous avions surnommé John Deere en raison de la casquette de base-ball dont il était coiffé en permanence. Sa boutique regorgeait de cigarettes au goût affreux, de T-shirts premier prix marqués du drapeau afghan et des mots AFGHAN COMMANDO (que portaient tous les soldats de l'ANA) ou encore de canettes de Boom Booms – une boisson énergisante au goût de Smarties que la plupart de mes hommes trouvaient plutôt à leur goût. John Deere, qui était également responsable des gardes de sécurité afghans postés au portail d'entrée, vivait à l'intérieur de sa boutique, qu'il avait équipée d'un canapé et d'un téléviseur.

La boutique Haji attirait chaque matin une foule d'Afghans qui avaient leurs habitudes et qui se retrouvaient pour boire le thé, bavarder et traîner ensemble. La plupart de ces fidèles étaient suffisamment remarquables pour que nous leur ayons donné des surnoms tels que l'Homme de Sucre, le Mouchard ou le Nabot. Il y avait également parmi eux un soldat de l'Armée nationale afghane particulièrement agressif, qui rêvait tellement d'en découdre avec les talibans qu'il lui arrivait de se lever la nuit pour aller tirer quelques roquettes. Nous l'avions surnommé Lance-Roquettes. Un autre soldat afghan préférait quant à lui poireauter toute la journée devant le portail d'entrée, où il passait sa journée à rire et à glousser. Il était si gentil que la plupart de mes hommes n'osaient pas lui refuser la permission de s'asseoir de temps en temps dans l'un de nos Humvee blindés, même s'il avait en permanence les yeux injectés de sang et sentait le cannabis à plein nez – cannabis qui poussait tout autour de l'avant-poste. Nous l'avions baptisé Pipe-à-eau. Et enfin, il y avait Ron Jeremy, un petit Afghan replet incroyablement velu qui ressemblait étonnamment à ce célèbre acteur porno aux allures de hérisson. Il était censé nous servir d'interprète, mais nous faisions rarement appel à ses services car, s'il maîtrisait très bien le pachtoune, il ne parlait pas un traître mot de nouristani.

D'un côté, tous ces personnages nous fournissaient une diversion bienvenue en nous permettant d'échapper à la routine et à certaines corvées. Mais ils étaient aussi un sujet d'agacement et d'inquiétude permanent.

Jones, qui assurait souvent la garde dans la tour dominant le portail d'entrée, ne supportait pas la plupart des soldats afghans, qu'il trouvait indisciplinés et apathiques. Une autre chose qui l'énervait profondément,

c’est que les gardes de sécurité de John Deere qui géraient le checkpoint dans l’ombre de sa mitrailleuse lourde laissaient les femmes en burqa franchir allègrement le portail d’entrée sans même prendre la peine de les interroger.

« Hé, putain, fouille-moi cette bonne femme ! Je n’ai jamais vu des pieds aussi poilus de toute ma vie ! », gueulait parfois Jones du haut de son poste de guet lorsqu’il voyait une silhouette bleue et noire passer en flottant devant lui. « Quelqu’un peut-il se donner la peine, *s’il vous plaît*, d’interroger cette gonzesse ? »

Ses récriminations n’obtenaient jamais aucune réponse. Et tandis que les gardes se contentaient de tirer une nouvelle taffe sur leur joint, ou de croiser les bras pour retourner à leur sieste, Jones levait les siens au ciel dans un geste de colère.

« Et voilà, encore un taliban qui se pointe ! », lâchait-il, fataliste. « OK, on se reverra plus tard. Merci d’être passé ! »

CETTE OBLIGATION de faire preuve d’une vigilance de chaque instant pour contrebalancer la nonchalance grotesque de nos alliés afghans, sans compter le fait que nous ne pouvions jamais dormir plus de deux heures d’affilée, pesait lourdement sur les hommes. Au cours du premier mois, les choses avaient déjà tellement dégénéré que je commençai, de même que le reste de l’encadrement de la section Rouge, à enfreindre les règles en autorisant mes hommes à dormir quatre heures d’affilée quand nous devions assurer la sécurité. Mais même au cours de la semaine de repos qui suivait la semaine de garde, alors que nous étions relevés par la section Blanche ou la Bleue, nous n’avions pas vraiment l’occasion de nous reposer. Si nous n’étions pas de garde, nous devions mener des patrouilles de manière quasi quotidienne en dehors de l’enceinte afin d’effectuer des reconnaissances et d’essayer de repérer d’éventuels éléments infiltrés.

Au cours de ces sorties, que nous appelions les « sorties nature », chaque homme devait transporter plus de 30 kg de matériel sur le dos, en plus de ses armes et de ses munitions. L’effort physique exigé pour arpenter le relief montagneux avec tout ce poids sur le dos était extrêmement désagréable, mais il avait le mérite de nous faire découvrir la splendeur des paysages qui nous entouraient.

Bien que le Nouristan soit perdu dans un pays ravagé par trente années de guerre ininterrompue et truffé de millions de mines terrestres en état de

fonctionnement, sans compter une population traumatisée, c'était le pays le plus proche du paradis que nous ayons jamais vu. Au détour du chemin, à chaque fois, la vue qui s'offrait à nous était magnifique. En altitude, les montagnes aux sommets couverts de neige scintillaient sous un ciel d'un bleu pur. Plus bas, des rivières chargées de limons glaciaires aux reflets bleutés cascadaient au cœur des vallées. Et, entre ciel et terre, un tapis émeraude colorait les versants est et nord des montagnes, tandis que des arbustes sauvages et des affleurements rocheux orangés parsemaient les versants plus arides du sud et de l'ouest – lesquels semblaient se transformer en or à chaque coucher de soleil. Il y avait même, non loin de la fosse à mortiers, une cascade dont l'eau venait se fracasser sur un amas de pierres grises entouré de vieux arbres aux branches tortueuses.

En un mot comme en cent, l'endroit était sublime. Et pourtant, même si nous lui trouvions une certaine ressemblance avec le parc national des Montagnes Rocheuses dans le Colorado, nous n'oubliions jamais que nous y étions des étrangers et que notre présence n'était pas la bienvenue.

Cette hostilité à notre égard s'exprimait de mille façons différentes, non seulement à travers le relief lui-même, mais aussi à travers tout ce qui y vivait. Vous ne pouviez poser la main quelque part sans que des épines viennent s'y planter tant les ronciers étaient omniprésents. Chaque plante, chaque arbre semblait être armé de piquants ou d'épines – et il en allait de même avec les animaux. Les pentes abruptes abritaient des porcs-épics plus gros que des chiens, ainsi que des bandes de singes survoltés qui grimpaient en haut des falaises et nous caillassaient chaque fois que nous passions à côté d'eux. Mais ce qui était réellement effrayant, c'étaient les insectes.

Il y avait une sorte de fourmi noire dont les pattes évoquaient celles d'une araignée. Ces bêtes se déplaçaient si rapidement qu'elles ne mettaient jamais longtemps à venir vous envahir pour peu que vous vous soyez assis à côté d'une fourmilière lors d'une patrouille. Aucun livre n'ayant jamais pu nous renseigner sur l'espèce à laquelle elles appartenaient, nous les avions baptisées « Super-fourmis ». Quant aux *vraies* araignées, elles arboraient un corps gris-jaune de la taille d'une saucisse et étaient si énormes qu'elles semblaient pouvoir tuer et dévorer des oiseaux. Également incapables de trouver la moindre information à leur sujet, nous les avions surnommées les Dégueulasses. Quand nous nous ennuyions, nous placions l'une d'elles avec un scorpion dans une boîte à café et les regardions se battre jusqu'à la mort.

Il y avait encore de nombreuses autres créatures. Des serpents à cornes. Des lézards géants à l'allure préhistorique, aux dents acérées et à la langue fourchue. Ainsi qu'une créature mystérieuse qui n'apparaissait que la nuit sur notre système de surveillance tandis qu'elle rôdait dans la forêt tel un fantôme, et dont Jonesie était convaincu qu'il s'agissait d'un léopard des neiges bien que personne ne veuille le croire.

Aussi perturbant que tout cela pût être, ce qui rendait ces « sorties nature » encore plus inquiétantes venait de ce que nous avions la possibilité à cette occasion d'avoir une vue plongeante sur notre avant-poste et de constater à quel point il était vulnérable. Nous pouvions cheminer le long d'une crête, quelque part vers le Plongeoir, le Zigzag ou la Face Nord, et, subitement, en jetant un coup d'œil en direction de l'avant-poste, réaliser à quel point on pouvait se cacher n'importe où pour pilonner ses défenses. Pour en avoir le cœur net, il suffisait d'épauler lentement son arme et de regarder le camp à travers une lunette de visée – il était alors impossible de ne pas laisser échapper un sifflement accablé.

Bon Dieu, songiez-vous alors, *ils pourraient nous infliger pas mal de dégâts à partir de cette position.*

Puis vous repreniez la marche, avanciez d'une centaine de mètres, ou d'une cinquantaine, même, et vous vous arrêtiez à nouveau pour jeter un coup d'œil à travers votre lunette de visée.

Putain, pensiez-vous, *cette position est encore meilleure que la précédente.*

Mais le plus flippant, et de loin – le truc qui nous faisait encore plus cogiter que les Super-fourmis ou les Dégueulasses, plus encore que les singes lanceurs de pierres ou les positions de snipers imaginaires –, c'était lorsque nous débouchions sur une surface d'herbe foulée, un endroit où pouvaient traîner un ou deux emballages de barres chocolatées afghanes, et où vous réalisiez que quelqu'un s'était posté là pour nous observer à travers la lunette de son arme, tirant sans doute les mêmes conclusions que nous, et notant tout cela dans son esprit.

ENTRE LES TOURS DE GARDE et les patrouilles, nous avions la responsabilité d'un nombre incalculable de corvées, qui allaient du déchargement des Chinook au ravitaillement en munitions de tous les postes de combat, sans oublier bien sûr le ramassage de tous les déchets du camp

afin de les transporter jusqu'à la fosse à incinération, un trou peu profond qui se trouvait au fond du camp, côté ouest.

Un feu couvait en permanence dans cette fosse. En vous y rendant, vous aviez parfois l'impression de voir le même paquet d'ordures se consumer depuis des semaines. Et il y avait pas mal d'Afghans qui traînaient de ce côté car c'était là qu'ils planquaient leurs collections de magazines pornos. Ils disposaient d'un banc sur lequel s'asseoir et avaient même leur parasol. Nous les jalousions énormément, pas seulement à cause de leur bibliothèque porno bien fournie et du bon temps qu'ils passaient avec, mais surtout parce qu'ils semblaient ne jamais se faire tirer dessus, contrairement à nous, qui étions pris pour cible chaque fois que nous nous y rendions.

Nous nous faisions également tirer dessus chaque fois que nous étions de corvée d'eau, ce qui nous incomba plusieurs fois par jour après que Kirk eut foutu en l'air le système d'approvisionnement en eau du camp en balançant une grenade et en détruisant accidentellement une conduite d'eau à une dizaine de mètres de l'enceinte. À partir de ce jour, il nous fallut envoyer un des petits jeunes comme Mace, Davidson ou Gregory jusqu'à la rivière qui coulait devant le portail d'entrée, et où il leur fallait remplir deux jerricans en plastique de 20 litres ayant auparavant contenu du gasoil, les ramener jusqu'au camp, avant de retourner les remplir à nouveau. Les talibans s'amusaient tellement à prendre pour cible le porteur d'eau qu'il nous fallut bientôt mettre en place un binôme de ravitaillement, de telle sorte que l'un des hommes puisse transporter les bidons pendant que l'autre ripostait aux tirs ennemis. Quand la chaleur était accablante et que tout le monde crevait de soif, le binôme passait sa journée à trimballer des bidons d'eau.

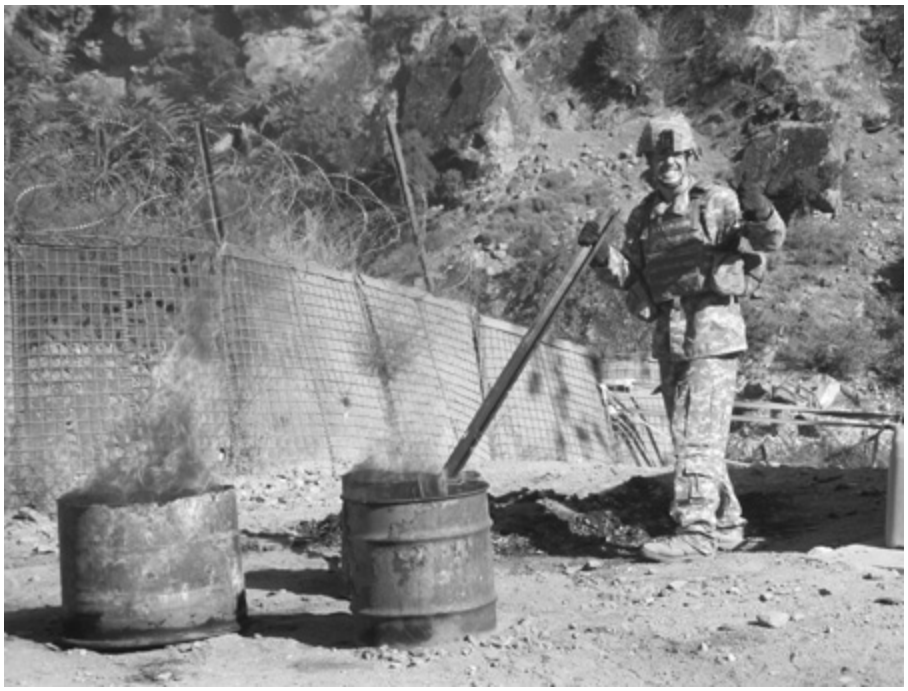
Cela n'avait rien de très plaisant, mais ça n'avait cependant rien à voir avec la pire corvée de toutes, celle qui consistait à s'occuper des latrines.

Les « chiottes », comme nous les appelions, étaient logées dans une petite construction de parpaings sur un terrain découvert à 150 mètres environ de notre conteneur de douches de campagne. Deux bancs en contreplaqué couraient le long de chaque mur, chacun de ces bancs étant percé de six trous et équipé de six lunettes en plastique, avec pour chacun d'eux un rideau privatif vert et bleu qui ne fermait jamais complètement – à l'exception d'un seul, qui constituait bien évidemment le siège de prédilection. (Le pire de ces sièges étant le second sur le côté droit, dont le rideau à peine plus grand qu'une serviette de plage faisait le bonheur des voyeurs.) Il y avait aussi un simple trou sans siège pour les gardes de

sécurité et les ouvriers afghans, qui préféraient s’accroupir pour faire ce qu’ils avaient à faire.

Un baril de pétrole coupé en deux au chalumeau était glissé sous chacun de ces trous afin de recueillir tout ce qui pouvait tomber dedans. La base du bâtiment était ouverte afin que les barils puissent être récupérés et leur contenu vidé dans un baril plus grand – tâche dévolue à celui des troufions qui avait eu le malheur de nous énerver le plus, moi ou un autre des sergents. Quand tous les contenus avaient été déversés dans le grand baril, les soldats de corvée arrosaient le tout de kérosène et y balançaient une allumette.

Cela peut sembler très simple, mais si vous vous contentiez de rester là à regarder, les flammes ne faisaient que brûler la couche supérieure contenue dans le baril. Il était donc nécessaire de se munir d’un piquet de métal – le genre de piquet que nous utilisions pour soutenir le réseau de fil de fer barbelé courant autour du périmètre du camp – afin de pouvoir mélanger la mélasse du baril pendant que la fumée de kérosène et les particules de merde carbonisée vous voletaient à la figure.



Stephan Mace engage le combat contre les barils de merde

Cette tâche nécessitait parfois jusqu’à trois heures de labeur, mais elle pouvait être quelque peu accélérée si l’on ajoutait au mélange quelques

charges explosives que nous utilisions habituellement pour accroître la distance de tir des obus de mortier en leur donnant un petit coup de fouet. Quand les servants de mortier acceptaient de se séparer de quelques-unes de ces charges, les hommes affectés à la corvée de chiottes les balançaient dans le baril de merde avec un plaisir non dissimulé.

« On est de tels salopards, aimait à se vanter Koppes lorsqu'il parlait de la section Rouge, qu'on engage même le combat contre les barils de merde. »

Cependant, même avec les charges, cette corvée n'en demeurait pas moins une expérience affreuse. L'odeur à elle seule suffisait à faire vomir n'importe qui. Pire, vous pouviez passer une bonne partie de l'après-midi à faire brûler tout un baril de merde pour vous apercevoir à la fin qu'il restait encore des grains de maïs qui vous narguaient au fond du baril. (Raison pour laquelle personne ne voulait être de corvée de chiottes quand du maïs avait été servi au réfectoire la veille au soir.)

J'étais néanmoins stupéfait de voir que les gars les plus jeunes – surtout Koppes, Mace et Jones – trouvaient le moyen de s'amuser tout en s'acquittant de cette corvée. Ils se répétaient qu'au moins ils brûlaient de la merde américaine plutôt que de la merde afghane, et que cela changeait tout. Et ils essayaient de ne pas penser au fait que, pendant qu'ils se tenaient par au moins 40 degrés près de leur baril de merde en feu, les autres gars de la section étaient tranquilles à l'intérieur de leur baraquement, à faire la sieste ou à jouer à *Call of Duty* sur Xbox.

LA PLUPART DES BÂTIMENTS de Keating étaient dépourvus de fenêtres. Il s'agissait principalement de constructions cubiques aux toits de tôle qui avaient été assemblés à partir de pierres et de contreplaqué, puis renforcés par des sacs de sable – ce qui impliquait que, de juin à août, ils faisaient principalement fonction de sauna. En dépit de la chaleur excessive qui pouvait y régner, nous devions pourtant passer quasiment tout notre temps libre enfermés entre quatre murs, en raison de l'exposition de chaque parcelle du camp aux collines environnantes. Il n'y avait ni parties de football ou de volley, ni aucune autre activité de plein air. Si nous devions sortir pour une raison ou pour une autre – marcher jusqu'au bâtiment qui abritait les téléphones pour appeler chez nous, utiliser les tubes-urinoirs ou les latrines –, le soulagement que nous aurions pu éprouver à l'idée d'échapper à la chaleur du baraquement était largement compensé par le fait

que nous devions alors nous équiper avec tout le barda, soit un minimum de 15 kg de plaques balistiques et de kevlar. Porter un gilet balistique était obligatoire chaque fois que nous sortions ou que nous nous déplacions, de sorte que nous baignions en permanence dans notre sueur – ce qui n'était pas pour arranger nos problèmes d'odeur corporelle.

En raison de pépins récurrents avec le générateur électrique et la pompe à eau, nous pouvions nous estimer heureux quand nous prenions une douche par semaine. Il ne nous fallait jamais très longtemps pour organiser des concours et sentir lequel d'entre nous dégageait l'odeur la plus forte. (Ryan Willson, un soldat très ordinaire, était cependant le champion incontesté des odeurs corporelles.)

Quand nous ne dormions pas ou n'étions pas en patrouille, la vie que nous menions lors de notre temps libre pouvait se révéler insupportablement ennuyeuse. Pour tuer le temps, nous disputions d'interminables parties de cartes et faisions tourner la Xbox en permanence. Certains se donnaient à fond dans le culturisme en fréquentant la « salle de gym », une petite pièce de 3 mètres sur 3,50 mètres située au-dessus du baraquement du QG de la section de commandement, et qui était équipée d'un Stairmaster[3], d'un tapis de course, de quelques haltères et d'un Bowflex[4] en panne. La clientèle régulière de cette salle de gym se composait surtout de Kirk et de Gallegos, ainsi que de Daniel Rodriguez et de Kevin Thomson, qui faisaient partie de l'équipe des servants de mortier. (Thomson, une sorte d'ours extrêmement paisible, grand amateur de joints, avait développé une petite surcharge pondérale et accumulait les kilomètres sur le tapis de course afin d'y laisser quelques kilos.) Mace s'y rendait également assez souvent, mais il faisait surtout des haltères afin de muscler ses biceps dans l'espoir que ses gros bras, avec le bénéfice ajouté de l'ExtenZe qu'il prenait, impressionneraient ces dames quand il retournerait en permission, en septembre.

Vers le milieu de l'été, Kirk et Gallegos firent une telle fixette sur la musculation qu'ils en vinrent à faire leurs exercices deux fois par jour tout en se gavant de suppléments protéinés. Ces produits qu'ils ingurgitaient – N.O-Xplode, gélules de créatine, boissons protéinées – les rendaient si ballonnés qu'ils lâchaient des gaz pour ainsi dire en permanence, emplissant l'air d'odeurs pestilentielles.

Ces flatulences auraient pu poser un problème dans le mess ou les baraquements s'il n'y avait eu deux autres données à prendre en considération. En premier lieu, au moins une roquette avait déjà emporté le toit du mess et détruit l'écran de télévision géant, de sorte que nous n'y prenions quasiment jamais nos repas et n'y traînions jamais. Nous préférions emporter nos repas dans nos baraquements, où l'odeur qui régnait déjà était si écœurante que quelques relents de fromage supplémentaires ne changeaient pas grand-chose à l'affaire.

En plus de cette puanteur ambiante qui vous agressait les narines par son fumet âcre fait d'un mélange d'odeurs corporelles, de remugles de maïs mal digéré et de pets, le baraquement de la section Rouge était également infesté de puces. Ces insectes se sentaient si à leur aise chez nous que rien ne pouvait les en déloger. Nous avions beau porter des colliers anti-puces autour des chevilles et des poignets, nous avions eu beau appeler une équipe de désinfection (qui était repartie dégoûtée), nous étions tous couverts de piqûres de puces.

Tout cela ne nous empêchait pas de faire de notre mieux pour que l'on se sente comme à la maison dans notre baraquement. Si vous entriez par la porte ouest, avanciez dans le couloir et jetiez un coup d'œil dans les petits box que nous appelions nos « turnes » et dont la plupart affichaient deux couchettes superposées afin d'abriter un binôme, vous pouviez presque toujours remarquer un ou deux détails qui révélaient quelque chose de la personnalité de leurs occupants.

Le box partagé par Raz et Larson dans le baraquement de la section Rouge

Le box de Kirk et de Gallegos était assez propre, plutôt bien rangé, et encombré de munitions jusqu'au plafond. S'il est vrai que nous aimions tous mettre de côté dans nos box ce que Jones appelait « un petit quèquechose-quèquechose » au cas où le camp serait attaqué pendant notre sommeil, Kirk et Gallegos avaient poussé ce principe de précaution à son extrême. En plus d'un assortiment d'armes impressionnant, Gallegos avait suspendu des bandes de munitions partout. De son côté, Kirk avait fait plusieurs incursions dans le dépôt à munitions et réussi à piquer cinq lance-roquettes AT4 et quelque chose comme dix-huit mines claymore. À eux deux, ils avaient accumulé la réserve d'armes et de munitions la plus impressionnante en dehors du dépôt à munitions.

Le box dans lequel dormaient Larson et Raz se trouvait quelques mètres plus loin dans le couloir. Si le rideau n'était pas fermé, il était conseillé de détourner le regard car Raz, qui détestait porter des vêtements à moins que cela ne soit vraiment nécessaire, était presque toujours à poil – une situation que Larson acceptait, comme à peu près tout ce qu'il faisait, avec son mutisme habituel.

Le box suivant abritait Jones et Kyle Knight, un première classe originaire du Michigan qui était si bordélique que ses affaires débordaient de sa couchette pour se répandre sur le sol et jusque dans le couloir – un

état de fait qui valait à tous deux, Knight (qui le méritait) et Jones (jugé complice), le titre mérité de « gros dégueulasses ».

Enfin, il y avait le petit box que Hardt partageait avec Mace. Ce dernier s'attirait la jalousie autant que les moqueries de ses camarades en raison de la réserve de nourriture qu'il s'était constituée grâce aux colis de réconfort que ne cessait de lui faire parvenir sa famille. Quand Mace avait fait savoir que ses sachets de viande séchée et ses boîtes de haricots rouges étaient interdites à quiconque ne prendrait pas la peine de lui *demander* avant de se servir, Kirk – qui mettait un point d'honneur à ne jamais laisser personne lui dire ce qu'il avait à faire ou à ne pas faire – avait commencé à visiter le box chaque fois que Mace était absent. Il choisissait quelque chose à manger, puis repartait en laissant ostensiblement traîner derrière lui un emballage vide afin de s'assurer que Mace remarquerait qu'il était passé par chez lui.

Quand, plus tard, Mace revenait dans son box et prenait note de ce que Kirk avait laissé derrière lui, il ressortait furieux dans le couloir, tirait le rideau du box de Kirk et Gallegos, et se vengeait en lâchant des gaz. Compte tenu des pets que libéraient déjà les deux occupants du box, ce genre de représailles était aussi vain qu'inefficace, mais il n'en semblait pas moins procurer une certaine satisfaction à Mace, puisque celui-ci réintégrait toujours son box avec un sourire triomphant aux lèvres.

Compte tenu de la promiscuité dans laquelle nous vivions à l'intérieur de ces baraquements, il ne fallait jamais grand-chose pour que l'on se porte mutuellement sur les nerfs. Pour relâcher un peu de cette tension, les autres sergents et moi tenions en permanence des petites sessions de formation sur un peu tout et rien, depuis l'usage d'une boussole et les transmissions radio jusqu'à la médecine d'urgence. Nous organisions également ce que nous appelions des « soirées familiales » au cours desquelles toute la section se réunissait autour d'une petite table dans l'entrée des baraquements afin de visionner un film ensemble.

Tout cela contribuait un peu à apaiser les choses. Mais pour vraiment se détendre, il fallait sortir des baraquements et se rendre dans le seul endroit de Keating où tout le monde, quel que soit son grade ou son ancienneté, se sentait vraiment à l'aise – ce qui était assez paradoxal, dans la mesure où c'était aussi l'endroit où nous transférions nos blessés et nos morts.

1. RPG : *Rocket-propelled grenade* (roquette tirée par un lance-roquettes).
2. Terme anglo-saxon qualifiant la préservation du potentiel humain et matériel en opération.
3. Simulateur d’escalier.
4. Appareil de musculation.

Chapitre 5

Tout le monde mourrait

BIEN QUE NOTRE POSTE médical fût accolé à un mur Hesco en périphérie du camp, il n'en représentait pas moins le centre névralgique de l'avant-poste – cette construction, plus que toute autre, était l'âme et le cœur de Keating. Le poste n'était pas plus grand que la cuisine d'un modeste pavillon de banlieue et il ne disposait d'aucune fenêtre, juste d'une porte de contreplaqué que les médecins laissaient ouverte chaque fois qu'une attaque débutait afin que nous puissions amener les blessés directement à l'intérieur.

Le sol était couvert d'un linoléum bleu affreux. Les murs étaient nus et gris. Et une quantité imposante de gazes Kerlix servant à stopper les hémorragies artérielles, ainsi qu'une réserve de solutions salines ou de médicaments, étaient stockées dans un espace au-dessus des poutres du plafond. Deux couchettes destinées aux médecins, Chris Cordova et Shane Courville, se trouvaient à l'arrière du bâtiment. Ceux-ci dormaient avec une paire de grenades à fragmentation à portée de main.

Le capitaine Cordova était un ancien radiologue de la région de Washington qui était devenu l'assistant d'un médecin avant de s'engager dans l'armée. En plus d'être un fana de la culture physique et un grand amateur de triathlon et de CrossFit[1], il était celui qui possédait la meilleure formation médicale de tout Keating. Courville, un sergent-chef qui faisait office d'assistant, était originaire d'une ville du Vermont si petite qu'il n'y avait que treize élèves dans sa classe au lycée. Il avait déjà effectué une rotation en Afghanistan, mais il avait également servi à deux reprises en Irak, où il avait soigné les terribles blessures des soldats stationnés dans le foyer de rébellion situé entre les villes de Mahmudiyah, Yusufiyah et

Latifiyah, une zone connue sous le nom de « triangle de la Mort ». Son affectation à Keating marquait son quatrième déploiement.

Le temps de service que Courville avait passé en Irak l'avait exposé à divers types de blessures de guerre. À son arrivée à Keating, il avait d'ores et déjà traité quelque 1 500 blessures, un mélange de blessés américains et de blessés irakiens, avec un léger avantage aux Irakiens. D'un point de vue médical, il y avait cependant une différence fondamentale entre l'Irak et l'Afghanistan, à savoir qu'en Afghanistan vous ne pouviez pas vous contenter de stopper une hémorragie puis d'attendre qu'un hélicoptère arrive pour emporter votre blessé vers un hôpital. Les champs de bataille afghans étaient bien trop distants les uns des autres. Il fallait attendre une heure et demie, voire plus, avant qu'un hélicoptère puisse procéder à une évacuation sanitaire. Et à Keating, il fallait attendre encore plus longtemps, ce qui était la raison pour laquelle Courville et Cordova avaient conscience que leur tâche ne consistait pas seulement à trier et stabiliser les blessés, mais aussi à les garder en vie jusqu'à ce qu'un hélicoptère sanitaire se présente.

Le poste médical avait été conçu pour accueillir trois blessés simultanément. Le cas le plus sérieux était conduit directement à l'intérieur du poste, où un support de bois permettait d'installer un brancard à hauteur de torse. Les deux autres blessés étaient installés dans le « café », une petite terrasse extérieure en bois qui longeait le mur ouest du bâtiment. Cette zone était partiellement couverte par un toit de tôle et un filet de camouflage, et elle était protégée par un mur constitué d'une double épaisseur de sacs de sable empilés sur une hauteur de près de 1,50 mètre.

Les médecins disposaient de bouteilles d'oxygène, d'un respirateur artificiel et d'un défibrillateur que nous n'utilisions jamais. Pour administrer une solution saline ou un produit en intraveineuse, ils accrochaient la perfusion à des clous fixés aux poutres du plafond. Deux grands tableaux étaient accrochés aux murs. Celui qui était situé à côté du porte-brancard servait à noter les signes vitaux du patient, tandis que le second était destiné à afficher les numéros de téléphone des autres bâtiments tels que le poste de commandement ou la fosse à mortiers. En réalité, il servait plutôt à tenir le compte des paris quotidiens sur les tirs ennemis dont Keating était la cible.

Ce tableau des paris indiquait les mises que chacun avait placées sur le « quand » et le « où » nous serions frappés la prochaine fois. La majorité

des mises concernait les vendredis et les samedis car il s'agissait des jours de frappe préférés des talibans. Ce tableau portait également la trace de paris plus nuancés, consistant par exemple à savoir si la prochaine attaque impliquerait des armes légères ou un obus de B-10, ou si un Humvee se ferait canarder, et combien de fois. Personne ne pariait d'argent, car la plupart d'entre nous n'en avait pas. Nous parions des cigarettes ou des douilles de 12,7 mm, qui pouvaient être utilisées comme monnaie d'échange pour acheter des cigarettes.

Le poste médical était un endroit agréable pour de nombreuses raisons, à commencer par le fait qu'il disposait presque toujours de l'électricité car il était relié au générateur électrique de secours du poste de commandement. Ce qui signifie que non seulement il était climatisé, mais il avait également sa propre liaison téléphonique et un accès Internet via une liaison DSN[2] qui permettaient d'appeler au pays ou d'avoir une conversation par Skype sur un poste informatique.

Cordova et Courville faisaient montre d'une grande générosité en partageant à la fois leur téléphone et leur connexion Internet, et les gars qui étaient mariés avaient tendance à en abuser, même si, en raison du stress auquel nous étions soumis, la plupart de ces communications se terminaient souvent par des disputes vaines et absurdes. Une nuit, l'un d'eux s'engueula avec sa femme au sujet de l'endroit où il fallait placer le lustre qu'elle venait d'acheter. Un peu plus tard, un autre gars péta les plombs parce qu'il ne supportait pas que son épouse ait changé la place de la télécommande.

« Bon Dieu, marmonna Koppes, qui avait entendu par hasard une partie de cet échange, ne me dis pas que tu te frites avec ta bonne femme parce qu'elle a déplacé la télécommande… alors que tu es en *Afghanistan* ! »

EN DÉPIT DE CES CONTRARIÉTÉS MINEURES, le poste médical offrait un havre à tous ceux qui souhaitaient se vider la tête, traîner, boire un café, fumer une cigarette et échanger quelques histoires. Parfois, Courville et Cordova installaient l'ordinateur sur la « table d'opération » afin que chacun puisse s'asseoir devant et regarder une série TV telle que *The Wire* ou *The Office*. À d'autres moments, Courville nous donnait un cours sur les gestes de premiers secours ou l'utilisation de PowerPoint, tandis que Cordova, qui était très branché Bourse et investissements, proposait des mini-séminaires de placement financier. Mais plus que tout cela, c'était

l’ambiance de ce poste médical et les ondes positives qui en émanaient qui nous attiraient.

Parce qu’il représentait un territoire neutre, et parce que les médecins qui vivaient dans cette bulle n’appartenaient ni au monde des bidasses, ni au royaume des officiers, le poste médical servait au final de cabinet thérapeutique. C’est là que les sous-officiers comme moi venaient casser du sucre sur le dos de leurs officiers et se plaindre auprès de Courville des décisions stupides qu’ils essayaient de faire passer, et nous savions tous qu’il nous écouterait d’une oreille attentive et bienveillante. Ces mêmes officiers venaient quant à eux se confier à Cordova au sujet de tout ce qui n’allait pas avec leurs sous-officiers.

Doc Courville, Doc Hobbs, capitaine Cordova, et Doc Floyd

En bref, les médecins géraient une boutique où nous pouvions faire soigner nos blessures tant physiques que morales. Et, bien sûr, l’autre pouvoir d’attraction du poste médical venait du fait que c’était là que nous conservions l’objet le plus important de tout l’avant-poste, à l’exception peut-être du poster affichant la silhouette d’une serveuse de restaurant Hooters de Colorado Springs. Cet objet de tous nos rêves, c’était une culotte en dentelle qui avait appartenu à une star du tennis russe.

Elle s’appelait Maria Kirilenko, et elle se qualifierait ce même été pour le deuxième tour de Wimbledon avant de remporter une médaille de bronze aux Jeux olympiques de Londres en 2012. Encore plus remarquable, elle était apparue dans le supplément annuel « maillots de bain » du magazine *Sports Illustrated* en compagnie de deux autres joueuses de tennis, dans un article portant le titre « Le match des poupées ».

Chaplin Weathers, Courville et Cordova à l’intérieur du poste médical

Notre relation avec Maria avait commencé quand un membre de la section Rouge (dont l’identité doit être tenue secrète) lui avait envoyé par mail un message qui disait quelque chose comme « Tu es peut-être capable de me foutre une branlée au tennis, mais je pourrais t’en foutre une au ping-pong », accompagné de quelques mots sur le fait d’être coincé dans les montagnes afghanes « que vous autres Russes connaissez fort bien ».

Quelques jours plus tard, il avait reçu une réponse disant en substance :

« Si toi et tes copains avez besoin de parler à quelqu’un, tu sais, je serai toujours là. »

Nous ne tînmes pas compte de cette réponse, jugeant qu’il y avait sans doute usurpation d’identité ou qu’elle avait été écrite par l’un de ses conseillers en relations publiques. Cependant, quelques semaines plus tard, nous reçûmes un paquet dont l’adresse d’expédition était celle d’une

maison située dans les environs de Londres et dans laquelle étaient censées vivre des joueuses de tennis professionnelles. Nous trouvâmes à l'intérieur une culotte de dentelle blanche, soigneusement pliée dans un sachet Ziploc, ainsi qu'une photo dédicacée.

L'arrivée de ces deux objets entraîna d'intenses recherches Google visant à confirmer l'adresse de l'expéditeur et à authentifier la signature au dos de la photo. Quand nous en arrivâmes à la conclusion que, en tout cas à notre connaissance, ces envois étaient authentiques, nous accrochâmes le sachet Ziploc au tableau blanc et instaurâmes une politique que tout le monde jugea équitable. Tous ceux qui le souhaitaient pouvaient s'en approcher à n'importe quel moment, ouvrir le sachet et humer la culotte – pour autant qu'ils n'y touchent pas et qu'ils referment soigneusement le sachet ensuite.

Cette culotte exhalait la plus *incroyable* senteur qui fût, un parfum qui, à nos yeux, était à la fois envoûtant, mystérieux et impénétrable. Il s'avéra par la suite, bien des années plus tard, et par un étrange coup du sort directement lié à l'issue de la bataille que nous n'allions pas tarder à mener, que nous arriverions finalement à remonter jusqu'à l'origine de ce parfum.

Mais il est encore un peu trop tôt pour en parler.

VERS LA FIN DE L'ÉTÉ, les attaques talibanes augmentèrent progressivement jusqu'au point où Keating se retrouva coupé du monde, à l'exception des hélicoptères qui venaient encore nous ravitailler en gasoil et en munitions. Quand ces ravitaillements arrivaient, le rythme pouvait être intense. Les Chinook se posaient au milieu de la nuit et vidaient leurs soutes aussi rapidement que possible avant de redécoller. Nous traversions alors le pont avec un chariot élévateur ou un tractopelle Bobcat pour ramasser les colis les plus lourds avant de retourner au camp fissa, mais il fallait ensuite récupérer tout le reste du ravitaillement à la main, ce qui pouvait prendre plusieurs heures. Les hélicoptères revenaient ensuite afin que nous puissions charger à l'intérieur le matériel qu'il fallait rapatrier.

Il n'était pas rare que le soleil commence à se lever alors que nous achevions de transférer un nouveau ravitaillement dans le camp. Nous décidions alors qu'il ne servait à rien d'aller se coucher puisqu'il fallait partir en patrouille dans l'heure suivante. Mais ce qui était encore plus frustrant que de ne pas se coucher, c'était de ne pas recevoir notre courrier.

À un moment donné au cours du mois d'août, après un délai de près d'un mois, nous finîmes par recevoir un sac de courrier – mais l'équipage de

l'hélicoptère était dans un tel état de stress en vidant sa soute qu'il balança accidentellement ce sac dans la rivière. Après avoir pataugé dans l'obscurité un bon moment, nous parvînmes à le récupérer, mais les lettres et les colis étaient si trempés que cela nous énerva au plus haut point et que plusieurs d'entre nous décidèrent qu'il était temps d'envoyer un message aux pilotes de Chinook.

Se plaindre par la voie officielle n'aurait abouti à rien, nous allâmes donc nous caler dans le poste médical. Là, après avoir allumé l'ordinateur, nous trouvâmes un site Internet du nom de Poopsenders.com[3]. Pour un coût modique, les gestionnaires de ce site se prétendaient capables de livrer n'importe où dans le monde un colis de 1 à 4 kg d'excréments à choisir parmi une grande variété d'animaux, dont des cerfs, des lapins, des vaches, des gorilles ou encore des éléphants, tout en conservant l'identité de l'expéditeur secrète.

Après en avoir beaucoup discuté entre nous, nous optâmes pour de la merde d'éléphant, à faire livrer à la base d'hélicoptères de Jalalabad. En réalité, nous n'allâmes pas jusqu'à passer commande, mais l'idée de réagir à la merde dans laquelle les pilotes nous foutaient en leur envoyant un véritable colis de merde nous sembla aussi brillante qu'hilarante.

À ce moment-là, nous ne savions rien de l'ignorance profonde dans laquelle nous nous trouvions quant à la réalité des choses : le courage de ces hommes, les défis auxquels ils étaient confrontés et le rôle vital qu'ils allaient jouer dans notre survie.

LES PILOTES D'HÉLICOPTÈRE de Jalalabad étaient bien plus que de simples coursiers par voie aérienne ; ils pilotaient également des hélicoptères d'attaque dotés d'une panoplie impressionnante de missiles, mitrailleuses et canons avec lesquels ils pouvaient littéralement anéantir l'ennemi dans les feux de l'enfer depuis toutes sortes de positions. Ces hommes et ces femmes, maîtres incontestés des airs, étaient capables de retourner n'importe quelle situation. Sans eux, nous n'aurions été que des cibles de foire.

Ces pilotes étaient commandés par Jimmy Blackmon, un lieutenant-colonel originaire de Georgie qui avait sous ses ordres une impressionnante armada de ventilos, à quelques pas de son quartier général situé sur la base aérienne de Jalalabad. La Task Force[4] Pale Horse dont Blackmon avait la responsabilité rassemblait seize Kiowa, six Apache, six Black Hawk, quatre

Chinook et trois hélicoptères d'Évasan[5] plus un trio de drones Hunter non armés destinés à l'observation. Cette Task Force était forte de près de six cents hommes et ce qui était exigé de sa part aurait été difficile à concevoir pour n'importe quel civil.

Chaque nuit, quelles que soient les conditions météo ou la visibilité, les pilotes de Blackmon devaient transporter des soldats, de l'équipement et des munitions sur tous les champs de bataille des vallées de Kamdesh, de Korengal et de Kounar. Ce qui veut dire qu'il y avait une limite aux ressources qu'ils pouvaient mettre en œuvre et que cette limite dépendait exclusivement des priorités fixées par notre brigade.

Si le commandement de notre brigade planifiait un assaut aérien sur Restrepo, l'un des postes avancés les plus vulnérables de la vallée de Korengal, cela impliquait qu'une demi-douzaine d'autres postes avancés ne seraient sans doute pas ravitaillés au cours des quarante-huit heures suivantes. Et quand ce ravitaillement arrivait finalement, priorité était donnée aux munitions : obus de mortier, munitions pour armes légères et munitions de calibre 12,7 mm. Après cela venait le ravitaillement en eau et en essence. Les rations destinées aux hommes ne venaient qu'ensuite, et le courrier arrivait en bout de file – même si, étrangement, c'était le ravitaillement qui exerçait la plus grande influence sur le moral des hommes.

La réalité de tout cela, que je ne saisirais que quelques années plus tard, c'est que ces ajustements permanents de priorités foutaient un bordel monstre dans le boulot de celui qui devait programmer les missions d'un petit nombre d'appareils confrontés à une explosion croissante des besoins et pilotés par des hommes qui ne reculaient devant aucun danger – aussi terrible fût-il.

Pour un Chinook chargé à bloc, capable de transporter plus de 4 500 tonnes de matériel, il n'y avait qu'un seul cap possible pour rejoindre Keating et en repartir, et ce cap l'amenait à survoler la vallée de Kamdesh où les talibans, pleinement conscients de cet impératif, mettaient un point d'honneur à le prendre pour cible. Quelle que soit la mission dont les pilotes devaient s'acquitter, ils se retrouvaient projetés dans l'équivalent aérien d'un duel au couteau.

Blackmon et son équipe avaient assez de préoccupations à l'esprit pour qu'un colis de quelques kilos de merde d'éléphant ne soit pas particulièrement apprécié. Mais, plus tard au cours de l'été, une succession

d’événements dans l’est de l’Afghanistan allait conduire Pale Horse à flirter encore plus avec le danger, ce qui aurait rendu notre projet de blague encore plus lamentable.

DÈS LE PREMIER JOUR de notre arrivée en Afghanistan, nos supérieurs – le colonel Randy George, commandant de la brigade, et le lieutenant-colonel Robert « Brad » Brown, notre commandant de régiment – avaient uni leurs efforts afin que Keating soit démantelé le plus rapidement possible. Au début de l’été, un plan visant à fermer Keating ainsi que d’autres avant-postes hautement vulnérables avait été accepté par le général Stanley McChrystal, le commandant de toutes les forces américaines en Afghanistan, et il y avait bon espoir que nous puissions fermer boutique au début de l’automne. Ce plan était malheureusement tombé dans les oubliettes au milieu de l’été, quand plusieurs centaines d’insurgés et de combattants étrangers avaient essayé de s’emparer d’un village isolé au nord de Keating.

Cet endroit s’appelait Bargi Matal, et, à la demande du gouvernement afghan, qui craignait de perdre son emprise dans la région mais également de perdre les élections à venir, l’armée américaine avait commencé à y renvoyer des hommes et du matériel. Cela avait pesé sur le soutien aérien nécessaire pour démanteler Keating et évacuer l’avant-poste, aussi la date de notre départ avait-elle été repoussée à plus tard, bien plus tard.

Parallèlement, le colonel Blackmon avait dû jongler avec ses quatre Chinook pour qu’ils puissent fournir aux soldats américains de Bargi Matal tout ce dont ils avaient besoin, tout en continuant à ravitailler les autres avant-postes américains de la vallée de Kamdesh. Quand il n’avait plus aucun appareil sous la main, il parvenait tout de même à s’acquitter des missions dont il était chargé en empruntant des hélicoptères à la base aérienne de Bagram. Mais un nouveau grain de sable vint encore se glisser dans cette machinerie.

Le 30 juin 2009, peu après minuit, un jeune soldat américain originaire de l’Idaho, Robert « Bowe » Bergdahl, quitta le poste avancé de Mest Malak dans la province de Paktika, frontalière avec le Pakistan. Bergdahl laissait derrière lui son gilet balistique, ses armes et un mot indiquant que l’armée lui avait fait perdre toutes ses illusions et qu’il partait entamer une nouvelle vie. Quelques heures plus tard, lorsqu’on s’aperçut de sa

disparition, l’armée initia des recherches désespérées en faisant usage de drones, d’hélicoptères et de chiens renifleurs.

Lorsqu’il s’avéra que Bergdahl avait été capturé par des talibans et que ses ravisseurs allaient essayer de le transférer au Pakistan, des ordres furent donnés pour que tous les moyens soient mis en œuvre afin de le retrouver et de le récupérer. La mission échut à la Task Force Attack, unité de l’aviation basée à Salerno, une base opérationnelle avancée située dans le sud-est de l’Afghanistan. Tout au long des mois de juillet et d’août, la Task Force Attack frappa quatre ou cinq cibles par nuit, exploitant chaque information qui lui était transmise dans l’espoir de retrouver Bergdahl. Et cette entreprise priva Blackmon de tous les Chinook et de tous les Apache qu’il avait l’habitude d’emprunter à la base aérienne de Bagram.

Courville, Kirk, Gallegos et Raz

Pour moi et les autres gars de Black Knight, ce fut la goutte d’eau qui fit déborder le vase. L’armée n’avait tout simplement pas assez de ressources à sa disposition pour gérer plus que Bargi Matal et Bergdahl à la fois. Le colonel George dut ainsi abandonner tout espoir de fermer notre avant-poste, et notre départ de Keating fut reporté aux calendes grecques.

Nous allions rester coincés sur place pour une durée indéterminée. On pourrait toujours considérer cette situation comme l’aboutissement d’un enchaînement de cause à effet provoqué par de fausses analyses, de

mauvaises décisions et des schémas de pensée erronés. Quand les choses sont perçues de cette manière, l'impasse dans laquelle on se retrouve semble logique. Mais la plupart des soldats qui ont l'expérience du combat savent que cette vision de stratège de salon est aussi superficielle qu'infondée. Il est facile de critiquer après coup des décisions en se basant sur leurs ramifications, puis de les condamner. Il est bien plus difficile de reconnaître qu'en situation de combat les choses peuvent dégénérer, non pas en raison de mauvaises décisions, mais en dépit des bonnes décisions prises – fussent-elles les meilleures. Telle est la nature de la guerre.

Bien sûr, tout cela ne changea rien au fait que pour nous autres, à Keating, les choses n'allaient vraiment pas s'arranger.

VERS LA FIN de l'été, la chaleur commença à baisser, ce qui était un changement bienvenu pour nous tous. Tandis que la météo devenait plus clémente, quelques-uns des gars de la section allèrent sur Amazon pour commander des sweats à capuche. Tout le monde ne tarda pas à recevoir le sien. Celui de Koppes affichait le logo de Zoo York, la marque de skateboard dont il imaginait qu'elle lui donnait un style téméraire, rebelle et urbain. La plupart des autres gars optèrent pour un sweat aux couleurs de leur lycée préféré. Quand nous revenions de patrouille, nous enfilions nos sweats et nous nous installions pour une nouvelle partie de Xbox. Les sourires visibles sur les selfies que nous fîmes à cette époque indiquent que le moral semblait à la hausse.

D'une certaine manière, c'était la manifestation extérieure d'une évolution intérieure. En dépit des difficultés et des défis auxquels nous étions confrontés, nous en arrivions enfin à l'étape de notre déploiement où nous nous sentions plus ou moins confortables. Ce sentiment se justifiait en partie par le fait que nous avions désormais une routine bien établie. Mais la raison principale venait de ce que notre section commençait réellement à prendre forme sur le terrain. Du fait des patrouilles ou des visites à la salle de gym, nous étions en meilleure forme que nous ne l'avions jamais été. À quelques exceptions près, nous nous appréciions tous et nous nous entendions bien. Enfin, nous avions acquis un nombre impressionnant de compétences, tant sur le plan individuel que sur le plan collectif. Elles nous permettaient de fonctionner les uns avec les autres à la manière d'une machine parfaitement huilée.

Le seul véritable problème – en dehors de nos inquiétudes permanentes quant à la sécurité du camp –, c'était de trouver à nous occuper. Nous nous ennuyions tellement quand nous n'étions pas de garde que nous n'avions plus grand-chose à nous dire. Un après-midi, pour éviter de rester assis à se regarder dans le blanc des yeux, nous lançâmes un débat sur la torture, et notamment la torture par simulation de noyade, qui avait été autorisée comme mode d'action légal par l'administration Bush au cours de notre déploiement en Irak et était à présent interdite. Nous nous interrogeâmes pour savoir si la simulation de noyade constituait une torture ou non. Afin d'apporter une réponse à cette question, nous décidâmes de tenter l'expérience sur quatre de nos hommes. Tandis que l'un des autres sergents leur plaquait un tissu sur le visage, je versais de l'eau dessus. Aucun des hommes ne tint plus de quatre secondes, à l'exception de Koppes, qui résista jusqu'à huit secondes. (Après cette expérience, tout le monde tomba d'accord pour dire qu'il s'agissait bel et bien d'une torture.)

Mais au final, ce qui nous occupait encore plus que tout – le truc qui reléguait la Xbox, la salle de gym, les farces stupides et les bavardages oiseux à l'arrière-plan – c'était d'essayer de se mettre à la place des gars de l'autre côté de l'enceinte et d'imaginer comment ils allaient pouvoir essayer de nous détruire. Parfois, le soir, le reste de l'encadrement de la section Rouge – Gallegos, Kirk, Larson, Hardt – et moi, nous nous rassemblions au « café », la petite terrasse protégée située à côté de notre baraquement, nous allumions nos cigarettes, et nous commencions à exposer nos plans sur la manière dont nous nous emparerions de Keating si nous devions observer le camp depuis les crêtes.

Nous étions tous d'accord sur le fait qu'il faudrait lancer l'attaque juste avant l'aube et commencer par neutraliser la fosse à mortiers tout en frappant simultanément le poste d'observation Fritsche afin de réduire au silence nos armes lourdes. Il conviendrait ensuite de faire pleuvoir un déluge de feu sur nos quatre Humvee blindés – Humvee 1, Humvee 2, LRAS1, LRAS2 – avec pour objectif de détruire les mitrailleuses 12,7 mm et les lance-grenades automatiques Mark 19 qui, sinon, pourraient stopper l'assaut. Nous ne manquerions pas non plus de pilonner férocement le dépôt de munitions, de sorte qu'il soit impossible de ravitailler en munitions les Humvee, qui pourraient alors être submergés les uns après les autres à mesure qu'ils tomberaient à court de munitions.

Tout de suite après, nous commencerions à lancer des vagues d'hommes successives depuis le Zigzag et en direction des baraquements de l'armée afghane, en nous rapprochant autant que possible du périmètre du camp afin d'empêcher les défenseurs de faire appel au soutien aérien de F-15, de peur que leur intervention ne provoque des dommages collatéraux.

La première vague de combattants serait sans doute décimée par les mines claymore situées au pied du Zigzag ainsi que par les tirs de mitrailleuses des soldats afghans, mais une seconde ou une troisième vague n'aurait aucune difficulté à aborder l'enceinte du camp et à pénétrer dans le périmètre. Une fois que les attaquants auraient débordé les défenses, les combats se réduiraient à du tir aux pigeons. Les assaillants investiraient le camp, iraient de baraquement en baraquement, élimineraient chaque poche de résistance l'une après l'autre jusqu'au dernier homme.

Nous avions revu et corrigé ce scénario à l'infini. L'heure à laquelle nous frapperions. Les positions que nous frapperions. La manière dont nous nous coordonnerions. Et nous avions beau nous creuser la tête pour élaborer le meilleur plan de défense possible, l'issue était toujours la même.

Nous nous retrouverions submergés et tout le monde mourrait. Nous ne pouvions réaliser à quel point ces prédictions se révéleraient fiables le jour où les talibans décideraient de passer à l'action.

LE PREMIER VENDREDI D'OCTOBRE, après le dîner, Courville se rendit en salle de gym afin de faire un peu d'exercice en compagnie de Kirk, Gallegos et Larson. Tandis qu'ils transpiraient sur leurs machines, chacun remarqua que Kirk, plutôt grande gueule d'habitude, était étrangement silencieux. Ce calme inhabituel troubla suffisamment Courville pour qu'il aille s'en inquiéter auprès de Gallegos à l'issue de leur séance de sport.

« Il va bien ?, demanda-t-il en faisant un signe de tête en direction de Kirk.

– Oui, pour autant que je le sache, répondit Gallegos.

– Et sa famille au pays ? Tout va bien ?, poursuivit Courville.

– Ouais, il me semble.

– Bon, alors si tout va bien… », conclut Courville.

En ressortant de la salle de gym, Courville regagna le poste médical. Là, il se dirigea vers sa couchette, avala un cachet de somnifère parce qu'il ne dormait pas très bien ces jours-ci, puis se coucha.

De son côté, Gallegos retourna vers notre baraquement, où Bundermann se préparait lui aussi à aller se coucher, conscient du fait qu'il aurait des responsabilités bien plus lourdes à gérer les quelques prochains jours.

Moins d'un mois plus tôt, en effet, le capitaine Porter, que personne n'appréciait au camp, avait été relevé de son commandement et renvoyé au pays. Son remplaçant, Stoney Portis, était un capitaine énergique originaire du Texas qui montrait des signes prometteurs d'agressivité et de gestion des hommes – autant de qualités qui nous avaient paru manquer chez son prédécesseur. Comme pour illustrer ce nouvel état d'esprit, Portis avait embarqué la veille au matin à bord d'un hélicoptère qui l'avait conduit jusqu'à Fritsche, où il espérait rencontrer un groupe de sages afghans originaires du village voisin de Kamdesh.

Il avait prévu de revenir à Keating plus tard en fin d'après-midi le même jour, mais un insurgé avait pris son hélicoptère pour cible au cours du vol en direction de Fritsche, tiré un coup au but et endommagé l'alimentation carburant, ce qui avait obligé le pilote à détourner son appareil vers Bostick afin qu'il y soit réparé. Bundermann allait donc devoir exercer de facto les responsabilités de commandant de Keating tant que Portis n'aurait pas trouvé un autre hélicoptère pour rentrer.

Tandis que Bundermann cherchait le sommeil sur sa couchette, Gallegos arpentait le couloir à la recherche de Raz, qui devait passer un examen le lendemain matin à 9 heures. Cet examen déterminerait ou non la promotion de Raz au grade de sergent, une chose qu'il souhaitait ardemment et la raison pour laquelle il avait demandé à Gallegos, qui avait déjà passé cet examen, de lui donner un coup de main pour ses révisions.

Les deux hommes étudièrent ensemble jusqu'à minuit passé, heure à laquelle la plupart des gars dormaient déjà d'un sommeil profond. Lorsqu'ils allèrent enfin se coucher, il était près d'une heure du matin.

À 2 heures, les seuls hommes à l'intérieur du périmètre de Keating à ne pas dormir étaient ceux qui étaient de garde. L'un d'eux était Armando Avalos, notre observateur avancé, qui se trouvait à l'intérieur du LRAS1, le Humvee positionné devant le baraquement de la section Bleue.

En observant les alentours à travers ses optiques de vision nocturne depuis la tourelle de son véhicule, il ne remarqua rien de spécial. Aucun mouvement, aucun bruit. La nuit était aussi silencieuse et tranquille qu'on aurait pu le souhaiter.

Cependant, sans qu'Avalos ou quiconque à l'intérieur de Keating en ait conscience, de nombreuses choses se déroulaient sur les pentes et les crêtes qui entouraient l'avant-poste.

Là, quelque part, cachés par le terrain et voilés par l'obscurité, près de trois cents combattants talibans gagnaient leurs positions de combat autour de Keating tandis qu'une centaine d'autres gravissaient les pentes derrière les crêtes sud afin de converger sur Fritsche. Plusieurs de ces hommes étaient originaires des villages environnants, Kamdesh, Agassi, Mandaghal, Agro, Gewi et Jalalah. Leurs effectifs avaient été renforcés par un plus petit groupe de combattants afghans expérimentés originaires d'autres provinces. Il est probable qu'il y avait également parmi eux une poignée d'étrangers de nationalité saoudienne ou tchétchène.

Vers 3 heures du matin, plusieurs de ces insurgés investirent le village d'Urmul, sur la berge opposée de la rivière. Ils ordonnèrent aux habitants de faire leurs baluchons, de libérer leurs maisons et de quitter la zone. Puis ils se répartirent en plusieurs groupes et commencèrent à établir des positions de combat dans différentes maisons, en installant des mitrailleuses aux fenêtres et aux portes qui donnaient directement sur Keating.

Deux heures plus tard, quand chacun fut en position, les insurgés s'installèrent derrière leurs armes et attendirent patiemment les premières lueurs de l'aube.

---

1. Le CrossFit combine principalement la force athlétique, l'haltérophilie, la gymnastique et les sports d'endurance.
2. Defense Switched Network (réseau téléphonique militaire).
3. Colisdemerde.com.
4. Force opérationnelle.
5. Évacuation sanitaire.

Partie II

* * *

En mode rafale

Chapitre 6

« Allons flinguer quelques enfoirés »

À 5 HEURES DU MATIN, le seul soldat de Keating à être réveillé sans pour autant être de garde était Daniel Rodriguez, qui faisait partie de l'équipe des quatre servants de la fosse à mortiers. D-Rod, comme nous l'appelions, était sorti de la fosse afin de se rendre au poste médical et s'installer devant l'ordinateur pour grappiller quelques précieuses minutes de connexion Internet. Il voulait jeter un coup d'œil à sa page Facebook et achever de rédiger sa demande de permission pour le mois de novembre – permission qu'il envisageait de passer à surfer sur la Gold Coast en Australie.

Il faisait encore sombre quand Rodriguez gravit les marches de fer formées de caisses de munitions vides qui permettaient de sortir de la fosse et déboucha sur le terrain s'étendant entre l'atelier mécanique et la fosse à ordures. Alors qu'il commençait à longer le LRAS2, le Humvee blindé positionné à l'extrémité ouest du camp, il repéra la lueur d'une cigarette à l'intérieur de la tourelle et s'arrêta pour échanger quelques mots avec Mace, qui comptait les minutes qui restaient avant que Larson ne vienne le relever.

Après avoir salué Mace, Rodriguez poursuivit à terrain découvert en direction des baraquements situés au centre du camp. Arrivé au poste médical, il traversa la pièce obscure aussi silencieusement que possible afin d'éviter de réveiller Courville et Cordova qui dormaient sur leurs couchettes, et il passa les dernières minutes précédant l'aube à faire courir ses doigts sur le clavier.

*

Le soleil se leva à 5h49.

Quelques-uns des soldats de garde dans les Humvee commencèrent alors à bouger. Ed Faulkner, qui occupait la tourelle du Humvee 1 depuis plus d'une heure, resterait à son poste pendant encore deux heures. Il en allait de même pour le Humvee 2, où un observateur avancé de la section Bleue du nom de Jonathan Adams regardait tranquillement les premières lueurs du jour éclairer le Putting Green et le Zigzag bien au-dessus du village d'Urmul. Mais, du côté du LRAS1, Hardt avait demandé par radio à être relevé afin de pouvoir se précipiter au plus vite vers les latrines, et Koppes faisait déjà route vers lui avec son exemplaire de *SportsPro* planqué sous son gilet balistique et toutes ses pensées tournées vers le petit déjeuner chaud que Hardt allait lui apporter dès qu'il aurait coulé son bronze matinal.

Sur le toit du bâtiment Shura qui dominait le portail d'entrée, Nicholas Davidson s'apprêtait lui aussi à passer le relais à Justin Gregory afin qu'il prenne position à son tour dans la tourelle mitrailleuse protégeant le portail. De son côté, à l'extrémité ouest du camp, Larson avait fini de remonter sa braguette et il récupérait maintenant son casque et son arme posés sur le capot du LRAS2 avant de s'installer dans la cabine du véhicule.

Les premiers rayons du soleil caressaient les sommets des montagnes et s'infiltraient déjà dans la vallée quand, à 5h50, Ron Jeremy, l'un de nos interprètes afghans, s'approcha de la porte d'entrée du poste de commandement afin de relayer quelques nouvelles inquiétantes.

Shamsullah, le commandant du poste de la Police nationale afghane situé sur la berge opposée de la rivière, au pied d'Urmul, avait transmis une information selon laquelle des forces ennemies s'étaient implantées dans le village. À en croire Ron, les talibans avaient ordonné au milieu de la nuit aux occupants de libérer leurs maisons pour que des petits groupes de combattants puissent y prendre place.

À 5h53, le sergent Jayson Souter, qui se trouvait dans la section de commandement, relaya cette information à James Stanley, le sergent d'un de mes groupes de combat de la section Rouge, qui venait juste de relever Gallegos en tant que sous-officier de garde et qui se trouvait au centre du camp. En regardant autour de lui pour voir s'il remarquait quoi que ce soit d'inhabituel, Stanley accrocha presque aussitôt la silhouette du commandant des gardes de sécurité afghans, un homme qui n'était habituellement armé que d'un pistolet 9 mm.

Cet homme tenait désormais une AK-47 en bandoulière et plusieurs chargeurs en réserve sur lui.

Tout en se dirigeant vers le poste de commandement pour rendre compte de ce qu'il avait vu et chercher à en savoir plus, Stanley contacta les Humvee par radio afin de prévenir les soldats de garde que quelque chose se préparait. Les indicatifs des uns et des autres résonnèrent sur les ondes tandis qu'ils commençaient à confirmer, tout le long du périmètre, avoir bien reçu l'information.

À l'intérieur de la tourelle de mitrailleuse dirigée vers le portail d'entrée, Davidson s'apprêtait à confirmer à son tour par radio lorsqu'il jeta un coup d'œil en direction d'Urmul, qui se dévoilait lentement à la lumière du jour, et vit que plusieurs dizaines d'hommes en armes allaient et venaient entre les différents bâtiments du village.

Il baissa ensuite les yeux, remarqua la présence du commandant des gardes de sécurité afghans, qui était armé de son AK-47 et d'une réserve impressionnante de chargeurs, et il éprouva le même sentiment que Stanley.

Étrange…

Il était 5h58 lorsque Davidson appuya sur le bouton émetteur de sa radio et qu'un énorme *bang* retentit à l'ouest. Un projectile en forme de flèche fusa alors en direction de l'avant-poste avec la trajectoire caractéristique d'une roquette.

Alors que la roquette se rapprochait, Davidson put discerner un nuage de vapeur grise révélant la position du tireur sur le Putting Green, bien au-dessus de l'arête rocheuse surplombant Urmul. Il aligna la visée de sa M240 sur le départ de tir et se préparait à appuyer sur la détente lorsque soudain toutes les montagnes autour de Keating semblèrent s'embraser simultanément.

Sur les crêtes et sur les versants, dissimulés derrière des roches, des arbres ou dans les habitations d'Urmul, près de trois cents insurgés avaient ouvert le feu avec toutes les armes qu'ils avaient à leur disposition : lance-roquettes et AK-47, canons sans recul B-10, mortiers russes de 82 mm, fusils de précision, sans oublier la toute-puissante mitrailleuse lourde antiaérienne DShK connue sous le nom de « Douchka ».

Toutes les armes que les talibans avaient pu récupérer dans les villages environnants, acheter sur les marchés noirs du Nouristan ou transporter à travers les passes montagneuses depuis le Pakistan avaient été mises en branle et pointées directement sur Keating avec un effet dévastateur.

AFFIRMER QUE les premières secondes de cette attaque furent intenses au point de ne pouvoir être interprétées par un cerveau ordinaire serait un euphémisme. Depuis sa position dans la tourelle du LRAS1, Koppes eut l'impression que quelqu'un avait pris le contrôle du ciel, ouvert un grand trou dedans, et qu'il s'en servait pour déverser directement sur sa tête toutes les bombes et les munitions susceptibles d'exister dans l'est de l'Afghanistan.

En balayant du regard les lignes de crêtes devant lui côté est et sud, Koppes prit conscience des multitudes de feux de bouche orangés qui fulguraient dans chaque direction. Il pouvait voir tant de scintillements qu'il lui fut impossible de concentrer sa riposte sur une ou deux positions ennemies avant de passer aux suivantes. Les innombrables lueurs des départs de coup et les effets cumulés qu'elles produisaient sur l'avant-poste le privèrent de tout repère, l'obligeant à réagir à l'instinct.

Les détonations se succédaient à une telle cadence que Koppes n'eut même pas l'opportunité de saisir sa radio et de rendre compte de ce qu'il voyait. Il ne put rien faire d'autre qu'essayer de se concentrer sur quelques départs de tir et tenter de balancer quelques grenades dans leur direction.

Cette situation se reproduisit à l'identique 60 mètres derrière lui, à l'intérieur de la tourelle du Humvee 1 à partir duquel Faulkner lâchait salve après salve de sa 12,7 mm, rafalant par-dessus le centre du camp et arrosant la Face Nord de l'autre côté de la rivière.

À l'instar de Koppes, Faulkner se trouvait dans une grande confusion. Même s'il voyait les sillages de fumée des roquettes qui visaient le camp depuis la lisière des arbres, il n'avait aucun moyen de repérer l'origine des tirs des mitrailleuses ennemies ou des fusils de précision qui l'emprisonnaient dans leurs lignes de mire et qui étaient planqués derrière des rochers ou de la végétation. Tout ce qu'il savait, c'est qu'il lui fallait riposter. Ainsi, comme le faisait déjà Koppes, il balaya rageusement son secteur de tir avec sa 12,7 mm en espérant que quelques-unes de ses balles finiraient par toucher une cible.

AVEC SES QUATRE HUMVEE désormais engagés dans le combat, Keating faisait de son mieux pour répliquer aux tirs des talibans. Nous étions cependant loin de pouvoir répondre coup pour coup, et, à la différence des talibans, nous n'avions pas le luxe de pouvoir concentrer toutes nos armes sur une seule cible. Toutes les armes lourdes à l'intérieur de l'avant-poste

n’en avaient pas moins été mises à contribution, de manière immédiate et sans chercher à rationner les munitions.

En plus de Faulkner et de Koppes, Davidson avait lui aussi ouvert le feu depuis sa tourelle de mitrailleuse positionnée sur le bâtiment Shura devant le portail d’entrée, chacune de leurs armes produisant un son bien distinct. Les rafales aiguës et perçantes de la M240 étaient étouffées par le grondement sourd et moins frénétique de la 12,7 mm, tandis que vous pouviez entendre de manière régulière les *tchump-tchump-tchump* qui retentissaient du côté des latrines et des douches, là où Adams, avec l’aide de Hardt, faisait pleuvoir un orage de grenades en direction du Zigzag et de la Face Nord grâce au Mark 19 du Humvee 2.

Au milieu de tout ce vacarme, il y avait cependant un son qui se faisait entendre plus que tous les autres. Il s’agissait des tirs de riposte ayant pour origine notre poste de combat le plus exposé : le LRAS2 situé à l’extrémité ouest de Keating, dont la tourelle était équipée de la deuxième 12,7 mm du camp, une « Ma Deuce[1] ».

À en juger par le fracas produit par cette mitrailleuse lourde, un bruit évoquant celui d’une tronçonneuse découpant une plaque de métal, Brad Larson – un homme qui, moins d’une minute plus tôt, se tenait, tête nue, devant le Humvee, son engin entre les mains – avait gagné la tourelle et actionné le levier d’armement avant de passer en mode psychopathe.

« MA DEUCE » EST LE SURNOM donné à cette mitrailleuse lourde M2 de calibre 12,7 mm dont l’extrémité arrière est équipée d’une paire de poignées en bois encadrant le « papillon » de détente en forme de V. Si le servant presse ce papillon avec ses pouces et conserve une cadence de tir en mode automatique, une 12,7 mm est alors capable, en théorie, de vomir jusqu’à six cents balles à la minute.

C’est ce qu’on appelle « lâcher la sauce » et c’est généralement une chose que l’on préfère éviter, à moins qu’il ne s’agisse d’une situation extrême. Si le servant de mitrailleuse garde trop longtemps cette cadence de tir, il est probable en effet que son arme finira par s’enrayer au bout d’une bande de munitions ou deux, mais bien avant cela, les balles qu’il tirera depuis la culasse finiront par générer une telle quantité de chaleur qu’elles en arriveront à littéralement faire fondre le canon. C’est là aussi un excellent moyen d’enrayer l’arme, un problème qui ne peut être résolu qu’en sortant de la tourelle pour grimper sur le capot du Humvee, le dos

exposé aux tirs ennemis, et balancer de vicieux coups de pied dans le levier d'armement jusqu'à ce que la balle finisse par être éjectée – tout en espérant ne pas se faire trouer le cul.

C'est pour cette raison, si toutefois on veut faire les choses dans les règles, qu'il faut rester calme et se contenter de lâcher de brèves rafales de trois à cinq balles. C'est le meilleur moyen de maintenir une bonne discipline de feu et de laisser l'arme faire son travail. Ce qui était (plus ou moins) ce que faisait Faulkner à partir du Humvee 1.

Rien à foutre, songeait plutôt Larson qui, au même moment, se contrefichait de ce que pouvait stipuler le manuel d'utilisation de son arme, en tout cas beaucoup moins que Faulkner. La seule chose que voulait Larson, c'était prendre le dessus sur les tirs ennemis, et le seul moyen qu'il avait d'y parvenir était de leur balancer autant de pruneaux que possible dans la tronche, et ce, *tout de suite*.

« Lâcher la sauce », selon lui, était la réponse la plus appropriée et la plus efficace à apporter dans ce tourbillon de merde qui lui arrivait en pleine gueule.

Le véhicule de Larson avait trois secteurs de tir à couvrir, sur un tiers de cercle de 120 degrés en direction de l'ouest. Au cœur de ce tiers de cercle se trouvait Urmul, à moins de 150 mètres sur l'autre rive de la Darreh-ye Kushtâz, dont les maisons aux toits plats et aux murs d'adobe étaient nichées au pied d'un V très pentu formé par le Zigzag sur sa gauche et le Putting Green sur sa droite.

D'après l'estimation de Larson – et c'était une estimation plutôt fiable car, à la différence de Koppes et de Faulkner, Larson comptait méticuleusement les départs de tir ennemis –, il était maintenant pris pour cible par un minimum de douze positions ennemies réparties sur le champ de tir face à lui. Il pouvait distinguer les panaches de fumée de plusieurs servants de lance-roquettes établis en hauteur sur le Zigzag, le Putting Green, la zone de la Cascade et le versant nord du Rocher RPG. Il était également confronté à trois nids de mitrailleuses – l'un d'eux rafalant depuis la Cascade, un autre opérant quelque part sur la crête du Zigzag et un troisième retranché à l'intérieur de la mosquée d'Urmul. Il y avait également une bonne dizaine d'hommes qui l'arrosaient avec leurs AK-47 depuis l'école et différents bâtiments d'Urmul. Et, cerise sur le gâteau, il se trouvait pris dans les réticules de plusieurs snipers, tous équipés d'un fusil Dragunov d'origine russe qui tirait des balles de calibre 7,62 mm capables

de transpercer une plaque balistique aussi facilement que si elle avait été taillée dans une éponge.

Ces snipers posaient un problème particulier à Larson, car leurs tirs étaient terriblement précis et les impacts de leurs balles dangereusement proches. Elles venaient frapper le pare-brise blindé qui se trouvait devant ses genoux. Elles ricochaient tout autour de lui avant de parfois finir leur course à l'intérieur de la tourelle qui protégeait son torse et son buste. Quelques-unes firent même éclater la planche de contreplaqué qui protégeait la mitrailleuse des rayons du soleil. Mais ce qui choqua Larson encore plus que le fait de voir ces snipers à deux doigts de lui faire éclater la cervelle (un boulot dont ils auraient dû se charger au moment où il vidait sa vessie), et plus encore que la proximité de l'ennemi (il pouvait maintenant distinguer des dizaines d'hommes circulant ouvertement dans le village ou le long de la rivière), et bien plus encore que son incapacité à rafaler assez vite (les ennemis qu'il affrontait étaient tout simplement partout) –, ce qui le perturbait le plus, c'était ce sentiment de solitude absolue qu'il éprouvait.

Brad Larson et Daniel Rodriguez

Face à lui, à l'ouest, au nord et au sud, des centaines d'Afghans coiffés de chèches et chaussés de baskets chinoises.

Et à l’intérieur du Humvee ? Un type seul, originaire du Nebraska.

Un type seul qui se maudissait d’avoir négligé d’enfiler son gilet de combat ce matin-là alors qu’il allait prendre son tour de garde – aussi, quand il aurait épuisé ses réserves de munitions pour la 12,7 mm, ou quand celle-ci s’enrayerait (lequel des deux arriverait en premier ?), il ne lui resterait plus que son fusil d’assaut M4 et sept chargeurs de trente balles chacun, avec lesquels il lui faudrait défendre non seulement sa vie, mais tout le secteur ouest de Keating.

Putain, pensa-t-il, *je vais vraiment avoir besoin qu’on me file un coup de main.*

Ce n’était cependant pas le moment d’appeler à l’aide – pas plus que ce n’était le moment de contacter le poste de commandement afin de rendre compte de manière précise de la quantité de plomb qui volait dans l’air. Non, s’il y avait une chose à faire, c’était continuer à faire cracher la Ma Deuce au-delà de toute limite raisonnable et de voir comment elle se comporterait une fois que cette limite aurait été dépassée.

Et Larson continua ainsi d’écraser le papillon de détente jusqu’à vider toute une bande de trois cents cartouches en balayant de droite à gauche devant lui dans l’espoir que, même si son tir n’était pas d’une précision parfaite – et même si son sulfatage tous azimuts ne lui permettait pas d’atteindre la moindre cible –, la fureur avec laquelle il arrosait l’ennemi à tout va ferait réfléchir celui-ci à deux fois avant de se lancer à l’assaut de son Humvee pour le submerger.

Il calcula qu’il disposait d’environ 1 500 munitions et, alors qu’il approchait de la fin de la première bande et commençait à réfléchir à la question – qui s’avérait pertinente – de savoir comment diable il allait pouvoir survivre à la manipulation consistant à insérer une nouvelle bande dans la culasse, il nota qu’il ne semblait y avoir, bizarrement, aucun tir de riposte depuis la fosse à mortiers. Comme Big John Breeding ne cessait de le répéter à tous ceux qui voulaient bien l’écouter, la paire de mortiers qu’il avait installés dans sa fosse, un mortier de 60 mm et un mortier de 120 mm, pouvaient être qualifiés de sérieux joujoux. Ils constituaient en tout état de cause l’armement le plus létal dont disposait Keating. Qui plus est, ces mortiers étaient toujours dirigés vers des positions spécifiques qu’affectionnait l’ennemi, et l’équipe de servants avait en permanence un homme en écoute radio vingt-quatre heures sur vingt-quatre, de sorte qu’ils pouvaient commencer à pilonner dès qu’ils en recevaient la demande.

Le temps de réaction permettant à l'équipe de Breeding d'envoyer des pelots en l'air était, en théorie, de deux nanosecondes et demie. Autrement dit, Breeding et ses hommes auraient déjà dû commencer à faire pleuvoir un déluge d'obus sur les combattants ennemis qui essayaient d'anéantir Keating.

Mais que foutent ces putains de mortiers ?, s'interrogea Larson.

Au même moment, il captura dans sa vision périphérique quelque chose qui se déplaçait sur sa gauche.

C'était Rodriguez, vêtu d'un simple T-shirt, d'un gilet de combat et d'un short, chaussé de baskets, qui courait en direction de la fosse à mortiers comme si sa vie en dépendait.

Ce qui, à cet instant, était la pure vérité.

QUAND D-ROD, le cul posé devant l'ordinateur du poste médical, avait entendu la première salve de roquettes s'abattre sur Keating, il avait aussitôt commencé à refermer son gilet de combat et regretté de ne pas avoir emporté son fusil avec lui.

« Qu'est-ce qui se passe ? », avait demandé Courville en se redressant sur sa couchette à l'arrière du bâtiment.

« Faut que j'y aille, Doc », avait simplement répondu Rodriguez en fermant la porte derrière lui. « Souhaitez-moi bonne chance. »

Sans son équipement pour le ralentir, Rodriguez courut à toute vitesse, en zigzaguant devant le conteneur des douches, celui de la buanderie, puis les tubes-urinoirs, toujours en direction de l'extrémité ouest du camp. Alors qu'il avalait la dernière pente, il dégaina son pistolet 9 mm et commença à vider le chargeur en direction du Zigzag, où une demi-douzaine de combattants ennemis faisaient de leur mieux pour le mitrailler avec leurs AK-47.

Les balles soulevèrent des cailloux et des nuages de poussière à ses pieds, mais les combattants ennemis furent incapables de l'accrocher dans leur ligne de mire. Puis, alors qu'il s'approchait du Humvee de Larson, il entendit des balles ricocher sur le blindage et gueula un avertissement de toute la force de ses poumons.

« Mace, Mace ! », hurla-t-il – sans réaliser que Mace avait déjà été relevé par Larson. « C'est moi, j'arrive ! »

Rodriguez comptait reprendre son souffle à l'abri du Humvee avant de faire une dernière percée sur le terrain à découvert qui le séparait de l'escalier en caisses de munitions de la fosse à mortiers. Mais, alors même qu'il allait virer vers le Humvee, celui-ci fut frappé d'un tir direct de lance-roquettes. L'ogive alla se planter dans le pare-chocs, juste au-dessus de l'un des pneus, en explosant avec suffisamment de puissance pour envoyer Rodriguez au sol en faisant naître des flammes le long du flanc sud du véhicule.

« Maaaace ! », hurla-t-il alors que la silhouette derrière la mitrailleuse, qui était en réalité Larson, était tombée en arrière avant de disparaître à l'intérieur de la tourelle.

Faute d'obtenir une réponse, Rodriguez se releva et reprit sa course folle en direction de la fosse. Quand il eut fini de dévaler l'escalier, il acheva de vider son chargeur de pistolet d'une capacité de quinze balles.

Désormais, rien ne comptait plus aux yeux de Rodriguez que de mettre enfin ces mortiers en branle.

AU MOMENT OÙ RODRIGUEZ s'approchait de l'escalier de la fosse à mortiers, Breeding, lui, venait à peine de s'extraire de son sac à pets (le nom qu'il aimait donner à son sac de couchage) et il était encore en train de rentrer dans son ordinateur portable les coordonnées dont ses mortiers auraient besoin pour acquérir leurs nouvelles cibles.

De son côté, Kevin Thomson, après être resté à l'écoute de la radio toute la nuit en jouant à la PlayStation, avait eu le temps de s'équiper et franchissait maintenant la porte de son baraquement, l'arme à la main, afin de rejoindre la fosse à mortiers. Il avait pour objectif de rejoindre le mortier de 60 mm et d'effectuer un tir de suppression avec son fusil d'assaut pendant que Breeding achèverait de déterminer les charges propulsives dont ils avaient besoin pour leurs tirs d'obus.

La fosse à mortiers était protégée par une seule mitrailleuse M240, qui avait été montée sur un pivot fixé au sommet d'un piquet de métal afin de pouvoir balayer l'horizon devant elle. Les servants de mortier aimaient couvrir cette arme d'un poncho afin de la préserver de la pluie et de la poussière, poncho que Rodriguez arracha et jeta sur le côté dès qu'il déboucha du sommet des escaliers dans la fosse.

« Rocher RPG ! », gueula Thomson, une expression réduite à son strict minimum pour faire savoir à Rodriguez qu'ils étaient pris pour cibles du

haut de l’énorme rocher qui se trouvait à près de 60 mètres au-dessus d’eux et qui donnait directement sur le camp depuis l’extrémité d’un sentier en lacets – et qu’il fallait donc que Rodriguez initie aussitôt un tir de suppression dans cette direction.

Rodriguez empoignait la M240 et l’amenait sur la cible quand Thomson, qui se trouvait à portée de bras, laissa échapper un faible grognement lorsqu’une balle de Dragunov tirée par un sniper ennemi quelque part dans le Zigzag le frappa en plein visage.

La manière dont cette balle pénétra dans la joue droite de Thomson avant de ressortir du côté de son omoplate gauche en y creusant un énorme orifice suffit à illustrer l’angle extrême à partir duquel les talibans pouvaient nous infliger un tir plongeant du haut des crêtes environnantes. Sur son trajet, la balle lui fit exploser la mâchoire, la langue, deux vertèbres cervicales, et lui arracha un morceau de chair à la base du cou.

Ce grand gaillard au sourire tranquille, qui adorait fumer des joints, s’écroula au sol sans proférer un autre son, le visage et le crâne en sang, tel un bœuf saigné à mort dans un abattoir.

Rodriguez, témoin de toute la scène, avait déjà vu la mort frapper de multiples façons au cours de son déploiement en Irak. (Il avait notamment fait partie de l’équipe de nettoyage d’un Humvee blindé qui avait explosé sur un IED un matin de 2007, une explosion qui avait impacté si fort l’habitacle que les restes des trois soldats américains à l’intérieur ne formaient plus que ce qu’il avait appelé « un ragoût humain ».) Cependant, à la différence des hommes qui se trouvaient dans le Humvee à Bagdad, Thomson était le meilleur ami de Rodriguez. Et le voir ainsi, affalé en sang à moins d’un mètre de distance, ouvrit une porte dans l’esprit de Rodriguez dont il n’aurait jamais pensé qu’elle puisse exister et libéra en lui un accès de rage froide dont il n’avait jamais soupçonné l’existence.

Kevin Thomson

Sans un mot, il cala son épaule contre la crosse de la M240, appuya sur la détente et ne la relâcha pas avant d'avoir vomi plus de trois cents balles en direction du Zigzag, là d'où était parti, selon lui, le coup de feu qui avait tué Thomson. Tandis qu'il rafalait, la culasse dégorgea quantité de douilles brûlantes qui vinrent partiellement recouvrir le corps de Thomson.

Si vous ne relâchez pas la détente, une M240 Bravo ne prend pas plus de trente secondes à consommer sa bande de trois cents cartouches. Quand Rodriguez lança son opération de représailles, le staccato de son arme s'ajouta au vacarme général de la bataille pour ne plus former qu'une furieuse symphonie assourdissante, l'expression même d'un combat sans merci.

Cent quarante mètres plus bas au nord-est, à l'intérieur de l'îlot de baraquements en pierre et en contreplaqué du centre du camp, ce tonnerre de détonations nous arracha, moi et le reste de la compagnie Black Knight, à nos couchettes.

EN M'EXTIRPANT de ma bannette située dans le troisième box côté sud du baraquement de la section Rouge puis en enfilant mon équipement, je compris que nous nous faisions attaquer de toutes parts. Qui plus est, j'eus la certitude que l'intensité des tirs que nous subissions était d'une ampleur

inédite. La manière dont les salves retentissaient – je ne saurais la définir, mais nous l'entendions tous – signifiait que ce n'était pas seulement du sérieux, c'était *plus sérieux que tout ce que nous avions connu jusque-là*.

Ce n'était pas une attaque du genre raid éclair, une simple escarmouche, et le fait d'en avoir conscience – le fait que les talibans nous affrontent en direct, face à face, dans un assaut général auquel ils avaient consacré tous leurs moyens afin d'effacer notre présence de la carte du Nouristan – fit se lever tous les hommes, qui comprirent que nous allions avoir besoin de jeter toutes nos forces dans la bataille.

Dans chaque box, les hommes finissaient de s'équiper et commençaient à sortir dans le couloir afin de récupérer leurs armes sur les râteliers.

Au premier box côté nord, Kirk fermait son gilet de combat lorsqu'il sortit la tête et la tourna vers Avalos, qui se trouvait à l'autre bout.

« Ils commencent tôt, aujourd'hui, lança-t-il en débouchant dans le couloir. Allons donc flinguer quelques enfoirés ! »

À ce stade de notre déploiement, nous avions essuyé assez d'attaques pour savoir exactement ce que nous avions à faire – notamment nous, les sous-officiers. Cependant, certains parmi les plus jeunes s'arrêtèrent avant de sortir pour jeter un coup d'œil au tableau d'affichage et vérifier quel poste de combat ils étaient censés occuper.

« Dannelley, t'es avec moi ! », gueula Jones en attrapant une des mitrailleuses M240 sur le râtelier avant de la coller dans les mains de Dannelley et de commencer à passer plusieurs bandes de cent cartouches sur ses épaules.

Selon l'ordre de bataille, Jones et Dannelley avaient pour responsabilité d'apporter cette mitrailleuse légère avec eux pour aller appuyer Koppes à son Humvee. Alors que les deux hommes se dirigeaient vers la sortie du baraquement, Jones faillit percuter Kirk.

« Hé, quelle heure est-il ?, demanda Kirk.

– Il est 6h01 », répondit Jones.

La bataille pour l'avant-poste de Keating avait commencé depuis trois minutes.

Thomson avait déjà trouvé la mort. Larson venait de se faire souffler par une roquette. Et ces dix mots que venaient d'échanger Kirk et Jones ?

C'était les derniers qu'ils échangeraient jamais.

1. Surnom donné à la mitrailleuse lourde Browning M2.

Chapitre 7

Contact !

QUAND J'ALLUMAI ma radio, des rapports fusaient de tous les postes de défense de notre périmètre, et, à en juger par ces comptes rendus, il paraissait évident que chacun de ces postes de défense était submergé par des tirs venant de toutes les directions possibles.

La section Rouge étant de garde, il lui revenait de prendre en compte les systèmes d'armes lourdes et de s'en servir pour essayer de briser l'assaut. La section Blanche ne participerait pas à cet effort car tous ses hommes se trouvaient sur Fritsche – mais la section Bleue nous soutiendrait en nous approvisionnant en munitions, une mission que quelques-uns de ses hommes avaient déjà commencé à accomplir en récupérant les caisses de munitions entreposées dans leur baraquement et en les transportant au pas de course jusqu'aux Humvee. Le plus gros de la section Bleue était cependant toujours rassemblé dans son baraquement sous la houlette de deux sergents, Eric Harder et John Francis, et les hommes se préparaient à effectuer une sortie coordonnée en direction du dépôt de munitions – l'abri de deux pièces accolé au mur Hesco, sur le côté est du bâtiment Shura, qui contenait l'essentiel de notre stock de munitions.

Le sergent-chef Frank Guerrero étant en permission aux États-Unis, je faisais office de sous-officier de section pour Rouge. Par conséquent, avant de me précipiter au combat, il fallait d'abord que je m'assure de la position et des besoins de chacun de mes hommes, à commencer par mes quatre chefs d'équipe : Hardt et Larson pour le groupe de combat Alpha, Kirk et Gallegos pour le groupe de combat Bravo.

Une manière de procéder consistait tout simplement à écouter les échanges radio et à essayer d'évaluer la situation à partir de ce que vous

pouviez entendre en provenance des différents secteurs du champ de bataille. Mais vous pouviez vous faire une image plus précise encore de la manière dont les combats se déroulaient en vous pointant dans le poste de commandement. C'est donc là que je me rendis en premier.

Alors que les balles claquaient contre les murs et labouraient le sol, je franchis d'un bond le terrain découvert large de 5 mètres qui séparait notre baraquement du centre d'opérations tactique, tirai d'un coup sec la porte de contreplaqué sur la façade ouest du bâtiment et m'engouffrai à l'intérieur.

L'aménagement de ce poste de commandement était d'un fonctionnel et d'un spartiate à toute épreuve. La lumière provenait de tubes fluorescents de 2 mètres et la pièce était dépourvue de toutes les babioles que l'on pouvait voir dans d'autres bâtiments. Il n'y avait pas de poster comme ceux que vous pouviez trouver dans la salle de gym. Aucune guirlande de Noël ou du 4-Juillet[1] comme celles qui pendaient aux murs du mess. Et encore moins de sachet Ziploc contenant la culotte en dentelle d'une joueuse de tennis.

Cette pièce aveugle était principalement occupée par deux grandes tables de 2,50 mètres fabriquées avec des planches de contreplaqué qui couraient sur presque toute la longueur de l'espace. La première table supportait des ordinateurs portables, dont celui réservé au commandant. La seconde, où s'alignaient également plusieurs ordinateurs portables, faisait face à une demi-douzaine d'écrans plats fixés au mur est. Plusieurs de ces moniteurs affichaient des cartes de Keating et des montagnes environnantes. Une autre carte affichée sur le mur ouest, à environ un mètre de la porte d'entrée, indiquait quant à elle les positions des principaux systèmes d'armement à l'intérieur de l'avant-poste ainsi que leurs secteurs de tir.

La première chose qui attira mon regard fut un groupe d'hommes détachés à la section de commandement, dont la plupart, assis sur des chaises pliantes en métal, étaient penchés sur leurs ordinateurs à l'une des deux tables. Le soldat Jordan Wong, notre opérateur radio, et le sergent Ryan Schulz, notre analyste renseignements, semblaient hypnotisés par l'écran plat du plus grand de ces ordinateurs. Le lieutenant Cason Shrode et le sergent Jayson Souter, qui étaient responsables de la coordination des tirs d'artillerie et de l'appui aérien, se tenaient derrière eux en compagnie de l'adjudant-chef Burton.

En tout, une bonne dizaine de personnes s'entassaient dans le poste de commandement, chacune menant plusieurs tâches en parallèle. Au centre de

cette ruche, Bundermann, en T-shirt marron et short noir, des tongs Adidas aux pieds, semblait s'apprêter à disputer une partie de beach-volley. Il n'avait pas de casque, pas d'arme, pas de gilet de combat. (Plus problématique encore, de son point de vue, il n'avait pas non plus sa boîte de tabac à chiquer.)

À la seconde même où il avait été réveillé par le déluge de feu qui s'était abattu sur le camp, Bundermann avait bondi de sa couchette et s'était précipité vers le poste de commandement sans prendre la peine de revêtir le moindre équipement. Mais le fait de se retrouver dans une tenue si éloignée d'un uniforme révélait quelque chose de plus profond qu'une compréhensible négligence quant à son équipement – qui est que, de toute manière, il n'était pas censé se trouver dans le poste de commandement.

En effet, en tant qu'officier de la section Rouge, le poste de combat normal du lieutenant Bundermann – le poste auquel il était habitué, celui auquel il appartenait vraiment – était le LRAS2. C'était là sa position habituelle, la destination vers laquelle, dès le premier jour de notre arrivée à Keating, il s'était précipité au début de chaque engagement avec l'ennemi.

Si le LRAS2 représentait le poste de combat favori de Bundermann, c'est que celui-ci avait la conviction que c'était là qu'une bataille majeure comme celle qui était justement en train de se dérouler se perdrait ou se remporterait. Mais, qu'il le veuille ou non, le poste de commandement était désormais le sien en raison de l'absence du capitaine Portis, toujours coincé à Bostick.

À partir de ce moment, chaque décision tactique – où nous concentrerions nos ressources ; les secteurs que nous défendrions et ceux que nous abandonnerions à l'ennemi ; la manière dont nous coordonnerions nos forces avec celles qui, on pouvait l'espérer, viendraient à notre aide – toutes ces responsabilités, ce fardeau, pèseraient sur les épaules de Bundermann.

Il n'avait pas demandé à jouer ce rôle, pas plus qu'il n'y avait aspiré. Mais, bon gré mal gré, c'était désormais *sa* bataille. Et la manière dont il dirigerait cette bataille serait en grande partie déterminée par la manière dont il mettrait en œuvre les systèmes d'armement les plus destructeurs et dotés de la plus longue portée qui étaient à sa disposition.

LES MOYENS DE COMMUNICATION essentiels avec le monde extérieur dont disposait Keating reposaient sur un système de messagerie militaire relayée

par Internet connu sous l’acronyme mIRC *(Internet Relay Chat)*. Le mIRC fonctionnait sur le même principe qu’une application de messagerie sur un téléphone portable, à cette différence près que de multiples utilisateurs pouvaient se connecter à cette messagerie en simultané. Dans le feu de la bataille, cette forme d’échanges tactiques *(tac-chat)* se révélait plus efficace qu’une conversation par téléphone ou même par radio.

Le fonctionnement de ce « tac-chat » au sein du poste de commandement était le suivant : Bundermann indiquait à Wong, son opérateur radio, ce qu’il convenait d’écrire sous l’indicatif du commandant de Keating, « 2BlackKnight ». Pendant que Wong pianotait sur son clavier, les autres membres de la section de commandement – Schulz, Shrode, Souter et Bundermann lui-même – pouvaient eux aussi se connecter à la messagerie sous leurs propres indicatifs. Parallèlement, la messagerie diffusait un flot de réponses, d’ordres ou de questions en provenance des postes de commandement d’autres bases susceptibles de nous venir en aide. Ces bases ne se limitaient pas à celle de Bostick, elles incluaient également celles de Jalalabad, de Kandahar et de Bagram. Ce réseau de communications nous reliait même à Ramstein, en Allemagne, d’où une station de relais satellite permettait à des aviateurs basés au Nevada et au Nouveau-Mexique de communiquer – via le même réseau tac-chat – avec les drones armés Predator ou les drones Reaper qui patrouillaient l’espace aérien au-dessus de Keating.

Si cette messagerie tombait en carafe pour une raison ou pour une autre, nous disposions d’un téléphone satellite en guise de roue de secours. C’était un outil fiable, mais, à la différence du tac-chat, il était limité en termes de nombre de personnes pouvant se greffer sur une même conversation en parallèle. Nous avions donc tendance à nous reposer sur le tac-chat – ce qui sautait à présent aux yeux si l’on regardait l’écran plat de 42 pouces fixé au mur est du poste de commandement.

En observant cet écran dès mon arrivée dans le poste de commandement, je vis une succession de messages défiler sur l’écran au moment même où ils étaient saisis par différents opérateurs. Ils affichaient ainsi la mémoire de la bataille en temps réel, à commencer par notre premier appel à l’aide et la première réponse que nous étions en train de recevoir de la part de la Task Force Destroyer, l’indicatif de nos supérieurs hiérarchiques immédiats à Bostick.

6h02 <2BlackKnight_TOC>[2] >>> Keating très sérieusement accroché… >>> Servants mortiers cloués au sol. Sommes pris sous le feu de toutes parts… >>> Avons besoin d'aide.

6h02 <TF_Destroyer_BTL_CPT>[3] >>> Faisons nécessaire pour hélicoptères et appui aérien rapproché.

Tandis que Bundermann jonglait avec tous ces messages en provenance de Bostick, de Jalalabad et de bien plus loin, il recevait également les rapports des soldats de Keating – et leur communiquait ses ordres. À cet effet, il disposait de cinq lignes radio, ou « réseaux », chacune d'elles branchée sur une fréquence spécifique attribuée à un groupe de soldats en particulier. Le réseau Force Pro, par exemple, reliait Bundermann aux différents chefs de groupe de chacune des sections présentes à l'intérieur de Keating, tandis que le réseau Section était réservé aux chefs de section tels que moi-même ou Jonathan Hill, de la section Bleue. Si Bundermann souhaitait entrer en contact avec les hommes de Fritsche, il lui fallait basculer sur le réseau Compagnie, et il lui fallait se brancher sur le réseau Appui Feu s'il souhaitait communiquer avec la fosse à mortiers. Enfin, il y avait encore un autre réseau, le réseau CAG *(Combat Application Group)*. Ce réseau-là, qui le mettait en contact avec tous les appareils susceptibles de nous survoler, lui permettait d'échanger avec les pilotes d'avions ou de voilures tournantes qui se trouvaient à portée de communication de Keating.

Ce qui rendait tout cela extrêmement difficile, c'est que Bundermann, en même temps qu'il gérait toutes ces communications internes ou externes concernant Keating, devait également prendre des décisions – très souvent des décisions immédiates – qui nous aideraient à déterminer qui parmi nous pourrait survivre, et qui ne le pourrait pas.

APRÈS M'ÊTRE ENGOUFFRÉ DANS LE POSTE de commandement et avoir refermé la porte derrière moi, je découvris Bundermann debout devant la carte indiquant la position des différents postes de combat de Keating et leurs secteurs de tir, elle-même recouverte d'un transparent sur lequel avaient été marqués les différents objectifs à traiter.

Bundermann, le regard fixé sur la carte, tenait un poste radio collé contre une oreille et parlait dans le téléphone satellite qu'il tenait dans l'autre main. Son oreille libre était tendue en direction d'un haut-parleur vert qui retransmettait tous les échanges radio diffusés sur le réseau Force Pro.

Il n'était pas évident de comprendre tout ce qui était annoncé sur Force Pro car tout le monde essayait de parler en même temps. Des comptes

rendus émanaient aussi bien des quatre Humvee que du portail d'entrée, ainsi que des différents soldats en mouvement vers une position ou une autre.

Rouge Cinq : Le Humvee 1 est presque à court de munitions !

Rouge Cinq-Delta : L'ECP[4] se fait lourdement matraquer, tirs bien ajustés depuis la Face Nord, le Putting Green, la station PNA[5] et le nord des LOC[6] !

Rouge Six : Demande immédiate de tir de suppression sur objectifs 4525 et 4526 !

Ces voix qui résonnaient sur la radio venaient s'ajouter aux bruits sourds de la bataille qui ébranlaient les murs du poste de commandement. Le volume de feu et l'éventail sonore des différentes armes – les tirs de mitrailleuses PKM et les roquettes qui nous visaient, les rafales des fusils d'assaut M4 ou des mitrailleuses légères Mark 48 avec lesquels nous ripostions – s'agrégeaient avec une telle intensité que ce n'eût été qu'un chaos assourdissant aux oreilles d'un civil. Mais cette cacophonie faisait sens aux oreilles de Bundermann ainsi qu'aux miennes, et ce, à plusieurs niveaux.

Les violentes secousses qui ébranlaient les murs et le toit du poste de commandement nous indiquaient que nous étions pris pour cible à 360 degrés et que les roquettes nous visaient à un rythme d'environ une toutes les quinze secondes, tandis que les tirs d'armes légères et de mitrailleuses, eux, étaient ininterrompus.

Par ailleurs, le trafic radio nous apprenait que le Humvee de Koppes était pris sous un déluge de feu, que celui de Faulkner avait besoin d'être ravitaillé au plus vite en munitions de 12,7 mm afin de pouvoir continuer à tirer, et que la tourelle mitrailleuse de Davidson – celle qui protégeait le portail d'entrée depuis le toit du bâtiment Shura – était envahie par une épaisse fumée et donc en danger d'être submergée.

Si l'on croisait ces deux sources d'information – les roquettes et les balles qui frappaient l'extérieur de notre bâtiment, les voix de plus en plus pressantes qui se faisaient entendre sur le réseau Force Pro –, il semblait évident que nos tirs de riposte ne changeaient pas grand-chose à l'affaire puisque l'ennemi continuait à faire feu sans jamais marquer la moindre pause.

La conclusion s'imposait d'elle-même. Si nous ne recevions pas d'aide très rapidement, nous ne pourrions pas résister bien longtemps – raison pour

laquelle Bundermann ordonnait maintenant à Wong de transmettre plusieurs demandes d'aide, à commencer par une demande immédiate d'appui aérien.

Il souhaitait recevoir le soutien de voilures fixes et de voilures tournantes – en gros, tout ce que l'armée de terre à Jalalabad et l'armée de l'air à Kandahar et à Bagram seraient capables de nous envoyer. L'urgence de cette demande se reflétait dans les messages échangés sur le réseau.

6h03 <2BlackKnight_TOC> >>> Avons besoin appui aérien ASAP[7]. >>> Avons besoin moyens aériens. >>> ACCROCHAGE MAJEUR.

En attendant que Bostick lui réponde, Bundermann se consacra à la priorité suivante.

Big John Breeding était en train de l'appeler sur le réseau Appui Feu afin de rendre compte de l'activité de la fosse à mortiers.

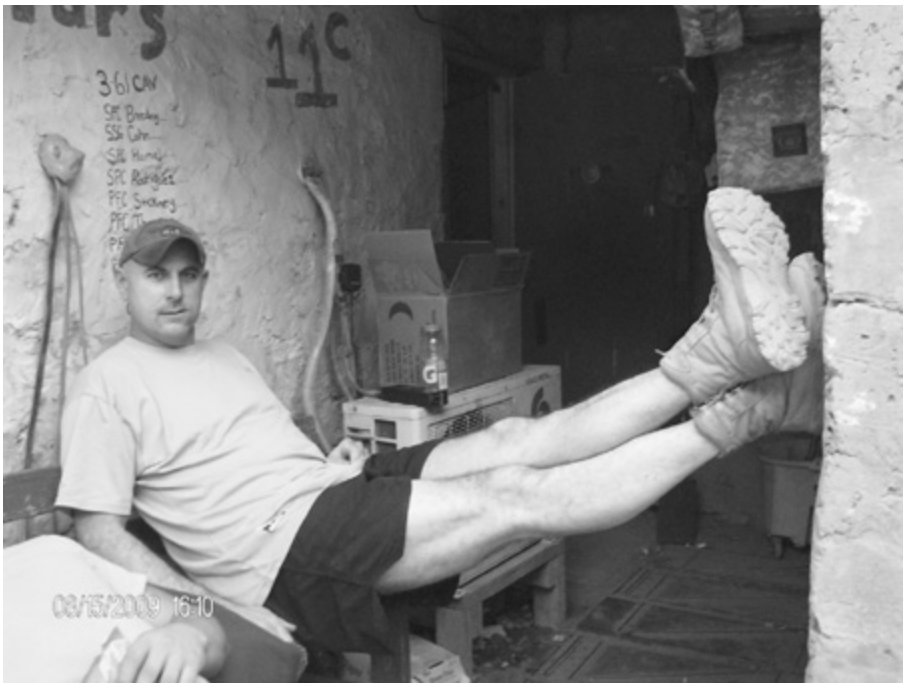
« J'AI UN MORT AU COMBAT », annonça Breeding depuis l'abri de l'équipe mortier, qui se situait à proximité immédiate de la fosse. « Thomson est mort. »

« Reçu, confirma Bundermann. Pouvez-vous prendre position dans la fosse et mettre les mortiers au travail ?

– Négatif, on est cloués au sol, répondit Breeding. Impossible de s'approcher de la fosse.

– OK, B., acquiesça Bundermann en faisant usage du diminutif de Breeding. *Stand by.* »

Un autre appel arrivait maintenant sur le réseau Force Pro – cette fois en provenance de Gallegos, qui se trouvait du côté des latrines, sur une petite butte qui lui permettait de disposer d'une bonne vue et de voir ce qui se passait avec le LRAS2 dans la tourelle duquel Larson avait été soufflé par l'explosion de roquette à laquelle Rodriguez avait assisté. (Il s'avéra que Larson avait été touché au cou, à l'épaule et au biceps par des fragments de balles qui s'étaient fracassées contre le sommet du Humvee, mais le bouclier offert par la tourelle l'avait protégé des pires conséquences du blast.)



John Breeding

Tandis que Gallegos l'observait, Larson essayait maintenant de réapprovisionner sa 12,7 mm – une manœuvre malaisée qui impliquait de se pencher en avant afin d'ouvrir le clapet d'alimentation de la mitrailleuse, d'insérer une nouvelle bande de munitions, puis de refermer le clapet. Autant de gestes qui l'exposaient dangereusement.

Gallegos voyait que le Humvee risquait d'être submergé par l'ennemi si Larson ne recevait pas d'aide et n'arrivait pas à réapprovisionner rapidement sa mitrailleuse. Il comprenait aussi qu'en l'absence d'appui aérien le meilleur moyen de venir en aide à Larson consistait à mettre en branle les mortiers et à leur faire pilonner le Zigzag – ce qu'il était justement en train de demander par radio à Bundermann.

Malheureusement, cette demande relevait du cercle vicieux, car si les servants de la fosse à mortiers étaient cloués au sol, le seul Humvee susceptible d'effectuer un tir de suppression pour qu'ils puissent se mettre au travail était, comme par hasard, le LRAS2. Autrement dit, la fosse à mortiers et le Humvee de Larson fonctionnaient en tandem, un peu comme les deux ailes d'un avion. Si l'un des deux était mis hors de combat, tout l'édifice s'écroulait. En ce moment même, chacun de ces deux postes de combat avait justement besoin de ce que l'autre ne pouvait lui fournir.

Afin de répondre aux demandes de Gallegos, qui se faisaient plus pressantes à chaque seconde, Bundermann revint sur le réseau Appui Feu afin de savoir si, par un quelconque miracle, quelque chose avait changé du côté de Breeding.

« Hé, B., pouvez-vous atteindre vos mortiers ? », demanda-t-il. Breeding jeta un coup d'œil en direction de la fosse depuis la porte de son abri.

Les tirs étaient si nourris que Rodriguez, qui se trouvait désormais à l'intérieur de l'abri avec Breeding, n'avait même pas réussi à traîner le corps de Thomson hors d'atteinte des salves ennemies pour le mettre en sécurité. Chaque tentative avait déclenché un incroyable barrage de roquettes depuis le Rocher RPG. La fosse à mortiers s'était transformée en piège mortel.

« Mon lieutenant, on est toujours cloués au sol, répondit Breeding. Il n'y a pas un seul pouce de la fosse qui ne soit pas pris pour cible. Le seul moyen de sortir d'ici et de mettre les mortiers en action, c'est de me donner l'ordre de sacrifier tous les hommes. On ne pourra pas réussir sans tous nous faire tuer. »

Tandis que Breeding parlait, Rodriguez tenta une fois de plus de sortir pour récupérer le corps de Thomson. À peine avait-il saisi son camarade par la jambe qu'une roquette venait frapper le sommet de leur abri.

L'explosion souffla D-Rod à travers la porte de l'abri, le projetant au sol.

« Je voudrais aider, mon lieutenant, indiqua Breeding à Bundermann, mais je ne peux pas le faire sans que tous mes hommes se fassent tuer.

– OK, bien reçu, répondit Bundermann. Tenez bon. »

* * *

À CE MOMENT-LÀ, j'avais appris tout ce qu'il m'avait été possible d'apprendre dans le poste de commandement au sujet de mes hommes et de la manière dont la bataille se présentait. Il était temps de ressortir. Alors que je me glissais à travers l'ouverture de la porte, Wong continuait à transmettre des appels à l'aide par le biais du tac-chat.

6h04 <2BlackKnight_TOC> >>> Toujours sous le feu ennemi. Avons besoin d'aide. Nos mortiers réduits au silence. >>> Nous avons des pertes… >>> FAITES QUELQUE CHOSE !

On ne pouvait se méprendre sur la nature de ces demandes. Mais compte tenu de la rapidité à laquelle les choses évoluaient et semblaient échapper à

notre contrôle, Bundermann souhaitait insister sur la gravité de notre situation en parlant directement à ses supérieurs – et le meilleur moyen d'y parvenir, lui sembla-t-il, consistait à contacter le capitaine Portis à Bostick.

Il pressa le bouton d'appel du téléphone satellite et joignit l'opérateur radiotéléphone du poste de commandement de Bostick. En entendant la demande qui lui était faite, l'opérateur demanda à Bundermann de ne pas quitter, lui expliquant que Portis venait tout juste d'être réveillé et qu'il serait là dans quelques secondes.

Pendant que Bundermann patientait, la communication fut subitement interrompue.

Les chefs talibans avaient dirigé une bonne partie de leurs roquettes et de leurs obus de B-10 sur les murs extérieurs du poste de commandement et sur les générateurs électriques, en ayant parfaitement conscience que, faute de générateurs, nous n'aurions plus de courant, et que faute de courant nous n'aurions plus de communications. C'était un plan astucieux – qui se conformait presque à la lettre à ce que nous avions nous-mêmes imaginé pour la phase initiale d'un éventuel assaut d'envergure. Et cette stratégie commençait déjà à porter ses fruits. Une roquette venait de frapper dans le mille le générateur 100 kW qui se trouvait à côté de la mosquée et alimentait presque tout ce qui avait besoin d'électricité à Keating, y compris la quasi-totalité des équipements disponibles dans le poste de commandement.

Les écrans plats fixés aux murs – les cartes de l'avant-poste et la messagerie tac-chat – furent les premiers à clignoter brièvement avant de virer au noir. Ce furent ensuite les moniteurs vidéo des caméras de surveillance du périmètre sud qui s'éteignirent les uns après les autres.

Enfin, nous perdîmes l'éclairage du poste, les radios et même la cafetière.

Même si nous disposions toujours de moyens de communication fonctionnant sur batteries dans l'enceinte de l'avant-poste, nous étions désormais coupés du monde extérieur.

DU CÔTÉ DE LA FOSSE À MORTIERS, Breeding et le reste de ses hommes s'étaient maintenant installés en position défensive à l'intérieur de leur abri, leurs M4 pointés vers les deux portes, leurs regards à l'affût du moindre début de mouvement qui annoncerait un assaut taliban.

« Hé, murmura Rodriguez à l'attention de Breeding et du sergent Janpatrick Barroga, le troisième membre de leur équipe. Je crois que j'ai entendu quelque chose. »

À travers l'épaisseur du toit en béton de leur abri, il leur sembla en effet percevoir des signes incontestables de mouvement. Tout semblait indiquer qu'un groupe de combattants ennemis s'approchait de l'enceinte extérieure en venant du sud, très certainement d'un imposant massif rocheux qui se trouvait juste derrière leur fosse à mortiers.

Les hommes de la fosse commencèrent alors à entendre des voix.

Alors que l'ennemi longeait l'enceinte extérieure du camp en progressant à moins de 5 ou 6 mètres de la fosse, en direction de l'est, de l'atelier mécanique et des douches, les servants de mortier les entendirent rire et se réjouir.

À en juger par ces voix, Breeding estima qu'il devait y avoir au moins deux douzaines de combattants, un nombre bien trop important pour que ses hommes et lui puissent les affronter en combat rapproché. Breeding avait cependant un atout dans sa manche : les mines qui avaient été enterrées à l'extérieur de l'enceinte, à 50 mètres de distance environ.

Ces mines claymore dégageaient une puissance suffisante pour causer des pertes importantes dans les effectifs talibans avant qu'ils n'atteignent le barrage de fil de fer barbelé qui constituait le périmètre sud du camp. La seule incertitude venait de ce que les mines n'avaient pas été contrôlées ou remplacées depuis plus d'un an, en dépit des demandes incessantes qui avaient été adressées au capitaine Porter afin justement de remédier à de telles incertitudes.

Tout en se déplaçant silencieusement, Breeding empoigna le *clacker*, le dispositif de mise à feu électronique qui ferait détoner les mines, et il le pressa pour initier l'explosion jusqu'à ce que…

Rien.

Aucune des mines claymore n'explosa.

Tandis que Breeding fulminait contre l'incompétence de notre ancien commandant, Barroga – qui n'était arrivé que deux jours plus tôt à Keating et qui n'avait aucune expérience du combat – se tourna vers lui pour poser une question.

« Hé, sergent, demanda Barroga, est-ce que ces attaques sont toujours aussi craignos ?

– Non, pas du tout, mon gars, soupira Breeding. Elles n'ont *jamais* été aussi craignos.

– Et donc… Tout va bien se passer ? », interrogea Barroga, incapable d'appréhender la réalité de la situation.

Au cours de ses dix-huit années de service dans l'armée, Breeding n'avait jamais été du genre à manier la langue de bois. Il ne vit aucune raison de changer d'attitude.

« Honnêtement, je ne sais vraiment pas si on va sortir vivants de cette bataille, répondit-il en fixant Barroga droit dans les yeux. Tout ce que je peux te dire, c'est que si on y passe, on emportera plusieurs de ces salopards dans la tombe avec nous. »

---

1. Jour de la fête nationale américaine.
2. 2BlackKnight_centre d'opérations tactique.
3. Task Force Destroyer_bataillon_poste de commandement.
4. *Entry Control Point* (point de contrôle à l'entrée).
5. Police nationale afghane.
6. *Lines of Communication* (lignes de communication).
7. *As soon as possible* (aussi vite que possible).

Chapitre 8

Kirk le guerrier

PRÉTENDRE QUE JOSH KIRK trouvait la perspective d'un combat façon *on-va-crever-mais-ils-crèveront-avec-nous* plutôt déplaisante ne serait sans doute pas l'exacte vérité, car c'était précisément là le genre de confrontation – désespérée, inégale, jusqu'au-boutiste – qu'il avait toujours recherchée. C'était le genre de chose qui l'aiguillonnait plus que toute autre.

Pour Kirk, nous allions enfin savoir ce qu'était une vraie bataille. Et comme il se doit, ce moment allait permettre de passer le genre d'épreuve à laquelle aucun vrai soldat ne pouvait se soustraire. Raison pour laquelle le premier objectif de Kirk – en dehors de son irrésistible envie de sortir au plus vite du baraquement de la section Rouge afin de pouvoir commencer à riposter – consista à s'élancer vers l'un des points les plus vulnérables du camp.

Il était difficile d'imaginer un endroit plus essentiel à la défense de Keating que le bâtiment Shura. Tandis qu'au mur oriental de cette structure était adossé le point d'approvisionnement où nos munitions et nos explosifs étaient stockés, son toit portait la tourelle de mitrailleuse avec laquelle Davidson essayait désespérément de protéger le portail d'entrée. Le bâtiment avait déjà été la cible du plus gros de la première vague de roquettes. C'était là, Kirk le savait, que son agressivité pourrait se révéler la plus utile.

Il se trouve que l'ordre de combat stipulait que Gregory et Knight devaient également se diriger vers ce bâtiment. Mais, alors que les trois hommes s'étaient rassemblés à la porte de leur baraquement et que Gregory, en tête de colonne, avait commencé à ouvrir la porte, un orage de mitraille vint s'abattre sur les marches, le toit et le sol juste devant lui.

Gregory fit un tel saut en arrière qu'il bouscula Kirk.

« Faut trouver une autre sortie ! », aboya Kirk avant de se diriger vers l'issue arrière sur le côté est du baraquement.

Il jeta un coup d'œil à travers l'embrasure de la porte pour s'assurer que cette sortie était dégagée, puis il se retourna vers ses équipiers.

« Gregory, chope cet AT4 », ordonna-t-il avant de s'élancer dehors. Chargés de tout leur barda, les trois hommes descendirent l'allée qui conduisait au poste de commandement, bifurquèrent sur leur gauche à l'angle du baraquement et vinrent s'abriter derrière le tractopelle Bobcat qui avait été abandonné à l'angle de notre dépôt de munitions, où il bloquait en partie l'accès au poste médical. Ils poursuivirent ensuite le long du mur Hesco qui formait le périmètre nord de l'avant-poste et tournèrent enfin en direction du bâtiment Shura, à une dizaine de mètres de là.

Au lieu de s'élancer tous ensemble, ils progressèrent par bonds – chaque homme avançant à son tour sous la protection des deux autres. À chaque pause, Kirk enfournait une grenade dans la culasse de son M203[1] et la projetait de l'autre côté de la rivière en direction de la Face Nord, tout en lâchant simultanément une rafale de son fusil d'assaut M4. Il leur fallut moins de deux minutes pour achever leur progression.

Lorsqu'ils pénétrèrent par la porte arrière du côté est du bâtiment Shura, ils ne pouvaient voir à plus d'un mètre devant eux en raison de la poussière qui flottait dans l'air, poussière engendrée par la succession de roquettes qui étaient venues frapper les murs extérieurs. Tandis que Kirk traversait la pièce pour gagner l'échelle du mur ouest menant à la tourelle du toit, où Davidson maniait la mitrailleuse M240, il repéra à travers la fumée un garde de sécurité afghan qui avait abandonné son poste devant le portail d'entrée et s'était réfugié à l'entrée de la tourelle.

« Casse-toi de là, sale *lâche* ! », hurla Kirk avant d'attraper l'Afghan par le col et de le faire dégager. Kirk se déporta ensuite sur le côté pour ordonner à Gregory de le couvrir tandis qu'il utiliserait l'AT4 et balancerait une roquette en direction du Putting Green.

Les deux hommes avancèrent dans l'embrasure de la porte, puis Kirk épaula l'AT4 à usage unique. Alors qu'il se préparait à faire feu, une roquette de RPG vint exploser sur le flanc du bâtiment, projetant des éclats de shrapnel tout autour. Le blast, énorme, propulsa Gregory contre le mur et

jeta Kirk au sol. Au moment où il tombait, la balle d'un sniper taliban l'atteignit en plein visage.

Horrifiés, Gregory et Davidson – qui avait quitté la tourelle et descendu l'échelle pour apporter son aide – saisirent Kirk par son gilet et le traînèrent à l'intérieur du bâtiment. Le crâne de Kirk balaya le sol en laissant dans la poussière une traînée de sang. De son côté, Knight monta à l'échelle, avec la ferme intention de remettre la mitrailleuse de tourelle en action.

Lorsqu'il parvint au sommet, il cala son épaule contre la crosse de la M240 et se redressa légèrement pour évaluer la situation. Dès qu'il passa la tête au sommet de la tourelle, des centaines de balles vinrent frapper le bouclier de protection, fragmentant la paroi d'acier et générant une éruption d'étincelles et de minuscules échardes de métal qui lui fouettèrent le visage à la manière d'une pelletée de sable.

Sidéré par l'intensité des tirs ennemis, Knight abandonna la tourelle et redescendit l'échelle à toute vitesse. Lorsqu'il atterrit en bas, il fut stoppé net par la vision des jambes de Kirk gisant sur le sol et par la voix paniquée de Davidson qui se servait de la radio récupérée dans le gilet de Kirk pour lancer un appel à l'aide.

AU POSTE MÉDICAL, Courville écoutait les échanges radio sur la fréquence Force Pro tout en jetant des coups d'œil par la porte. Il ne voyait à chaque fois qu'une myriade de feux de bouche illuminer le Zigzag ainsi que tout le versant de la Face Nord.

« Putain, ça craint vraiment dehors ! », lança Courville à Cordova, qui tenait encore à la main le téléphone de liaison avec le poste médical de Bostick – il avait voulu évoquer les multiples évacuations sanitaires à venir, mais la communication avait été coupée suite à la perte du générateur électrique.

Dès qu'ils entendirent sur la radio que quelqu'un avait été touché au bâtiment Shura et qu'il avait besoin d'aide, Cordova attrapa la trousse médicale d'urgence et la lança à Courville.

Courville, qui avait déjà ouvert la porte, l'attrapa à la volée et disparut dans la seconde. Il partit si vite qu'il ne songea même pas à emporter son arme.

Plutôt que de progresser avec prudence comme Knight, Gregory et Kirk l'avaient fait quelques minutes avant lui, Courville se lança tête la première

dans une course folle en direction du bâtiment Shura. Les balles vinrent cribler le sol autour de lui tandis qu'il courait à perdre haleine.

Lorsqu'il parvint à destination, il repéra Kirk, allongé sur le ventre dans l'axe de la porte d'entrée. Courville le bascula sur le dos et le secoua doucement par les épaules.

« Kirk ! Kirk !, hurla-t-il. Eh, mec, tu m'entends ? »

Kirk, les yeux fermés, ne répondit pas. La balle du sniper avait pénétré dans sa pommette sous l'œil gauche et traversé sa tête avant de ressortir à la base du crâne. Des petits débris de matière cérébrale baignaient dans la flaque de sang sombre qui s'était formée à côté de sa tête. Il saignait abondamment du nez, ainsi que de sa blessure à l'arrière du crâne. Malgré tout, il respirait toujours. Sa poitrine se soulevait par intermittence sous l'effet d'une courte respiration laborieuse et encombrée.

Kirk était toujours vivant.

La trousse d'urgence que Courville avait apportée était suffisamment fournie en équipements de premiers secours – pansements hémostatiques, pansements compressifs, seringues, canules de trachéotomie, etc. – pour établir un poste de soin improvisé à l'intérieur du bâtiment Shura. L'idée voulait qu'il soit plus facile de protéger nos blessés et nos médecins si nous les répartissions sur deux sites au lieu de tous les rassembler à l'intérieur du poste médical.

Mais ça, c'était la théorie. Il suffit en effet d'un regard à Courville pour comprendre que l'idée de réunir et de traiter des blessés dans cette pièce était absurde. Le plafond était en contreplaqué et présentait déjà de multiples impacts de balles. Compte tenu de la présence de l'ennemi sur les hauteurs environnantes et de sa capacité à tirer à travers le toit, il semblait évident qu'aucun patient ne serait à l'abri au centre de cette pièce.

Pire, maintenant que la mitrailleuse de tourelle protégeant le portail d'entrée avait été abandonnée, Courville avait conscience qu'il était désormais impossible de conserver et de défendre cette position. Il décida sur-le-champ qu'il n'y aurait pas de poste de soin improvisé et qu'il leur fallait au contraire ramener Kirk jusqu'au poste médical – ce qui signifiait refaire en sens inverse le parcours qu'il venait d'accomplir. Mais, cette fois-ci, lui et les trois autres hommes auraient à transporter sous le feu des balles ennemies le corps inerte d'un homme qui était le deuxième soldat le plus lourd de tout Keating.

Courville n’hésita pourtant pas une seconde.

« Hé, Davidson, est-ce que tu pourrais cavaler jusqu’au poste médical ?, lança-t-il tout en déroulant un gros rouleau de gaze et en commençant à bander le crâne de son patient. On va avoir besoin d’un brancard. »

PENDANT QUE DAVIDSON détalait en direction du poste médical, 180 mètres plus à l’est, j’essayais d’empêcher que nous ne subissions d’autres pertes.

Après avoir quitté le poste de commandement, j’avais eu pour premier objectif d’atteindre le Humvee de Koppes, le LRAS1, qui se trouvait toujours pris sous un incroyable déluge de feu depuis le Plongeoir. Il n’y avait qu’une vingtaine de mètres à parcourir. Une fois cette distance franchie, je m’étais rendu compte que Jones et Dannelley se trouvaient déjà là, accroupis devant le Humvee et occupés à décharger leur M240 en direction du Plongeoir.

C’était assez curieux.

L’avant du Humvee de Koppes était pointé vers le sud de manière à pouvoir tirer en direction du Plongeoir et de la Cascade, ce qui fait que Koppes avait le dos exposé à la Face Nord. Le boulot de Jones et de Dannelley aurait donc dû être de se placer *derrière* le Humvee afin de pouvoir effectuer un tir de suppression en direction des snipers ou des équipes RPG positionnées au nord qui, eux, auraient pu vouloir atteindre Koppes dans le dos.

Comme je n’allais pas tarder à l’apprendre, c’était exactement ce qu’ils avaient fait quand ils étaient arrivés près du Humvee. Mais les talibans, qui avaient parfaitement préparé leur coup, avaient attendu ce moment précis pour entrer en scène – trente secondes après que Jones et Dannelley s’étaient mis en position, ils avaient déclenché un barrage massif de tirs de roquettes et d’armes légères qui étaient venus labourer le sol tout autour d’eux.

« Putain, ça va pas le faire ! », s’était exclamé Dannelley, qui maniait la M240 tandis que Jones faisait office de pourvoyeur de bande. « Il faut qu’on bouge, *maintenant !* »

À peine avaient-ils gagné l’avant du Humvee pour reprendre leurs tirs, mais en direction de la Face Nord cette fois, qu’une roquette tirée du Plongeoir était venue s’abattre sur la position qu’ils venaient de quitter et y avait explosé. S’ils n’avaient pas bougé, ils auraient été réduits en bouillie.

Une demi-seconde plus tard, Jones, tournant les yeux en direction du nord-est, nota le sillage de fumée d'une autre roquette. Celle-ci se dirigeait droit sur une tour de garde située dans l'angle proche du camp de l'Armée nationale afghane, à moins d'une quinzaine de mètres de là.

Cette tour, une construction à base de planches de bois et de contreplaqué, se trouvait à près de 1,80 mètre de hauteur et avait tout l'air d'un belvédère brinquebalant. Perché à l'intérieur, le cul sur une chaise, il y avait en permanence l'un des nombreux soldats afghans dont l'apathie et l'indifférence avaient tant énervé Jones au cours des quatre mois précédents. Bizarrement, l'attitude de l'homme qui se trouvait alors en haut de cette tour n'avait pas semblé se modifier en dépit de l'assaut d'envergure auquel nous étions confrontés. Assis sur sa chaise, les yeux tranquillement rivés sur l'horizon sans prendre garde à la roquette qui fusait dans sa direction, il avait le genre de regard qui amena Jones à se demander s'il n'était pas complètement drogué.

Si c'était le cas, ce fut sans doute une bonne chose. Car quand la roquette vint frapper la tour de garde dans une explosion monstrueuse, toute la structure de bois, ainsi que le soldat à l'intérieur, furent pulvérisés.

Mais Jones n'assista pas à ce moment d'horreur car, une seconde plus tard, une autre roquette explosait directement devant lui, projetant un morceau de shrapnel dans sa jambe et un autre dans le casque de Dannelley.

Les deux hommes furent soufflés au sol, Jones se tordant de douleur et hurlant :

« Mon genou ! Mon genou ! »

« Gardez la tête baissée ! », gueula Koppes depuis sa tourelle, du haut de laquelle il tirait grenade après grenade en direction du Plongeoir tandis que des balles de snipers en provenance de la Face Nord venaient claquer à l'arrière de sa tourelle, avant de ricocher à l'intérieur de son bouclier de métal et de cribler ses mains de fragments de plomb incandescents.

C'est à ce moment-là que j'arrivai.

EN ME POSTANT sur le flanc ouest du capot du Humvee, je pus constater que ni Jones, ni Dannelley ne disposait de la moindre couverture. Et bien que Koppes fît tout son possible pour utiliser le lance-grenades Mark 19 au maximum de ses capacités, cela n'empêchait nullement les tirs ennemis de les prendre pour cibles. Il y avait tant de tirs de roquettes ou d'obus de B-10

qui s’abattaient sur eux depuis le Plongeoir que l’avant du Humvee disparaissait dans un nuage de poussière et de fumée.

Il s’en fallait d’une minute ou deux avant qu’ils ne se fassent tuer.

« Dannelley et toi, vous vous repliez vers les baraquements, *tout de suite !* », ordonnai-je à Jones, dont le genou le faisait souffrir, même s’il était toujours en un seul morceau. « Vous resterez là-bas en attendant qu’on comprenne un peu mieux ce qui se passe et que je décide de l’endroit où vous poster ensuite ! »

Ils attrapèrent leur mitrailleuse et filèrent, mais, alors même qu’ils longeaient le baraquement de la section Bleue, un nouveau tir de RPG précipita un morceau de toit directement sur la tête de Jones, qui s’effondra à nouveau.

« Jones ! », hurla Koppes, qui, assistant à la scène du coin de l’œil, crut cette fois-ci que Jones avait eu son compte. Une seconde plus tard cependant, Jonesie s’était relevé et continuait à boiter dans le sillage de Dannelley en empruntant une petite tranchée qui courait le long de la façade nord du baraquement de la section Bleue.

Renvoyer Jones et Dannelley vers les baraquements semblait être la meilleure chose à faire. J’estimais que, si notre périmètre devait être infiltré par l’ennemi, cette infiltration se produirait probablement sur notre flanc ouest, du côté du portail d’entrée ou du côté de notre Humvee le plus éloigné, là où, comme je pouvais l’entendre, Larson continuait à sulfater tout seul avec sa mitrailleuse 12,7 mm. Si une telle infiltration avait lieu, il fallait envoyer tous nos hommes en réserve défendre ce secteur, y compris Jones et Dannelley. Cela signifiait cependant que j’allais devoir laisser Koppes se débrouiller tout seul, ce qui n’était pas une pensée très plaisante au milieu d’un tel combat.

Mais, au cours d’une bataille, il arrive parfois que vous n’ayez d’autre choix que de prendre des décisions détestables.

Avant que je ne rejoigne Jones et Dannelley à mon tour, je rappelai à Koppes qu’il ne se trouvait qu’à une dizaine de mètres du poste de commandement, et que les gars à l’intérieur du baraquement de la section Bleue étaient encore plus proches. Je lui confirmai encore que son Humvee était rempli de munitions et qu’il disposait d’une bâche de kevlar à l’arrière de sa tourelle pour le protéger des tirs qui viendraient le frapper dans le dos. Enfin, je lui indiquai que les soldats de l’Armée nationale afghane tenaient

toujours le flanc est du camp et qu'il avait donc des forces amies dans le secteur.

« Désolé d'avoir dû renvoyer ton binôme mitrailleuse », lui dis-je en le regardant une dernière fois dans sa tourelle avant de m'élancer à mon tour vers le baraquement de la section Rouge.

Tandis que je repartais au pas de course, j'entendis Jim Stanley annoncer sur la radio à l'attention de Courville qu'un brancard était en route vers le bâtiment Shura afin de rapatrier Kirk.

À L'INSTANT MÊME où les gars avaient appris que Kirk avait besoin d'aide, plusieurs d'entre eux, dont Stanley, Raz et Francis, avaient convergé vers le poste médical dans l'intention de former une équipe de porteurs et d'effectuer une percée vers le bâtiment Shura.

Une fois sur place, après que Davidson eut étendu le brancard à côté de Kirk, Courville et Raz commencèrent à découper ses affaires en ne lui laissant sur le corps que son T-shirt et son caleçon. Ils le débarrassèrent de ses bottes, de son gilet de combat, de ses plaques balistiques, et déposèrent ses équipements à côté de ses armes et de son casque, qu'il avait perdu après avoir été touché en pleine tête.

Tandis qu'ils s'occupaient de Kirk, l'ennemi continuait de frapper le bâtiment Shura sans relâche, pilonnant ses murs à coups de roquettes et de tirs d'armes légères, détruisant un peu plus le toit à chaque minute. Les impacts des tirs ébranlaient tant les murs qu'ils dégageaient une quantité de poussière impressionnante, ce qui rendait l'air presque irrespirable.

L'une des règles non écrites du combat veut que l'on ne pleure pas les morts ou les blessés avant que la bataille ne soit achevée. Aussi, tandis que Courville et ses camarades achevaient leurs préparatifs, aucun d'entre eux ne fit de pause pour exprimer sa rage ou son incrédulité à l'idée que Josh Kirk, l'un des soldats les plus coriaces et les plus intrépides qu'ils aient jamais connus – un homme que tous ceux qui avaient servi à ses côtés pensaient indestructible – puisse être ainsi à l'agonie, baignant dans son propre sang.

Et pourtant Raz, égal à lui-même – à savoir un homme aussi brutal que doué d'une grande capacité d'empathie, un mélange que nous trouvions à la fois curieux et attachant – s'autorisa quelques secondes de réflexion qui se résumèrent pour l'essentiel à un vœu.

Le vœu que le salopard qui avait logé une balle dans le crâne de Kirk, et qui se trouvait probablement toujours planqué quelque part sur la Face Nord, l'ait tué sur le coup afin que ceux qui l'aimaient et l'appréciaient le plus n'aient pas à le voir agoniser tandis qu'ils soulevaient son corps pour le placer sur un brancard, en laissant derrière lui dans la poussière des morceaux de sa cervelle.

LORSQU'ILS EURENT achevé de préparer le blessé et de l'installer sur son brancard, Raz et Francis sortirent et gagnèrent un point d'observation qui avait été abandonné par les gardes de sécurité afghans le long du mur Hesco afin d'appliquer un tir de couverture. Les autres hommes empoignèrent aussitôt les montants du brancard et franchirent la porte du bâtiment Shura en emportant Kirk avec eux.

Chercher à zigzaguer ou à tenter quoi que ce soit sortant de l'ordinaire lorsque vous courez en portant un brancard n'est généralement pas une très bonne idée. À vrai dire, c'est même un excellent moyen de faire tomber votre blessé. Vous éprouvez plutôt le désir d'anticiper la ligne droite qui sera la plus courte pour atteindre votre destination, puis de courir comme un dératé. Ce qui est exactement ce qu'ils firent.

Quatre hommes encadraient le brancard, et tandis qu'ils fonçaient vers le poste médical, les balles ennemies ne cessèrent de frapper les murs Hesco autour d'eux ou de provoquer de petites éruptions de poussière à leurs pieds.

Courville, qui se maudissait d'avoir oublié son arme, tenait l'une des poignées avant. Il répéta tout au long de sa course folle une petite prière monosyllabique qu'il avait composée dans l'instant, avec l'espoir qu'elle les protégerait tous. Elle se récitait ainsi :

Merde-merde.

Le corps de Kirk était placé de telle sorte que son visage ensanglanté reposait à l'avant du brancard. Bien que son corps fût totalement inerte, les soubresauts du brancard amenèrent ses bras et ses jambes à pendre dans le vide sur les côtés et à tressauter furieusement quand les porteurs firent une

brusque embardée sur la gauche avant de passer devant le dépôt de munitions, puis de tourner à droite devant la boutique de John Deere et de poursuivre en ligne droite en longeant un mur Hesco sur leur gauche – pour venir finalement buter sur le tractopelle abandonné.

Le Bobcat bloquant le passage, celui-ci se révéla trop étroit pour permettre à deux hommes de s'y engouffrer de front. Knight, qui tenait la poignée avant droite, fut obligé de lâcher en pleine course, et le corps de Kirk faillit glisser à terre.

Stanley réussit cependant à rattraper de justesse la poignée et à poursuivre la course endiablée sur tout le reste du parcours : devant la porte ouest du baraquement de la section Rouge, devant le « café », et jusqu'à la porte d'entrée du poste médical.

LE FAIT QU'UNE DEMI-DOUZAINE de blessés se trouve déjà à l'entrée du poste médical et une autre demi-douzaine à l'intérieur quand Kirk et ses porteurs arrivèrent illustrait assez bien la tournure qu'avait prise la bataille en l'espace de quelques minutes.

Doc Cordova traitait déjà plusieurs soldats afghans ainsi qu'une poignée de soldats américains qui avaient tous été blessés, frappés à des degrés divers par balle ou par shrapnel au visage, à l'abdomen, au torse ou aux membres. Le nombre de blessés était en lui-même impressionnant, mais ce qui choqua Courville encore plus, ce fut de constater que tous ceux qui n'étaient pas allongés au sol semblaient être accroupis.

« Mais qu'est-ce qui vous arrive, les mecs ? ! », s'exclama-t-il alors que les porteurs faisaient entrer le brancard de Kirk.

« On vient de se faire matraquer, expliqua Cody Floyd, l'infirmier de la section Bleue. Je me suis pris un éclat dans l'aisselle. Stone a la jambe bien amochée, et Hobbs s'est pris du shrapnel dans le cou et dans la poitrine, et il a même réussi à se faire plomber l'oreille. » (Andrew Stone était l'un des mécaniciens tandis que le sergent Jeffrey Hobbs était l'infirmier de la section de commandement.)

Il s'avéra que, peu après que Courville se fut élancé vers le bâtiment Shura, une roquette était venue s'écraser dans le chambranle de la porte du poste médical, projetant une pluie de shrapnel à l'intérieur. Bien que toute l'équipe médicale eût été touchée, à l'exception de Cordova, aucun d'entre eux n'avait été sérieusement blessé – ce qui était assez incroyable étant

donné qu’un morceau de roquette avait frappé le gilet de combat de Stone avec suffisamment de puissance pour briser net deux de ses chargeurs.

Tout en aidant à installer Kirk au centre de la pièce afin de commencer à le traiter, Courville réalisa que le souffle de la roquette avait été essentiellement dirigé vers la caisse de munitions métallique sur laquelle il avait l’habitude de s’asseoir chaque fois qu’il attendait de réceptionner les blessés d’un accrochage. Cette constatation lui fit froid dans le dos. S’il était resté à sa place habituelle, il aurait certainement été soufflé par l’explosion de la roquette.

Kirk lui avait très probablement sauvé la vie.

Il était temps de lui prouver sa reconnaissance.

En effectuant son examen initial, Cordova se rendit compte que la balle avait provoqué de multiples fractures sur tout le côté droit à la base du crâne de Kirk. En raison de la roquette qui avait explosé contre le mur du bâtiment Shura, Kirk avait également reçu de multiples impacts métalliques sur le bras droit et le flanc droit. Son cerveau n’était plus assez oxygéné, il souffrait de détresse respiratoire, ce qui obligeait à pallier l’insuffisance de ses poumons en le ventilant artificiellement à l’aide d’un masque facial. Enfin, constata Cordova, Kirk saignait comme un porc qu’on aurait égorgé.

Tandis que Courville s’efforçait de stopper les hémorragies, Cordova essaya de poser une perfusion en intraveineuse. Après plusieurs tentatives, il décida d’utiliser un appareil baptisé FAST1, un dispositif conçu pour permettre un accès vasculaire et administrer des liquides vitaux directement par le sternum.

Le FAST1, qui ressemble à une petite lampe torche, est muni de dix aiguilles qui dépassent de son embout. Quand l’embout est enfoncé dans le corps du patient, l’aiguille centrale s’enfonce jusque dans la moelle osseuse du sternum. Il s’agit d’un dispositif de perfusion intra-osseuse relativement brutal, mais une fois que Cordova eut procédé à l’opération, les médecins purent commencer à alimenter le corps de Kirk en solutions salines, substituts plasmatiques et autres fluides. Ils l’intubèrent ensuite afin de pouvoir l’oxygéner, puis ils entamèrent des massages thoraciques afin d’aider le sang à circuler.

Tandis que les médecins déployaient tous leurs efforts, les yeux de Kirk, qui s’étaient ouverts, demeurèrent vitreux et fixés sur le plafond, ses poumons continuant à fonctionner laborieusement.

Courville n’eut pas le temps de poursuivre les soins avec Cordova car, déjà, de nombreux autres blessés franchissaient le seuil du poste médical.

Il s’agissait pour la très grande majorité d’Afghans, dont un ou deux souffraient de blessures horribles, le plus grièvement blessé étant un soldat qui avait perdu ses yeux. Il paraissait avoir été frappé en plein visage par l’explosion d’une roquette ou d’une grenade. Son globe oculaire droit pendait de son orbite, retenu par un nerf blanchâtre. Le deuxième œil avait été perforé et son contenu, une matière gélatineuse et transparente, maculait désormais la joue de l’homme.

En dépit de toutes les atrocités dont il avait été témoin en Irak, Courville n’avait jamais vu une telle chose. Il n’essaya même pas de remettre le globe oculaire dans son orbite, décidant plutôt de le recueillir délicatement dans un bandage avant de panser le visage de l’homme avec de la gaze.

Alors qu’il achevait cette tâche, de nouveaux Afghans se présentèrent au poste médical – des hommes qui, à la différence de celui qui avait perdu la vue, ne paraissaient souffrir que de blessures superficielles ou faisaient semblant d’avoir été durement touchés. Leur objectif, apparemment, consistait plutôt à trouver refuge dans le poste pour rester à bonne distance de l’ennemi.

Courville et le reste de l’équipe ne pouvaient imaginer que cet afflux d’Afghans terrorisés avait été précipité par la débâcle de nos alliés sur deux fronts défensifs, à l’opposé l’un de l’autre. Ils ne pouvaient pas savoir non plus que cette débâcle, en plus d’avoir incité les soldats à courir se réfugier dans le poste médical, avait fait détaler deux autres groupes de soldats à travers le camp, dans deux directions opposées.

Ces deux troupeaux terrorisés allaient maintenant se croiser sous les yeux de Zach Koppes, qui se retrouvait absolument seul depuis que je lui avais retiré son binôme d’appui mitrailleuse.

LE MATIN DE L’ATTAQUE, Keating comptait trente-six soldats de l’Armée nationale afghane, dont un sergent-chef faisant office de chef de section. Cependant, la destruction de la tour de garde de l’ANA par une roquette ennemie, sous les yeux de Jones, avait marqué la fin des hostilités pour tous ces hommes. Ils avaient aussitôt abandonné le combat et déserté leur poste sur le flanc est du camp.

Nous n’apprendrions que bien plus tard qu’un certain nombre de ces soldats – entre dix et quinze – s’étaient débarrassés de leurs armes avant de

fuir à travers une brèche du réseau de fil de fer barbelé *en direction* de leurs assaillants, sans doute dans l'espoir de se rendre. La plupart d'entre eux furent exécutés sur-le-champ, mais quelques-uns furent faits prisonniers ou parvinrent à disparaître entre les arbres. Parallèlement, un autre groupe assez important tourna casaque et commença à s'enfuir en direction du centre du camp afin de trouver refuge dans l'abri qui leur semblerait le plus accueillant : les baraquements, le poste médical ou le poste de commandement.

Dans le même temps, les gardes de sécurité afghans qui étaient responsables de la protection du portail d'entrée, de l'autre côté du camp, abandonnèrent eux aussi leur poste et se débandèrent de la même manière. Tandis qu'une poignée de ces hommes se réfugiait dans des bâtiments sur le flanc ouest de l'avant-poste – la mosquée, les latrines, les douches –, la majorité décida de se carapater en direction du campement de l'ANA, sans imaginer une seule seconde que tout ce secteur venait de s'effondrer.

Ni l'un ni l'autre de ces sauve-qui-peut ne nous surprit particulièrement, mes hommes et moi. Aucun d'entre nous n'avait jamais pensé que les soldats de l'ANA ou les gardes de sécurité afghans possédaient la volonté ou la capacité de tenir et de défendre des positions. Mais nous n'aurions jamais imaginé qu'ils prendraient tous la poudre d'escampette en même temps, puis qu'ils commenceraient à courir les uns vers les autres – l'objet du spectacle qui était justement en train de se dérouler sous les yeux ébahis de Koppes.

Ces deux groupes d'Afghans – les soldats s'enfuyant du secteur est et les gardes de sécurité se carapatant depuis l'ouest – convergèrent à quelques mètres de son Humvee, se croisèrent…

… et poursuivirent leur folle cavalcade.

Ce fut l'une des choses les plus étranges dont Koppes fut jamais témoin. Aucun des deux groupes de soldats ne sembla exercer la moindre influence sur l'autre. Les deux hordes d'hommes se croisèrent à la manière de troupeaux de bétail cavalant dans des directions opposées, chacun des deux étant convaincu qu'il fuyait le danger et se dirigeait vers un endroit plus sûr.

En assistant à cet étrange chassé-croisé, Koppes réalisa deux choses : que tout le secteur est du camp était désormais dépourvu de défenseur, et que la défense de tout ce secteur lui incombait donc plus ou moins à lui seul et à son Mark 19.

Il n’y avait personne d’autre.

Aussi difficile que cela puisse s’annoncer, Koppes n’en fut pas moins perturbé également par ce qui semblait se dérouler au sein du compound déserté de l’ANA qui se trouvait sur sa gauche.

La demi-douzaine de baraquements situés à l’intérieur de ce compound avaient déjà absorbé de monstrueuses frappes de RPG et d’obus de canons sans recul en provenance du Plongeoir. La plupart de ces bâtiments, proches les uns des autres et séparés seulement par une étroite allée, étaient faits de contreplaqué et de planches de piètre qualité. Les obus qui s’étaient abattus sur ce dédale de bâtiments semblaient avoir fait naître plusieurs foyers dont les flammes commençaient déjà à lécher avec voracité tout ce qui était en bois ou en toile. (Selon un rapport publié après la bataille, les assaillants firent usage d’obus incendiaires dans le but effectivement de faire brûler Keating.)

Ce n’était pas un incendie de grande ampleur, du moins pas encore. Mais il gagnait en férocité – et les flammes semblaient se rapprocher de Koppes.

QUANT À MOI, après avoir quitté Koppes, je me dirigeai tout droit vers les baraquements de la section Rouge car j’avais entendu sur la radio que le pronostic vital de Kirk était engagé. Je savais qu’il me faudrait fournir son groupe sanguin avant de pouvoir demander une évacuation sanitaire qui le verrait partir pour l’hôpital militaire de Bagram, le seul endroit où ses blessures pourraient être traitées.

Tout en courant dans l’allée entre le Humvee et les baraquements, je fis des virages désordonnés à gauche et à droite dans l’espoir de désorienter les ennemis qui voudraient me prendre pour cible.

Durant tout ce temps, je ne cessai d’entendre sur la radio les échanges entre Bundermann et Gallegos, ce dernier s’apprêtant désormais à tenter une percée depuis les latrines afin d’aller appuyer Larson.

« On a besoin de mortiers, de soutien aérien, de n’importe quoi !, hurlait Gallegos sur les ondes – sinon on va tous crever ! »

Gallegos était le genre de type à ne jamais perdre son sang-froid. Son attitude ne pouvait donc signifier qu’une seule chose.

Mon meilleur ami, Brad Larson, qui se trouvait toujours absolument seul dans la plus vulnérable de toutes les positions du champ de bataille, devait être dans une sacrée merde.

1. Lance-grenades qui se charge par la culasse et qui est généralement monté sous le canon d’un fusil d’assaut.

Chapitre 9

La chance

À CETTE HEURE, Larson aurait dû être mort, tué plusieurs fois. Mais, contre toute probabilité, il avait réussi à survivre aux tirs des mitrailleuses et à ceux des snipers, à au moins un tir direct de roquette et, encore plus étonnant, à l'exercice périlleux consistant à recharger à deux reprises sa 12,7 mm. Mais, tandis qu'il entamait sa troisième et dernière bande de munitions, les choses semblèrent encore empirer.

Nos mortiers ne donnaient toujours aucun signe de vie, mais les tirs ennemis, eux, s'intensifiaient tout en gagnant en précision. Ces deux éléments combinés incitaient Larson à penser que sa chance avait sans doute tourné et que l'affaire n'allait plus tarder à être pliée, lorsque deux événements se produisirent qui l'amenèrent à reconsidérer la question.

En premier lieu, Mace fit son apparition. Et, vingt secondes plus tard, Gallegos se pointa à son tour.

L'avant du Humvee était protégé par un mur de sacs plastiques gris et bleus remplis de sable empilés sur une hauteur de 1,20 mètre. Une mitrailleuse M240 montée sur un piquet d'acier, comme celle de la fosse à mortiers, était positionnée entre cette muraille de sacs et le capot du Humvee. Dès que Mace arriva, encore essoufflé par sa course depuis les latrines, il se saisit de la mitrailleuse et actionna la culasse afin de l'armer, prêt à ouvrir le feu, lorsque soudain Gallegos, qui avait plus d'ancienneté que lui, le poussa sur le côté pour lui piquer sa place.

En observant par-dessus le mur de sacs de sable, Gallegos disposait désormais d'un panorama direct sur le village d'Urmul, où il distinguait des dizaines et des dizaines de feux de bouche provenant du sommet de la mosquée et de l'école, ainsi que de plusieurs fenêtres ou portes de

différentes habitations situées en lisière du village. Bien que Larson eut déjà commencé à arroser le village depuis une bonne dizaine de minutes, Gallegos hésita quelques instants avant d'ouvrir le feu en direction de ce qu'il présumait être les habitants – des civils afghans – sans autorisation formelle de Bundermann.

« On se fait tirer dessus depuis le village, hurla-t-il dans sa radio Icom, est-ce que j'ai l'autorisation de riposter ?

– Bien sûr, répondit Bundermann. Vous pouvez les allumer. »

Le feu vert reçu, Gallegos commença à vider sa bande de trois cents munitions sur le village d'Urmul. Mace se rabattit sur son fusil d'assaut M4 pour rafaler en direction des combattants ennemis qui s'étaient regroupés à l'intérieur du bâtiment de la Police nationale afghane, au pied du village et en face de notre zone de poser hélicoptère.

Le fait d'ajouter deux nouveaux calibres à la défense de cette position ne fut pas négligeable. En raison de leur puissance de feu accrue, Larson put concentrer ses tirs de manière plus efficace sur les tireurs RPG ou sur les servants de mitrailleuses ennemis. Mais, avec moins de deux mille munitions pour la M240, Gallegos savait qu'il ne pourrait tenir sa cadence de tir plus de quatre minutes supplémentaires, tandis que les sept chargeurs de trente munitions de Mace ne lui permettraient pas de durer plus longtemps. Après ce délai, leurs armes redeviendraient muettes.

« On a besoin de munitions, *maintenant !*, gueula-t-il dans sa radio. Et *je déconne pas* ! »

Tandis qu'il braillait dans la radio, une succession d'explosions se fit entendre en arrière plan sonore. Un pilonnage aussi soutenu qu'effrayant.

BIEN QU'IL Y EÛT PLUSIEURS caisses de munitions réparties dans différents bâtiments de Keating, l'essentiel de notre stock se trouvait à l'abri dans notre dépôt de munitions, ou « point de ravitaillement en munitions », le PRM. Il s'agissait de deux structures, toutes deux situées sur le côté est du bâtiment Shura. Elles avaient été érigées à partir de gabions Hesco et aménagées en rectangles d'environ 3,60 mètres de profondeur sur 6 mètres de largeur. Les deux dépôts étaient protégés par un toit fait de poutres épaisses et de planches de contreplaqué recouvertes par 1 mètre à 1,20 mètre d'épaisseur de sacs de sable, le tout coiffé d'une bâche bleue à des fins d'étanchéité.

Le dépôt côté nord abritait toutes les caisses de munitions plutôt stables et peu susceptibles d'exploser. Cela incluait toutes les munitions pour les mitrailleuses, ainsi que les munitions des fusils d'assaut ou des armes de poing. Les munitions les plus volatiles – grenades, lance-roquettes AT4 et mines claymore, ainsi que tout notre stock d'explosifs TNT ou C4 – était abrité dans le dépôt voisin. Dans chacun d'eux, les caisses de munitions ou d'explosifs étaient empilées à hauteur d'épaule sur des palettes de bois qui couraient contre chaque mur de gabions, avec un passage permettant de circuler entre eux.

Ces deux structures de gabions servaient d'une certaine manière de pièce maîtresse à la défense de Keating car elles contenaient tout ce qui pourrait nous permettre de poursuivre le combat. Pour peu qu'elles tombent entre les mains de l'ennemi, nos armes seraient réduites au silence. La bataille se transformerait alors en une succession de combats rapprochés tandis que les talibans progresseraient d'un bâtiment à l'autre en nous flinguant à bout portant jusqu'à ce qu'il n'y ait plus aucun survivant dans nos rangs.

Lorsque les appels radio pour des ravitaillements en munitions commencèrent à pleuvoir des différents postes de combat sur le périmètre de défense, les chefs de la section Bleue rassemblèrent leurs hommes afin de former une escouade dont la mission était de gagner le dépôt de munitions, récupérer tout ce sur quoi ils pourraient mettre la main, puis dispatcher ces munitions auprès des différents postes de combat qui avaient besoin d'être ravitaillés.

Le sergent Eric Harder et le sergent John Francis se trouvaient à la tête de cette escouade qui comptait sept personnes, eux compris. Et à la seconde même où ils s'élancèrent de la porte ouest du baraquement de la section Bleue, ils se firent accrocher de toutes parts, aussi bien par des tirs d'armes légères que par des tirs de roquettes.

Harder se trouvait en tête de colonne, suivi par Francis et le reste des hommes. Ils avalèrent rapidement la distance et, comme une bonne portion de leur trajet était en partie dissimulée par le feuillages des arbres ou des filets de camouflage suspendus entre les bâtiments, ils ne furent pas directement touchés – en tout cas pas jusqu'à ce qu'ils fassent une première pause, entre le poste de commandement et le baraquement de la section Rouge.

Alors que Harder jetait un coup d'œil à l'angle d'un mur Hesco pour confirmer que le reste de la route était dégagée, une roquette vint exploser

juste devant lui.

Si le blast de l'explosion fut suffisant pour le jeter au sol, il échappa miraculeusement aux projections de shrapnel. Francis l'aida à se relever et, tous ensemble, ils parcoururent les vingt-cinq derniers mètres avant de se regrouper en colonne contre le mur Hesco qui traversait le camp. Là, ils tombèrent sur Ty Carter, un soldat de la section Bleue qui venait d'arriver quelques secondes plus tôt et qui se préparait à pénétrer dans le dépôt de munitions côté sud.

Les deux dépôts disposaient d'une porte en contreplaqué dont les dormants étaient intégrés dans les murs Hesco. Chacune de ces portes était équipée d'une poignée de bois rudimentaire et d'un petit fermoir métallique dans lequel pouvait être glissé un cadenas. Ces portes étaient restées déverrouillées pendant l'essentiel de notre déploiement à Keating mais, quelques jours plus tôt, l'adjudant-chef Burton avait ordonné qu'elles soient désormais fermées à clé afin d'y rassembler toutes les armes du camp en vue de son prochain démantèlement. Cette mesure n'avait pas été très bien accueillie – et les raisons de ce dissentiment devinrent évidentes lorsque Harder et Francis atteignirent le dépôt de munitions.

Aucun d'entre eux n'avait songé à apporter les clés, qui étaient conservées au poste de commandement.

Heureusement, les poignées et les fermoirs métalliques étaient suffisamment fragiles pour que Harder n'éprouve aucune difficulté à ouvrir les portes à mains nues.

Mais, alors qu'il venait d'arracher le cadenas de la porte du dépôt nord, une nouvelle roquette vint exploser contre le mur Hesco derrière lui, projetant Francis contre le mur du dépôt tout en soufflant Harder à travers l'ouverture de la porte et en lui criblant la jambe de shrapnel au passage.

Légèrement sonnés, les deux hommes reprirent leurs esprits et se mirent à ouvrir plusieurs caisses de munitions les unes après les autres avant d'en distribuer le contenu aux hommes qui attendaient derrière eux. Avec l'ordre de retourner au baraquement de la section Bleue après avoir achevé sa livraison, chacun de ces soldats fut informé de ce qu'il devait distribuer et à qui :

Tiens, voilà deux mille 7,62 pour la Mark 48. Amène ça au bâtiment Shura. Go !

Voici une caisse de grenades pour le Mark 19 de Koppes. Apporte ça au LRAS2, tout de suite !

Carter, voici des bandes de munitions 7,62 pour la M240. Amène-moi ça à Gallegos. GO-GO-GO !

Leur distribution terminée, Francis et Harder refirent en sens inverse le trajet au pas de course vers les baraquements. Une fois de plus, ils se retrouvèrent pris pour cible par des tirs ennemis durant tout leur parcours.

Même si aucun des deux hommes ne fut touché, les balles vinrent frapper si près de leurs pieds qu'ils eurent la conviction que l'ennemi avait pris bonne note de leur itinéraire initial pour anticiper leur progression sur le chemin du retour. La prochaine fois qu'il leur faudrait se rendre au dépôt de munitions ou aux Humvee, ils pourraient très bien ne pas avoir autant de chance.

Si mauvaise que fût la situation au centre du camp, les choses étaient pires encore du côté du LRAS2.

L'UNE DES BIZARRERIES de la mitrailleuse 12,7 mm de Larson venait de ce qu'elle n'était pas fixée de manière sécurisée à la tourelle de son Humvee. L'arme reposait à l'intérieur d'un étrier métallique, lui-même fiché dans un trou percé dans la tourelle par une tige de 5 centimètres de longueur. Alors que Larson attaquait les cinq dernières munitions de sa troisième bande, les inconvénients de cette fixation lui sautèrent aux yeux quand une roquette parfaitement ajustée venant d'Urmul vint frapper le mur de sacs de sable à l'avant de son véhicule – la roquette explosa avec assez de puissance pour soulever l'arme de 40 kg et la sortir de son étrier tout en endommageant le plateau et le couloir d'alimentation.

En guise de bonus, cette même roquette cribla d'échardes d'acier l'aisselle droite de Larson.

À ce stade de la bataille, les snipers talibans se concentraient tant sur Larson qu'il lui était impossible de se pencher hors de sa tourelle pour déloger la mitrailleuse désormais coincée dans le bouclier d'acier. Alors qu'il jetait un dernier coup d'œil en direction de son arme avant de retourner se planquer à l'intérieur du Humvee, il vit la balle d'un sniper venir frapper l'une de ses cinq dernières munitions de bande et la briser.

Larson se laissa glisser de la tourelle pour prendre place sur le siège conducteur du LRAS2, avec le sentiment d'avoir reçu un formidable coup de poing dans le ventre. La perte de la mitrailleuse 12,7 mm lui semblait être un véritable coup dur, peut-être même quelque chose qui allait changer la donne. Mais en ce qui le concernait, ce n'était cependant que le début des emmerdes.

Gallegos, qui se trouvait toujours devant le LRAS2 à faire rafaler la M240 sans grands résultats, se retrouva alors la cible principale des snipers, des mitrailleuses et des lance-roquettes ennemis disséminés aussi bien dans le village que dans le secteur de la Cascade ou derrière le Rocher RPG. Tous concentrèrent leurs tirs sur lui. L'intensité des tirs ne cessa de s'accroître, puis des balles tirées par des fusils de snipers ou des AK-47 vinrent bientôt crever les sacs de sable qui les protégeaient, lui et sa M240. Une de ces balles ne tarda pas à frapper la M240 de plein fouet, brisant son plateau d'alimentation et sa poignée pistolet et la rendant hors d'usage – dès lors, Gallegos et Mace n'eurent d'autre choix que d'abandonner leur position à l'avant du LRAS2 et de rejoindre Larson à l'intérieur du véhicule.

Le LRAS2 ayant désormais perdu ses deux principaux systèmes d'armement, les hommes réfugiés à l'intérieur ne disposaient plus que de leurs fusils d'assaut pour se défendre.

Ils essayèrent donc de s'en servir. Ils abaissèrent les vitres de quelques centimètres, juste assez pour y glisser les canons de leurs M4 et prendre pour cible leurs assaillants. Mais lorsque les snipers ennemis comprirent ce qui était en train de se passer, ils commencèrent à viser ces quelques centimètres d'ouverture au sommet des vitres, obligeant aussitôt les trois hommes à les remonter précipitamment. Les snipers talibans continuèrent ensuite à marteler de leurs balles les vitres blindées. Les balles de 7,62 mm de leurs fusils Dragunov n'arrivaient pas à pénétrer dans le verre blindé de plus de 7 centimètres d'épaisseur, mais elles y firent des marques de la taille d'une balle de base-ball ainsi que des dizaines de fissures étoilées qui empêchèrent bientôt de voir à travers.

« Putain, il y en a un paquet dehors ! », s'inquiéta Gallegos.

Alors qu'ils tâchaient d'analyser ce qui se passait et réfléchissaient à ce qu'il convenait de faire, la porte avant droite côté passager s'ouvrit brusquement pour laisser apparaître Ty Carter, qui venait de faire un sprint

de 75 mètres depuis le dépôt de munitions afin d'apporter deux caisses de munitions de 7,62 mm pour la M240 désormais inutilisable.

« J'ai vos munitions !, annonça Carter, surpris de voir que personne n'opérait les mitrailleuses à l'extérieur.

– Soit tu rentres et tu fermes la portière, soit tu te casses ! », gueula Gallegos.

Pendant que Carter entrait dans le véhicule et refermait la portière derrière lui, Larson lui demanda s'il avait des munitions pour sa M4. Carter se démunit de quelques chargeurs de rab pour les lui donner, puis la portière s'ouvrit à nouveau.

Cette fois, c'était Vernon Martin, un sergent faisant office de chef mécanicien qui était rattaché à la section de commandement. Il était responsable de tout le parc véhicules du camp de Keating.

« J'ai entendu dire que vous aviez besoin de munitions ?, demanda Martin.

– Tu entres ou tu te casses ! », gueula à nouveau Gallegos.

Martin leur passa les caisses de munitions qu'il avait apportées avec lui, puis il grimpa sur Carter afin d'aller se tasser sur la plate-forme mitrailleur au centre de l'habitacle, sous la trappe qui n'avait pu être fermée en raison de la mitrailleuse de 12,7 mm coincée dans le bouclier de la tourelle.

Mace était en train de distribuer les chargeurs de M4 de Martin aux uns et aux autres lorsqu'une roquette frappa directement l'intérieur de la tourelle, entraînant une pluie de flammes et d'acier à travers la trappe restée ouverte. Martin en fut la principale victime : des morceaux d'acier chauffés à blanc lui criblèrent les jambes et les hanches en de multiples endroits.

Tandis que Martin hurlait de douleur, Gallegos se saisit du micro de bord qui contrôlait toutes les communications du LRAS2 afin de faire savoir à Bundermann que le poste de défense principal de tout le secteur ouest de Keating avait été réduit au silence et que les hommes à bord du véhicule constituaient désormais des cibles de choix.

LA MITRAILLEUSE LOURDE du LRAS2 était désormais hors d'usage, mais les trois autres Humvee étaient toujours engagés dans le combat. Cependant les trois hommes à leur bord – Faulkner, Koppes et Hardt – n'allaient pas tarder à être à court de munitions et ils lançaient maintenant des appels désespérés à la radio pour être réapprovisionnés. Les chefs de la section

Bleue comprirent que leurs hommes, qui venaient tout juste de revenir aux baraquements, devaient déjà effectuer une nouvelle percée en direction des dépôts de munitions. Harder et Francis commencèrent donc à former une nouvelle équipe.

Les premiers à gicler du baraquement furent deux jeunes soldats, Michael Scusa, suivi de Jeremy Frunk.

Comme c'était le cas avec de nombreux jeunes soldats de la section Bleue qui avaient passé le premier mois et demi de leur déploiement sur Fritsche, je ne savais pas grand-chose de Scusa, à l'exception des quelques remarques qu'avaient faites mes propres hommes. Mais s'il y avait une chose que je savais, c'est que Scusa était aux antipodes de l'image du guerrier que l'on se fait habituellement.

En raison de ses grosses lunettes et de son sourire enfantin, plusieurs de mes gars trouvaient qu'il ressemblait à l'un des acteurs du film *Les Tronches* – même si Koppes, qui avait généralement un avis tranché sur ce genre de question, prétendait qu'il était plutôt le sosie de Ralphie Parker, le gamin de neuf ans cinglé du film *A Christmas Story*.

Quoi qu'il en soit, tout le monde s'accordait sur deux choses, à savoir que Scusa adorait sa femme et que rien ne pouvait l'empêcher de parler de son fils. Peu importait qu'il soit de garde, qu'il fasse la queue au mess ou qu'il soit de corvée de chiottes à brûler de la merde dans les barils, vous pouviez être certain qu'il ne vous épargnerait aucun détail de la vie de son petit garçon si d'aventure vous vous trouviez à côté de lui. Le nombre de siestes que son gamin faisait chaque jour. La distance sur laquelle il avait réussi à crapahuter à quatre pattes. Ce qu'il avait mangé au petit déjeuner chaque matin depuis le mardi précédent. Ces rabâchages étaient devenus si pénibles que plusieurs des gars avaient commencé à faire des blagues dans son dos, et parfois même en face de lui. Mais le fait que ces taquineries ne soient jamais méchantes ni cruelles, même si elles pouvaient parfois s'avérer vulgaires, montrait bien ce que nous pensions réellement de lui. Contrairement au reste d'entre nous, il semblait trop gentil pour ce genre de vilenie.

Michael Scusa

En dépit de cette gentillesse, Scusa était un soldat compétent, raison pour laquelle il n'hésita pas une seconde lorsque Hill lui donna l'ordre de sortir par la porte ouest du baraquement et de foncer jusqu'au dépôt de munitions pour un nouveau ravitaillement.

Il se mit à courir dès l'instant où il franchit la porte, et il courut si vite qu'il eut le temps de faire cinq enjambées dans l'allée avant qu'un sniper taliban planqué quelque part sur la Face Nord, qui avait probablement la porte du baraquement dans son réticule, ne réussisse à le faucher. Cela se produisit devant le LRAS1 où Koppes, qui fut témoin de la scène, n'entendit qu'un petit bruit – une expression de surprise subite qui ressemblait à quelque chose comme *« Hey ! »* – quand Scusa s'effondra.

La balle, entrée par le côté droit de son cou, sectionna sa veine jugulaire et son artère brachio-céphalique, puis trancha sa moelle épinière avant de faire exploser les chairs de son dos en ressortant.

Frunk, qui ne se trouvait qu'à un ou deux pas derrière lui, s'apprêtait à ramasser Scusa lorsqu'une salve de trois coups de feu fut tirée de la même direction, du côté de la Face Nord.

La première balle coupa la bandoulière en nylon du fusil d'assaut de Frunk. Alors qu'il sentait son arme tomber et qu'il se baissait pour la rattraper, une deuxième balle siffla juste au-dessus de sa tête et vint se

planter dans le mur derrière son crâne. Cela l'incita à plonger au sol, où les fragments d'une troisième balle pénétrèrent dans son bras et sa jambe après avoir ricoché sur le flanc du LRAS1 de Koppes.

Frunk revint en rampant vers la porte du baraquement, alors même que Harder et Francis s'apprêtaient à sortir à leur tour.

« Scusa vient de se prendre une balle dans la tête », annonça Frunk tandis que les deux hommes le tiraient à l'intérieur du baraquement.

Une fois Frunk mis à l'abri, Harder et Francis dégoupillèrent chacun une grenade fumigène et les jetèrent dans le passage – une devant Scusa, une autre derrière lui.

Quand la fumée grise fut assez dense pour camoufler leurs mouvements, les deux sergents s'élancèrent dehors, récupérèrent le corps de Scusa par terre et le transportèrent au pas de course jusqu'au poste médical.

Il n'y avait plus d'approvisionnement en munitions possible pour Hardt, Koppes, Faulkner ou les cinq hommes coincés dans le LRAS2 dans l'immédiat. Désormais, il leur faudrait faire avec ce qu'ils avaient sous la main.

MÊME SI GALLEGOS était le genre de type à être influencé par les forces obscures de son âme, il possédait également un sacré sens de l'humour. Plusieurs des jeunes soldats avaient trouvé cela surprenant, mais ça n'en était pas moins la réalité. Plus que nous, je pense, il avait le don de regarder la peur et la souffrance droit dans les yeux, et d'en rire.

Il ne s'agissait pas d'une simple illustration de sa bravoure (bien que ce fût aussi l'une des caractéristiques de sa personnalité). En fait, les éclats de rire de Gallegos venaient de sa façon d'apprécier que le monde puisse parfois mêler l'horreur et la légèreté avec une force telle qu'il devenait impossible de les dissocier. Et un bon exemple de cela se trouvait justement dans la situation qu'il traversait en cet instant, car alors même qu'il réalisait à quel point lui et ses quatre camarades étaient dans la panade la plus complète, il ne pouvait s'empêcher de trouver cela comique.

« *Ho-ho-ho*, gloussa-t-il alors qu'une nouvelle balle de sniper venait s'écraser contre la vitre blindée devant son visage. Whaou, putain ! Elle est pas passée loin, celle-là ! »

D'une certaine manière, cette attitude était la bienvenue. Elle permettait de faire baisser la tension d'un degré ou deux à l'intérieur de l'habitacle du LRAS2 – et surtout vis-à-vis de Martin, qui grimaçait de douleur en

essayant de sortir un pansement de sa trousse de secours pour l'enrouler autour de sa jambe criblée de shrapnel. Mais cela ne changeait rien au fait qu'ils étaient bel et bien prisonniers à l'intérieur d'un Humvee immobilisé dont le blindage avait été élimé par des dizaines de roquettes, dont la trappe de tourelle restait ouverte en raison d'une mitrailleuse hors service et dont les vitres étaient si craquelées qu'il était quasiment impossible de voir au travers. Cependant, l'aspect le plus intolérable de leur situation désespérée venait sans doute du fait qu'ils ne pouvaient absolument rien faire d'autre que rester assis là, à l'écoute du réseau radio Force Pro, lequel se faisait entendre à travers le haut-parleur monté dans la tourelle.

Bien qu'ils aient pris place à l'intérieur du LRAS2 dans un ordre aléatoire, ils étaient installés d'une manière qui reflétait plus ou moins leur position hiérarchique. Gallegos, le soldat ayant le plus d'ancienneté, était assis à l'avant sur le siège passager habituellement réservé au chef de bord, et il tenait le microphone à la main. Larson occupait le siège conducteur, tandis que les deux jeunes soldats se trouvaient à l'arrière – Mace derrière Gallegos et Carter derrière Larson – avec Martin, le mécanicien, coincé entre eux deux.

Comme preuve du rôle que la chance joue au combat, les places occupées par chacun de ces hommes scelleraient bientôt leur destin – bien qu'aucun d'entre eux ne pût alors en avoir conscience. Tout ce qu'ils savaient, c'est qu'ils étaient confrontés ensemble à l'épreuve la plus difficile et la plus frustrante qui soit pour un soldat, puisqu'ils étaient condamnés à demeurer totalement passifs en espérant que quelqu'un élabore un plan qui leur permettrait de tirer les marrons du feu.

Il se trouve que j'étais justement en train d'essayer de mettre au point quelque chose de ce genre. Le seul problème, compte tenu de la tournure qu'avaient prise les événements, c'est que je n'étais pas certain d'avoir la moindre solution.

Chapitre 10

Des œillères

SI L'ON DEVAIT FAIRE UN PARALLÈLE entre une bataille et un match de football – ce qui n'est pas une mauvaise comparaison –, alors le rôle joué par un sergent de section ressemble à celui de l'entraîneur : un homme qui participe au jeu sans se trouver pour autant sur le terrain. Son travail consiste plutôt à se tenir en retrait, à observer et à faire en sorte que son équipe ait à sa disposition tout le nécessaire pour accompagner le ballon jusque dans la zone adverse.

Jusqu'à cette étape de la bataille, c'est plus ou moins ce que j'avais fait. Mon rôle consistait à connaître la position de mes hommes et leurs besoins, puis à leur fournir les ressources correspondantes. Ce qui signifie qu'en dehors de mes courses à gauche ou à droite, je n'avais pas été impliqué dans les combats, encore moins dans la conception d'une contre-attaque. Au lieu de cela, j'avais simplement écouté les échanges radio afin de me faire une image la plus précise possible de la situation : ce que devenaient mes hommes et où chacun d'eux se trouvait. C'est pourquoi, au cours des vingt minutes qui avaient suivi le déclenchement de l'assaut, je n'avais pas tiré un seul coup de feu.

Cependant, l'une des nombreuses raisons pour lesquelles une bataille ne s'apparente *pas* à un match de football – c'est que, si les choses dégénèrent, le chef de section doit quitter le banc de touche, entrer sur le terrain et faire une passe. Cela ne se produit pas souvent et, quand cela se produit, il n'existe aucun manuel qui explique quand et comment agir. Tout est question d'instinct – une compréhension innée de ce que le moment est venu de passer d'un rôle à un autre. C'est peut-être la raison pour laquelle, quand je repense à ce matin-là, je n'ai pas le souvenir d'avoir pris

consciemment la décision de mettre de côté mes responsabilités en tant que sergent de section et d'aller prendre part au combat. Il n'y eut aucun processus de réflexion – pas plus d'ailleurs qu'il n'y eut d'hésitation ou d'arrière-pensée. Je peux juste affirmer qu'après avoir abandonné Koppes dans son LRAS1 et m'être précipité dans l'allée en direction de la porte arrière de notre baraquement, ce que j'entendis à la radio – et notamment les appels à l'aide de plus en plus désespérés de Gallegos – me convainquit qu'il fallait essayer de faire quelque chose.

En rentrant dans le baraquement, la première personne que je repérai fut Gregory, qui se trouvait au centre de la pièce, une Mark 48 dans les mains.

Bien que la Mark 48 soit classée en tant que mitrailleuse légère, elle est suffisamment lourde pour avoir été surnommée « la Truie » par les hommes qui ont à la porter. C'est une arme dévastatrice capable de tirer huit cents coups à la minute, avec une précision extrême.

« Hé, passe-moi ça !, dis-je en lui arrachant la mitrailleuse des mains. Tu as combien de munitions ?

– Environ deux cents cartouches », marmonna Gregory. Il affichait l'expression morne de celui dont l'esprit est incapable d'intégrer des événements qui se déroulent de manière bien trop rapide.

Deux cents cartouches, c'était loin de représenter ce dont j'avais besoin. Et, bien que Gregory fût un garçon fort sympathique, il était aussi peu guerrier qu'on pouvait l'être tout en faisant partie de la section Rouge. Mais la Mark 48 était l'outil dont j'avais besoin pour entreprendre ce que j'avais en tête, à savoir lancer une ligne de vie aux hommes coincés avec Gallegos – et c'était la seule chose qui importait alors. Pour le reste, il faudrait faire avec.

« Parfait, dis-je à Gregory. Suis-moi. »

Nous ressortîmes par la porte par laquelle j'étais entré, laquelle donnait directement sur la porte arrière du poste de commandement. Nous courûmes tous les deux, et je ne disposai donc que de quelques secondes pour intégrer ce qui se passait, mais, alors que Gregory et moi faisions un crochet serré sur la droite en direction de la salle de gym et de la mosquée, j'entendis des cris excédés :

« Retournez à vos positions et défendez votre pays ! »

Alors que je tournais la tête, je vis la porte du poste de commandement s'ouvrir et un soldat de l'Armée nationale afghane atterrir violemment dans

l’allée.

À l’intérieur du poste, je reconnus Janis Lakis, l’énorme sergent-chef lituanien qui avait pour mission de former les soldats afghans. Je le vis empoigner un deuxième Afghan et l’envoyer valser à son tour dehors, où il s’écrasa dans la poussière à côté de son compagnon.

« Où sont vos armes ?, gueulait Lakis avec un accent qui lui donnait des airs d’Arnold Schwarzenegger. Sortez de là et battez-vous pour votre pays ! »

Bon Dieu, me demandai-je, *mais qu’est-ce qui se passe là-dedans ?*

Répondre à cette question ne serait possible que plus tard, et cela nécessitait d’abord que l’on s’intéresse à ce qui s’était produit à l’intérieur du poste de commandement depuis que je l’avais quitté.

AU COURS DES QUINZE MINUTES qui s’étaient écoulées depuis que le générateur électrique principal de Keating avait été détruit, Andrew Bundermann s’était retrouvé confronté à une avalanche de problèmes, chacun d’entre eux plus important et plus insoluble que le précédent.

Aussitôt après la panne d’électricité du poste de commandement, l’adjudant-chef Burton s’était précipité pour basculer le Satcom[1] en mode batterie afin de le rallumer. Il avait ensuite ranimé le système de messagerie tac-chat en le branchant sur l’alimentation de l’antenne satellite.

Ces procédures avaient permis de restaurer nos communications externes. Mais à peu près au même moment, le réseau radio Appui Feu était lui aussi tombé en rade quand une autre antenne – celle qui était positionnée au-dessus de la fosse à mortiers – avait été détruite par une roquette. Dans l’incapacité de communiquer avec les servants de mortier, Bundermann ne pouvait pas savoir si Big John Breeding et ses hommes étaient simplement privés de réseau ou s’ils avaient été tués et leur position submergée.

Heureusement, les communications entre le poste de commandement et Fritsche fonctionnaient toujours, aussi Bundermann contacta-t-il le lieutenant Jordan Bellamy, son alter ego de la section Blanche. Bellamy assurait alors le commandement de Fritsche, ce poste d’observation qui disposait d’une paire de mortiers en tous points semblables à ceux de Keating.

Cependant, ce qu’ignorait alors Bundermann, c’est que les hommes de Fritsche avaient été victimes eux aussi d’une attaque aussi vicieuse que

celle qui se déroulait à Keating. Comme nous, ils avaient été réveillés par un déluge de roquettes et des salves de mitrailleuses provenant de multiples positions ennemies. Et, comme nous, ils avaient tout de suite compris qu'il ne s'agissait pas d'un simple accrochage, mais d'une véritable tentative d'enlever le poste.

Comme Bellamy l'expliquait maintenant à Bundermann, son poste se retrouvait pris de toutes parts sous des tirs intenses, la plupart d'entre eux se concentrant sur sa propre fosse à mortiers afin d'empêcher que ses tubes puissent appuyer la défense de Keating. Les assaillants, qui se trouvaient désormais à 70 mètres du périmètre de Fritsche – quasiment à la lisière de leur enceinte –, lâchaient des salves si nourries en direction de leur fosse à mortiers que les hommes de Bellamy ne pouvaient pas s'approcher des tubes à moins de 30 mètres.

OP Fritsche

Là encore, les talibans s'étaient coordonnés d'une manière qui confirmait ce que nous avions anticipé, et leur stratégie se révélait aussi efficace que ce que nous avions redouté.

6h17 <Keating2OPS> >>> Fritsche et Keating sérieusement accrochés. >>> Tirs provenant de toutes directions : le Zigzag, Urmul, le Plongeoir et la Face Nord pour ce qui concerne Keating. >>> Fritsche également encerclé.

Les mortiers de Fritsche étant réduits au silence, en tout cas pour le moment, l'ennemi ne nous avait pas seulement privés de nos systèmes d'armement les plus puissants, il nous avait aussi privés de notre plan B.

LA SITUATION se présentait plutôt mal, et le fait que les demandes initiales pour un soutien aérien n'aient encore produit aucun résultat n'était pas pour rassurer Bundermann.

Au déclenchement de l'assaut, les hélicoptères Apache les plus proches se trouvaient sur le tarmac de Jalalabad. Leurs équipages avaient réagi au plus vite – en réalité, le premier hélicoptère avait mis moins de trois minutes à décoller. Mais ces appareils, qui constituaient l'arme de choix de l'armée pour résoudre une crise telle que celle à laquelle nous étions confrontés, allaient mettre près d'une heure à arriver sur zone.

En même temps que les équipages s'étaient précipités pour décoller, les demandes de soutien aérien de Bundermann avaient été transmises à l'aéroport de Bagram, près de Kaboul. Deux F-15 Strike Eagle se trouvaient alors en amorce de piste, prêts à décoller, lorsqu'ils avaient été informés par radio satellite que la mission prévue était annulée.

« Mettez le cap directement sur le COP Keating, annonça le contrôleur, il est en passe d'être submergé par l'ennemi. »

Alors que ces deux appareils décollaient de Bagram, deux autres F-15 qui revenaient d'un vol de nuit, et qui se trouvaient donc dans les airs, reçurent eux aussi l'ordre de se détourner afin de voler au secours de l'avant-poste. Ces quatre chasseurs étaient armés de deux bombes à guidage laser de 225 kg, de trois bombes à guidage GPS de 225 kg, d'une bombe à guidage GPS de 900 kg, ainsi que de canons multi-tubes d'obus de 20 mm. Ces avions ne seraient pas suffisants pour briser net l'attaque des talibans, mais ils pourraient la ralentir et permettre à Bundermann de disposer d'un peu de temps pour réorganiser ses forces.

C'était la bonne nouvelle.

La mauvaise nouvelle, c'était qu'il faudrait encore un minimum de dix minutes – voire quinze – avant que le premier de ces chasseurs ne se présente sur zone. Et en raison des complications additionnelles qui naissaient chaque fois que l'armée de terre et l'aviation essayaient de communiquer l'une avec l'autre, il faudrait cinq minutes de plus pour gérer l'espace aérien et identifier les cibles sur lesquelles ces appareils pourraient larguer leurs bombes ou effectuer leurs passes canon.

Ce délai peut paraître assez court. Et il l'est, en effet – sauf si vous êtes sur le point d'être submergé par l'ennemi, auquel cas il vous semble interminable.

AVEC LES DEUX FOSSES À MORTIERS de Keating et de Fritsche inaccessibles, les chasseurs se trouvant encore à une vingtaine de minutes de vol, deux de nos Humvee blindés sur quatre seulement en mesure de riposter, Bundermann savait que ce n'était plus qu'une question de minutes avant que l'ennemi ne franchisse le périmètre de Keating. Et les soldats de l'Armée nationale afghane qui avaient abandonné leur position sur le côté est du camp avaient apparemment pris conscience eux aussi de ce danger – car c'est à ce même moment qu'une douzaine d'entre eux environ firent irruption dans le poste de commandement.

« Où sont les hélicoptères ?, interrogea le commandant afghan. Nous devons partir d'ici ! »

Bundermann fut tout d'abord si choqué par l'absurdité de cette demande qu'il ne sut quoi répondre.

« Heu… Ça ne risque pas d'arriver, bégaya-t-il. Vous et vos hommes, vous devez retourner dehors et défendre votre secteur – *immédiatement.* »

Le commandant afghan commença alors à se comporter d'une manière qui serait décrite plus tard dans le compte rendu d'après bataille comme étant « plutôt nuisible à l'encadrement et au contrôle de ses hommes ». Cela signifie en réalité que le bonhomme avait complètement perdu les pédales. Bundermann et le reste de ses hommes au sein du poste de commandement le regardèrent, incrédules, interloqués face à sa conduite.

Et c'est au beau milieu de cette scène pathétique que Lakis, le conseiller militaire lituanien, surgit dans le poste de commandement afin de bien faire comprendre au commandant et à ses hommes qu'il leur fallait retourner sur les positions qu'ils avaient désertées.

« Hé, faut qu'on sorte de là et qu'on fasse notre boulot, déclara Lakis. Retournons dehors et allons flinguer ces enfoirés ! »

Ce discours n'eut aucun effet sur le commandant de l'ANA, qui continua à exiger que des hélicoptères viennent les évacuer, lui et ses hommes.

Finalement, après avoir échangé un signe de tête avec Bundermann, Lakis empoigna le soldat afghan qui se trouvait le plus près de lui, ouvrit la porte d'un coup d'épaule et le jeta dehors – au moment même où Gregory et moi sortions de notre baraquement avec la mitrailleuse Mark 48.

Quand je vis cet homme atterrir dans la poussière, je ne savais rien de ce qui venait de se dérouler à l'intérieur du poste de commandement. Mais il ne me fallut guère de temps pour relier les points entre eux et en tirer une conclusion qui s'imposait d'elle-même : S'il existait un moyen de retourner la situation dans les prochaines minutes, personne – pas même nos pseudo-alliés – ne pourrait nous y aider. Nous ne pouvions compter que sur nous-mêmes.

GREGORY SUR MES TALONS, je traçai en direction du sud, progressant dans l'allée entre notre baraquement et le poste de commandement avant de monter vers le mess. Nous courions en restant près des murs et faisions de notre mieux pour ne pas attirer l'attention de l'ennemi, car j'avais l'intention de nous infiltrer sur une position et d'y installer notre mitrailleuse sans se faire repérer.

À l'approche du mess, nous tournâmes brusquement à droite et fîmes le tour de la mosquée, à l'angle de laquelle se trouvait un fossé d'écoulement d'environ 1,20 mètre de profondeur sur 60 centimètres de largeur. Une dalle de béton de l'autre côté de ce fossé supportait une structure de métal rectangulaire de 1,20 mètre de hauteur couleur vert acide. Il s'agissait du générateur électrique de 100 kW qui avait été mis hors service par un tir de roquette.

Situé entre la mosquée et le hangar à outils, ce générateur était assez peu visible du nord, du sud et de l'est. En revanche, en grimpant dessus, on pouvait avoir une vue dégagée sur tout le côté ouest du camp, jusqu'au LRAS2 dans lequel Larson, Gallegos et les autres étaient coincés. On disposait également d'un point de vue direct sur le Zigzag et la Cascade à gauche, le Putting Green à droite, et le village d'Urmul entre les deux.

Ce n'était pas une position idéale pour une mitrailleuse, mais c'était le meilleur endroit auquel j'avais pu penser – et, avec un peu de chance, il serait parfait pour ce que j'avais à l'esprit.

Nous nous hissâmes au sommet du générateur et commençâmes à mettre en place la Mark 48. Pendant que nous nous organisions, je pouvais toujours entendre Gallegos et Bundermann échanger sur la radio : Gallegos continuait à insister pour recevoir un soutien mortier ou un appui aérien ; Bundermann continuait à répondre que les mortiers de Keating et de Fritsche étaient inaccessibles, et que les chasseurs ne seraient pas sur zone avant une bonne dizaine de minutes.

Lorsque Gregory glissa la première bande de cent cartouches sur le plateau d'alimentation du côté gauche de la mitrailleuse, je pris ma visée et disposai pour la première fois d'un bon aperçu sur ce qui nous faisait face.

Plusieurs équipes de RPG se trouvaient sur le Zigzag ainsi que sur le Putting Green, avec au moins une équipe de snipers dans la mosquée d'Urmul. L'ennemi disposait également d'une mitrailleuse installée derrière un amas de rochers du côté de la Cascade, d'une autre planquée dans la végétation du Zigzag au-dessus de la fosse à mortiers, d'une troisième qui rafalait depuis une maison située sur le flanc nord d'Urmul et d'une quatrième nichée derrière un gros bloc rocheux juste derrière le Putting Green et au-dessus de la résidence du sous-gouverneur, le plus haut bâtiment du village.

Chacune de ces positions ennemies s'acharnait sur le LRAS2, lequel était noyé dans un nuage de poussière et de fumée tant il se faisait frapper de toutes parts. Aussi inquiétant que cela puisse paraître, ce fut surtout le nombre de combattants circulant dans les collines qui me coupa le souffle. Il en descendait de toutes les lignes de crête, et tandis qu'ils progressaient entre les rochers et sous les arbres habillés dans leurs vêtements amples, coiffés de leurs turbans et leurs armes à la main, ils donnaient l'impression de former une armée de fourmis descendant la montagne.

Le bruit provenant des assaillants ainsi que des deux Humvee qui continuaient à tirer était si assourdissant – une succession d'explosions – que je n'eus guère besoin de parler à voix basse quand je pressai le bouton de ma radio afin d'interrompre les échanges entre Bundermann et Gallegos.

« Hé, Gallegos, annonçai-je, j'ai pris position avec une mitrailleuse et je vois plus ou moins bien chaque secteur qui te prend pour cible. Je vais ouvrir le feu et effectuer un tir suppressif, et si je réussis à leur balancer suffisamment de pruneaux pour leur faire baisser la tête, toi et tes gars vous devriez en profiter pour vous faire la belle. Ça te semble possible ? »

Il était évident pour Gallegos et ses camarades du LRAS2 qu'il fallait trouver le moyen de décrocher et de revenir jusqu'au bâtiment Shura. Leur plus grande chance de survie – et la plus grande chance de garder tout le monde vivant dans le camp – résidait dans la possibilité de faire une percée jusqu'au bâtiment Shura, de sécuriser le dépôt de munitions qui le flanquait, et de reprendre le combat à partir de cette position.

Le plan que Gallegos avait imaginé – et qu'il avait déjà partagé avec le reste de son groupe pour connaître son avis – prenait en compte la place

assise de chacun d'eux. Puisque Gallegos et Mace étaient positionnés du côté nord du Humvee, ils ouvriraient leurs portières simultanément et se précipiteraient en direction des latrines avec Martin qui les accompagnerait, tandis que Larson et Carter, protégés du côté sud du véhicule, les couvriraient de leurs armes.

Dès que Gallegos, Mace et Martin seraient derrière les latrines, ce serait à eux de couvrir Larson et Carter afin qu'ils puissent à leur tour tenter de se replier. Ils répéteraient la même scénographie jusqu'à se retrouver en sécurité dans le bâtiment Shura.

« Pour le moment, on se fait trop allumer pour pouvoir bouger, répondit Gallegos.

– OK, je vais ouvrir le feu avec la Mark 48, annonçai-je. Vous bougez dès que vous le pouvez. Attention, j'allume ! »

J'inspirai profondément, ramenai la culasse en arrière et ouvris le feu.

Quand nous nous étions entraînés à Fort Carson, l'une des choses les plus importantes que j'avais essayé d'enseigner à mes hommes était la manière de se comporter face à des assaillants qui vous prennent pour cible de plusieurs directions différentes. J'avais souligné combien il était primordial de ne pas se focaliser sur un seul homme ou un seul groupe. *Ne pas porter d'œillères*, leur avais-je dit. Il ne fallait jamais se laisser aller à vouloir absolument neutraliser une cible en particulier, bien que l'instinct nous pousse à achever le boulot. Il fallait au contraire envoyer une salve bien ajustée vers un ennemi, puis passer aussitôt au suivant, sinon vous risquiez de vous faire tuer par quelqu'un depuis une position que vous n'aviez même pas prise en compte.

Je fis donc de mon mieux pour essayer de suivre moi-même ce conseil que j'avais martelé dans la tête de mes hommes et je commençai à rafaler à gauche, balançant quelques salves en direction de groupes d'hommes répartis sur le Zigzag, puis je remontai en direction du village au centre, et finis par balayer le Putting Green sur ma droite. Je revins ensuite sur Urmul, puis retournai au Putting Green, et basculai alors directement sur le Zigzag.

Urmul – le Putting Green – la Cascade – la mosquée – le Zigzag – Urmul encore – le Putting Green – Urmul encore.

Certaines de mes salves furent efficaces. Je pus neutraliser deux équipes de mitrailleuses – l'une en hauteur sur le Zigzag, l'autre plus bas sur la colline au-dessus de la fosse à mortiers. Mais dès que j'arrivais à faire taire

un nid d’insurgés, deux ou trois autres entraient en action, et chacune de mes nouvelles salves attirait un peu plus l’attention de l’ennemi sur notre position. Sans compter qu’il y avait tellement de cibles – et tant de nouveaux ennemis qui me prenaient à leur tour pour cible – que je n’avais pas les moyens de poursuivre ainsi bien longtemps. Il aurait peut-être été possible de leur en mettre plein la gueule si j’avais disposé d’une seconde mitrailleuse et que nous avions coordonné un tir croisé, mais une seule mitrailleuse ne faisait vraiment pas le poids.

Alors que j’arrivais aux dernières cartouches de ma première bande et que Gregory s’apprêtait à glisser la seconde sur le plateau d’alimentation, j’entendis Gallegos me contacter par radio.

« Tu leur balances pas assez de pruneaux ! Ça ne sert à rien !, hurla-t-il. Ils sont trop nombreux ! »

Ce n’était pas vraiment le message que j’avais envie d’entendre, aussi redoublai-je d’efforts, me concentrant plus attentivement sur chaque nouvelle salve avec l’espoir d’infliger quelques dégâts permanents aux lignes talibanes. Et, en procédant ainsi, j’en vins à oublier complètement le conseil que je n’avais cessé de rabâcher à mes hommes et je me laissai hypnotiser par une cible unique – une maison en adobe d’un étage située sur le côté nord d’Urmul, dont les fenêtres étaient continuellement constellées d’éclairs de bouche – en oubliant le contexte global, jusqu’à ce que…

Buh-WHAM ! ! !

À une quarantaine de mètres sur ma droite, une équipe de RPG était parvenue jusqu’au portail d’entrée de Keating – qui n’était plus protégé par la tourelle de mitrailleuse au sommet du bâtiment Shura. Le servant avait épaulé son lance-roquettes et balancé une ogive en plein centre du générateur. Elle avait frappé le moteur principal, qui ne se trouvait qu’à un peu plus d’un mètre sur ma droite, et le souffle de l’explosion – monstrueuse – me souleva en me projetant violemment contre Gregory avant de nous faire basculer tous les deux dans le vide, de l’autre côté, avec la mitrailleuse.

J’aidai Gregory à se relever et m’assurai qu’il n’avait pas été blessé. « Retourne au baraquement, tâche de dégoter d’autres munitions et ramène-les ici », lui ordonnai-je. Puis je remontai au sommet du générateur avec la Mark 48, remis la mitrailleuse en position et commençai à brûler ma dernière bande de cent cartouches.

« Tu n’as pas une puissance de feu suffisante pour nous permettre de bouger, répéta Gallegos à la radio. Ils sont trop nombreux – on est coincés. On est vraiment coincés ! »

Les talibans avaient déjà eu largement le temps de me repérer, et le temps que j’achève ma troisième salve, des roquettes et des rafales venaient frapper les flancs métalliques du générateur tout autour de moi.

« Hé, Gallegos, je ne peux plus tenir ma position, lançai-je par radio tout en finissant ma dernière bande. Je n’ai plus de munitions, ils savent où je suis, et je ne peux pas te couvrir. Je suis désolé.

– OK, reçu – et merci d’avoir essayé, répondit-il. J’imagine que de notre côté on va rester à traîner ici encore un peu. »

En redescendant du générateur, j’avais l’impression horrible d’avoir échoué sur deux fronts. J’avais été incapable d’offrir à Gallegos, à Larson et au reste de leurs hommes ce que je leur avais promis, et je n’avais pas réussi non plus à faire quoi que ce soit d’utile qui aurait pu soulager Bundermann et son équipe d’une partie du bordel qu’ils essayaient de régler. Un bordel qui, d’après ce que Bundermann pouvait désormais voir et entendre depuis le poste de commandement, semblait continuer d’empirer de seconde en seconde.

BUNDERMANN AVAIT COMMENCÉ à chercher un autre moyen de procurer un appui d’artillerie à Keating avant même que les soldats de l’Armée nationale afghane ne doivent être virés de son poste de commandement. Pour cela, il s’était adressé à son officier appui feu, le sous-lieutenant Cason Shrode, un gaillard de 100 kg. En plus d’avoir été le roi du plaquage au cours de ses années d’étude à West Point, Shrode était exceptionnellement qualifié pour tout ce qui était coordination d’appui aérien, de tirs d’artillerie et de mortiers – tout ce qui était susceptible de traverser les airs autour ou au-dessus de Keating –, une tâche aussi technique que complexe.

Bundermann et Shrode savaient tous deux que, pour soulager Keating, il était nécessaire de trouver le moyen de rendre la fosse à mortiers de Fritsche accessible – et que le meilleur moyen d’y parvenir consistait sans doute à faire appel aux énormes canons de Bostick.

La base de Bostick abritait plusieurs obusiers capables d’expédier des obus de 155 mm jusqu’à 16 kilomètres de distance. C’était juste assez pour loger des obus en périphérie de Keating, mais la marge d’erreur des frappes d’artillerie à cette distance était de 800 mètres – un obus tiré de Bostick

avait autant de chances de nous détruire que de détruire l'objectif qui avait été ciblé.

D'un autre côté, Fritsche était relativement plus proche de Bostick, et donc à portée de ses canons – même s'il ne s'en fallait que d'un cheveu. Shrode commença donc aussitôt à rassembler toutes les données nécessaires pour que les obusiers de Bostick puissent frapper les assaillants de Fritsche. Si les artilleurs de Bostick réussissaient à loger quelques-uns de leurs obus de 155 mm assez près des assaillants de Fritsche, alors les servants de Fritsche pourraient peut-être mettre en branle *leurs* mortiers afin de traiter des objectifs sur le Putting Green, la Face Nord, le Plongeoir et même Urmul – les positions ennemies qui nous martelaient le plus – et donc soulager Keating.

Tandis que Shrode compilait les données et alignait les chiffres, Bundermann prit le temps de retourner les différents appels qu'il avait reçus du poste de commandement de Bostick, à partir duquel le colonel George suivait le déroulement de la bataille.

Le colonel s'était réveillé quelques minutes plus tôt en apprenant que Keating était sur le point d'être submergé. Lorsqu'il était entré dans son poste de commandement, ses officiers avaient déjà pris le temps d'afficher une carte de notre avant-poste sur un tableau. Au fur et à mesure des informations qu'ils avaient reçues, ils avaient commencé à crayonner de rouge tous les secteurs contrôlés par l'ennemi. Quand le colonel George avait examiné la carte, il n'y avait plus guère que le poste médical, le poste de commandement et le baraquement de la section Rouge qui n'avaient pas encore été rougis.

Durant les premières minutes, tandis que l'officier de conduite des opérations et l'officier en second du colonel George avaient continué à suivre le déroulement de la bataille, le colonel avait fait le nécessaire pour qu'un soutien aérien avec des avions ou des voilures tournantes soit traité avec la plus grande priorité à mesure que les demandes remontaient la chaîne de commandement. Quand il fut sûr qu'une série d'appareils avaient mis le cap sur Keating depuis plusieurs bases aériennes, le colonel George décrocha son Satcom et assura à Bundermann que de l'aide était en route, puis il passa à sa préoccupation suivante :

« Avez-vous un bilan ? », demanda-t-il.

Un bilan n'est pas forcément la priorité absolue au cours d'une attaque, mais c'est souvent la première chose que veut connaître le haut

commandement dès que la situation est de nouveau sous contrôle.

Même s'il y a parmi eux des morts ou des blessés, savez-vous précisément où se trouvent tous vos hommes ?

Malheureusement, au moment où le colonel George fit sa demande, la situation n'était *pas du tout* sous contrôle à Keating. Par conséquent, la première réaction de Bundermann, ce qu'il aurait aimé faire le plus au monde, non seulement parce que c'était la vérité, mais aussi parce que cela aurait permis d'illustrer la gravité de la situation, aurait consisté à répéter la question – *Est-ce que j'ai un bilan ?* – puis à expliquer qu'en raison de la défection de nos alliés afghans et du fait qu'ils avaient laissé deux secteurs de défense ouverts aux talibans désireux de s'en emparer, et compte tenu du fait que deux de ses positions défensives clés avaient été réduites au silence – dont l'une, la fosse à mortiers, n'avait plus aucun moyen de communication avec quiconque, tandis que l'autre impliquait cinq de nos hommes, prisonniers de l'épave d'un Humvee blindé à l'autre extrémité du camp ; compte tenu du fait que le poste de commandement venait d'être envahi par une douzaine d'Afghans dont le seul objectif était de savoir quand ils pourraient être exfiltrés par un vol d'hélicoptère privé ; et compte tenu, bien sûr, du fait que les tirs ennemis continuaient à pleuvoir de toutes les crêtes environnantes, de toutes les directions, et que trois hommes s'étaient déjà pris une balle dans la tête, ce que Bundermann aurait vraiment voulu répondre au colonel George, c'est :

« Putain, bien sûr que non, j'ai pas de bilan, vraiment pas ! » Aucun bilan d'aucune sorte – et, qui plus est, si le colonel George voulait vraiment avoir un bilan, il valait mieux qu'il se bouge et qu'il lui fournisse un putain d'appui aérien sur zone.

Voilà ce que Bundermann aurait aimé lui répondre.

Mais au final sa réponse se résuma à un simple « non », prononcé d'une manière aussi maîtrisée que professionnelle. En dépit de ses efforts, Bundermann ne put cependant cacher le désespoir que trahissait sa voix.

Même si le colonel George n'était pas le genre d'homme à percevoir les nuances contenues dans le ton d'une simple réponse monosyllabique, l'angoisse toujours plus prégnante de Bundermann lui aurait paru évidente au vu des messages qui défilaient à l'écran sur le système de messagerie tac-chat, et qui se caractérisaient par une insistance peu courante, sauf de la part d'hommes confrontés à une situation extrême.

6h39 <BlackKnight_TOC> >>> Avons besoin de quelque chose. >>> Véhicules armés réduits au silence. Déluge de roquettes dès que l'on tente quelque chose. Mortiers incapables de faire quoi que ce soit. Pris sous des tirs indirects. >>> Avons encore perdu un homme ! ! !

Lorsque la retranscription de ces échanges classifiés finirait par être divulguée sur Internet par WikiLeaks, le *New York Times* les décrirait comme les « archives effrayantes » d'un groupe de jeunes soldats américains « isolés et submergés par l'ennemi en territoire hostile ».

Je suppose que c'était plus ou moins ça. Cependant, ce qui importait à ce moment-là, c'était que le désespoir qui émanait de manière si évidente de ces messages allait bientôt entraîner des réactions en chaîne dont la première se matérialisait déjà dans ma direction.

JE N'ÉTAIS PAS DANS LE SECRET des communications échangées entre le colonel George et Bundermann, et je ne m'en souciais pas particulièrement lorsque je redescendis la mitrailleuse du générateur et ordonnai à Gregory – qui était revenu avec de nouvelles bandes de munitions – de se mettre à couvert dans le fossé d'écoulement voisin. À cet instant, je me préoccupais surtout de savoir si Gregory pourrait tenir cette position au cas où l'ennemi s'infiltrerait par le portail avant et commencerait à se mettre entre nous et Gallegos et ses hommes dans le LRAS2. Or, pour tenir sa position, il aurait besoin de soutien.

« Je vais chercher du renfort », lui lançai-je tout en lui confiant la mitrailleuse.

Je filai aussitôt, refaisant l'itinéraire en sens inverse, courant le long de la mosquée avant de passer devant le poste de commandement.

Lorsque j'atteignis la porte est du baraquement, je fus repéré par Raz, qui venait tout juste de transporter Kirk au poste médical et qui retournait au baraquement pour y recevoir de nouveaux ordres.

« Putain, mec, t'as été touché ! », s'exclama-t-il.

L'un des aspects les plus étranges du combat, c'est qu'il est tout à fait possible de se faire tirer dessus sans même s'en rendre compte. Vous êtes tellement irrigué par l'adrénaline que vous avez tendance à vous concentrer sur tout ce qui vous entoure sans faire attention à votre propre personne. En l'occurrence, je n'avais aucune idée de ce dont Raz pouvait parler, jusqu'à ce qu'il désigne mon bras droit, qui arborait un trou de la taille d'une pièce d'un dollar sur la partie externe de l'avant-bras, un souvenir laissé par un

morceau de shrapnel lorsque la roquette était venue exploser dans le générateur.

Cela ne semblait pas saigner beaucoup, peut-être parce que la plaie avait été cautérisée par la chaleur du métal. C'était un petit cratère bordé de chair retroussée. Il donnait l'impression que quelqu'un avait dirigé la flamme d'un chalumeau sur mon avant-bras.

Mes inquiétudes se dissipèrent dès que je repliai les doigts pour m'assurer que j'avais toujours l'usage de ma main. Et mon soulagement fut total lorsque, retournant la main, j'examinai la face interne de mon avant-bras pour vérifier qu'il n'y avait pas d'écoulement de sang de ce côté-là, ce qui voulait dire que le bras n'avait pas été transpercé.

J'étais d'avis d'ignorer tout cela et de me remettre au boulot sur-le-champ, mais Raz, qui insistait pour panser cette blessure, avait déjà plongé sa main dans la pochette de premiers soins située sur ma hanche gauche – là où je n'avais pas d'arme – et il y avait récupéré un bandage qu'il enroulait maintenant autour de mon avant-bras comme s'il sanglait la selle d'un cheval. Cela me sembla trop serré, mais j'avais d'autres préoccupations en tête lorsque j'ouvris la porte, entrai dans le baraquement et repérai Jones, debout du côté de la porte ouest, attendant de recevoir ses ordres.

« Jones, j'ai besoin que tu ailles dans la tranchée à côté de la mosquée pour donner un coup de main à Gregory », lui dis-je, sachant pertinemment que Jones savait bien mieux se servir de la mitrailleuse que Gregory et qu'il serait beaucoup plus efficace pour effectuer des tirs de suppression.

« Tu te mets derrière la Mark 48, tu tiens ta position et tu ne laisses personne approcher. »

Mon attention fut ensuite attirée par le bruit d'une querelle qui avait éclaté du côté de la porte ouest. Stanley, notre chef d'escouade ayant le plus d'ancienneté, faisait face à Hardt.

À en juger par le ton et le volume sonore de leurs échanges, ils ne faisaient pas dans la dentelle. Hardt avait l'air particulièrement énervé, tandis que Stanley semblait exaspéré. Lorsque Stanley prit conscience de ma présence, il recula d'un pas et me désigna d'un geste.

« Tu dois en parler à Romesha », dit-il.

Qu'est-ce que c'est que ce bordel ?, songeai-je tandis que Hardt s'avançait vers moi.

Ce qu’il m’exposa au cours des minutes suivantes était une idée dont les défauts de conception et l’approche tactique irrecevable ne semblaient compensés que par ce qu’elle avait d’incroyablement courageux.

---

1. Téléphone mobile par satellite.

Partie III

* * *

Submergés

Chapitre 11

La dernière arme

L’IDÉE QUE HARDT avait en tête découlait de la prise de conscience que nous avions perdu toute initiative et que nous foncions droit dans le mur. Nos forces étaient désormais fragmentées, divisées en plusieurs petites poches de résistance isolées – la fosse à mortiers, le LRAS2 de Gallegos, Fritsche – et incapables de s’appuyer entre elles. Mais au lieu de renverser cette tendance, tout donnait l’impression que nous allions devoir céder encore plus de terrain. Avant que cela ne se produise, Hardt était donc déterminé à faire quelque chose pour sortir nos hommes du LRAS2.

L’élément clé de son plan était le Humvee 1, dont Faulkner occupait toujours la tourelle, à partir de laquelle il continuait de rafaler à la 12,7 mm. Ce que Hardt voulait faire, c’était démarrer ce Humvee et le conduire depuis sa position actuelle jusqu’à l’extrémité ouest du camp, sur une distance d’environ 60 mètres, afin d’amener l’ennemi à relâcher la pression sur Gallegos et ses hommes.

« C’est une mauvaise idée, le Humvee n’a presque plus de munitions, déclarai-je après l’avoir écouté. Il faut trouver un meilleur plan que celui qui consiste à conduire un Humvee à court de munitions au milieu d’un combat. »

– Nous venons de récupérer des bandes de 12,7 mm et j’ai deux hommes pour m’accompagner, insista Hardt. On amènera le Humvee là-bas, et soit on fera monter Gallegos et ses hommes dedans, soit ils courront à côté et nous les appuierons avec des tirs de couverture sur le trajet retour. »

Le problème qu’il y avait à discuter de cette idée, c’est que finalement elle n’était pas sans mérite. Si Hardt parvenait à amener le Humvee 1 jusqu’à Gallegos, il réussirait alors à placer un autre système d’armement

lourd au centre des combats qui se déroulaient de l'autre côté du camp. Gallegos et lui pourraient alors décider de rester sur place et d'utiliser la 12,7 mm pour mitrailler le Zigzag afin de permettre à Breeding et aux servants – pour autant qu'ils soient toujours vivants – de mettre en action leurs mortiers dans la fosse. Dans le cas contraire, Gallegos et ses hommes auraient toujours la possibilité de se replier jusqu'au bâtiment Shura sous la protection du Humvee. Dans un cas comme dans l'autre, nous nous retrouverions dans une meilleure situation que celle qui était la nôtre à ce stade.

Mon inquiétude ne venait pas de l'idée en elle-même, mais de la manière dont elle serait exécutée.

En même temps qu'ils progresseraient vers Gallegos, Hardt et ses hommes seraient protégés sur leur flanc gauche puisque le Humvee serait partiellement dissimulé par des arbres et de la végétation le long du périmètre sud de l'avant-poste. Cependant, leur flanc droit serait complètement exposé aux tirs ennemis provenant de la Face Nord, ainsi qu'à la vue des équipes RPG susceptibles d'avoir avancé jusqu'au portail d'entrée. Hardt n'aurait aucune protection vis-à-vis de ce secteur, et quand bien même le mitrailleur en tourelle rafalerait comme un malade, il ne pourrait pas se concentrer sur toutes les cibles qui lui feraient face – dans le secteur de la Cascade et sur le Putting Green – tout en se défendant contre une attaque initiée sur sa droite. Enfin, il m'était tout simplement impossible de l'appuyer avec une mitrailleuse car je venais d'être chassé de la seule position où de tels tirs de soutien auraient été envisageables.

« Écoute, je ne pourrai rien faire pour t'appuyer sur ton flanc droit, expliquai-je. Le générateur est le seul endroit où j'aurais pu le faire, mais Gregory et moi on vient de s'en prendre plein la gueule là-bas. C'est une *mauvaise* idée. »

En même temps que j'exprimais mes sentiments, je perçus quelque chose dans Hardt – un regard, mais aussi des ondes – qui me firent comprendre qu'il ne servait à rien de continuer à argumenter car il n'avait aucune intention de se laisser dissuader de mettre son plan en œuvre. Il était déterminé à tenter quelque chose – n'importe quoi – qui permettrait d'aider Gallegos et ses hommes, et il ne laisserait personne se mettre en travers de son chemin, pas même un supérieur hiérarchique ou un ordre direct. Le seul moyen pour moi de l'empêcher de faire quelque chose aurait consisté à l'assommer.

Il y avait aussi une autre chose dont j'avais conscience – une chose que l'on pourrait résumer, faute de mieux, par l'expression « loterie de la guerre ». Je savais qu'en dépit des risques évidents, en dépit de la très grande probabilité que tout cela puisse ne pas finir très bien, il y avait une petite chance pour que Hardt soit capable de tirer son épingle du jeu. Dans des conditions normales, je n'aurais jamais donné mon feu vert à un plan aussi fragile. Mais désormais, compte tenu de ce que nous subissions et du fait que nous n'allions pas tarder à être débordés, c'était un risque qu'il nous fallait courir.

Je savais que pour mettre toutes les chances de son côté, Hardt aurait à conduire le Humvee le long de la façade arrière de l'atelier mécanique, face au sud. Le baraquement le protégerait des ennemis postés sur la Face Nord, ainsi que de tous ceux qui voudraient le prendre pour cible depuis le portail d'entrée. Ce fut donc le message que j'essayai de lui faire entrer dans le crâne.

« Écoute, si tu dois tenter le coup, alors il faut que tu passes derrière l'atelier mécanique pour t'en servir comme d'un rempart, déclarai-je. Quoi que tu fasses, ne conduis *surtout pas* le Humvee entre l'atelier mécanique et le conteneur des douches, car tu te retrouverais alors les couilles à l'air et tu te ferais défoncer. Compris ?

– Compris.

– Alors OK, répondis-je. Vas-y. »

Pendant que Hardt partait rassembler ses hommes, je pris un instant pour évaluer mes options. Je supposais que le bâtiment Shura et le portail d'entrée étaient toujours sous notre contrôle – une hypothèse dont je découvrirais bientôt qu'elle était totalement erronée. Cependant, n'en sachant rien, je décidai d'utiliser les quelques minutes suivantes pour me précipiter au poste médical et voir comment les médecins s'en sortaient avec Kirk.

LA PLUPART DES SOLDATS AFGHANS qui avaient cherché à se faire admettre au poste médical en simulant des blessures avaient été expulsés du baraquement. La seule exception que je découvris en entrant fut le sergent de section de l'ANA, qui était recroquevillé sur le sol en position fœtale et refusait de bouger. Cependant, même sans les simulateurs, l'endroit restait bondé. Il y avait là sept Afghans qui souffraient de différentes blessures par balles ou de lacérations, ainsi qu'un homme dont l'abdomen avait été

éviscéré. Il y avait également des Américains blessés par balles ou par shrapnel. En fait, il y avait tellement d'hommes touchés que les médecins avaient transféré les moins gravement atteints ailleurs. Les Américains capables de marcher avaient gagné le poste de commandement, tandis que les soldats afghans avaient été installés à l'extérieur, au « café », sur la petite terrasse sur le côté ouest du poste médical qui étaient partiellement abritée derrière un rempart de sacs de sable.

Les patients demeurés à l'intérieur du poste médical occupaient chaque centimètre carré du linoléum bleu désormais maculé de sang. La plupart de ces hommes étaient assis ou allongés en silence. Mais un soldat en particulier – l'Afghan qui avait été aveuglé par une explosion en plein visage – compliquait les choses en se levant en permanence de sa chaise, et ce en dépit des ordres donnés par les médecins. Cela avait fini par tellement peser sur les nerfs de Courville qu'il avait empoigné l'homme par les épaules avant de le repousser brutalement sur sa chaise en s'exclamant :

« Mais putain, tu vas finir par t'asseoir ! » L'homme avait répondu en se dégageant et en balançant un coup de pied dans la jambe de Courville. Il s'en était fallu de peu que Courville ne lui allonge une droite en pleine figure, ce qui témoignait de son état nerveux.

L'une des raisons pour lesquelles Courville était dans un tel état de nervosité venait de ce que la difficulté à soigner les blessés était encore exacerbée par le fait que les médecins n'avaient pas tout leur matériel sous la main. Quelques jours plus tôt, dans le cadre du futur démantèlement de Keating, Doc Cordova et son équipe avaient commencé à démonter leur installation. Ils avaient empaqueté tout ce qui n'était pas indispensable dans des sacs poubelle et rangé tout ce qui avait de la valeur dans plus d'une douzaine de casiers en plastique afin de pouvoir les charger dans les Chinook quand viendrait le moment d'évacuer. Par conséquent, toutes les étagères du poste médical étaient vides, à l'exception d'un petit stock de produits essentiels.

Heureusement, le contenu de chacun des casiers en plastique avait été soigneusement étiqueté. Cependant, ces casiers avaient été rangés dehors, à l'autre bout du « café ». Chaque fois que les médecins avaient besoin d'un produit – des bandages, des garrots, des compresses –, il leur fallait consulter leur aide-mémoire pour savoir quel casier devait être ouvert, puis Courville bondissait par la porte avant, courait sur la portion la plus exposée du « café » et fouillait frénétiquement à l'intérieur du bon casier jusqu'à

trouver ce qu'il était venu chercher tout en espérant ne pas se faire cribler de balles par un sniper ou réduire en morceaux par une roquette.

Après avoir fait trois ou quatre voyages de ce genre, il commença à surnommer ces missions « les rallyes du débile » car elles étaient à la fois terrifiantes et stupides. À un moment, alors que Courville fouillait dans un casier à la recherche de bandages, il entendit un *thunk-thunk-thunk* de mauvais augure. Il releva la tête et repéra une grenade qui roulait sur le sol dans sa direction. Il n'eut que le temps de se jeter à travers la porte du baraquement pour venir atterrir sur le soldat afghan éviscéré.

C'est dans cette ambiance apocalyptique, environ dix minutes plus tôt, que Harder et Francis avaient surgi dans le poste médical en transportant Scusa. Cordova avait laissé tomber ce qu'il était en train de faire pour examiner la blessure à la gorge de Scusa et rechercher la moindre trace de pouls ou de battement cardiaque. Faute de trouver l'un ou l'autre, il avait déclaré Scusa mort – c'était la première fois que cela lui arrivait – et, avec l'aide d'un infirmier, il avait emmené la dépouille de Scusa jusqu'à l'aire de vie des médecins et l'avait glissée à l'intérieur d'un sac mortuaire avant de la disposer à côté du lit de Courville.

Parallèlement, alors que les roquettes continuaient de pleuvoir à l'extérieur du poste médical, le détecteur de fumée fixé au mur ne cessait de sonner, comme s'il s'agissait de couvrir le bruit des fusillades sans pour autant réussir à étouffer complètement les râles des blessés. Les choses étaient en effet devenues si tendues que quelqu'un avait bien sûr fini par se tourner vers Cordova pour lui poser l'inévitable question :

« Hé, Doc, on peut fumer ici ?

– Seulement si tu me files une clope », avait répondu Cordova, en violation flagrante de sa politique d'interdiction-formelle-de-fumer-ici.

« Putain, ça fait du bien », laissa échapper Courville alors qu'il allumait une Marlboro et tirait sur sa première bouffée.

C'est à peu près à ce moment-là que je pénétrai à mon tour dans le poste et repérai Cordova, debout à l'avant du brancard sur lequel Kirk gisait, allongé sur le dos.

Quand Cordova leva les yeux et croisa mon regard, je lui adressai le signe du pouce levé-baissé afin de l'interroger sur l'état de Kirk.

En secouant la tête, Cordova me fit le signe du pouce baissé. Puis, avec Courville, il souleva la dépouille de Kirk pour l'amener vers l'aire de vie et

la placer elle aussi dans un sac mortuaire, à côté de Scusa.

En d'autres circonstances, je me serais sans doute approché du corps de Kirk pour lui adresser un geste symbolique – une main sur son épaule, un ou deux mots d'adieu. Cependant, à cet instant, l'idée ne me traversa même pas l'esprit. J'étais au contraire totalement concentré sur les échanges radio qui résonnaient sur le réseau Force Pro et via lesquels Hardt essayait de me tenir au courant de sa progression.

« Tu n'as pas besoin de me parler ! Tu dois te coordonner avec les mecs que tu vas chercher, aboyai-je. Parle à Gallegos ! »

Je me préoccupai ensuite d'un autre appel radio qui m'était destiné, et qui réclamait toute mon attention.

Zach Koppes était dans la panade.

DURANT LES QUELQUES MINUTES qui s'étaient écoulées depuis que j'avais retiré le binôme de mitrailleurs censé protéger son LRAS1, Koppes avait pas mal encaissé. Il avait été témoin de la débandade des Afghans fuyant dans des directions opposées ; il avait vu Scusa se faire descendre devant lui, et il avait continué d'être pris pour cible depuis le Plongeoir sans avoir une seule seconde de répit. Et pendant tout ce temps-là, il était resté complètement seul.

Il avait réussi à tenir le coup grâce au lance-grenades Mark 19, sans doute l'outil idéal pour neutraliser des assaillants dont la plupart étaient dissimulés derrière des rochers ou des arbres, et qui se déplaçaient comme des félins d'un endroit à un autre. Compte tenu de leur position et de leurs déplacements, il était particulièrement difficile de les viser en ligne droite, ce que Koppes aurait été obligé de faire si son Humvee avait été armé d'une mitrailleuse. Avec le Mark 19, en revanche, il avait eu la possibilité de catapulter ses grenades par-dessus les obstacles et derrière l'ennemi. Le rayon d'action de ces grenades de 40 mm, capables de blesser sérieusement tous ceux qui se trouvaient dans un rayon de 15 mètres, l'avait également bien aidé.

L'autre avantage dont avait bénéficié Koppes venait de l'important stock de munitions qu'il avait eu à sa disposition : l'arrière de son Humvee était rempli jusqu'à la gueule de caisses de grenades pour Mark 19. Il avait débuté sa journée avec une réserve de six cents grenades, et, bien qu'il les ait utilisées à un rythme soutenu, il se trouvait bien mieux pourvu que les

autres Humvee. Malheureusement, un problème s'était présenté qu'il était incapable de résoudre.

Au cours des quinze dernières minutes, le sniper qui avait abattu Scusa avait fait tout son possible pour éliminer Koppes. Planqué quelque part sur la pente abrupte et touffue de la Face Nord, dans le dos de Koppes, il tirait à travers le feuillage d'un bosquet de frênes situé directement derrière le LRAS1, dans l'espoir de loger une balle dans le crâne de Koppes.

Bien que l'arrière de la tourelle fût protégé par une épaisse bâche de kevlar capable d'arrêter des fragments de shrapnel ou des balles tirées par des armes légères, Koppes n'avait aucun moyen de pivoter pour riposter aux tirs du sniper. Non seulement la tourelle était incapable de faire un demi-tour complet, mais l'arbre qui se trouvait directement dans son dos – et qui lui fournissait peut-être un semblant de couverture – l'empêchait de repérer la position précise du tireur. Cependant, ce qui contrariait encore plus Koppes, c'est que la bâche de kevlar commençait à montrer des signes de fatigue.

Chacune des balles qui venait s'écraser sur le sommet de la bâche arrachait un morceau de kevlar tout en envoyant un petit souffle d'air sur la nuque de Koppes. C'était déjà assez déconcertant en soi, mais les balles qui frappaient désormais la bâche parvenaient à creuser de minuscules trous à travers lesquels perçaient les rayons du soleil. Chaque nouvel impact faisait apparaître un nouveau rai de soleil à travers le kevlar. Ce n'était plus qu'une question de temps avant que le sniper ne bénéficie d'un coup de chance et ne parvienne à lui loger une balle dans le crâne – et le seul moyen d'empêcher cela consistait à effectuer un tir de contre-sniping depuis son LRAS1.

Après avoir reçu l'appel à l'aide de Koppes, et alors que je m'apprêtais à ressortir du poste médical, je jetai un coup d'œil sur ma gauche et repérai l'Afghan qui avait été aveuglé et avait posé tant de problèmes à Courville. Il était maintenant affalé sur une chaise juste à côté de la porte d'entrée, la tête entièrement dissimulée sous d'épaisses compresses de gaze que Courville lui avait appliquées sur le visage afin de protéger ses globes oculaires. Le sang qui coulait de ses orbites avait laissé de longues traînées rouges sur la gaze et les bandages, donnant l'impression que l'homme pleurait des larmes de sang. La scène était suffisamment atroce pour détourner n'importe quel regard. Mais quelque chose me fit cependant stopper sur le chemin de la sortie.

L’homme avait sur les genoux une cartouchière de cuir contenant plusieurs balles à bout cuivré tandis qu’un fusil de sniper Dragunov était appuyé contre le mur à sa gauche.

En repensant à ce moment, j’aimerais prétendre que j’éprouvai de l’empathie pour le soldat blessé. Mais en réalité, la seule chose qui me frappa, ce fut la présence de cette arme dont il n’avait plus l’utilité et qui répondait exactement à mes besoins. Sans compter qu’une autre pensée me vint à l’esprit.

Cool – j’ai toujours rêvé de tirer au Dragunov.

J’arrachai la cartouchière de cuir des genoux de l’homme, récupérai son fusil et me dirigeai vers la porte afin de rejoindre le LRAS1 de Koppes.

Alors que je décollais, j’entendis la voix de Gallegos sur la radio. Il semblait agité et aboyait désormais à l’attention de Hardt :

« On n’a *pas* besoin de toi. Fous le camp d’ici, c’est un piège mortel ! »

Je n’avais aucune idée de ce qui pouvait être en train de se produire. Mais si les paroles de Gallegos devaient être prises à la lettre, alors les choses ne se déroulaient pas très bien non plus du côté du LRAS2, à l’autre bout de l’avant-poste.

POUR PRENDRE TOUTE la mesure de ce qui n’allait pas tarder à arriver à Hardt et à ses hommes, il convient de faire une pause et de revenir un peu en arrière, au moment qui précède la discussion que Hardt et moi avions eue dans le baraquement de la section Rouge – au moment où j’avais ordonné à Chris Jones de se diriger vers la tranchée à côté de la mosquée et du générateur afin de renforcer la position de Justin Gregory.

Aussitôt après avoir reçu cet ordre, Jones était parti en courant pour avaler les 15 mètres en montée qui le séparaient de l’arrière de la mosquée, en se faisant prendre pour cible tout au long de son sprint. Sa course avait été interrompue par plusieurs frappes de roquettes, dont l’une avait explosé suffisamment près de lui pour le renverser.

« Greg, quoi de neuf ? », haleta-t-il lorsqu’il parvint finalement à se glisser dans la tranchée dans laquelle Gregory était abrité. « Qu’est-ce qu’ils mijotent ? »

Bien que Gregory fût un vétéran avec plus de cinq années de service, il avait passé le plus clair de son temps en garnison à Fort Knox, Kentucky, où il avait consacré ses loisirs à aiguiser des poignards – une obsession chez

lui. À la différence de Jones, il était plutôt timide et réservé. Avant d'être déployé en Afghanistan, il ne s'était jamais fait tirer dessus. Tout cela faisait qu'il ne réagissait pas particulièrement bien à la situation dans laquelle il était maintenant plongé. En d'autres mots, il était mort de trouille.

« Ces salopards sont *partout*, lui répondit Gregory. – Ouais, c'est sûr, admit Jones, qui avait l'impression de se retrouver au beau milieu d'un peloton d'exécution. Ils sont *vraiment* partout. »

Au même moment, une roquette vint frapper la mosquée, en faisant exploser toutes les vitres sur le côté sud du bâtiment et en noyant les deux hommes sous une pluie de débris. Cette averse de verre sembla souligner à quel point ils étaient coupés des autres, d'autant plus qu'ils n'avaient pas la moindre idée de ce qui pouvait être en train de se produire ailleurs puisque aucun des deux n'avait de radio. (Afin d'éviter le chaos qui aurait été provoqué par de multiples échanges radio en parallèle, les postes radio étaient réservés aux seuls chefs d'équipe, lesquels relayaient ensuite les ordres à haute voix à des soldats tels que Jones et Gregory.)

À la différence de Gregory, Jones avait cependant conscience qu'il était inacceptable de garder la tête baissée et de rester planqué au fond de la tranchée en espérant que les choses finiraient par s'arranger d'elles-mêmes, peut-être. Quoi qu'il se passe, il leur fallait faire preuve de mordant et riposter aux tirs ennemis.

« OK, Greg, voilà ce qu'on va faire, expliqua Jones en se plaçant derrière la Mark 48, permutant donc avec Gregory, qui hérita de la SAW[1]. À *trois*, on se redresse et on leur balance tout dans la gueule. »

Le plan de Jones consistait à concentrer ses tirs sur le Zigzag tandis que Gregory s'occuperait du portail d'entrée et de la Face Nord.

Jones se redressa, cala la Mark 48 au bord de la tranchée et commença à lâcher des salves disciplinées – trois à cinq coups à la fois – en direction de la myriade de feux de bouche qu'il pouvait distinguer sur le Zigzag et le Plongeoir. Tout en tirant, il repéra quelque chose à une distance beaucoup plus proche.

Hardt et Chris Griffin, un jeune soldat de la section Bleue, semblaient être en pleine course de réapprovisionnement en munitions. Les deux hommes charriaient deux caisses de munitions pour 12,7 mm et couraient à toute vitesse en direction du Humvee 1 de Faulkner.

Jones fit de son mieux pour couvrir les deux sprinters, qui finirent par arriver sains et saufs au véhicule. Il ne lui fallut cependant pas plus de quelques secondes pour réaliser qu'il s'était fait repérer par l'ennemi et que celui-ci l'avait désormais pris dans sa ligne de mire. Et c'est au même moment qu'il réalisa également, avec amertume, qu'il ne pouvait compter que sur lui-même.

Gregory n'avait pas eu le courage de se redresser. Écœuré, Jones se coucha à nouveau dans la tranchée. Il demeura allongé un moment, les yeux fixés sur le ciel, en se demandant ce qu'il allait désormais pouvoir faire, lorsqu'il vit tout à coup la tête de Josh Dannelley apparaître au bord de la tranchée.

Dannelley et deux autres hommes de la section Bleue étaient restés abrités derrière le hangar à outils, 20 mètres plus loin. Ils essayaient désormais d'effectuer une percée en direction de la butte où se trouvait le Humvee 1 de Faulkner.

« On va ravitailler Faulkner en munitions, gueula Dannelley tandis que des balles sifflaient à ses oreilles. On a besoin que vous nous couvriez ! »

Cela sembla plutôt étrange à Jones. Est-ce que ce n'était pas le boulot que venaient justement d'effectuer Hardt et Griffin ? Dannelley avait-il la moindre idée de ce qu'il faisait ?

Faute de radio, il était impossible de démêler le vrai du faux, aussi Jones songea qu'il était préférable de faire ce qu'on lui demandait. Lorsque Dannelley et ses hommes s'élancèrent en direction du Humvee 1, Jones se redressa avec sa mitrailleuse – et, cette fois, Gregory l'imita.

Gregory étant orienté en direction du portail d'entrée et de la Face Nord, il ne vit rien de ce qui se produisit ensuite, mais Jones, lui, n'en perdit pas une miette.

Dannelley et ses hommes furent pris sous un déluge de feu dès qu'ils se mirent à courir, mais par miracle aucun d'entre eux ne fut touché. En revanche, il leur suffit de quelques enjambées pour réaliser que le Humvee 1 de Faulkner n'était plus là.

Stupéfaits de découvrir l'emplacement vide, ils firent demi-tour dans une certaine confusion, redescendirent la butte et plongèrent dans la tranchée à côté de Jones et de Gregory.

Jones n'avait aucune idée de la raison pour laquelle l'équipage du Humvee de Faulkner avait abandonné sa position de combat. Il n'avait

aucune idée de l'endroit vers lequel celui-ci avait pu se rendre, ni même de la raison pour laquelle il avait dû partir. En revanche, il savait une chose, c'est que Hardt, Griffin et Faulkner devaient être en train de rouler au milieu du déluge d'acier qui était en train de s'abattre sur toute la moitié ouest de l'avant-poste.

Où sont-ils allés ?, se demanda-t-il alors qu'il s'abritait à nouveau dans la tranchée avec Gregory, *et qu'est-ce que ces enfoirés cherchent à faire ?*

QUAND HARDT ET GRIFFIN étaient parvenus jusqu'au Humvee de Faulkner, Hardt s'était engouffré sur le siège passager à l'avant tandis que Faulkner avait basculé sur le siège conducteur. Tandis que Griffin s'installait dans la tourelle, derrière la mitrailleuse de 12,7 mm, Faulkner tourna la clé de contact et enclencha une première vitesse.

Hardt ordonna à Faulkner de s'éloigner du rocher en forme de pomme de terre qui protégeait le flanc ouest du véhicule et de rouler en direction des douches en prenant la route la plus courte et en passant au nord de l'atelier mécanique. Bien évidemment, il s'agissait de l'itinéraire que je lui avais recommandé de ne *surtout pas* prendre. Au lieu de progresser derrière l'atelier mécanique, lequel aurait dissimulé sa route, il allait se retrouver à découvert et visible de tous. Le flanc droit de son véhicule allait être exposé aux tirs de roquettes ou de mitrailleuses provenant de la Face Nord et du portail d'entrée.

Je ne saurais expliquer pour quelle raison Hardt choisit d'emprunter cet itinéraire. Sans doute était-il tenté de rejoindre Gallegos et ses hommes par la route la plus directe et la plus rapide possible. Quoi qu'il en soit, au moment même où le Humvee abandonna la protection que le rocher lui offrait et déboucha à découvert à quelques mètres de là, dans ce qui était devenu une sorte de *no man's land*, il devint une cible parfaite. Que ce soit sur la Face Nord, le Zigzag ou le Putting Green, tous les ennemis commencèrent à braquer leurs armes vers lui et à le pilonner avec tout ce qu'ils avaient sous la main.

Griffin fit de son mieux pour riposter aux tirs des snipers et aux rafales de mitrailleuses qui venaient frapper le pare-brise et la tourelle, mais il se retrouva handicapé par la nécessité de balayer trois secteurs de tir différents. Il lui fallut moins d'une minute pour être obligé de se planquer de manière récurrente au fond de la tourelle.

Quand Gallegos, qui était en contact radio avec Hardt, réalisa que le Humvee 1 avait emprunté l'itinéraire le plus dangereux et le plus exposé, il ne put s'empêcher de lui ordonner avec véhémence de faire demi-tour avant qu'il ne soit trop tard. Et c'est à ce moment-là que toutes les qualités que Hardt possédait en tant que soldat – son obstination, sa résilience, son refus d'abandonner avant d'avoir achevé ce qu'il avait décidé de faire – commencèrent à jouer contre lui.

Il ignora les appels de Gallegos et ordonna à Faulkner de continuer à rouler.

Ils progressaient à près de 8 kilomètres/heure, évitant soigneusement les obstacles qui se dressaient sur leur chemin. Malgré les tirs intenses qui le visaient, le véhicule traça sa route. En moins de dix minutes, le Humvee 1 conduit par Faulkner arriva à moins de 5 mètres de l'arrière du LRAS2.

Il existe une telle quantité d'angles morts depuis l'habitacle d'un Humvee blindé qu'il est quasiment impossible de distinguer tout qui ne se trouve pas de manière évidente à l'avant ou sur les côtés, aussi Gallegos n'eut-il aucun moyen de voir le Humvee de Faulkner arriver dans son dos, pas même en le repérant dans son rétroviseur. Il n'en était pas moins conscient du danger encouru par Faulkner et ses camarades, raison pour laquelle il s'égosilla sur les ondes radio.

« Tirez-vous de là !, hurla-t-il. Foutez le camp maintenant ! Dégagez-dégagez-DÉGAGEZ ! »

Comme pour ponctuer l'ordre vociféré par Gallegos, une roquette vint percuter frontalement le pare-brise du Humvee de Faulkner, enveloppant le capot du véhicule d'un voile de flammes tout en faisant pleuvoir un déluge de shrapnel sur la tourelle, ainsi que sur le visage et le torse de Griffin.

Hardt réalisa enfin que la puissance de feu ennemie était trop dévastatrice pour qu'il puisse maintenir sa position et permettre aux hommes coincés dans le LRAS2 et de l'évacuer en toute sécurité.

« Désolé, mais ça va pas le faire », communiqua Hardt par radio à Gallegos, avant d'ordonner à Faulkner de faire marche arrière et de quitter la zone au plus vite. « Il faut se barrer d'ici. »

Malheureusement, cela se révéla impossible.

QUELQUES MOIS PLUS TÔT, l'unité déployée à Keating avant notre arrivée avait entamé la construction d'un nouveau bâtiment à l'ouest de l'atelier mécanique. L'objectif de cette structure ne nous avait jamais été vraiment

expliqué, et cela ne nous avait guère importé puisque les murs n’étaient que partiellement achevés quand l’ordre de tout arrêter était tombé.

L’un de ces murs, situé à moins de 3 mètres derrière le Humvee de Hardt, s’était écroulé sous la violence des dizaines de tirs de roquettes qui étaient venues exploser dans la zone, et il avait été réduit à un tas de pierres et de débris. Dans sa précipitation à vouloir quitter le champ de tir dans lequel il se trouvait, Faulkner passa la marche arrière et envoya son Humvee percuter le tas de gravats avec suffisamment de puissance pour que celui-ci se retrouve le châssis arrière à cheval sur les gravats avant que le véhicule ne vienne à stopper.

Faulkner eut beau faire jouer la marche arrière et la marche avant, il se retrouva incapable de libérer son Humvee. Le châssis se trouvait en position surélevée et les roues ne touchaient plus le sol. Coincés à leur tour, les occupants du véhicule allaient eux aussi avoir le privilège d’offrir une cible facile.

« Putain, on ne peut plus manœuvrer, annonça Hardt par radio à Gallegos. Quitte pas. »

Gallegos ne s’était pas trompé. Il s’agissait bel et bien d’un piège mortel.

---

1. La M249 Squad Automatic Weapon (SAW) est une mitrailleuse légère chambrée en 5,56 mm, donc moins puissante que la Mark 48, chambrée en calibre 7,62 mm.

Chapitre 12

« Charlie a infiltré le poste »

LA ROUTE QUE J'EMPRUNTAI pour aller du poste médical au LRAS1 de Koppes passait par l'allée poussiéreuse dans laquelle Scusa avait déjà trouvé la mort. Je ne sais pas pourquoi le sniper ne me plomba pas – peut-être que quelques résidus de fumée des grenades fumigènes lancées précédemment flottaient encore dans l'air au-dessus des toits. Mais, quelle qu'en fût la raison, j'achevai ma course sans incident et je me plaquai contre le flanc arrière du Humvee de Koppes.

En relevant la tête, je pus constater que des balles provenant de toutes les directions frappaient la tourelle et les portières. Plié en deux à l'intérieur de sa tourelle, essayant de garder la tête aussi basse que possible, Koppes avait l'air véritablement misérable.

« Hé, mec, lançai-je en adoptant le ton le plus neutre possible, tout se passe bien ?

– Non, pas vraiment, répondit-il. J'ai un putain de sniper dans le dos. »

À en juger par le ton de sa voix, Koppes était terrorisé.

« Oh, te bile pas avec ça, plaisantai-je. De toute manière, on va *tous* crever aujourd'hui. »

L'expression que je lus sur le visage de Koppes me laissa penser qu'il envisageait la possibilité que j'aie perdu la raison dans le feu de l'action. (Son jugement sur ma santé mentale était sans doute influencé par le fait qu'en m'étant fait souffler par l'explosion de la roquette pendant que je me trouvais sur le générateur, j'avais apparemment reçu un sale coup en plein visage et mes dents étaient maintenant rouges de sang.)

L'heure n'était cependant pas aux explications, aussi je me contentai de lui ordonner de garder la tête baissée et de continuer à assaisonner son

secteur de tir tandis que je m'occuperais de son sniper.

Je n'avais qu'une vague connaissance de l'arme que j'avais empruntée au soldat afghan, mais ma principale inquiétude venait de ce qu'il n'avait peut-être pas zéroté sa lunette de tir, ce qui fait que je n'avais aucune certitude quant à sa précision. Le calibre 7,62 mm du Dragunov était cependant bien plus puissant que celui de mon M4, et je pouvais donc tirer bien plus loin, sans compter que la balle ferait pas mal de dégâts même si je me contentais de blesser ma cible.

Je commençai à balayer l'horizon depuis l'arrière du Humvee. Posté à côté du pare-chocs arrière, j'observai la Face Nord à travers la lunette télescopique, à la recherche d'endroits susceptibles de dissimuler le sniper, en essayant surtout de repérer des positions que j'aurais moi-même choisies tout en gardant un œil sur d'éventuels éclairs de bouche. Je sélectionnai quelques coins où il était possible que le sniper soit caché et tirai quelques balles dans ces directions. Je reculai ensuite, allant me placer sur le côté avant du Humvee, renouvelant le même balayage de l'horizon, allant et venant entre le flanc du Humvee – à l'angle du pare-brise et du capot – et le pare-chocs arrière. C'était un jeu étrange, rendu plus irréel encore par les éclats de voix que je pouvais entendre dans l'oreillette de ma radio tandis que j'effectuais mes déplacements : les cris de Gallegos gueulant à l'attention de Hardt :

« Foutez le camp ! Ne venez pas. Faites demi-tour, repartez ! »

Il fallut peu de temps avant que je ne capte l'attention du sniper ennemi et que nous nous retrouvions tous les deux entraînés dans une partie létale de rira-bien-qui-rira-le-dernier. Je me précipitais à l'arrière du Humvee et tirais quelques coups de feu, puis je sprintais à nouveau vers le flanc avant et faisais mine de tirer, mais sans réellement faire feu, et je retournais aussitôt à l'arrière en essayant de repérer sa localisation exacte tandis qu'il visait l'endroit où je m'étais trouvé quelques secondes plus tôt. Mon objectif consistait à rester en mouvement, à varier mon comportement et à le garder dans l'expectative.

Après plusieurs minutes de ce jeu de cache-cache, je pus me faire une bonne idée de l'endroit où il se trouvait – un amas de rochers dissimulé par la végétation – et je tirai plusieurs coups de feu dans cette direction. Je ne vis à aucun moment la silhouette du sniper se découper dans la lunette de mon Dragunov, pas plus que je ne vis quoi que ce soit qui puisse m'indiquer que je l'avais neutralisé après avoir tiré mes coups de feu. Tout ce que je

peux affirmer, c'est qu'après avoir vidé la quasi-totalité d'un chargeur en direction de sa planque, la fusillade cessa et plus aucune balle ne vint s'écraser dans la bâche de Koppes.

Cette tâche accomplie, du moins pour l'heure, je relevai les yeux vers Koppes, qui me parut reconnaissant de l'avoir aidé même s'il semblait encore s'interroger sur ma santé mentale.

« C'est bon pour toi ?, demandai-je. Tu as ce qu'il faut en munitions ?

– Ouais, je suis bon, confirma-t-il.

– OK, écoute-moi maintenant, continuai-je. Les mecs de l'ANA ont déserté leurs positions, alors il n'y a plus qu'une seule chose qui empêche les talibans de débouler du côté est, et cette chose c'est toi. À l'heure actuelle, tu représentes la seule position défensive de ce côté, et tu es le seul mec à surveiller la porte arrière du camp. Tu piges ? »

Alors qu'il confirmait avoir compris ce que je lui avais expliqué, notre échange fut interrompu par une série de fortes explosions successives, qui retentirent au-delà du poste médical, du côté ouest du camp, là où se trouvaient Hardt et ses hommes.

Bon Dieu, Hardt, qu'est-ce que tu as foutu !, me demandai-je en m'éloignant du LRAS1 de Koppes et en partant au pas de course en direction de l'ouest, mon Dragunov sous le bras.

LORSQUE L'ENNEMI réalisa que le Humvee 1 de Hardt était immobilisé, il dirigea toute sa puissance de feu dessus. Alors que la carlingue du véhicule se faisait frapper de toutes parts, Hardt comprit rapidement que lui et ses hommes ne disposaient que de très peu de temps et de quasiment aucune option. La meilleure solution, estima-t-il, était que Faulkner et Griffin tentent de se carapater tandis qu'il s'installerait lui-même dans la tourelle pour assurer leur repli avec un tir de couverture.

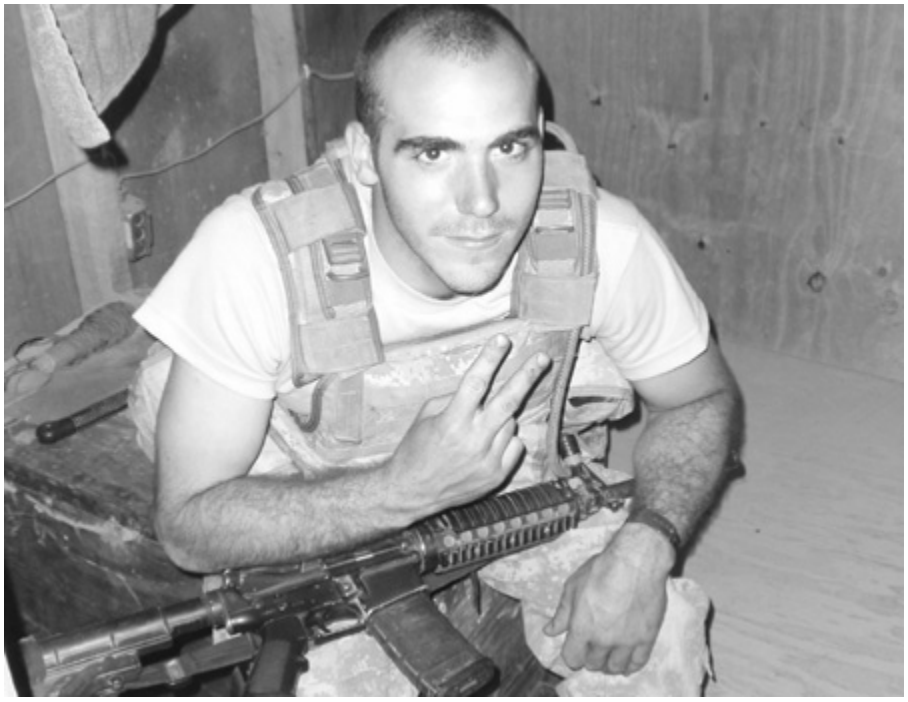
Hardt était prêt à s'installer dans la tourelle quand Griffin ouvrit soudain la portière passager sur le côté droit du Humvee et se rua dehors. Ce mouvement l'exposa aux tireurs ennemis qui se préparaient à déborder le portail avant, des ennemis qui réagirent si vite que plusieurs balles vinrent frapper l'habitacle du Humvee avant même que Hardt ait pu refermer la portière derrière Griffin.

Comme pour Michael Scusa et plusieurs autres jeunes engagés de la section Bleue, je ne savais pas grand-chose de Chris Griffin. Nous ne nous étions pas adressé la parole plus d'une dizaine de fois. Le peu que j'avais vu

de lui m’avait cependant impressionné – à la différence de beaucoup de ses camarades, il ne se plaignait jamais, ne jouait pas au dur et se trouvait *toujours* là où il était censé se trouver. Mais, en dehors de cela, il était resté une énigme à mes yeux.

En raison de la situation dans laquelle il s’était placé de lui-même en décidant de sortir du Humvee, ni moi ni personne ne saura jamais exactement ce qui lui arriva au cours des dernières secondes de sa vie. Mais voilà ce qu’il est possible de dire.

Le corps de Griffin fut retrouvé plus tard à une centaine de mètres de l’endroit où il avait quitté le Humvee, étendu dans l’espace à découvert près du bâtiment Shura, la direction dans laquelle se trouvaient ses ennemis – et donc le dernier endroit vers lequel il aurait dû courir. Il n’y avait aucun moyen de savoir s’il avait été tué à côté du Humvee et si son corps avait ensuite été traîné en direction du bâtiment Shura, ou s’il s’était tout simplement retrouvé si désorienté qu’il avait fini par courir vers l’ennemi. Ce sont là des détails qu’il nous sera à tout jamais impossible d’assembler de manière logique – mais nous avons en revanche une idée de la manière dont il trouva la mort. Et, bon Dieu, ce fut brutal.



Chris Griffin

Griffin reçut deux balles en plein visage. La première pénétra dans sa tempe gauche tandis que l'autre frappait la gauche de sa mâchoire. Les deux balles entraînèrent bien sûr d'importantes fractures de la boîte crânienne tout en réduisant son cerveau en bouillie. Il reçut encore une troisième balle dans le dos, laquelle lui brisa plusieurs côtes et lui perfora le foie. Une quatrième balle lui fractura l'avant-bras gauche et une cinquième lui explosa le fémur droit. Les sixième et septième balles lui traversèrent la fesse gauche tandis que la dernière l'atteignait à la cuisse gauche.

En tout, il fut touché à huit reprises. Ce fut une mort atroce et violente dont le seul bénéfice fut peut-être d'offrir quelques secondes de répit à ses deux camarades – bien que cela soit douteux étant donné que la menace principale visant maintenant Faulkner et Hardt venait de l'autre côté du Humvee, où Faulkner avait repéré trois talibans postés à proximité du conteneur buanderie.

Ils étaient vêtus d'uniformes de gardes de sécurité afghans et l'un d'eux avait épaulé un lance-roquettes.

« Ils vont nous tirer dessus ! », gueula Hardt juste avant que la roquette ne vienne frapper droit dans la vitre côté conducteur et ne fracasse le verre blindé en projetant des éclats de shrapnel sur tout le côté gauche de Faulkner, son épaule, son bras et sa cuisse.

Tandis que Faulkner hurlait de douleur, Hardt fit de son mieux pour le rassurer. « Tu vas t'en sortir, tu vas t'en sortir ! », gueulait-il.

L'ennemi étant désormais prêt à submerger le véhicule, il était impératif de l'évacuer. Mais il n'y avait aucun plan conçu à cet effet, sinon une vague idée voulant que Faulkner sorte par la portière côté conducteur, qu'il s'accroupisse et qu'il ouvre ensuite la portière arrière de ce même côté afin d'être protégé des tirs ennemis et de permettre à Hardt de sortir à son tour.

Mais au lieu de cela, Faulkner se retrouva si désorienté qu'il ne fut même pas capable de retrouver son fusil d'assaut et qu'il ouvrit la portière et se mit tout simplement à courir.

Il n'avait aucune idée de l'endroit où il allait ; il savait seulement qu'il lui fallait courir le plus vite possible et s'éloigner le plus possible du Humvee. Sans même prendre le temps de se retourner pour savoir si Hardt avait réussi à sortir du véhicule, il piqua un sprint en direction de l'est en courant aussi vite que ses jambes pouvaient le porter.

Il est difficile d'imaginer que Faulkner ait pu survivre à une telle course folle, alors qu'il n'avait pas d'arme, qu'il était aveuglé par la douleur, et qu'il lui fallut traverser les parties les plus exposées du camp en passant devant la mosquée, en descendant l'allée entre le baraquement de la section Rouge et le poste de commandement, jusqu'à arriver au poste médical. Lorsqu'il s'engouffra à l'intérieur en chancelant, il semblait avoir été traîné au bout d'une chaîne à travers l'enfer. Son visage était lacéré et couvert de sang. Mais encore plus terrible était l'état de son bras gauche – un bras qui avait déjà été blessé deux ans plus tôt en Irak, et se retrouvait ouvert aux mêmes endroits.

« J'ai été touché au bras, répétait-il. J'ai été touché au *bras* ! »

En même temps qu'ils s'occupaient de lui, les médecins cherchèrent à le faire parler de ce qui était arrivé, mais il était si traumatisé et dans un tel état de confusion que rien de ce qu'il disait n'avait de sens. Il n'avait aucune idée de ce qu'était devenu Griffin. Il semblait avoir la vague impression que Hardt se trouvait toujours tout seul là-bas, et sans doute combattait toujours, mais il était incapable d'exprimer une pensée cohérente quant à la situation exacte de Hardt. Il lui était également impossible de fournir la moindre information sur la manière dont Gallegos et ses hommes se débrouillaient.

Soudain, une voix se fit entendre sur la radio.

« Oh, *putain* ! », s'exclama Hardt.

Tous les hommes encore vivants dans le camp, et qui étaient à l'écoute du réseau Force Pro, entendirent nettement ce qui suivit :

« Ils m'ont pointé un lance-roquettes sur la gueule ! »

Et la communication cessa.

IL EST IMPOSSIBLE de dire si l'équipe RPG à laquelle Hardt était confronté faisait partie du même groupe que celui qui avait exécuté Griffin quelques minutes plus tôt. Il est également impossible de dire si Hardt fut capable de lâcher quelques salves avant que la roquette ne lui soit tirée dessus. Tout ce que nous savons, c'est qu'ils tirèrent une roquette à ogive perforante conçue pour pénétrer un blindage, et qu'elle entra par la portière arrière du côté droit du Humvee en projetant une éruption de shrapnel dans tout l'habitacle.

Hardt réussit cependant à survivre à l'explosion et à évacuer le Humvee 1, sans doute en se ruant par l'une des deux portières du côté opposé. Il se

mit ensuite à courir vers le sud en direction de l'atelier mécanique qui se trouvait à environ 5 mètres du véhicule.

Au cours de ce sprint désespéré, il fut touché à deux reprises au flanc gauche. Une balle lui traversa le poumon gauche, le diaphragme et la rate avant de ressortir par le dos, tandis qu'une autre lui fracassait trois côtes. Il fut également touché au bras gauche et à la jambe gauche.

Ces blessures causèrent d'importants dégâts et lui firent perdre quantité de sang, mais elles ne le tuèrent probablement pas. Au lieu de cela, comme nous le découvririons par la suite, il fut achevé plus tard de trois balles dans la tempe gauche.

LORSQUE J'ENTENDIS la radiotransmission de Hardt, je ne savais rien de ce qui était arrivé à Griffin ou à Faulkner. Mon seul objectif, tandis que je m'éloignais du LRAS1 de Koppes en courant, était de trouver une position à partir de laquelle je pourrais voir Hardt et l'appuyer – et le meilleur endroit pour cela était le « café », qui offrait un panorama sur l'ouest du camp et qui me permettrait d'avoir une meilleure idée de ce qui était en train de se dérouler.

Lorsque je me postai avec mon Dragunov derrière la muraille de sacs de sable du « café », je pus à peine distinguer le coffre arrière du LRAS2, qui ressemblait à un gros morceau de métal calciné. Il n'y avait aucun signe de mouvement autour. Quant au Humvee 1 de Hardt, ma ligne de vue était entièrement bloquée par une grosse citerne à eau située sur le côté sud du conteneur des douches.

Alors que je prenais la mesure de la situation, un mouvement en arrière-plan attira mon attention. Un trio de combattants talibans puissamment armés émergeait derrière le Humvee 2, à partir duquel Jonathan Adams avait tiré au lance-grenades M-19 au cours des premières minutes de l'assaut avant d'être obligé d'abandonner sa position.

Il s'agissait d'une équipe RPG et il semblait évident qu'ils étaient entrés par le portail avant en contournant le bâtiment Shura. L'homme de tête et le troisième portaient des gilets de combat Chest Rig[1] et ils étaient armés d'AK-47. L'homme du milieu avait un lance-roquettes sur l'épaule ainsi qu'une réserve d'ogives dans le dos. Un bandeau noir avec des inscriptions en arabe ceignait son front.

Tandis que j'intégrais ces éléments, Janis Lakis, le conseiller militaire lituanien, s'avança sur la terrasse du « café » et vint se poster sur ma

gauche. Il avait alors abandonné tout espoir d'amener les soldats de l'armée afghane qu'il encadrait à défendre le camp et il en avait conclu que la chose la plus efficace à faire consistait à nous donner un coup de main. C'était une décision que j'avais accueillie avec joie car, en plus de ses compétences et de son expérience, il avait également un fusil d'assaut H&K G-36 équipé d'un lance-grenades M203.

« Hé, Lakis, chuchotai-je, ça m'étonnerait que ces trois mecs soient des soldats à toi, non ? »

Alors que Lakis confirmait d'un geste de la tête que ce n'était pas le cas, l'homme au lance-roquettes posa son arme sur l'arrière du Humvee, s'adossa contre le véhicule et commença à réajuster son bandeau.

Ce qui me stupéfia encore plus que la présence de ces combattants ennemis dans l'enceinte du camp, ce fut la manière décontractée dont ils se comportaient. Ses compagnons et lui faisaient une petite pause tactique pour reprendre leur souffle et se regrouper avant de continuer leur percée. Il était évident qu'ils ne s'attendaient pas à rencontrer de résistance et qu'ils ne se doutaient pas qu'ils étaient observés.

Une pensée me vint alors à l'esprit.

Il s'agissait probablement de l'équipe RPG qui venait de régler son compte à Hardt.

Ces insurgés se trouvaient environ à 50 mètres de ma position. Cependant, à travers la lunette de mon Dragunov, cette distance semblait s'être réduite à 3 mètres. La manière dont nous allions pouvoir leur tomber dessus me rappela ces nuits passées dans le ranch de mon père, lorsque nous braquions une lampe torche sur des lapins et qu'ils se figeaient comme pour vous laisser le temps d'ajuster votre tir.

Putain, c'est un jeu d'enfant, songeai-je tandis que j'expirais pour stabiliser mon fusil et que je repliais mon doigt sur la détente.

L'homme au RPG disposant de l'arme la plus puissante, mon plan consistait à m'occuper de lui en premier, puis à braquer mon Dragunov sur la droite afin de choper le deuxième mec avant qu'il ne réalise ce qui se passait, puis à finir par le troisième larron quand il commencerait à s'enfuir en courant.

À une si petite distance, le fusil de sniper tirerait sans doute un ou deux crans trop haut. Aussi, tandis que l'homme au RPG achevait d'ajuster son bandeau et se redressait maintenant pour afficher sa silhouette en entier, je

plaçai le réticule de ma lunette à la hauteur de son sternum, droit sur la petite bosse osseuse connue sous le nom d'appendice xiphoïde, et pressai la détente.

Je ne m'étais pas trompé – au lieu de toucher le centre de son thorax, la balle lui transperça la clavicule gauche, juste au-dessus du cœur.

Tandis que ses deux compagnons réalisaient ce qui était en train de se passer et échangeaient un regard du genre *Oh, merde !*, je déplaçais déjà mon canon sur la droite pour faucher l'homme de tête en lui logeant deux balles dans le corps, l'une dans le poumon gauche et la deuxième dans la hanche.

Alors qu'il s'écroulait, je ramenai mon canon sur la gauche et essayai de liquider le troisième homme de l'équipe tandis qu'il bondissait pour aller se planquer à l'arrière du Humvee, où ses jambes apparurent entre les roues du véhicule.

Dans des circonstances normales, il n'aurait pas été très difficile de tirer quelques balles sous le châssis du véhicule puisque celui-ci se trouvait à près d'une cinquantaine de centimètres du sol. Cependant, la plus grande partie de cet espace était obscurci par un petit muret de pierres qui courait devant le Humvee.

Sachant qu'il ne me serait pas possible de neutraliser cet homme avec un tir tendu, je commençai à tirer quelques coups de feu en direction du sol, à quelques dizaines de centimètres à l'avant du véhicule, dans l'espoir qu'une de mes balles ricocherait et le blesserait. Tandis que je tirais sans discontinuer, je voyais le taliban accroupi au sol adresser des gestes de la main désespérés en direction du portail d'entrée, où il semblait évident que ses compagnons étaient en train de se regrouper.

« Lakis, hurlai-je, balance-lui une putain de *grenade* !

– À quelle distance, d'après toi ?, demanda Lakis tout en glissant une grenade dans la culasse.

– J'en sais rien. Ça peut pas faire plus de 50 mètres. »

Le lance-grenades émit un *doonk !* distinctif et le projectile arrondi dessina un arc de cercle dans le ciel au-dessus du camp avant d'atterrir idéalement sur le flanc du Humvee et d'exploser dans un savoureux *thump* suivi d'un *crack*.

Le combattant taliban disparut.

« 50 mètres ! », s’exclama Lakis avec son accent à la Schwarzie, en hochant la tête d’un air satisfait. « *Ja !* »

QUAND JE REPENSE À CE MOMENT, j’imagine que j’aurais dû éprouver une sorte de soulagement à l’idée d’avoir éliminé les hommes qui avaient sans doute tué Hardt. Mais j’avais des choses bien plus pressantes à l’esprit, notamment la stupéfaction de constater qu’un groupe de soldats ennemis venait de pénétrer par le portail d’entrée.

Jusque-là, je n’avais pas encore pleinement réalisé à quel point nous étions compromis. Mais désormais, l’idée de nous retrouver submergés par l’ennemi n’était plus seulement une hypothèse à redouter, c’était une réalité en devenir.

C’était d’ailleurs déjà en train de se produire un peu plus haut sur ma gauche, où une petite poche de résistance avec des hommes tels que Jones, Gregory et Dannelley tentait de résister dans une tranchée à côté de la mosquée.

Ce groupe incluait certains des soldats les plus jeunes et les moins expérimentés de l’avant-poste. Comme ils étaient dépourvus de radios, ils n’avaient reçu aucune information sur ce qui se passait ailleurs et n’avaient pas entendu le dernier appel désespéré de Hardt. Et, je l’ignorais, mais ils s’apprêtaient maintenant à affronter un groupe de talibans bien plus nombreux.

L’IRONIE DE LA MISSION de sauvetage avortée de Hardt, c’est que cette tentative malheureuse déclencha ce qu’il avait justement voulu empêcher, à savoir un assaut concerté de la part de l’ennemi pour pénétrer dans le secteur ouest de notre camp. Le Humvee immobilisé de Hardt avait offert une cible si attrayante qu’elle avait encouragé différents groupes de combattants ennemis à infiltrer l’enceinte du camp depuis le nord et le sud. L’équipage du Humvee 1 étant désormais hors jeu, ces combattants ennemis n’avaient plus de raison de ne pas converger vers le centre du camp – ce qui avait amené plusieurs d’entre eux à se diriger vers la tranchée dans laquelle se trouvait l’équipe de Jones.

Au cours des dix dernières minutes, la situation de Jones et de ses camarades n’avait cessé d’empirer. Il y avait désormais près d’une demi-douzaine d’hommes dans cette tranchée – Jones et Gregory, ainsi que Dannelley et ses camarades – et tous étaient pris sous le feu de l’ennemi. À

chaque fois que l'un d'entre eux relevait la tête ou appuyait le canon de son arme au-dessus du rebord de la tranchée, les combattants ennemis postés sur les crêtes lâchaient des salves dévastatrices dans leur direction.

C'était déjà terrifiant en soi, mais les roquettes qui avaient détruit les fenêtres de la mosquée à côté d'eux avaient également déclenché un incendie qui consumait désormais le bâtiment, et il semblait évident que quelqu'un était piégé à l'intérieur. Jones et ses compagnons ne savaient absolument pas qui cela pouvait être. À en juger par les cris sauvages et aigus que l'homme poussait en pachtoune ou en nouristani tandis que les flammes le dévoraient, il s'agissait d'un ouvrier afghan, ou d'un soldat afghan, peut-être même de l'imam en personne.

En dépit des risques, Jones et ses camarades n'avaient cessé d'émerger de la tranchée toutes les deux ou trois minutes afin de riposter aux tirs ennemis – choisissant habituellement un nouvel emplacement afin de désorienter l'adversaire.

« OK, les mecs, disait par exemple Jones. On jette un coup d'œil en vitesse et on voit ce qui se passe. Pas de quoi en faire un drame. »

Ils relevaient alors la tête et pointaient leurs armes. Ils avaient parfois le temps de tirer quelques salves, mais à d'autres moments ils étaient obligés de rentrer le cou avant même d'avoir tiré un seul coup de feu.

Au cours de l'une de ces chorégraphies, Gregory remarqua quelque chose.

« J'ai vu deux mecs du côté des douches ! », s'exclama-t-il alors qu'il baissait une nouvelle fois la tête.

Jones les avait repérés également. Ils ne se trouvaient pas à plus de 5 mètres de distance. Ces deux hommes étaient vêtus de *man-jam* marron, une tenue courante chez les civils.

Jones songea tout d'abord qu'il s'agissait d'ouvriers afghans qui s'étaient retrouvés piégés dans l'enceinte de l'avant-poste, mais ils étaient si proches qu'il put non seulement entendre leurs voix, mais également le *clic-pop* distinctif qui résonna lorsqu'ils dégoupillèrent leurs grenades.

Putain de merde, c'est des talibans !, pensa-t-il. *Ils ont franchi l'enceinte !*

Aussitôt, Jones, Gregory et Dannelley se relevèrent à l'unisson, les armes braquées devant eux, et les neutralisèrent de toute la puissance de leurs feux conjugués. (Gregory tira presque cinquante cartouches de sa

SAW, achevant ainsi de vider toute une bande de munitions). Le soulagement qu'ils éprouvèrent s'estompa quand ils réalisèrent qu'il devait y en avoir d'autres – ce qui fut confirmé à l'arrivée de Kenney Daise, un soldat rattaché à la section de commandement, qui se laissa glisser, hors d'haleine, dans la tranchée en compagnie de Kyle Knight.

« Les talibans sont dans le camp ! », annonça Daise, à bout de souffle.

Daise arrivait du bâtiment Shura après avoir été obligé d'abandonner la position qu'il y défendait et de se replier. Sur le chemin qui l'avait mené à la tranchée, il s'était retrouvé face à un taliban barbu vêtu d'une chemise sale et d'un turban blanc, une AK-47 dans les mains. Il ne se trouvait pas à plus de 20 mètres. Les deux hommes avaient braqué leurs armes, mais celle du taliban s'était enrayée tandis que Daise avait été trop lent à réagir. Il n'avait pas réussi à ouvrir le feu avant que son ennemi disparaisse à l'angle d'un bâtiment.

Connard, bien sûr qu'il y a des talibans dans le camp, songea Jones. *T'as rien de plus intéressant à nous apprendre ?*

Il se trouve que Daise avait une autre information à partager.

« Kirk n'a pas survécu. Il est mort », lança-t-il.

Il attrapa alors sa radio, pressa le bouton d'émission et prononça une phrase qu'aucun de nous n'aurait jamais pensé entendre un jour, sinon dans un film :

« Charlie[2] a infiltré le poste !, hurla-t-il. Charlie a infiltré le poste ! »

À TRAVERS TOUT L'AVANT-POSTE, les hommes à l'écoute du réseau Force Pro se figèrent en entendant le message de Daise. Et, bien que la férocité de la bataille n'eût cessé de s'accroître, ils ne purent s'empêcher d'esquisser un sourire en levant les yeux au ciel.

Le sergent-chef Daise avait la réputation peu enviable d'être quelqu'un de lent – le genre de bonhomme un peu âgé qui, au propre comme au figuré, se retrouvait toujours un ou deux pas derrière les autres.

Daise avait plus de quinze ans de service dans l'armée, ce qui représentait une durée suffisante pour que les plus jeunes voient en lui une relique. Et en cet instant, pour des raisons si mystérieuses qu'il aurait semblé futile de les décrypter, Daise avait une fois de plus fait la preuve de sa réputation en lançant une phrase tout droit sortie des jungles du Vietnam

et en l’appliquant à une bataille qui se déroulait en plein cœur des montagnes afghanes.

Ce fut l’un des rares moments tragicomiques de cette journée.

Cependant, dans la tranchée, un homme ne trouva pas cela drôle du tout. Alors qu’il ignorait jusque-là le destin de Kirk, Jones fut saisi d’une rage froide en apprenant que l’homme qu’il avait admiré plus que tous les autres, l’homme qui lui avait appris à devenir un soldat, venait d’être tué.

C’était le genre de rage implacable que Kirk aurait sans doute admirée car, en plus d’être insatiable, elle ne pouvait être circonscrite par la prudence et demandait au contraire à pouvoir s’exprimer sur-le-champ. Aussi, bien qu’ils fussent tous cloués au sol par les tirs ennemis, Jones se redressa, mit sa mitrailleuse en batterie et ouvrit un feu continu.

Ce n’était sans doute pas la meilleure chose à faire en termes de gestion des munitions dans la perspective inévitable où les talibans se décideraient à submerger la tranchée. Mais, sur le coup, Jones n’en avait eu strictement rien à faire.

Qui plus est, la nécessité d’économiser les munitions s’envola quelques secondes plus tard lorsqu’une roquette talibane vint à nouveau frapper le générateur situé le long de la tranchée, déclenchant cette fois un début d’incendie. L’épaisse colonne de fumée noire qui s’éleva fournit une couverture idéale aux hommes de la tranchée qui purent dès lors rompre le contact, se replier en rampant vers l’extrémité nord de la fosse avant de s’élancer en courant jusqu’aux baraquements.

Ce repli, qu’ils effectuèrent l’un après l’autre en se couvrant mutuellement, illustrait une réalité particulièrement inquiétante. Au lieu de mener l’offensive pour reprendre les positions que nous avions abandonnées lors de la tentative de sauvetage avortée de Hardt, nous avions fait l’inverse et nous continuions à nous retrancher dans un espace de plus en plus restreint.

Inutile de dire que ce n’est pas la manière dont il faut combattre si l’on veut remporter la victoire. C’est plutôt la manière dont on réagit quand on se prépare à résister jusqu’à la mort.

---

1. Gilet de combat équipé de plusieurs poches pour les chargeurs.

2. Mot générique désignant l’ennemi depuis la guerre du Vietnam, au cours de laquelle les Viet Cong avaient été surnommés VC, soit Victor Charlie – puis simplement Charlie – en alphabet radio.

Chapitre 13

La position Alamo

L’UNE DES PLUS ÉTRANGES caractéristiques d’un combat réside dans le fait qu’il peut être si chaotique que le trouble engendré dans l’esprit des combattants ne s’apaise jamais. Des soldats peuvent ainsi passer le restant de leurs jours à essayer de comprendre comment une bataille à laquelle ils ont participé s’est réellement déroulée : ce qui s’est produit avant, ce qui est arrivé après, et quels événements précisément ont interagi les uns avec les autres pour aboutir à un enchevêtrement d’actions confuses.

Une autre spécificité de la guerre vient de ce qu’il est souvent impossible de refaire le déroulé des événements et de rassembler les pièces du puzzle pour former un tableau cohérent. L’absence d’archives détaillées, la fragilité de la mémoire humaine et le fait que les témoins des épisodes les plus importants peuvent avoir trouvé la mort, tout cela contribue à rendre extraordinairement difficile, et en aucun cas définitive, tout interprétation ultérieure.

J’ai la conviction que cette incertitude s’applique aux événements qui se déroulèrent à Keating, notamment au cours des premières minutes de l’assaut. Il est tout à fait possible que nous ne sachions jamais toute la vérité sur ce qui fut le cœur de la bataille.

À la lumière de cela, et avec le bénéfice du recul et des souvenirs que plusieurs de mes camarades ont partagés avec moi, la meilleure chose que je puisse sans doute faire maintenant est d’admettre qu’en même temps que je me confrontais à mes propres difficultés, un ensemble d’événements complexe se déroulait en parallèle – des événements dont je n’eus pas connaissance sur le moment, bien que plusieurs d’entre eux fussent sur le point de m’embarquer avec eux. Avant d’en arriver à ces événements, je

voudrais esquisser le décor général de ce qui était en train de se produire sans que j'en aie alors forcément connaissance. Et le meilleur moyen de faire cela consiste sans doute à vous faire partager les pensées d'Andrew Bundermann, qui, de par sa fonction de commandant de l'avant-poste, était sans doute celui qui disposait de la meilleure vue d'ensemble de la situation.

Tandis que mes camarades et moi étions engagés dans une demi-douzaine de duels distincts à travers tout l'avant-poste, les membres de la section de commandement abrités à l'intérieur du PC étaient plongés dans leur propre maelström de crises, dont plusieurs tournaient autour d'un seul et même fait essentiel : si Bundermann ne trouvait pas rapidement le moyen de dégotter une quelconque assistance et de lancer ces nouvelles forces dans la bataille, alors nos chances de survie étaient plus que compromises.

À cette heure, ce défi était contrarié par deux problèmes, dont le plus important résidait dans le fait que les mortiers de Fritsche étaient toujours muets.

Pour l'essentiel des quarante minutes qui venaient de s'écouler, les soldats postés sur les hauteurs de Fritsche avaient résisté aux tirs cinglants des mitrailleuses et des lance-roquettes, ainsi qu'à ceux d'au moins un sniper. Le fait qu'aucun de nos soldats n'ait été tué sur ce poste d'observation témoignait de l'avantage qu'il y avait à tenir les hauteurs. Mais cet avantage fut soudain atténué lorsque le sergent-chef Clark, l'un des meilleurs soldats de la section Blanche, fut frappé par une balle venue s'écraser dans un chargeur rangé dans l'une des poches de son gilet de combat.

La balle fut stoppée par la plaque balistique, mais pas avant d'avoir embrasé une balle traçante contenue dans le chargeur, qui mit le feu au gilet. Clark se retrouva alors face à une urgence qu'il n'aurait jamais crue possible : il était en flammes, et s'il ne trouvait pas le moyen d'éteindre rapidement ces flammes, celles-ci finiraient par se propager aux autres munitions de son gilet et par le transformer en torche humaine au beau milieu des combats.

Tandis que Clark cherchait à éteindre les flammes d'une main tout en continuant à servir son lance-grenades Mark 19 de l'autre, il réalisa que la balle logée dans sa plaque balistique ne pouvait avoir été tirée que de la seule position montagneuse dominant Fritsche : un minuscule poste auxiliaire qui hébergeait six membres de la police des frontières afghane.

Tout semblait indiquer que les gardes-frontières afghans, tout comme leurs homologues de l'Armée nationale afghane, avaient abandonné leur position. Comme Clark pouvait désormais en témoigner, leur fuite avait permis à un groupe de combattants ennemis d'utiliser cette position élevée pour diriger l'essentiel de leurs tirs en direction de la fosse à mortiers de Fritsche.

Cela signifiait également que les assaillants de Fritsche se trouvaient désormais à moins de 50 mètres du périmètre du poste d'observation.

Clark, qui était le sergent-chef le plus compétent et le plus raisonnable dont on puisse rêver, demanda que les mines claymore sur le flanc de Fritsche soient mises à feu. Il ordonna en même temps à l'un de ses binômes mitrailleuse M240B de s'éloigner du mur pour rejoindre la fosse à mortiers dans l'espoir qu'il réussirait à assurer la supériorité du feu dans ce secteur.

Ce mouvement, combiné au fait que Fritsche recevait désormais le soutien des obusiers de 155 mm de Bostick, dont les obus commençaient à pilonner le flanc sud-est du poste d'observation, donna à Clark l'espoir de pouvoir rapidement remettre ses servants de mortier à l'œuvre et commencer enfin à appuyer Keating. Mais, pour l'heure, ses hommes étaient encore trop occupés à se défendre pour fournir le moindre effort permettant de reprendre l'offensive – une réalité que Jordan Bellamy, le lieutenant de Clark, qui assurait le commandement de Fritsche, partageait justement à la radio avec Keating.

« Ma fosse à mortiers est toujours inaccessible, transmit Bellamy à l'attention de Bundermann.

– OK, mais dès que vos hommes l'auront repris, j'aurai besoin de votre appui, répondit Bundermann. Il me *faut* votre appui ! »

À l'issue de cet échange, Bundermann reporta son attention sur son deuxième plus gros problème : l'appui aérien. Les chasseurs étaient enfin arrivés sur zone, mais ils n'avaient pas encore eu la possibilité de frapper.

Les deux premiers F-15E, les deux Strike Eagle qui avaient reçu l'ordre de se détourner sur Keating alors qu'ils rentraient d'une mission de nuit, se trouvaient maintenant au-dessus de l'avant-poste. Qui plus est, des objectifs prioritaires – des coordonnées qui les aideraient à diriger leurs bombes à guidage laser ou GPS sur le Putting Green ou le Zigzag – avaient déjà été sélectionnés par Bundermann et transmis à Bostick par le sous-lieutenant Cason Shrode, en charge de l'appui artillerie et aérien. Malheureusement, il

fallait relayer cette information de l'armée de terre à l'armée de l'air et cela impliquait un délai supplémentaire que tous les occupants du poste de commandement jugeaient compréhensible, certes, mais également exaspérant. En raison du relief montagneux, il était impossible pour les pilotes de chasseurs d'entrer en communication radio avec Bostick et de recevoir l'autorisation de larguer leurs bombes alors même qu'ils survolaient directement Keating. Il leur fallait donc faire un détour au-dessus de Bostick afin que leurs objectifs puissent être confirmés en liaison en visibilité directe avant qu'ils puissent revenir délivrer leur armement.

Au milieu d'une bataille, alors que quelques secondes peuvent faire la différence entre la vie et la mort, un décalage ne serait-ce que d'une minute ou deux peut sembler interminable. Pour Bundermann – qui entendait sur le réseau radio les différents secteurs de défense de Keating sombrer dans le silence ou annoncer les uns après les autres leur effondrement ou leur repli –, les neuf minutes qui s'écoulèrent entre l'arrivée des deux premiers F-15 et le largage de leurs bombes parurent une éternité.

Lorsque ces bombes furent finalement larguées, le tonnerre des explosions qu'elles provoquèrent fut étouffé par le fracas des armes ennemies et complètement ignoré de moi-même et des autres défenseurs qui se trouvaient à l'extérieur. À l'inverse, dans le poste de commandement, Bundermann et ses hommes éprouvèrent une certaine satisfaction à l'idée que les chasseurs bombardaient enfin l'ennemi. Mais cette satisfaction se dissipa quelques secondes plus tard, lorsque les Strike Eagle annoncèrent par radio qu'ils devaient se désengager et rentrer sur base (ils étaient à court de carburant).

Les quelques bombes qu'ils avaient pu larguer ne changèrent rien à la donne. Elles ne contribuèrent pas à dissuader nos assaillants, et elles ne freinèrent en rien leur assaut. Comme pour souligner ce fait, ce fut à ce moment-là que Kenny Daise lança son appel radio pour faire savoir à tous que « Charlie avait infiltré le camp », confirmant ainsi que notre situation était sérieusement compromise.

En se basant sur les comptes rendus qu'il recevait, Bundermann conclut que Keating n'avait pas été infiltrée en un seul point, mais en trois points différents. Dix à quinze talibans avaient franchi le portail côté est avant d'investir les baraquements que les soldats de l'Armée nationale afghane avaient abandonnés. Du côté opposé du camp, un groupe de combattants avait longé la fosse à mortiers, traversé le champ de mines claymore hors

service et franchi le réseau de fils de fer barbelés à la hauteur de l'atelier mécanique. Et, plus ou moins au même moment, un troisième groupe s'était engouffré à travers le portail principal avant de dépasser le bâtiment Shura au pas de course. Après avoir neutralisé l'escouade de Hardt et obligé celle de Jones à se replier, des éléments de ces deux derniers groupes d'ennemis infiltrés se hâtaient désormais vers ce secteur que nous venions d'abandonner et se préparaient sans doute à investir le centre du camp.

C'est à ce moment-là que Bundermann s'avisa qu'il était peut-être temps de se changer.

Il avait déjà pris la précaution d'emprunter un gilet balistique à Shrode, dont le casier se trouvait à l'arrière du poste de commandement, et il l'avait enfilé par-dessus son short et son T-shirt. L'attirail de Shrode étant trois tailles trop grandes pour sa corpulence, Bundermann avait arpenté le poste de commandement vêtu de ce gilet démesurément grand tout en conservant ses tongs aux pieds. Cette tenue lui semblant subitement ridicule, il demanda à l'un de ses hommes dans le poste de commandement de retourner dans son baraquement afin d'aller lui chercher ses bottes de combat, son casque et son fusil.

Après avoir récupéré ses affaires, Bundermann arborait toujours une tenue peu réglementaire, mais au moins était-il équipé pour la suite. Tout en continuant à jongler avec ses radios et son Satcom, il ordonna à des sentinelles de prendre position aux portes ouest et sud. Il était temps de se préparer à l'idée tout à fait plausible que des insurgés puissent bientôt investir le poste de commandement.

Il se trouve que, dans une telle situation, l'armée de terre dispose d'un nom de code particulier que vous êtes censé transmettre par radio afin que tous les avions disponibles se détournent de leurs missions en cours pour voler à votre secours. Il s'agit de la procédure Broken Arrow (flèche brisée), qui est réservée aux unités sur le terrain se trouvant en passe d'être débordées par l'ennemi et annihilées.

En me renseignant plus tard à ce sujet, je fus surpris d'apprendre qu'un tel appel n'avait été passé qu'à une seule occasion : en novembre 1965, quand le 7e de cavalerie (ironie du sort, la même unité que celle qui avait combattu sous les ordres de Custer lors de la bataille de Little Big Horn quelque 89 ans plus tôt) s'était retrouvé encerclé par un régiment de réguliers nord-vietnamiens dans la vallée de Ia Drang. Contre toute attente,

le colonel Hal Moore et ses hommes avaient résisté aux assauts répétés des Nord-Vietnamiens et réussi à tenir leur position.

La raison pour laquelle il m'avait fallu plus tard me renseigner à ce sujet venait de ce que je n'avais jamais entendu parler d'une telle procédure. Ni moi, ni les autres gars de Keating, ni même Bundermann. Pour peu qu'il y ait eu une note de service sur le genre d'appel radio que vous étiez supposé transmettre juste avant de vous faire défoncer la gueule en beauté, personne au sein de la section Rouge ne semblait avoir pris la peine de la lire.

Dans la vraie vie, à chaque fois qu'une situation échappe à votre contrôle et que vous êtes à deux doigts de vous faire complètement baiser – ce qui était plus ou moins ce à quoi nous étions destinés à ce moment-là –, le genre d'appel radio que vous lancez ressemble plutôt à un message brut de décoffrage et dénué de toute poésie, comme celui que Bundermann transmit via le réseau tac-chat :

6h50
<2BlackKnight_TOC>
>>> ENNEMI INFILTRÉ ENNEMI INFILTRÉ ! ! !

Tandis que ce message était transmis, tous les soldats à l'intérieur du camp se préparèrent à faire la seule chose censée, à savoir faire le gros dos et tenir bon. La seule exception à cette stratégie était le LRAS2, le Humvee scarifié qui se trouvait à l'extrémité ouest du camp et dans lequel Gallegos et ses camarades étaient toujours coupés du reste du monde et quasiment à court de munitions. Au lieu de se recroqueviller encore plus dans leur coque blindée, ils s'apprêtaient à faire le contraire, dans l'espoir de profiter des opportunités qu'avait fait naître la tentative de sauvetage avortée de Hardt.

Le Humvee accidenté de Hardt ayant servi d'aimant pour tous les combattants ennemis qui s'étaient infiltrés à travers le réseau de fils de fer barbelés et le portail principal, la position de Gallegos connut un bref répit. Son Humvee était toujours pris pour cible depuis les crêtes environnantes – mais pour la première fois en quasiment une heure de temps, il lui sembla envisageable d'ouvrir une portière d'un côté ou de l'autre du véhicule et de mettre un pied dehors sans se faire aussitôt cribler de balles de six positions différentes.

Il ne s’agissait sans doute pas d’un véritable répit, et il n’allait certainement pas se prolonger, mais il parut suffisant aux yeux de Gallegos pour qu’une sortie mérite d’être tentée. Quelque chose se produisit alors qui ôta ses derniers doutes à Gallegos.

À travers les craquelures et les trous qui étoilaient le pare-brise du Humvee, Gallegos et Larson repérèrent un groupe de quatre talibans qui franchissaient le mur Hesco à une cinquantaine de mètres à l’ouest. Ces hommes s’étaient vraisemblablement infiltrés depuis la fosse à incinération et l’un d’eux avait dans les mains une M249 SAW américaine, une arme dont il est impossible de ne pas reconnaître le profil distinctif.

À en juger par l’attitude de ces quatre hommes – chaussés de baskets et vêtus de robes marron sur lesquelles avaient été enfilés des gilets tactiques remplis de munitions et chargés de grenades à main –, il semblait évident qu’ils avaient pour objectif de gagner le centre du camp et que d’autres talibans allaient suivre.

Gallegos avait déjà planifié la manière dont lui et ses camarades feraient leur sortie, la clé du succès résidant dans le fait que Larson et Carter débarqueraient du côté gauche et feraient usage de leurs M4 pour des tirs de couverture pendant que Gallegos, Mace et Martin gicleraient du côté droit et s’élanceraient vers les latrines. Arrivés là, ils assureraient à leur tour un tir de couverture afin de permettre à Larson et Carter de faire la même chose. Puis ils se sépareraient à nouveau pour s’appuyer mutuellement tandis qu’ils rejoindraient le bâtiment Shura.

Ce plan avait été mis au vote afin de savoir si tous ceux qui se trouvaient à l’intérieur du véhicule étaient d’accord, et, bien que tous se soient accordés sur le fait qu’il était suicidaire de demeurer dans l’habitacle, aucun d’entre eux n’avait été capable de suggérer une meilleure idée pour sortir du merdier dans lequel ils se trouvaient. La seule question était donc de savoir quand donner le top départ.

« Hé, Gallegos, interrogea Larson, faut y aller maintenant ?

– Ouais, répondit Gallegos, on *doit* y aller. »

Gallegos n’était pas seulement le plus gradé dans le véhicule, c’était aussi celui qui avait la plus grande expérience du combat.

« Quand tu veux, dit Larson.

– OK, les gars, c’est maintenant ou jamais », annonça Gallegos en se tournant vers les hommes assis à l’arrière et en les fixant droit dans les

yeux.

Trois hochements de tête crispés lui répondirent.

« OK, c’est parti ! »

DURANT CES DERNIÈRES minutes passées à l’intérieur du Humvee, tous étaient raisonnablement convaincus que le plan fonctionnerait. Gallegos et Larson étaient particulièrement confiants, et les trois hommes assis à l’arrière avaient ressenti ces ondes positives et s’en étaient nourris. Leur attitude vis-à-vis de cette situation aurait pu se résumer à : *OK, les mecs, on fait comme on a dit et on se retrouve de l’autre côté.*

Mais, à l’instant même où les portières furent ouvertes et où ils sortirent de l’habitacle, ce fragile sentiment d’optimisme se brisa comme du verre.

Larson s’étant trouvé sur le siège conducteur, il avança le long du capot avec l’intention d’engager les snipers qu’il avait repérés dans Urmul et sur le Putting Green. Parallèlement, Carter s’installa entre l’avant du véhicule et le mur de sacs de sable.

Alertés par leurs mouvements, les talibans qui s’étaient concentrés jusque-là sur Hardt et ses hommes se détournèrent du Humvee 1 et ramenèrent tous leurs tirs sur le LRAS2. L’effet fut aussi immédiat que dévastateur.

Au moment même où Larson et Carter commençaient à ouvrir le feu, une roquette vint frapper un conteneur métallique situé à côté du LRAS2. Le souffle de l’explosion balaya entièrement Mace et Martin, les noyant dans la fumée et la poussière. Mace, qui fut criblé d’éclats de métal dans les jambes et l’abdomen, fut projeté au sol tandis que Martin s’élançait et, tout en manquant s’écrouler, parvenait toutefois à disparaître à l’angle des latrines.

« Je ne sais pas quoi faire !, hurla Mace, couché au sol.

– Tu suis Gallegos ! », répondit Larson, qui ignorait que l’explosion de la roquette avait sérieusement blessé Mace aux jambes.

Tandis que Mace faisait de son mieux pour obéir à l’ordre de Larson, Gallegos apparut au-dessus de lui, l’aida à se relever et l’escorta en chancelant jusqu’à l’arrière des latrines.

À l’avant du véhicule, Carter était prêt à s’élancer, mais il attendait un signal de Larson pour courir à son tour vers les latrines. Et c’est alors qu’il entendit une série de détonations retentir à l’endroit précis où Gallegos et

Mace venaient de disparaître. Aussitôt après, Gallegos réapparut seul – Mace n'était plus visible – et il revint en courant vers le LRAS2 alors qu'un taliban posté au-dessus de la fosse à mortiers le prenait pour cible.

Carter vit alors Gallegos recevoir de multiples impacts de balles en pleine poitrine, dans le ventre, le bras gauche et le pied droit. Quand les premières balles le frappèrent, celui-ci essaya de riposter avec son arme et continua à tirer jusqu'à ce qu'une deuxième salve ennemie l'atteigne. La troisième salve le coucha au sol.

Parallèlement, un sniper taliban posté dans Urmul accrocha le casque de Larson dans son réticule et lui tira une balle en pleine tête.

Je n'ai aucune idée des pensées qui purent traverser l'esprit de Carter tandis qu'il retournait s'abriter en hâte à l'intérieur du Humvee, mais à sa place, je sais que je n'aurais eu qu'une seule question à l'esprit : *Encore combien de temps avant que je ne sois le prochain sur la liste ?*

C'EST ÉGALEMENT l'une des questions que se posa Bundermann lorsqu'il sortit pour la première fois du poste de commandement ce matin-là afin d'évaluer la situation de ses propres yeux. Ce qu'il vit ne fit que confirmer les comptes rendus qu'il n'avait cessé de recevoir par radio depuis que la bataille avait commencé : le camp se faisait pilonner de toutes parts et le périmètre de défense ne faisait que se réduire.

Il était vain pour Bundermann d'espérer continuer à organiser la défense de nos lignes s'il ne recevait pas un appui aérien massif. En tant que commandant, il avait conscience de n'avoir qu'une seule alternative : abandonner le périmètre de défense extérieur, replier tous les hommes jusqu'au mur intérieur Hesco et se concentrer sur la défense du centre de Keating aussi longtemps que possible, en gardant l'espoir que des appuis aériens arriveraient sur zone avant que tout le camp ne soit investi par l'ennemi.

Il s'avère que l'armée de terre use d'un nom de code pour désigner la position défensive de dernier recours qu'adopte une unité confrontée à l'éventualité de sa destruction – et, à la différence du code Broken Arrow, la plupart d'entre nous connaissions celui-ci. Il s'appelait « Position Alamo ».

Bundermann avait également conscience qu'ordonner un repli en position Alamo obligerait une dizaine d'hommes – un cinquième de son effectif – à ne plus pouvoir compter que sur eux-mêmes.

Mais il se doutait que la plupart de ces hommes avaient déjà trouvé la mort.

À L'INTÉRIEUR DES TROIS BÂTIMENTS qui serviraient de position finale, les hommes firent le plein de munitions avant de se coucher au sol et de diriger leurs armes vers les portes dans l'attente du combat rapproché qui déterminerait la prise des derniers mètres carrés de l'avant-poste.

Dans le baraquement de la section Rouge, Raz se tourna vers Kyle Knight – dont la mitrailleuse était orientée vers la porte sud – et lui ordonna de tuer tous ceux qui essayeraient d'en forcer le passage.

Dans le bâtiment voisin, les derniers membres de la section Bleue achevaient de s'équiper afin de défendre leur baraquement de la même manière. Mais l'illustration la plus flagrante de ce que nous étions dos au mur se manifestait sans doute à l'intérieur du poste médical, où Shane Courville songeait avec nostalgie à une conversation qu'il avait eue récemment avec l'adjudant-chef Burton.

Trois ou quatre jours plus tôt, Courville avait fait partie d'un groupe de soldats chargé d'inventorier toutes les armes stockées dans l'armurerie afin de préparer le démantèlement de Keating. Alors qu'ils comptabilisaient les lance-roquettes et les fusils d'assaut, Courville avait eu la surprise de tomber sur quelque chose d'inattendu : un casier rempli de fusils à pompe.

Il n'avait aucune idée de leur provenance, mais il en avait compté plus de dix et les avait trouvés plutôt à son goût – des fusils à pompe Mossberg calibre 12 avec poignée pistolet et canon court de 35 centimètres. Sans autre raison que l'apparence séduisante de ces armes, Courville avait décidé sur-le-champ qu'il lui en fallait une – même s'il s'agissait probablement de l'arme la moins utile à laquelle vous pouviez penser dans un endroit tel que Keating.

« Hé, adjudant-chef, avait-il demandé à Burton, est-ce que je peux en prendre un ?

– Négatif, avait répondu Burton. Si jamais vous aviez besoin d'un de ces fils de pute, toubib, c'est qu'on serait vraiment dans la panade. »

Alors que les médecins récupéraient eux aussi leurs fusils d'assaut afin de les braquer sur les portes d'entrée du poste médical, le souvenir de cette conversation ne cessait de tarauder Courville.

Putain, songeait-il, *j'aimerais bien avoir un de ces Mossberg avec moi maintenant.*

Chapitre 14

Allumez-les tous

TANDIS QUE MES CAMARADES se préoccupaient de fortifier leur position dans les trois bâtiments inclus dans le périmètre Alamo, je galopais du « café » au poste de commandement, la structure qui serait la mieux défendue et donc la dernière à tomber. En franchissant la porte à la volée, je découvris Bundermann, debout dans l'obscurité – le générateur était toujours hors service –, une radio fonctionnant sur batterie dans chaque main. Jonathan Hill, le sergent qui dirigeait la section Bleue, tournait autour de lui. Les deux hommes tentaient de donner du sens à tous les messages qui affluaient à la fois sur les radios, le Satcom et le réseau tac-chat.

« Nous n'avons toujours pas de tirs d'appui, cria Bundermann en me voyant – ce qui signifiait que les mortiers de Keating et de Fritsche étaient toujours silencieux –, et nous attendons toujours l'appui aérien. »

Comme nous ne pouvions compter que sur nous-mêmes, nous devions prendre quelques décisions rapides à nous trois sur ce qu'il convenait désormais de faire. Mais avant cela, il nous fallait d'abord régler un désaccord essentiel : allions-nous continuer à subir l'enfer dans lequel nous avions été acculés, ou allions-nous au contraire commencer enfin à foncer dans le tas ?

« Il nous faut tenir nos positions, serrer les dents et attendre de l'aide », annonça Hill.

Je n'étais pas d'accord. De mon point de vue, faire le gros dos et attendre ce qui allait nous tomber dessus semblait peut-être la chose la plus censée à faire en apparence, mais cela représentait une approche perdante – surtout si notre objectif n'était pas seulement de survivre, mais de remporter la victoire. Sans compter que je n'aimais pas du tout la voie que cela nous

ferait emprunter, car nous serions obligés de laisser l'initiative à l'ennemi tout en nous bornant à un rôle passif. Si l'aide espérée n'arrivait pas à temps, nous nous retrouverions impliqués dans des combats au corps-à-corps à mesure que l'ennemi progresserait d'un bâtiment à un autre, éliminant toute poche de résistance l'une après l'autre. Les derniers survivants en seraient réduits à passer un appel radio et à communiquer les coordonnées du centre du camp pour qu'une bombe nous soit larguée droit dessus, avec l'espoir que l'un d'entre nous survivrait à l'impact et puisse un jour raconter ce qui nous était arrivé.

« Foutaises !, lançai-je à Hill. Il faut reprendre le contrôle du camp.

– D'accord, fit Bundermann, mais comment ? »

Cette question n'était pas indispensable, dans la mesure où Bundermann avait déjà une assez bonne idée de ce que j'avais en tête. Il l'avait posée parce que cela correspondait à son style de commandement participatif, mais aussi parce qu'il soupçonnait – à juste titre – que nous avions tous deux des opinions légèrement divergentes sur ce qu'il convenait de faire pour atteindre notre objectif commun.

Ce que nous avions tous deux à l'esprit consistait en une contre-attaque menée par une seule escouade qui freinerait l'assaut taliban et préparerait le terrain pour un retournement de situation. Mais, tandis que Bundermann souhaitait procéder de manière méthodique et mesurée, je voulais pour ma part foncer dans le tas. Quoi qu'il en soit, nous avions tous deux la même vision basique au cœur de laquelle résidait une idée relativement simple qui nécessiterait à la fois pas mal d'adresse et un paquet de chance pour réussir. Sans compter que chacun des hommes qui se porterait volontaire devait avoir une sacrée paire de couilles.

Quand Hill annonça qu'il était prêt à tenter ce que j'avais en tête, nous nous tournâmes tous les trois vers la carte de Keating affichée sur le mur ouest et commençâmes à planifier la manière dont les choses devraient se dérouler.

En premier lieu, Hill aurait besoin d'envoyer une escouade de la section Bleue sécuriser le côté est du camp en s'assurant le contrôle des baraquements de l'Armée nationale afghane ou, à défaut d'y parvenir, en établissant une position défensive avec tout ce qu'ils auraient sous la main afin de ralentir la progression de l'ennemi en direction du centre du camp. Parallèlement, une escouade de la section Rouge ferait mouvement en direction de l'ouest afin de reprendre le terrain perdu.

Nous étions presque à court de munitions, et nous avions besoin de refaire nos stocks pour continuer à combattre. Aussi, la première chose que feraient les hommes de la section Rouge consisterait à faire une percée jusqu'au mur Hesco qui se trouvait à une trentaine de mètres du poste de commandement et à utiliser ce mur en guise de couverture pour se frayer un chemin vers le dépôt de munitions avant d'en reprendre le contrôle.

Cela fait, nous commencerions à ravitailler le centre du camp en munitions. Puis nous installerions une paire de mitrailleuses – l'une pointée sur la berge opposée de la rivière, en direction du poste de police afghan, de la Face Nord, du Putting Green et, plus important encore, du portail d'entrée, et l'autre braquée vers les hauteurs en direction de l'atelier mécanique, de la Cascade et du Zigzag. Dès que ces mitrailleuses seraient en position, nous pourrions alors commencer à assaisonner sérieusement.

Notre mouvement suivant consisterait à tenter une seconde percée, cette fois du dépôt de munitions jusqu'au bâtiment Shura. Nous l'investirions et tuerions tous ceux qui se trouveraient à l'intérieur. Ensuite, nous reprendrions le contrôle du portail d'entrée, le fermerions, et le scellerions avec des mines claymore.

« Et après tout ça ?, interrogea Bundermann.

– Eh bien…, répondis-je, nous en reparlerons une fois tout cela fait. »

CE N'ÉTAIT pas un plan très sophistiqué ni très novateur. En fait, il relevait même de ce que les soldats apprennent dès les premières semaines de leur engagement dans l'armée : réagir à un contact ennemi en mettant en place un triptyque « appui, couverture et débordement ». Ce n'était rien de plus que cela – bien que l'élément « appui » fût la clé de la manœuvre, raison pour laquelle je me tournai vers Hill.

« Quand nous nous approcherons du dépôt de munitions, nous avancerons à l'aveuglette, expliquai-je. Nous ne pourrons pas voir s'il y a des combattants ennemis autour du bâtiment Shura ou du côté du LRAS2 de Gallegos, et il faudra donc que tu braques une mitrailleuse sur notre flanc gauche afin de nous couvrir. »

Le binôme mitrailleuse que je demandais à Hill de mettre à ma disposition devait être positionné quelque part du côté du mess afin que les servants puissent regarder – et mitrailler – le morceau de terrain que mes équipiers et moi ne pourrions voir au cours de notre progression en deux temps destinée à reprendre le contrôle du dépôt de munitions et du bâtiment

Shura. Une fois que nous en aurions repris le contrôle, l'un de mes binômes mitrailleuse aurait la possibilité d'avoir en ligne de mire la partie la plus élevée du camp – le secteur situé entre l'atelier mécanique et la fosse à mortiers – qui serait alors invisible aux yeux du binôme de Hill.

Ces deux secteurs de tir, en se croisant, feraient de toute la zone située entre la fosse à mortiers et le portail d'entrée une zone létale pour les insurgés qui tenteraient d'y pénétrer. Nos tirs croisés permettraient au reste de mes hommes d'achever leur mouvement final : entrer par la porte est du bâtiment Shura, et reprendre le contrôle du portail d'entrée.

Hill et Bundermann acquiescèrent d'un hochement de tête.

« Divisez vos hommes en deux groupes, ordonna Bundermann à Hill, et positionnez une mitrailleuse du côté du mess afin de couvrir Romesha et ses hommes. »

Tandis que nous mettions au point les derniers détails du plan, l'adjudant-chef Burton, qui avait observé nos échanges, rejoignit notre petite assemblée.

« Hé, tu es sûr que ça va ? », me demanda-t-il.

Burton avait remarqué qu'au cours de ma présentation, ma main n'avait pas cessé de trembler – cette main que Raz avait bandée quelques minutes plus tôt et qui, désormais, était complètement engourdie.

« Je ne sens plus ma main, répondis-je.

– Fais-moi voir ça », dit Burton en commençant à défaire le pansement. Tandis qu'il déroulait le bandage, je réalisai que Raz, qui était un excellent mitrailleur mais un piètre infirmier, avait en réalité appliqué un garrot sur mon avant-bras et coupé la circulation sanguine. Burton réarrangea le pansement et je ne tardai pas à retrouver la sensibilité dans ma main.

« Merci de m'avoir préparé pour l'école, papa ! », plaisantai-je avant de m'apprêter à ressortir pour me diriger vers le baraquement afin de voir si je pouvais trouver des volontaires pour cette mission. « Je te promets d'être sage. »

Avant de sortir, il y avait cependant un dernier détail dont il fallait que je m'occupe – quelque chose qui avait à voir avec Hardt et avec sa dernière transmission radio.

L'UNE DES PREMIÈRES CHOSES que nous apprenons aux jeunes soldats, c'est que, dans l'éventualité où ils devraient se replier en abandonnant

derrière eux du matériel, il est essentiel qu'ils fassent attention à ne pas compromettre les moyens de communication. La meilleure manière d'y parvenir consiste à détruire leur poste radio, ou à le « réinitialiser », c'est-à-dire en effacer toutes les données. En repensant aux dernières paroles de Hardt, j'avais quelques doutes quant à la possibilité qu'il avait eue de s'occuper de sa radio.

Je savais également que les hommes qui l'avaient tué étaient entrés par le portail avant, où il y avait un deuxième poste radio dans la tourelle de mitrailleuse – celui que Davidson, le dernier homme à l'avoir utilisé, risquait de ne pas avoir emporté avec lui lorsqu'il s'était replié.

Et il y avait une dernière chose que je n'ignorais pas, c'est que ces hommes qui faisaient de leur mieux pour nous annihiler avaient prouvé leur intelligence au cours de chacune des phases de l'attaque. Ils avaient planifié un assaut complexe et soigneusement chorégraphié. Ils avaient exploité chacune de nos faiblesses. Ils avaient fait preuve de discipline et de sens tactique. S'ils s'étaient montrés assez malins pour faire toutes ces choses-là, ils l'étaient certainement assez pour récupérer un poste radio et écouter nos transmissions afin de deviner quels seraient nos prochains mouvements. Nous devions donc mettre nos communications à l'abri – et le meilleur moyen d'y parvenir consistait à changer de fréquence.

Quand vous passez un appel de changement de fréquence, tous ceux qui sont à l'écoute programment aussitôt la nouvelle fréquence prévue sur leur poste radio. En revanche, ceux qui sont à l'écoute mais ne connaissent pas la nouvelle fréquence prévue sont coupés du réseau. C'est un procédé radical et efficace, mais il n'en comporte pas moins un inconvénient.

À cette heure, nous avions alors trois groupes de soldats séparés les uns des autres dont nous ne connaissions ni la localisation ni le statut. Gallegos et ses hommes se trouvaient quelque part du côté de leur LRAS2 – du moins le pensais-je. L'escouade de Breeding devait toujours se trouver près de la fosse à mortiers, bien que nous n'ayons eu aucune nouvelle de leur part depuis près d'une heure. Enfin, il y avait Hardt et Griffin, dont nous ne savions pas ce qu'ils étaient devenus.

Au total, il y avait presque une douzaine de nos camarades sur le terrain, et à moins d'écouter attentivement les transmissions radio, ils ne sauraient rien du basculement de fréquence – et une fois celui-ci effectué, ils seraient exclus du réseau. (Nous ne nous étions pas mis d'accord sur une fréquence de secours.) En d'autres mots, après avoir échoué à venir au secours de ces

hommes, nous les priverions de leur seule possibilité d'entrer en communication avec nous.

C'était un procédé plutôt brutal. Mais l'éventualité que l'ennemi puisse être à l'écoute de nos plans et utiliser cette information contre nous n'avait rien de très attrayant. Il fallait cependant prendre en compte, me répétai-je pour apaiser mes scrupules, que ces hommes que nous allions priver de communication étaient sans doute déjà morts ou sur le point d'être tués.

C'était un choix difficile, mais évident.

« Il faut demander à tout le monde de changer de fréquence », dis-je à Bundermann.

Il en donna l'ordre sans hésiter. Et ceux qui n'étaient pas à l'écoute se retrouvèrent exclus du réseau.

Bundermann m'adressa ensuite un hochement de tête nerveux, comme pour me dire : *« Faites en sorte que quelque chose se passe »*.

DEUX CHOSES M'ÉTONNENT particulièrement lorsque je me repenche sur cette première partie de notre histoire, la première d'entre elles étant la dureté des choix auxquels nous fûmes confrontés, ainsi que la rapidité et la froideur avec lesquels nous nous décidâmes.

La férocité et la détermination dont nous fîmes preuve dans ces moments-là donne également à réfléchir. Aussi étrange que cela puisse paraître, je ne me souviens pas avoir eu peur ou m'être inquiété à l'idée de mourir – ni même avoir envisagé cette possibilité. Ce dont je me souviens, c'est que j'étais animé d'un niveau de concentration absolu – un genre d'hyperfixation sur un seul objectif, consistant à enchaîner une série d'actions, une succession de scénarios, qui nous permettrait de regagner le terrain que nous avions perdu et de reprendre le contrôle de ce putain de bâtiment.

Je me souviens d'avoir éprouvé aussi autre chose, à savoir qu'au milieu de toute cette agitation, de cette confusion et de cette cacophonie, j'avais l'impression que dix années d'entraînement et d'expérience avaient fusionné pour servir un dessein aussi net et précis qu'un faisceau laser.

Enfin, une dernière pensée m'avait occupé l'esprit, l'idée selon laquelle nous étions déterminés à faire avec les moyens du bord tout ce que nous devions faire, mais que cela ne serait pas plus mal si nous pouvions bénéficier d'un peu d'aide. Plus que tout autre chose, il me semblait que nous avions un besoin immédiat de l'aide des pilotes d'hélicoptère de

Jalalabad – les mêmes types que ceux auxquels, quelques semaines plus tôt, nous étions prêts à faire livrer un gigantesque colis de merde d'éléphant.

C'était là l'un de ces revirements poétiques du destin : comme nous allions bientôt le découvrir, ils faisaient déjà tout ce qui était en leur pouvoir pour voler à notre secours. Et, bon Dieu, ils étaient même sur le point d'y parvenir.

LE PREMIER APPEL AU SECOURS de Keating était parvenu au centre de commandement de la Task Force Pale Horse de la 101e division aéroportée sur la base aérienne de Jalalabad à 6h20, alors qu'un groupe de pilotes d'Apache du colonel Jimmy Blackwell était attablé au mess pour le petit déjeuner. Ils avaient déjà achevé leur briefing matinal et Ross Lewallen avait encore une cuillerée d'œufs brouillés à la main lorsque l'alerte retentit sur la radio qu'il emportait partout avec lui. Tous les pilotes se levèrent comme un seul homme et se dirigèrent vers la sortie.

Ils étaient quatre, avec la particularité rare d'avoir, pour chacun d'entre eux, une très longue expérience du combat. Lewallen était un homme à la barbe rousse, d'humeur joviale quand il était de repos et imperturbable au cours des combats. Il avait été détaché à la 101e juste avant que Pale Horse ne soit déployé en Afghanistan et il effectuait déjà son troisième déploiement dans ce pays, en qualité de canonnier. Avec son copilote Chard Bardwell, Lewallen s'était retrouvé engagé dans quasiment toutes les missions de combat les plus importantes depuis qu'ils étaient arrivés en Afghanistan. Cependant, aussi impressionnant que cela puisse paraître, Randy Huff et Chris Wright, le deuxième équipage, s'était pour sa part retrouvé impliqué dans *toutes* les missions de combat.

Dans des circonstances normales, vous n'aviez jamais quatre pilotes parmi les plus expérimentés d'une escadrille susceptibles de se trouver d'alerte en même temps. Mais ils venaient tous de rentrer des États-Unis (les pilotes les plus âgés préféraient prendre leur permission d'un mois à la fin de l'été afin d'être avec leur famille pendant les vacances au pays) et ils avaient décidé d'accorder un peu de repos aux jeunes camarades qui avaient travaillé non-stop durant leur absence.

Ce matin-là, le ciel était parfaitement pur au-dessus de Keating. Mais la situation telle qu'elle apparaissait sur les radars du centre de commandement de Jalalabad était légèrement différente. Blackmon et ses équipages avaient pu voir différentes vagues d'intempéries progresser

depuis l’ouest, lesquelles apporteraient au cours des prochaines heures des tempêtes, des orages et un plafond nuageux très bas dans les montagnes environnantes – d’abord autour de Jalalabad, puis autour de Lowell et de Bostick, et enfin au-dessus de Keating.

Les sorties aériennes se faisaient en règle générale par groupes de deux Apache. Dans un tel appareil, le pilote le plus expérimenté prend habituellement la place arrière, à partir de laquelle il manœuvre l’Apache, tandis que son collègue s’installe en place avant pour gérer l’armement et les communications. (Il s’agit là d’une règle générale, car les rôles peuvent être inversés, et ils le sont souvent : le siège avant bénéficie lui aussi d’un tableau de commandes de vol tandis que le pilote en siège arrière a également accès aux commandes d’armement et aux moyens radio.) Lewallen serait ainsi aux commandes du premier Apache avec Bardwell en place avant, tandis que Huff piloterait le second appareil avec Wright en charge de l’armement et des communications.

Le plan consistait à mettre tout d’abord le cap sur Bostick afin de s’y ravitailler en carburant, mais à peine avaient-ils décollé et commencé à diriger leurs appareils au-dessus de la vallée de Kounar que de nouveaux ordres reçus par radio leur firent comprendre que la situation était en train de dégénérer rapidement à Keating.

« Le périmètre du camp a été enfoncé », communiqua par radio dix minutes après leur décollage le colonel Brown à Wright depuis le poste de commandement de Bostick. « Les dernières lignes de défense ont dû se replier. Il est tout à fait possible que des combattants ennemis se trouvent parmi nos hommes à l’intérieur du camp. »

Compte tenu de cette information, les pilotes décidèrent sur-le-champ de ne pas s’arrêter à Bostick et de voler droit sur Keating en jouant à saute-mouton par-dessus toute une série de lignes de crêtes au sud-est, un itinéraire qui les amènerait sur l’arrière de l’avant-poste. Le fait d’avoir sauté l’étape de ravitaillement à Bostick signifiait qu’ils disposeraient d’un temps de vol réduit sur Keating lorsqu’ils y parviendraient. Mais s’ils mettaient pleins gaz, leur itinéraire en ligne droite leur permettrait d’économiser plusieurs minutes de vol et d’atteindre la zone bien plus tôt. En outre, comme ce trajet différait de celui qu’ils prenaient habituellement, il pourrait peut-être leur permettre d’échapper au système de surveillance des voies aériennes mis en place par les talibans (lesquels avaient des guetteurs équipés de téléphones portables chargés d’observer le ciel depuis

la vallée) et, avec un peu de chance, de prendre les assaillants par surprise avant qu'ils ne réalisent ce qui leur tombait dessus.

A 7h06, Wright contacta Brown afin d'obtenir un nouveau point de situation. Il lui fut confirmé que des talibans se trouvaient à l'intérieur du périmètre de l'avant-poste.

« Toute personne se trouvant en dehors du périmètre est hostile, indiqua Brown. Vous avez l'autorisation d'engagement. »

Au cours du vol, Bardwell – qui avait pour responsabilité de gérer les communications avec les forces américaines déployées au sol – renouvela à de multiples reprises des appels radio à destination de Keating, mais sans obtenir aucune réponse. Aussi inquiétant que cela puisse être, ce ne fut rien en comparaison de ce qu'il éprouva lorsque les Apache franchirent une dernière crête à 7h10 et virent enfin l'avant-poste s'étaler plus bas sous leur verrière.

« Oh, merde !, s'exclama Bardwell, tout est en train de cramer ! »

Le fond de la vallée était obscurci par une épaisse fumée noire tandis que plusieurs bâtiments de l'avant-poste étaient en flammes. Le feu était si impressionnant vu du ciel qu'il donnait l'impression que tout était en train de brûler.

Tandis que les Apache commençaient à effectuer des circuits au-dessus du poste, Bardwell renouvela ses appels radio à intervalles de cinq secondes en se demandant s'il était possible que Keating ait d'ores et déjà été submergé et qu'il n'y ait plus aucun survivant parmi les défenseurs. Lewallen et lui eurent le sentiment atroce d'être arrivés trop tard.

Quelque quatre-vingt-dix secondes plus tard – un laps de temps dont Bardwell parlera plus tard comme de la plus longue minute (et demie) de toute son existence –, il reçut enfin une réponse de Bundermann, avec lequel Hill et moi-même venions tout juste d'achever notre conseil de guerre sur la manière de reprendre le contrôle du dépôt de munitions et du bâtiment Shura.

« Canons muets », annonça Bundermann afin d'indiquer aux pilotes que l'artillerie de Keating était toujours réduite au silence. « Toute personne en dehors du périmètre est hostile. Nous ne tenons plus que deux ou trois bâtiments. L'ennemi a infiltré le camp. Nous avons besoin que vous vous occupiez des ennemis en dehors de l'enceinte, et nous tuerons tous ceux de l'intérieur. »

En fond sonore, derrière la voix de Bundermann, Bardwell entendait le grondement continu des fusillades et des explosions. Il fut impressionné par le calme dont Bundermann faisait preuve.

« Nous avons besoin de savoir dans quels bâtiments vous êtes regroupés, répondit Bardwell.

– Vous pouvez distinguer le portail avant, de là-haut ? », interrogea Bundermann.

La fumée dégagée par les incendies était alors si épaisse qu'elle obscurcissait quasiment toute vue depuis les airs.

« Négatif », répondit Bardwell, qui observait un écran relié à un capteur monté dans le nez de l'Apache. Ce dispositif consistait grossièrement en un système d'acquisition vidéo en noir et blanc baptisé « TV de jour » que le pilote pouvait utiliser pour regarder des objectifs au sol. (Le système pouvait être basculé en système d'acquisition vidéo infrarouge la nuit.)

« Hé, de toute manière on ne tirera pas à l'intérieur du camp, aboya Lewallen en faisant irruption sur le même réseau radio. On n'y voit pas assez bien, et on ne sait pas où sont nos gars ! »

À peine Lewallen avait-il achevé sa phrase que Bardwell accrochait du regard sur l'écran de son capteur vidéo des mouvements du côté est de l'avant-poste, juste derrière les baraquements de l'Armée nationale afghane qui se trouvaient en lisière de camp.

Un groupe d'une trentaine de combattants ennemis descendait en file indienne sur le sentier qui serpentait depuis le Plongeoir. Ils étaient vêtus de *man-jam* et étaient lourdement armés, avec des RPG, des AK-47 et des mitrailleuses PKM. Il semblait évident que le groupe se préparait à infiltrer l'avant-poste à travers les positions qu'avaient désertées les soldats afghans.

Lorsque les Apache commencèrent à descendre, la plupart des insurgés se figèrent sur place. Puis, réalisant qu'ils avaient été surpris, nombre d'entre eux commencèrent à courir en direction de l'avant-poste tandis qu'une poignée d'autres faisait demi-tour pour repartir dans la direction par laquelle ils étaient descendus.

« Hé, j'ai un élément de l'effectif d'une section qui fait mouvement dans votre direction », annonça Bardwell, stupéfait par le nombre d'Afghans qu'il pouvait voir sur le terrain. Il n'avait encore jamais observé autant d'insurgés sur son écran vidéo. En fait, au cours de ses trois déploiements, il n'avait même jamais vu une telle force assaillante s'en prendre à une

position statique. Ce n'était pas la procédure habituelle des talibans et il voulut s'assurer qu'il ne s'agissait pas d'alliés afghans venant au secours de Keating.

« Vous avez des soldats de l'ANA en dehors de l'enceinte ?, interrogea Bardwell.

– Négatif, négatif, répondit aussitôt Bundermann. Tous ceux qui se trouvent dehors sont hostiles. Allumez-les. »

LE CANON DE 30 MM de l'Apache dispose de deux poignées, une pour diriger la visée laser, une autre reliée à un canon automatique M230 commandé par un système hydraulique et directement monté sur une tourelle de menton. Il s'agit d'une arme redoutable capable de cracher 625 obus à la minute. Chacun de ces obus, de la taille de la moitié d'un avant-bras et deux fois plus épais qu'un pouce, explose à l'impact en créant un blast létal d'un rayon de plus de 3 mètres. Une simple rafale de dix obus peut couper en deux un arbre de taille imposante. Un humain pris pour cible n'a aucune chance de survivre.

Les chairs sont déchiquetées. Les membres sont arrachés. Les torses, les crânes et d'autres morceaux humains méconnaissables sont pulvérisés et projetés loin, *très* loin, dans les airs.

Les deux hélicoptères cerclaient alors autour de l'avant-poste dans le sens anti-horaire, séparés par une distance d'environ 2 700 mètres. Lewallen et Bardwell volaient à près de 1 200 pieds d'altitude, tandis que Huff et Wright se trouvaient environ 500 pieds plus haut.

Dans des conditions normales, Bardwell et Wright auraient échangé quelques rapides informations sur la manière de coordonner leurs secteurs de tir respectifs – quelque chose du genre *Chad, tu commences côté sud, je commence côté nord, et on se rejoint au centre*. Les ennemis étaient cependant si nombreux et si proches de l'enceinte du camp que les deux canonniers partagèrent la même pensée : il fallait les détruire aussi rapidement que possible en commençant par ceux qui se trouvaient le plus près de l'enceinte et en remontant méthodiquement jusqu'aux flancs de montagne afin d'éliminer les autres. Bardwell et Wright agrippèrent donc les poignées de leurs canons de 30 mm et commencèrent à arroser les insurgés.

Depuis leurs cockpits, les canonniers ne pouvaient réellement voir ce qui se passait sur le terrain, en dehors des petits nuages de poussière qu'ils

voyaient éclore sur leurs écrans. Mais ils pouvaient entendre et ressentir la puissance de leurs canons M230 montés directement sous eux et dont les salves faisaient trembler leurs sièges.

Quelque 1 800 pieds plus bas, l'effet fut brutal et excessivement violent. Des hommes qui, quelques instants plus tôt, avaient été soudés et tendus vers un même objectif furent réduits en morceaux de viande et lambeaux de vêtements.

Il ne resta pas un homme debout.

Chaque hélicoptère avait embarqué trois cents obus et, après avoir tiré une demi-douzaine de salves, les appareils étaient encore loin d'avoir épuisé leurs munitions. Qui plus est, chaque appareil avait également embarqué plusieurs roquettes Flechette[1], ainsi que des missiles Hellfire. Les pilotes continuèrent donc à orbiter dans les airs et à balayer du regard les crêtes le long de l'éperon rocheux allant de Fritsche à Keating afin d'y rechercher des éclairs de bouche et des sillages de balles traçantes.

Après avoir repéré entre quarante et cinquante positions différentes avec deux ou trois combattants insurgés sur chacune d'elles, ils se mirent à neutraliser autant de poches ennemies que possible avant de tomber à court de carburant et de devoir bientôt revenir sur Bostick. Mais ils avaient alors eu le temps d'accomplir la frappe la plus efficace de toute cette journée. Si ces quatre pilotes étaient arrivés cinq minutes plus tard, la seconde vague d'assaillants en provenance du Plongeoir aurait déferlé sur le camp par l'est, et elle nous aurait très certainement engloutis, ne laissant alors aucun survivant derrière elle.

En raison de leur capacité à voler à basse altitude et, si nécessaire, à résister aux tirs ennemis, les Apache offraient un niveau d'appui bien supérieur à n'importe quel autre moyen aérien. Cette frappe ne serait que la première d'une longue série d'interventions qui nous permettraient de rester en vie ce jour-là. En dépit de leurs merveilleux avantages, les Apache étaient cependant incapables de neutraliser les combattants qui avaient déjà pénétré dans notre enceinte. Cette mission revenait aux hommes qui se trouvaient sur le terrain et qui étaient prêts à s'engager dans un combat au corps-à-corps, centimètre par centimètre, balle par balle, dans l'objectif de s'assurer le contrôle de ce morceau de terrain poussiéreux.

De ce côté-là, nous ne pouvions guère compter que sur nous-mêmes.

À CETTE HEURE, plusieurs des soldats de la section Rouge qui n'avaient pas été tués ou n'étaient pas en train de combattre sur le périmètre s'étaient abrités à l'intérieur de notre baraquement, où ils avaient été rejoints par plusieurs hommes de la section Bleue ou de la section de commandement, ainsi que par une poignée de soldats afghans confus et terrifiés. C'était un mélange hétéroclite qui incluait certains des soldats les plus jeunes et les plus traumatisés, à l'image de Justin Gregory et de Nicholas Davidson, et d'autres parmi les plus expérimentés comme Kenny Daise et James Stanley, le sergent-chef de la section Rouge qui endossait le rôle de sous-officier de garde quand l'attaque avait commencé. Il y avait encore des durs à cuire agressifs tels que Jones et Raz, mais il y avait aussi des gars qui se situaient plutôt à l'extrémité du spectre de la timidité, à l'image de Kyle Knight. Enfin, il y avait quelques hommes comme Matthew Miller – un sergent de la section de commandement arrivé à Keating moins de quarante-huit heures plus tôt – qui se demandaient comment diable ils avaient fait pour se retrouver dans un tel merdier.

Au cours des dix ou quinze dernières minutes, tous ces hommes étaient venus nous rejoindre, conscients du fait que nos défenses avaient été enfoncées et que notre périmètre n'allait plus tarder à s'effondrer. Certains d'entre eux étaient clairement effrayés – paralysés par la peur, ou tremblant de tous leurs membres et sur le point de paniquer. Tous savaient que les choses n'allaient faire qu'empirer, et certainement pas s'améliorer. Et si vous leur aviez posé la question, aucun d'entre eux ne vous aurait répondu qu'il s'attendait à vivre au-delà des trente prochaines minutes.

« Ça dérouille plutôt pas mal dehors, indiqua Raz à Armando Avalos, l'un de nos observateurs d'artillerie. Si tu sors, tu crèves direct. »

La plupart d'entre eux étaient allongés sur le sol, une mitrailleuse ou un fusil d'assaut dans les mains, et ils relevèrent tous la tête comme un seul homme lorsque je fis irruption dans la pièce.

Ce qui fait la qualité d'un bon chef au niveau d'une section d'infanterie, c'est de savoir que l'exemple pèse bien plus lourd que n'importe quelle parole. À ce moment, je n'aurais pu demander à ces hommes de participer à une contre-attaque à moins de leur démontrer que j'étais prêt à y participer moi-même et à conduire la manœuvre.

« On va reprendre le contrôle de cette garce, annonçai-je. J'ai besoin de volontaires. Qui vient avec moi ? »

Au cours de la pause qui s'ensuivit – cet intervalle de silence nécessaire pour que les gars présents dans la pièce intègrent ce que je venais de dire –, j'eus la conviction que chacun d'eux estima que j'avais perdu les pédales. À en juger par les regards que je pouvais lire sur leurs visages, leur réponse collective semblait se résumer à une seule et même question : *Putain, mais vous êtes vraiment sérieux, chef ?*

Puis Raz, l'ancien accro à la méthamphétamine qui n'était pas allé jusqu'au bout de ses études au lycée et qui avait vécu dans des sous-sols jusqu'à son engagement dans l'armée, se leva en déployant son mètre quatre-vingt-douze.

Une demi-seconde plus tard, Dannelley, Jones et Miller – qui venait d'arriver – se levèrent à leur tour. Ils furent imités par Mark Dulaney, un jeune type courtaud qui était réputé pour être rapide et léger comme le vent.

« On vous suivrait n'importe où, chef, annonça Raz. Qu'est-ce qu'il faut faire ? »

Cinq hommes. J'avais mon escouade.

Je leur exposai les grandes lignes du plan et la direction que nous allions prendre – le dépôt de munitions, le bâtiment Shura, le portail d'entrée – et je leur expliquai que nous bénéficierions d'un tir croisé de couverture de la part du binôme mitrailleuse de Hill.

« Des questions ?, demandai-je.

– Heu… Une seule, hasarda Jones, qui ignorait que les portes du dépôt de munitions avaient déjà été forcées. Est-ce qu'on a besoin d'une clé pour entrer dans le dépôt ?

– Question stupide, Jonesie !, répondis-je en lui décochant le regard *Si-tu-veux-une-réponse-ne-me-pose-pas-une-question-débile* que je réservais à mes jeunes recrues.

Aucune autre main ne se levant, nous commençâmes à nous équiper.

Nous étions alors à court de munitions pour les mitrailleuses, et nous dûmes pour la plupart d'entre nous nous contenter de nos armes individuelles. J'avais confié le Dragunov à Hill quand je m'étais retrouvé au poste de commandement et j'avais récupéré mon M4, l'arme que possédaient également Jones, Dannelley, Miller et Raz – ce dernier disposant également d'un lance-grenades M203 fixé au garde-main de son fusil d'assaut.

La seule personne à bénéficier d'une arme plus puissante était Dulaney, qui avait entre les mains une SAW dont l'avantage principal était la cadence de tir monstrueuse. (Il suffisait de presser la détente de la SAW pour qu'elle fasse pleuvoir un torrent de mitraille comme si vous aviez ouvert une bouche d'incendie.)

Cinq M4 et une SAW constituaient une panoplie habituelle pour une escouade de six hommes, mais c'était bien trop léger pour le type de mission que nous devions remplir. Si j'avais eu mon mot à dire, chacun d'entre nous aurait été équipé d'une mitrailleuse. Je n'en avais pas sous la main, mais je ne pouvais me résoudre à partir sans une autre arme plus puissante. Et le seul type dans le baraquement à posséder une autre SAW était Gregory, assis à côté de la porte ouest.

« Hé, Gregory, on a besoin d'un autre tireur SAW, lança Raz, qui avait lu dans mes pensées. T'es avec nous sur ce coup-là ?

– Honnêtement ? Non, répondit Gregory, qui semblait en état de choc après l'épreuve qu'il avait vécue. Je ne sais pas si j'en serais capable. »

Jones s'avança alors vers Gregory.

« Hé, mon pote, pas de problème, dit-il d'une voix douce. T'échanges ton arme avec la mienne et on reste cool. D'accord ? »

Gregory et Jones échangèrent donc leurs armes.

« Une dernière chose, les gars, lançai-je en désignant la porte ouest par laquelle nous effectuerions notre sortie. On n'a aucun ami derrière cette porte. Même si vous voyez des gars qui portent un uniforme américain, vous n'hésitez pas à tirer en premier. Tous ceux que vous verrez de l'autre côté, ce sont des ennemis. Reçu ? »

Cinq hochements de tête me répondirent. « Alors, parfait. C'est parti. »

Tandis que j'avançais vers la porte, il y avait encore une chose qui me trottait à l'esprit que j'avais sciemment omis de mentionner – un élément de notre mission que je n'avais pas voulu partager avec les autres dans le briefing que j'avais donné.

Nous lancions bien sûr une contre-attaque pour de multiples raisons. Pour reprendre le contrôle du dépôt de munitions. Pour interdire l'accès au portail d'entrée. Pour repousser les talibans en dehors de l'enceinte du camp. Pour reprendre possession de notre avant-poste et faire payer le prix du sang aux hommes qui avaient massacré nos camarades. Mais il y avait

aussi un autre objectif – un objectif qui, d'une certaine manière, transcendait tous les autres.

Tout le monde savait que les talibans accordaient beaucoup d'importance aux cadavres américains qu'ils récupéraient sur les champs de bataille pour les filmer et poster leurs vidéos sur Internet. Si cela devait se produire avec le corps de Larson ou de n'importe quel autre membre de ma section, ceux d'entre nous qui survivraient à la bataille passeraient le restant de leurs jours à essayer d'effacer ces images YouTube de leurs mémoires.

C'est pourquoi il nous fallait également récupérer nos morts – même si cet effort devait entraîner d'autres pertes, y compris la mienne. Compte tenu des valeurs que nous défendions et auxquelles nous croyions, nous n'avions pas d'autre choix.

---

1. Arme anti-personnel ou destinée aux véhicules qui contient 80 flèches en tungstène de 13 centimètres de long chacune.

Partie IV

* * *

On va reprendre le contrôle de cette garce

Chapitre 15

Contre-offensive

IL ÉTAIT ENVIRON 8 heures quand nous nous regroupâmes à l'extrémité est du baraquement de la section Rouge, juste derrière la porte ouvrant sur le poste de commandement, et que nous nous préparâmes à lancer notre contre-attaque. La bataille était désormais vieille de deux heures et une demi-douzaine de nos hommes avaient trouvé la mort tandis que nous étions toujours sans nouvelles de six autres.

Tout le secteur est de l'avant-poste était ravagé par un furieux incendie qui faisait naître d'épais tourbillons de fumée noire que nous mettrions à profit pour camoufler notre percée. Mon plan consistait à progresser en rangs serrés, en privilégiant la vitesse plutôt que la précision des tirs. L'ordre de mouvement – qui était placé où, et avec quelle arme, au sein de la formation – comptait moins que le fait de fondre rapidement sur l'ennemi, réduire la distance et charger tête baissée pour l'éloigner du mur Hesco formant le dépôt de munitions.

Le seul impératif de cette stratégie était que Raz soit le premier à s'élancer par la porte. La raison pour laquelle je le voulais en tête de colonne – et il le savait – tenait à la possibilité que nous soyons pris à partie par des tirs violents dès que nous nous jetterions dehors : sa corpulence servirait alors de bouclier aux hommes qui le suivraient, et elle leur permettrait peut-être de survivre suffisamment longtemps pour achever cette première phase de l'assaut.

Ça y est, on le fait, murmura Jones juste avant que nous ne nous élancions. *Onvavoircequonvavoir*….

S'il s'était agi d'un exercice, nous aurions progressé par binômes ou créé un feu roulant mobile – qui aurait impliqué de tirer et de courir en même

temps. Mais comme il ne s’agissait pas d’un exercice, que nous ne disposions d’aucun appui artillerie et que nous étions livrés à nous-mêmes, nous n’avions d’autre choix que de foncer dans le tas, ce qui était sans doute la manœuvre militaire la plus basique et la moins tactique que l’on puisse imaginer. Pour peu que foncer dans le tas puisse être qualifié de stratégie, et dans l’hypothèse où nous nous retrouverions confrontés à une résistance en giclant dehors, la théorie voulait que le corps de Raz absorbe les balles ennemies et, tandis qu’il trouverait la mort en servant d’appât et de bouclier, nous pousserions son corps devant nous pour bousculer les ennemis embusqués avant de les massacrer à coups de crosse.

En réalité, ce que nous allions tenter n’avait pas grand-chose à voir avec l’art de la guerre. Cela faisait plutôt penser à une partie de football américain jouée en mode voyou.

En même temps, nous trouvions cela assez génial.

Aussitôt dehors, nous nous retrouvâmes pris sous de violents tirs effectués depuis le Zigzag et le Plongeoir. Mais la fumée ainsi que notre vitesse rendirent la tâche difficile à ces tireurs alors même que nous foncions comme des dératés à découvert en direction du mur Hesco qui coupait le camp en deux et menait en bordure du dépôt de munitions. Dès que nous atteignîmes ce mur, nous virâmes serré sur notre droite et le longeâmes jusqu’à son extrémité nord, où nous nous arrêtâmes net.

Le mur Hesco s’achevait sur la boutique Haji, la pièce d’1,50 mètre sur 2,50 mètres qui servait aussi bien de logement à John Deere, le commandant des gardes de sécurité afghans, que de commerce où il vendait des cigarettes, du tabac à chiquer, des DVD piratés et d’autres produits. En nous approchant de l’angle, je jetai un coup d’œil et vis que la porte en contreplaqué de la boutique était fermée.

Ce n’était pas bon signe.

S’il y avait des insurgés à l’intérieur, ils seraient capables de nous tuer tous les six dans le dos pendant que nous mettrions en place notre périmètre de sécurité autour du dépôt de munitions. Il nous fallait éliminer cette menace.

Le meilleur moyen d’y parvenir aurait consisté à faire usage de grenades à main. Malheureusement, nous avions épuisé toutes les nôtres et nous ne pouvions renouveler notre stock avant d’avoir atteint le dépôt de munitions.

Il fallait donc pénétrer physiquement dans la boutique – une tâche qui nous incombait, à Dannelley et à moi.

Bien que je ne puisse pas voir à l'intérieur de la boutique, j'étais familiarisé avec son agencement intérieur. Je savais que le plafond en contreplaqué était relativement bas, et que les murs avaient été tapissés de couvertures. Je savais également que le lit de John Deere se trouvait sur le côté droit et que l'essentiel de sa marchandise était rangé sur des étagères à gauche, avec la télévision posée dans un coin. Enfin, je savais qu'il y avait un petit réduit aménagé directement derrière le lit, avec un canapé à l'intérieur. C'était ce réduit qui me préoccupait le plus. Tandis que Dannelley et moi prenions place de chaque côté de la porte, je lui confiai mon plan.

« Écoute, on va pas faire dans la dentelle du genre deux balles dans le crâne, expliquai-je. Raz va s'occuper de nous ouvrir la porte, puis toi et moi on va *rafaler* et *sécuriser*. On commence tous les deux en visant le centre. Tu gardes ton M4 en mode rafale courte et tu balayes vers la droite tandis que je balaye vers la gauche. L'idée, c'est de flinguer tous ceux qui seraient à l'intérieur. Reçu ? »

Il acquiesça d'un hochement de tête.

Raz balança alors un coup de pied dans la porte et nous nous élançâmes tous les deux avant de mettre un genou à terre, l'un contre l'autre.

Je visai le centre gauche, il visa le centre droit, et nous ouvrîmes aussitôt le feu en pulvérisant absolument tout, y compris le téléviseur.

Il n'y avait personne à l'intérieur.

« Clair ! », hurla Dannelley.

La première phase de l'assaut avait été menée à bien.

AVANT DE PASSER à la phase deux, il nous fallait établir un périmètre de sécurité en plaçant nos deux mitrailleurs de manière à ce qu'ils puissent couvrir le plus de secteurs de tir possibles.

Je positionnai aussitôt Dulaney côté ouest à l'angle du mur Hesco et de la boutique Haji. En mettant un genou à terre et en utilisant le mur central pour caler sa mitrailleuse SAW, il pouvait ouvrir le feu en direction de la butte sur laquelle se trouvait l'atelier mécanique, le conteneur buanderie, le secteur de la Cascade, une partie du Zigzag et, à l'extrême droite, sur une portion de la tranchée qui conduisait vers la porte du bâtiment Shura. Cette

position lui permettrait de neutraliser tous ceux qui tenteraient de progresser à travers la zone à découvert située sur le côté ouest de l'avant-poste.

La portion du mur périmétrique Hesco qui formait quant à elle la muraille de défense nord, le long de la route et de la rivière, avait été percée d'une fenêtre carrée d'environ 2,50 mètres de côté qui se trouvait directement dans le dos de Dulaney, à moins de 3 mètres de distance. Cette ouverture offrait tout juste assez d'espace pour permettre à un mitrailleur et à son pourvoyeur de s'y installer. Baptisée « position de combat nord », elle était habituellement occupée par des gardes de sécurité afghans. La vue qu'elle offrait permettait de surveiller la zone de poser hélicoptère, la passerelle branlante qui conduisait à la berge située au pied de la Face Nord, une partie du checkpoint habituellement tenu par les gardes de sécurité afghans, ainsi qu'une fraction de la route conduisant à Urmul et le versant nord du Putting Green. C'est là que j'ordonnai à Jones de prendre position.

Jones et Dulaney se retrouvèrent ainsi postés dos à dos, chacun faisant face à une direction opposée afin que leurs secteurs de tir combinés couvrent à la fois le nord et le sud. Lorsqu'ils furent installés et opérationnels, ils annoncèrent tous deux « *En position !* » C'était le signal que mes hommes et moi attendions pour avancer jusqu'au dépôt de munitions, à 3 mètres de là, et pour le sécuriser.

Les portes du dépôt étaient entrouvertes, sur l'une d'elles le cadenas pendait encore au fermoir métallique à moitié arraché. Miller avança jusqu'à la porte la plus proche et l'ouvrit d'un coup de pied afin que je puisse entrer à l'intérieur, mon arme braquée devant moi, et m'assurer qu'il n'y avait personne.

« Clair ! », annonçai-je.

Il était temps de faire des emplettes.

Nous commençâmes par récupérer une caisse de grenades à fragmentation que nous déposâmes à côté de Jones. Nous récupérâmes ensuite tout ce dont nous pensions avoir besoin pour la suite des opérations. Cela incluait des bandes de munitions pour les mitrailleuses légères M240 et SAW, ainsi que des caisses de munitions pour les fusils d'assaut, des grenades pour les lance-grenades M203, des bandes de munitions pour le lance-grenades Mark 19 et un paquet de mines claymore ainsi que quelques accessoires tels que deux lance-roquettes AT4 dont Raz se saisit avec délectation – et qui ne tarderaient pas à se révéler utiles.

Alors que nous organisions notre affaire, plusieurs gars des trois sections vinrent soudain nous retrouver – à la bonne grâce de Bundermann, qui avait ordonné à tout le monde de s'activer – et nous commençâmes à leur distribuer le matériel par pelletées.

Voilà 2 000 cartouches de 7,62 pour la mitrailleuse Mark 48…

Tiens, une caisse de bande de munitions 5,56 pour les SAW…

Attrape-moi cette caisse de grenades pour le Mark 19 et apporte-la fissa à Koppes !

Ils s'égaillèrent aussitôt sous les tirs ennemis afin d'accomplir leurs livraisons, puis ils revinrent dès que possible chercher de nouveaux ravitaillements. Lors de l'un de ces voyages retours, l'un des gars nous ramena une mitrailleuse M240B que nous confiâmes aussitôt à Jones en échange de sa mitrailleuse SAW.

Quelques minutes plus tard, nous nous sentions déjà plus confiants. Nous disposions désormais de mitrailleuses légères moyenne et longue portée, ainsi que de quelques autres outils pouvant nous permettre d'infliger de sérieux dégâts à l'ennemi. Il ne nous restait plus qu'à attendre la mise en place du binôme mitrailleurs de Hill du côté du mess et nous pourrions enfin passer à l'étape suivante.

Soudain, nous entendîmes une rafale gronder, puis un cri d'avertissement.

« Y a des mecs ! Y A DES MECS ! », hurlait Dulaney en même temps qu'il rafalait avec sa SAW.

Trois talibans armés d'AK-47 s'étaient élancés depuis le portail d'entrée – un secteur encore invisible à nos yeux, mais qui aurait dû être couvert par le binôme mitrailleurs de Hill – et cavalaient désormais en direction de l'atelier mécanique.

Ils galopaient aussi vite que possible tandis que Dulaney les pourchassait avec les balles traçantes de son arme. Les trois hommes finirent par disparaître derrière l'atelier mécanique, qui n'était rien de plus qu'un grand garage fabriqué à partir de planches de contreplaqué, mais quatre autres insurgés apparurent alors depuis l'arrière du conteneur buanderie et du bâtiment des latrines – un secteur qui aurait dû être lui aussi couvert par les hommes de Hill. Il était évident que les insurgés cherchaient également à mettre en place des appuis feu afin que leurs camarades puissent venir nous attaquer frontalement.

Mon regard revint vers l’atelier mécanique, où je pouvais désormais distinguer deux des trois insurgés qui jetaient des coups d’œil depuis l’angle du bâtiment. C’est alors que Lakis, le sergent-chef lituanien, fit son apparition pour savoir s’il pouvait nous apporter son aide. Cette fois encore, il était équipé de son lance-grenades.

« Lakis, c’est juste du contreplaqué, lançai-je. Balance-leur une grenade avec ton M203. »

Sans hésiter une seconde, Lakis tira une première grenade, suivie de plusieurs autres. Il ne prit pas la peine de viser soigneusement, se contentant de tirer dans la structure de bois. À chaque grenade qui transperçait la mince façade de contreplaqué, nous entendions la déflagration à l’intérieur de l’atelier.

Pffft… buh-wham !

Pffft… buh-wham !

Pffft… buh-wham !

Pendant que Lakis balançait ses grenades l’une après l’autre, Dulaney entreprit de dessiner une ligne pointillée à hauteur de torse sur toute la largeur du bâtiment avec sa SAW.

Les tirs conjugués de leurs deux armes étaient si dévastateurs que les insurgés abrités derrière l’atelier durent se réfugier dans un pick-up garé un peu plus loin derrière l’atelier, mais cela ne leur fut d’aucune aide. Bien que ce véhicule fût invisible aux yeux de Lakis ou de Dulaney, les munitions qu’ils tirèrent transpercèrent de part en part l’atelier mécanique et pulvérisèrent le véhicule. Nous découvririons plus tard les flancs et l’habitacle du véhicule couverts de projections de sang.

Ç’aurait pu sembler satisfaisant, mais j’étais consterné à l’idée que l’ennemi ait pu se déplacer aussi librement dans des secteurs de tir sur lesquels nous n’avions aucune visibilité. Les tirs croisés que nous avions tenté de mettre en place auraient dû les hacher menu, mais ils ne s’étaient jamais matérialisés.

Que fichaient donc les hommes de Hill ?

EN FAIT, au lieu de mettre une mitrailleuse en place du côté du mess afin de couvrir notre assaut à l’ouest, Hill avait concentré la plus grande partie de ses efforts sur la sécurisation du secteur est de l’avant-poste.

Ce qui, d'une certaine manière, pouvait sembler censé. Les baraquements de l'Armée nationale afghane n'étaient plus désormais qu'un brasier qui, s'il n'était pas rapidement maîtrisé, risquait de se propager jusqu'à notre dernier périmètre de défense et de dévorer les bâtiments situés à l'intérieur de la position Alamo. Hill s'était également inquiété à l'idée que les combattants talibans puissent progresser dans cette partie du camp sous couvert des flammes et de la fumée. Enfin, il avait été préoccupé par la possibilité que l'incendie gagne le dépôt de munitions de l'armée afghane, qui jouxtait deux de nos baraquements, et le fasse exploser.

Pour gérer cette situation, Hill avait envoyé le sergent Eric Harder et une poignée de soldats parmi les plus expérimentés de la section Bleue en direction de la partie est du camp afin de combattre l'incendie et d'abattre tous les talibans sur lesquels ils pourraient tomber. Malheureusement, ce plan avait commencé à partir en vrille à la minute même où Harder et ses hommes avaient ouvert la porte du premier bâtiment à sécuriser – le baraquement de la section de commandement – et qu'ils avaient été accueillis par d'épais nuages de fumée indiquant qu'il était déjà la proie des flammes.

Après avoir vérifié qu'il n'y avait personne à l'intérieur, ils avaient continué à progresser dans l'étroite allée menant en direction du nord-est, où ils avaient établi une position afin d'ouvrir le feu sur des silhouettes indistinctes visibles dans les baraquements afghans en flammes et dont ils avaient présumé qu'il s'agissait d'ennemis. Quand les flammes étaient devenues trop furieuses, ils s'étaient précipités dans le bâtiment adjacent, où ils avaient mis la main sur tout l'équipement qu'ils avaient pu rassembler – munitions, radios, trousses de premiers secours – avant de ramener leur moisson vers le centre du camp.

Il aurait pu s'agir d'une bonne stratégie si mes hommes et moi-même n'avions pas été au même moment en train de lancer une contre-attaque dans la direction opposée du camp, une contre-attaque dont l'échec ou le succès déterminerait notre capacité à reprendre le contrôle de Keating ou l'éventualité de notre massacre. En raison de cet enjeu, éteindre un incendie ou empêcher que des équipements soient la proie des flammes n'avait qu'une importance secondaire – un fait dont Harder avait pleinement conscience, ce qui n'était pas forcément le cas de son supérieur.

« Hé, laissez-moi maintenant mettre en place l'appui mitrailleuse pour Romesha et ses hommes, demanda Harder à Hill par radio. On a besoin de

progresser jusqu’au mess ! »

Chacune de ses requêtes aboutissait à la même réponse de la part de Hill :

« Négatif, vous devez rester où vous êtes. »

Harder éprouvait une frustration évidente. Il savait que nous avions désespérément besoin de son appui mitrailleuse pour réussir la phase suivante de notre assaut. Sans tir de couverture depuis le mess, mes hommes se retrouveraient dangereusement exposés lorsqu’ils s’élanceraient en direction du bâtiment Shura. Mettre cette mitrailleuse en position était absolument essentiel, et du point de vue de Harder, les incompréhensions qui existaient entre lui et Hill ne faisaient que nous mettre, mes hommes et moi, dans une position très périlleuse.

Comme pour illustrer le point de vue de Harder, un groupe d’assaillants talibans venait de franchir au pas de course le checkpoint des gardes de sécurité afghans, en dehors du périmètre nord de Keating, et cherchait maintenant à gagner aussi vite que possible le portail d’entrée avec l’intention évidente d’entamer un mouvement de flanquement qui nous empêcherait définitivement de reprendre le contrôle du bâtiment Shura.

Malheureusement pour ces combattants ennemis, Jones avait repéré leur manège et il savait exactement comment réagir.

JONES AVAIT ALORS sa mitrailleuse postée dans l’ouverture de la « position de combat nord ». Lorsqu’il balayait la zone avec l’extrémité du canon de sa M240B, il disposait d’un panorama sur toute la Face
Nord, sur la zone de poser hélicoptère à la confluence des rivières Landay-Sin et Darreh-ye Kushtâz, ainsi que sur le poste de police afghan. Il ne pouvait pas voir le portail d’entrée ni le village d’Urmul, tous deux dissimulés par le bâtiment Shura, mais il était idéalement placé pour observer le terrain à découvert que les combattants ennemis auraient à franchir s’ils comptaient envoyer des renforts en direction du portail d’entrée. Aussi, lorsqu’il réalisa que plusieurs groupes d’insurgés étaient plus ou moins bien camouflés à différents endroits de son secteur de tir, il commença à rafaler.

Cinq insurgés tentaient de se dissimuler derrière un gros rocher en forme d’œuf au pied du Putting Green, à 200 mètres de distance environ. Lorsque ces derniers réalisèrent que Jones les avait dans sa ligne de mire, ils sortirent à découvert et piquèrent un sprint en direction d’une petite colline

parsemée de petites plaques de schiste afin de tenter de gagner l'abri du village d'Urmul.

Jones les aligna impitoyablement et les élimina les uns après les autres dans leur course, sans la moindre pitié, en dirigeant des salves précises de cinq balles sur chacun d'eux avant de passer au suivant. Ce fut aussi impressionnant que dévastateur à regarder – mais ce spectacle finit par entraîner un problème inattendu.

Afin de permettre à Jones de prendre position dans l'ouverture du mur Hesco, j'avais ordonné à Dannelley de s'accroupir sous l'épaule de Jones pour lui servir de pourvoyeur, ce qui signifiait qu'il aurait à guider la bande de munitions dans la M240 afin d'éviter qu'elle ne s'enraye. Plus important encore, Dannelley devait également compenser le fait que Jones souffrait d'un dangereux angle mort.

En raison de l'épaisseur et de la hauteur du mur Hesco sur lequel sa mitrailleuse était posée, Jones ne pouvait voir que le côté le plus lointain de la route qu'il dominait. Le côté le plus rapproché, qui courait le long de Keating, était invisible à ses yeux. Compte tenu de cet angle mort, les combattants ennemis qui longeraient l'autre côté du mur Hesco seraient susceptibles de se glisser sous la fenêtre de tir de Jones et de le tuer. La mission prioritaire de Dannelley consistait donc à surveiller cet angle mort.

Malheureusement, Dannelley oublia rapidement de se concentrer sur cet aspect des choses car il trouva bien plus excitant de regarder Jones pulvériser l'ennemi et de l'encourager.

« Oh, ouais, mec, flingue-moi tous ces enculés !, s'exclamait-il tandis que Jones enchaînait ses cartons. Bien visé ! Fous-leur-en plein la gueule ! »

Jones, focalisé sur ses tirs, ignorait que son pourvoyeur s'était désintéressé de l'angle mort qui se trouvait directement sous lui. *Cool – Dannelley et moi on fait du bon boulot ici*, songea-t-il plutôt alors qu'il neutralisait le dernier combattant ennemi, avant de se mettre à la recherche d'un nouvel objectif et de repérer encore un autre groupe de talibans qui tentait de se frayer un passage jusqu'au portail d'entrée.

Cette ambiance de bonne camaraderie vola soudain en éclats lorsque Dannelley s'exclama brusquement d'une voix aiguë :

« Hé, toi, là, arrête – arrêêête ! *Arrête-toi là* ! »

De quoi parle-t-il ?, songea Jones en pressant à nouveau la détente de son arme pour abattre les ennemis au loin.

Jones ne fut pas le seul à être surpris d'entendre Dannelley glapir, au beau milieu de la fusillade, à la manière d'un vigile de supermarché. Raz et moi, qui avions posé un genou à terre à côté de la porte d'entrée de la boutique de John Deere, le long du mur Hesco, échangeâmes un regard interloqué – puis nous nous relevâmes tous les deux afin de jeter un coup d'œil dans l'angle mort.

Un combattant taliban en treillis camouflé observait Jones à moins de 3 mètres de distance. Il affichait un sourire carnassier tout en faisant glisser l'AK-47 qu'il avait en bandoulière.

« *TUE-LE, TUE-LE, TUE-LE, TUE-LE, TUE-LE !!!!!!* », hurlions-nous, Raz et moi, de toute la puissance de nos poumons à l'intention de Jones qui, ayant réalisé ce qui se passait, se mit à gesticuler pour pouvoir pointer le canon de son arme suffisamment bas et viser l'homme en dessous, tout en gueulant à Dannelley de dégager.

Dannelley, qui aurait justement dû repérer le bonhomme bien avant qu'il ne soit en mesure d'abattre Jones, mais qui se trouvait toujours dans la meilleure position pour régler le problème, se redressa, pressa la détente de son arme – et réalisa, trop tard, qu'il avait toujours sa sécurité enclenchée.

Dans la demi-seconde qu'il fallut à Dannelley pour basculer son verrou de sécurité, le taliban détourna son regard de Jones et lâcha une rafale. L'une de ses balles toucha Dannelley au bras gauche, en lui faisant exploser le triceps et l'épaule comme s'il s'agissait d'une tomate bien mûre, tandis qu'une autre alla s'enfoncer dans le casque de Jones en s'écrasant contre la bande de kevlar qui l'entourait, et qui était marquée de son matricule et de son groupe sanguin.

Alors que Dannelley s'effondrait au sol en hurlant « Je suis touché ! Je suis touché ! », Raz et moi piochâmes dans notre stock de munitions, attrapâmes chacun une grenade et les dégoupillâmes. Raz laissa tomber la sienne par-dessus le mur Hesco tandis que je lançais la mienne un peu plus loin.

Lorsqu'elles détonèrent quasiment au même moment, quelques deux secondes plus tard, des lambeaux de treillis furent projetés en l'air dans un nuage de particules roses.

« Putain de merde, c'était quoi, ce bordel ? », s'exclama Raz.

Nous échangeâmes un regard mêlé de stupeur, puis nous partîmes tous les deux d'un rire nerveux.

Jones avait alors confirmé qu'il n'avait pas le crâne fracassé, mais Dannelley, lui, se tordait de douleur dans une mare de sang. Je m'agenouillai à côté de lui, ouvris sa trousse de premiers secours et fouillai à l'intérieur pour en retirer une compresse qui permettrait d'arrêter l'hémorragie, mais mes doigts se refermèrent sur un emballage inhabituel.

Lorsque je retirai ma main, je me rendis compte qu'il s'agissait d'un paquet de crackers au beurre de cacahuète.

Comme pour confirmer qu'il n'était pas une recrue de premier choix au sein de notre section, Dannelley avait pris la liberté de se débarrasser du contenu de sa trousse de premiers secours afin de le remplacer par un assortiment de snacks à grignoter lors de ses gardes.

Ça ne prêtait peut-être pas à conséquence lorsque vous vous trouviez à l'entraînement dans le Colorado, mais il en allait autrement en zone de guerre. Je récupérai donc une compresse de rab dans ma propre trousse de premiers secours et la lui appliquai en faisant un bandage serré autour de son bras sans me soucier de la douleur qu'il pouvait éprouver, puis je le fis se relever et le foudroyai du regard. Il s'en était fallu d'un cheveu qu'il ne soit responsable de la mort de Jones. Sans compter que sa négligence l'avait amené à se faire tirer dessus.

« Tu vois le poste médical, là-bas ?, fis-je en l'empoignant et en le poussant en avant. Eh bien tu te bouges ! »

Puis, écœuré par son attitude, je lui fichai mon pied au cul aussi fort que possible avant de lui tourner le dos et de ramener mon attention sur ce qui le méritait.

EN DÉPIT DE L'INCOMPÉTENCE de Dannelley, nous semblions tenir le coup, en tout cas pour l'instant. Dulaney et Lakis continuaient à pulvériser la façade en contreplaqué de l'atelier mécanique pendant que Jones, qui s'était remis derrière sa mitrailleuse, avait désormais dans son viseur une paire de combattants ennemis qui avaient émergé de derrière leur planque à proximité du checkpoint de la police afghane, à près de 200 mètres de distance, et qui couraient désormais en direction du nord.

Il leur faudrait encore accomplir près de 450 mètres avant que leur route ne dessine une courbe le long de la rivière, leur permettant alors d'être hors de vue. Jones faucha le moins avancé en pleine course, mais l'insurgé qui courait en tête était un peu plus rapide. Il ne lui restait plus que quelques

dizaines de mètres à parcourir lorsque Raz réussit enfin à le capturer dans le réticule de son M4.

Raz tira une première balle, qui vint soulever un nuage de poussière aux pieds de l'homme, puis il en tira une seconde qui le fit s'écrouler comme un sac de pommes de terre.

Il s'agissait sans doute du tir le plus précis qu'avait jamais accompli Raz.

Jones avait profité de l'intervention de Raz pour examiner plus attentivement le checkpoint du poste de police derrière lequel les deux insurgés s'étaient planqués avant de s'élancer à découvert. Ce checkpoint consistait en une petite guérite de béton au toit plat située sur un morceau de terrain plat et adossée au pied d'une falaise qui grimpait jusqu'au sommet du Putting Green. Il s'aperçut que les talibans avaient positionné un binôme de mitrailleurs juste derrière cette guérite.

Ce binôme disposait d'une ligne de visée dégagée sur le portail avant, ainsi que sur la tourelle érigée sur le toit du bâtiment Shura – et, en raison de la hauteur de notre mur Hesco, Jones était incapable de les prendre dans sa ligne de mire. Il pouvait effectuer des tirs de suppression, mais il ne pouvait en aucun cas les éliminer. Il ne pouvait rien faire de plus que les obliger à baisser la tête.

« Hé, chef, m'interpella Jones.

– Qu'est-ce qu'il y a ?, demandai-je en m'agenouillant à côté de lui.

– J'ai des enfoirés qui se planquent derrière la guérite du checkpoint, juste sous l'arbre, à côté de la bâche bleue. »

C'était là un autre exemple du crédit qu'il convenait d'accorder aux talibans. L'emplacement de leur mitrailleuse trahissait une planification rigoureuse, ainsi qu'une mise en œuvre judicieuse des règles tactiques au niveau des petites unités. Tant que nous n'aurions pas trouvé le moyen d'éliminer cette menace, ils pourraient continuer à faire feu en direction du portail d'entrée.

Je me tournai vers Raz, qui se trouvait juste derrière Jones et moi.

« Tu as du matos pour ton M203 ?, demandai-je.

– Ouais, bien sûr.

– OK, alors essaie de voir si tu peux tirer une grenade sur cette mitrailleuse, sinon nous verrons ce que les Apache peuvent faire. »

Après avoir décimé la trentaine d'insurgés avec leurs canons de 30 mm, les pilotes d'Apache avaient passé la demi-heure suivante à orbiter au-

dessus de Keating, en restant suffisamment haut pour éviter les tirs d'armes légères susceptibles de partir des crêtes, mais en effectuant des passes canon sur chacun des objectifs qu'ils avaient pu identifier. Cependant, à la différence du groupe de combattants qu'ils avaient neutralisé sur le côté est du camp, le toit de la guérite de police et le nid de mitrailleuse dissimulé sous un arbre étaient extrêmement difficiles à repérer depuis les airs. Afin de résoudre ce problème, j'avais en tête une solution du type « déterminer un azimut depuis un point connu ».

Si Raz pouvait loger une grenade fumigène à quelques mètres de la cible, la fumée colorée qui s'échapperait de la cartouche – verte, violette, rose ou jaune – nous offrirait à tous un point de référence. Nous pourrions ensuite nous en servir pour guider les pilotes sur l'objectif via une liaison radio.

Il s'agissait en théorie d'une technique efficace. Mais nous nous heurtâmes rapidement à deux problèmes. Tout d'abord, pour espérer atteindre le checkpoint, Raz devait se pencher le plus possible sur la tranche du mur Hesco tout en tirant à travers les branches d'un arbre qui nous surplombait. Enfin, il faudrait bien trop de temps pour pouvoir guider les pilotes car les informations que je transmettrais seraient relayées au poste de commandement, à partir duquel Bundermann les ferait suivre à un autre opérateur radio au moins, jusqu'à ce que le message parvienne enfin à l'un des deux canonniers d'Apache.

« Dites au pilote qu'un groupe d'insurgés est caché sous un arbre derrière des rochers, à 400 mètres au sud-ouest d'une fumée verte », annonçai-je par radio à Bundermann.

Le temps que cette information parvienne aux Apache, la cartouche de fumigène avait achevé de se consumer et la fumée avait déjà commencé à se dissiper. Le fait que les Apache doivent être constamment en mouvement et changer de cap en permanence afin d'éviter les tirs dirigés contre eux depuis les crêtes ne facilitait pas les choses. Bundermann, qui était à l'écoute des échanges radio sur le réseau Appui Feu, pouvait deviner la difficulté de l'exercice :

Aucun visuel sur le fumigène… Tirez-en un autre.

Impossible d'identifier votre cible… Tirez un autre fumigène.

Après avoir pris conscience que notre système ne fonctionnait pas, Bundermann décida de sortir de la boucle.

« Romesha, je veux que tu te branches sur le réseau Appui Feu », ordonna-t-il.

Je tournai le bouton sur ma radio jusqu'à la position numérotée six, laquelle était préréglée sur la fréquence en question. Dans l'instant, la voix de Bardwell me parvint à travers l'oreillette. J'avais désormais le contrôle d'un hélicoptère d'attaque AH64 double turbine à quatre pales armé d'un canon de 30 mm.

Alors que le tuilage s'effectuait, Raz faisait de son mieux pour loger un fumigène le plus près possible de la cible. Sachant qu'il visait en limite de portée de son M203, il braquait son lance-grenades le plus haut possible dans le ciel.

« On va tirer un nouveau fumigène », dis-je à Bardwell.

Raz pressa la détente et nous regardâmes la grenade voler dans les airs avant d'atterrir à 200 mètres de l'arbre sous lequel se cachait le binôme de mitrailleurs.

« Fumigène jaune, 200 mètres au sud, annonçai-je.

– OK, visuel. »

L'appareil de Bardwell était presque au-dessus de nous lorsqu'il fit tonner son canon. Jones, qui avait le regard braqué sur l'objectif, fut stupéfait de voir les obus explosifs pulvériser non seulement les combattants et leur mitrailleuse, mais également l'arbre sous lequel ils s'étaient abrités. La puissance destructrice des obus fut encore amplifiée par le grondement du canon qui donnait l'impression qu'une sorte de tronçonneuse géante débitait l'air. Le déluge de plusieurs centaines de douilles incandescentes et chatoyantes qui nous tomba dessus depuis le ciel fut tout aussi impressionnant.

Putain, songea Jones, *c'est de la pure folie*.

Raz fut impressionné, lui aussi.

« Hé, Romesha, me demanda-t-il. Tu crois que c'était comme ça pendant la Seconde Guerre mondiale ?

– Négatif, répondis-je en secouant la tête. C'est qu'un avant-goût de ce que c'était à l'époque. »

Ce qui était vrai. Et ce qui était également vrai – et que je ne confiai pas à Raz – c'est qu'en dépit de cette impressionnante démonstration de force

aérienne, la situation était loin d'être aussi enthousiasmante sur le terrain.

Malgré tous les progrès que nous avions accomplis, notre contre-attaque n'avait abouti à rien.

ALORS QUE LES APACHE continuaient à tournoyer au-dessus de Keating et à balayer les crêtes à la recherche de cibles, l'ennemi posté sur la berge opposée de la rivière avait choisi de faire profil bas. Mais la situation sur le plan général – là où mon équipe et moi étions, et là où nous devions être – était plus que troublante.

L'incapacité de Hill à mettre en place sa mitrailleuse signifiait que nous avions non seulement perdu notre élan initial, mais également la « violence de l'action » – l'avantage psychologique et physique que la vitesse, l'effet de surprise et l'agressivité permettent d'emporter. L'ennemi savait désormais précisément où nous nous trouvions et quel serait notre prochain mouvement. Plus nous repoussions la phase d'assaut suivante – qui impliquait de reprendre le contrôle du bâtiment Shura et du portail d'entrée – et plus l'ennemi avait de chances de nous freiner dans notre assaut.

Ma colère et ma frustration commençaient maintenant à me faire bouillir. Chacune des demandes que j'avais adressées par radio afin que nous puissions enfin bénéficier de notre appui feu mitrailleuse avait été reçue de la même manière : les hommes de Hill sont trop occupés à combattre les flammes sur le secteur est du camp pour mettre une mitrailleuse en position. J'avais même entendu les hommes de Hill lancer des appels radio sur le réseau Force Pro et demander des extincteurs afin de sauver le baraquement de la section Bleue avant qu'il ne soit englouti par les flammes.

Cela n'avait aucun sens à mes yeux. Si mon escouade continuait à faire du surplace au cours des prochaines minutes, les mitrailleurs ennemis disposés sur les crêtes recommenceraient bientôt à nous canarder et nous nous retrouverions définitivement immobilisés. Auquel cas il importerait peu que les baraquements brûlent complètement ou non.

« Mais laissez les baraquements cramer – ce ne sont que des baraquements !, hurlai-je dans ma radio. Qu'est-ce que vous foutez avec la mitrailleuse ? On ne peut pas avancer sans elle. Si vous ne mettez pas cette putain de mitrailleuse en position, vous allez tous nous faire tuer, moi et ceux de mon équipe !

– L'incendie représente une menace prioritaire », répondit quelqu'un.

Je crevais d'envie de hurler à la radio que faute d'avoir la mitrailleuse en place dans moins d'une minute, je n'hésiterais pas à me pointer au centre du camp avec mon fusil et à flinguer en personne tous ceux qui auraient un extincteur entre les mains. Mais il me sembla de plus en plus évident que l'incendie ne posait pas vraiment un problème. Le retard mis dans l'exécution du plan me paraissait plutôt venir de Hill, qui ne se sentait pas réellement impliqué, quoi que cela puisse entraîner, dans la mission qui consistait à sécuriser le mess et à mettre cette mitrailleuse là où elle aurait dû être.

En 1958, un soldat du nom de J. Glenn Gray a écrit un livre consacré aux soldats dans le combat, intitulé *The Warriors : Reflections on Men in Battle*[1]. Gray, conscrit dans l'armée en qualité de simple soldat en mai 1941, avait été libéré de ses obligations en octobre 1945 après avoir servi en Afrique du Nord, en Italie, en France et en Allemagne. Son livre, qui est à la fois méconnu et révéré, aborde un sujet qui me paraîtrait plus tard comme particulièrement adapté à ce qui se déroulait à ce moment-là à Keating, alors que notre contre-attaque était sur le point d'avorter.

Gray traite avec élégance et précision de la manière dont l'essence du combat se résume schématiquement à la confiance que s'accordent deux hommes – ou deux groupes d'hommes – dont chacun doit couvrir l'autre. Cet accord simple et tacite – tu progresses pendant que je te couvre, puis je progresse pendant que tu me couvres – dépend de la volonté que vous avez de placer votre vie entre les mains de quelqu'un d'autre et de laisser cette autre personne en assumer la responsabilité. Lorsque ce pacte est exercé dans les meilleures conditions possibles, il ne se révèle pas seulement extraordinairement efficace, mais il tend également à forger des liens qui demeurent parmi les plus fort jamais éprouvés par des êtres humains.

Il y a cependant un volet que Gray n'aborde pas dans son ouvrage, celui qui traiterait de ce qu'il advient lorsque deux groupes censés travailler ensemble échouent – pour une raison ou pour une autre – à collaborer. C'est ce qui semblait se passer en ce moment même avec l'équipe de mitrailleurs de Hill.

La partie sud du camp, qui comprenait le secteur autour du mess, se trouvait prise sous un feu nourri depuis la Face Nord, le Putting Green, le Zigzag, la Cascade et le Plongeoir. Pénétrer dans cette zone et y assurer un tir de couverture aurait nécessité une force de résolution se situant quelque part entre une envie de suicide et un désir de mort. D'un autre côté, les cinq

gars qui avaient accepté de m'accompagner avaient témoigné précisément de cette force de résolution.

J. Glenn Gray n'avait rien écrit sur une telle situation. Mais en me basant sur ma propre expérience, je pouvais affirmer que le non-respect d'un pacte d'appui feu sur un champ de bataille débouchait sur le contraire absolu d'une relation de confiance. Une telle situation entraînait un sentiment de colère et de trahison en même temps qu'elle raffermissait de manière inébranlable – paradoxalement – votre volonté d'accomplir à tout prix la mission.

Ah ouais, on n'aura pas notre mitrailleuse ?, songeai-je tout en continuant à écouter ces connards babiller sur les ondes au sujet de leurs foutus extincteurs. *Alors j'imagine qu'on va devoir faire sans…*

JE NE ME SOUVIENS PAS avoir été particulièrement découragé alors que je me précipitais vers Jones, désormais binômé avec Ryan Schulz, un sergent rattaché à la section de commandement qui nous avait été envoyé par Bundermann afin de remplacer Dannelley. Toutes mes pensées étaient d'ores et déjà tournées vers ce qui allait se produire ensuite.

« Tout se passe bien ?, demandai-je à Jones.

– J'aimerais surtout savoir ce qui se passe, répondit-il.

– Il est temps de bouger, annonçai-je. Toi et Schulz, vous allez tenir cette position et nous couvrir du mieux possible pendant que nous progresserons vers le bâtiment Shura. Reçu ? »

Ils acquiescèrent tous les deux.

« Autre chose », ajoutai-je tandis que Raz apportait la première des trois caisses de grenades que nous avions récupérées dans le dépôt de munitions. « Il y a du monde de l'autre côté de cette enceinte, alors, toutes les deux ou trois minutes, ça serait bien de dégoupiller une de ces grenades et de la balancer sur la route. Ça les dissuaderait de venir vous emmerder. »

Je me tournai ensuite vers Raz, Dulaney et Miller.

« On va faire mouvement, alors prenez autant de munitions que vous pourrez en porter, ordonnai-je. Il est temps de reprendre le contrôle du bâtiment Shura et du portail d'entrée. »

Enfin, je pressai le bouton d'émission de ma radio afin de régler une dernière chose.

« Un, ici Deux », lançai-je à l'attention de Bundermann en omettant d'utiliser nos indicatifs officiels afin de faire court. Je fis ensuite usage de l'expression que nous utilisions quand nous avions besoin de poursuivre une mission. « On doit *Charlie Mike*[2]. L'ennemi nous a repérés et on ne va pas tarder à lui servir de cible. »

Je marquai une très légère pause, afin de permettre à Bundermann d'intégrer ce que je lui avais annoncé, puis je repris :

« J'en ai ma claque d'attendre. On bouge.

– Négatif, Rouge Deux, aboya aussitôt Bundermann. Restez en position – ne *bougez pas*. »

Il était inutile d'en discuter, aussi j'eus recours à l'une des astuces les plus vieilles (et les plus éculées) de la vie militaire.

« Répétez, répondis-je. Je vous reçois faible et brouillé… » Bundermann renouvela son ordre et je répétai mon mensonge. J'amenai ensuite ma main à hauteur de ma hanche, là où ma radio était accrochée à mon gilet, et je tournai le bouton volume sur « off ».

Honnêtement, c'était un coup pendable, et quelque chose que je n'avais pas aimé faire avec quelqu'un comme Bundermann, que je respectais énormément, mais je n'avais pas d'autre alternative. Il ne servait strictement à rien de continuer à attendre un appui feu qui n'arriverait jamais. Il fallait prendre d'assaut le bâtiment Shura et nous ne pouvions y parvenir que si nous – nous quatre – gardions notre liberté de manœuvre.

Alors que nous nous apprêtions à nous élancer, Schulz se tourna vers Jones et demanda :

« Au fait, on tire sur quoi exactement ? »

« On tire sur quoi ?, s'étrangla Jones. Mais putain, on tire sur tout ce qu'on voit, Schulz ! On tire sur tout ce qui bouge et on tire sur tout ce qui donne l'impression de vouloir flinguer Romesha et ses hommes. Voilà sur quoi on tire ! »

---

1. *Les guerriers : réflexions sur les hommes au combat* (non traduit en français).

2. En alphabet radio, les initiales de *Continue Mission* (poursuivre la mission) sont CM, soit Charlie Mike.

Chapitre 16

Ça va pas le faire

NOUS NE NOUS TROUVIONS PAS à plus de vingt pas de distance du bâtiment Shura, mais le rejoindre ne serait pas une partie de plaisir. Nous aurions tout d'abord à nous regrouper à l'angle sud-est du dépôt de munitions, puis il nous faudrait nous élancer à partir de là dans une étroite allée bordée par un mur Hesco sur notre droite et un muret de sacs de sable de près d'un mètre de hauteur sur notre gauche. À l'extrémité de cette allée, nous déboucherions sur une porte en contreplaqué de 2 centimètres d'épaisseur qui ouvrait sur le côté est du bâtiment Shura. Ce serait notre seule porte d'entrée.

Du point de vue de ceux qui défendraient éventuellement l'accès à l'intérieur du bâtiment, cette allée servirait de formidable champ de tir – le genre de goulet d'étranglement connu sous le nom de « couloir létal » à travers lequel un groupe d'assaillants était obligé de forcer le passage, alors même que leurs silhouettes se découpaient sur l'horizon. L'une des interrogations essentielles que nous avions à l'esprit concernait donc l'éventuelle résistance que nous rencontrerions de l'autre côté de cette porte.

Alors que je jetais un coup d'œil à l'angle du dépôt, je pus voir que la porte du bâtiment Shura était entrouverte sur une dizaine de centimètres – juste assez pour permettre à des défenseurs de voir quelqu'un avancer dans l'allée tout en restant dissimulé dans l'ombre.

« Ça pourrait mal tourner, indiquai-je aux trois hommes alignés derrière moi à l'angle du dépôt de munitions. Vous avez confiance en moi, les gars ?

– On te suivra jusqu'au bout », répondit Raz.

Dulaney et Miller hochèrent tous deux la tête.

Je savais qu'en dehors des quelques piliers qui soutenaient le toit, l'espace intérieur du bâtiment Shura était plutôt ouvert, mais qu'il était également encombré de différents obstacles. On y trouvait une bonne douzaine de bancs qui servaient à organiser des rencontres avec les dignitaires locaux. Il y avait aussi dans un coin de la pièce un tapis de course et un vélo d'appartement qui avait été transférés là depuis la salle de gym, dans l'attente d'être rapatriés à Bostick dans le cadre du démantèlement. Si nous tombions à l'intérieur de cette pièce sur un nombre d'insurgés égal ou supérieur au nôtre, les combats rapprochés ne manqueraient pas d'être violents et sanglants. Une fusillade entre huit bonshommes à l'intérieur d'une pièce à peine plus grande qu'un garage ne finissait jamais très bien.

Pire, ils ne se priveraient pas du plaisir de nous pulvériser avant même que nous n'atteignions la porte pour peu qu'ils disposent d'une mitrailleuse pointée sur l'allée.

Il n'y avait qu'un seul moyen de savoir ce qu'il en était exactement.

« OK, les gars, lançai-je. Voici comment on va procéder. »

Le plan consistait à défoncer la porte en tirant au lance-grenades, puis à la finir avec une bonne rafale de mitrailleuse. L'élément clé résidait cependant dans la manière de chorégraphier notre progression et dans le niveau de violence que nous serions capables de déchaîner.

« Dulaney, tu as la mitrailleuse SAW, alors tu seras en numéro un, lui indiquai-je en le fixant droit dans les yeux. Lorsqu'on franchira cette porte, tu seras le premier gars à entrer dans la pièce. Je serai juste derrière toi et je te pousserai dans le dos pour m'assurer que tu te trouves bien en position. Ce qu'il faut, c'est que tu te concentres sur la nécessité de sécuriser la pièce et de tuer tous les mecs qu'il pourrait y avoir à l'intérieur. Tu mets ton arme en mode automatique. Tu commences à rafaler sur ta gauche et tu continues en balayant vers ta droite. Reçu ? »

Il me confirma avoir compris d'un hochement de tête.

« Miller, fis-je en me tournant vers notre petit nouveau. Tu seras en numéro trois, ce qui signifie que tu seras juste derrière moi. On complètera le boulot de Dulaney – je m'occuperai de la droite, et tu t'occuperas de la gauche. »

Enfin, je levai les yeux vers Raz.

Avec trente bons centimètres de plus que moi, il avait vraiment une taille impressionnante. Il dominait également Miller et Dulaney de vingt bons centimètres, ce qui représentait un avantage pour le plan que j'avais à l'esprit. J'avais besoin, si nécessaire, que Raz puisse tirer directement au-dessus de nos têtes.

« Sur ce coup-là, tu seras en dernière position, mais ce qui déclenchera les hostilités, c'est lorsque tu jetteras un coup d'œil à l'angle du dépôt et que tu balanceras une grenade de ton M203 dans la porte du bâtiment. »

Il acquiesça.

« Une fois que tu auras tiré, Dulaney s'élancera en premier, avec moi et Miller tout de suite dans son sillage. Nous entrerons tous les trois et tu couvriras nos arrières. Reçu ?

– Bien reçu », confirma Raz.

Pendant que nous discutions, je savais que Bundermann devait être en train de chercher à me joindre sur ma radio dans l'idée de me faire tout arrêter.

« J'y vais ? Je leur balance ma grenade avec le M203 ?, interrogea Raz.

– Ouais, vas-y, balance. »

Il releva le canon de son arme, se pencha à l'angle du dépôt de munitions et tira une grenade à travers la porte de contreplaqué.

Alors que la porte explosait et qu'une boule de feu illuminait la pièce intérieure, Dulaney s'élança dans l'allée, Miller et moi sur les talons. Ce qui se produisit ensuite n'avait pas grand-chose à voir avec ce que vous auriez pu trouver dans un manuel militaire, cela s'apparenta plutôt à une mêlée de rugby – à cette différence près que nous étions armés.

Nous courûmes en meute, l'un contre l'autre et dans une même foulée. J'avais agrippé la poignée dorsale d'extraction du gilet de Dulaney dans ma main gauche et appuyé le canon de mon fusil d'assaut sur son épaule droite afin de pouvoir ouvrir le feu dès que nous entrerions dans la pièce. Miller avait procédé de la même manière dans mon dos, mais son arme reposait sur mon épaule gauche afin qu'il puisse rafaler dans cette direction.

Dulaney ouvrit le feu à la seconde même où il franchit la porte, et il entama aussitôt son mouvement de balayage en vidant tout un tambour de munitions dans la pièce – soit une bande de deux cents cartouches. Miller et moi l'imitâmes dès que nous fûmes entrés à notre tour. Le bruit que nous

fîmes était assourdissant. Et, tandis que nous vidions nos armes, la pièce s'emplit d'une mystérieuse fumée blanche.

Une fumée que nous n'avions pas prévue. Un nuage terrible – aveuglant, suffoquant, si âpre que nous eûmes l'impression de nous être engouffrés dans une usine produisant du gaz lacrymogène. Dès notre deuxième ou troisième inhalation, nos poumons semblèrent avoir cessé de fonctionner. Mais nous étions déterminés et nous n'eûmes d'autre choix que de poursuivre dans la pièce tout en crachant nos boyaux, au bord de l'étouffement.

« On avance – ON AVANCE !, gueulai-je à l'attention de Dulaney tout en le poussant dans le dos.

– J'peux pas respirer, gémit Dulaney. J'peux même pas *voir* !

– Rien à foutre, rétorquai-je. Continue à avancer jusqu'à ce que tu te cognes dans le mur ou que quelqu'un te flingue. Mais *AVANCE* ! »

Nous parvînmes enfin jusqu'à la porte ouest, à l'autre bout de la pièce.

Et là, juste après le seuil, à moins d'un mètre de nous, nous aperçûmes deux AK-47 et une mitrailleuse lourde PKM gisant dans la poussière. Elles avaient été abandonnées là quelques secondes plus tôt. Le canon de la mitrailleuse lourde, qui reposait toujours sur son bipied, pointait directement sur la porte par laquelle nous nous étions engouffrés.

Tandis que Dulaney et Miller récupéraient ces armes pour les ramener dans la pièce, je revins sur mes pas en direction de Raz. Il devait s'être posté avec son fusil pointé sur l'allée par laquelle nous étions arrivés afin de s'assurer que personne ne nous tomberait sur le dos. Au lieu de cela, je le trouvai accroupi, les mains sur les genoux, en train de vomir entre ses chaussures.

« Mais putain !, hurlai-je, t'as balancé une grenade lacrymo à travers la porte ?

– Certainement pas ! Je te garantis que c'était une grenade HE !, rétorqua-t-il en utilisant le terme HE pour *High Explosive*[1], ce qui était exactement ce qu'il était censé tirer.

La fumée commençait alors à se dissiper et nous finîmes par en déterminer la source.

Par un coup du sort mêlant aussi bien l'adresse qu'une chance de cocu, Raz avait non seulement réussi à envoyer sa grenade à travers la porte, mais

aussi à la projeter jusqu'au mur opposé, où elle était venue exploser dans un extincteur de 9 kg positionné à proximité de la porte ouest.

L'explosion secondaire de l'extincteur et le dégagement de fumée qu'elle avait généré avaient sans doute été une mauvaise surprise pour les insurgés installés dans la pièce, jusqu'à provoquer le déclic supplémentaire qui leur avait fait abandonner le bâtiment.

Je fis une pause brève, le temps de contempler cet extincteur pulvérisé et la mitrailleuse lourde PKM qui reposait à côté. Si ces ennemis avaient choisi de tenir leur position et de faire aboyer leurs armes en direction de mon escouade au lieu de fuir, ils nous auraient réduits en charpie.

Raz nous avait tout simplement sauvé la vie.

Nous n'eûmes cependant pas le temps de le remercier car les talibans étaient déjà sur le point de passer à la vitesse supérieure.

ENRAGÉS À L'IDÉE d'avoir dû quitter une position stratégique, les insurgés donnèrent libre cours à leur fureur en dirigeant le feu de toutes leurs armes sur le bâtiment Shura. Alors que nous occupions les points clés du bâtiment – deux hommes à chaque porte –, des balles commencèrent à frapper tous les murs extérieurs dans des claquements secs en même temps que la structure de l'édifice se mettait à vibrer sous l'impact de dizaines de roquettes. L'intensité de cet engagement me fit songer aux premières minutes de l'attaque initiale. Barricadés à l'intérieur, nous étions secoués par une forte explosion toutes les trois secondes environ.

La pièce était obscure – les volets de bois des trois fenêtres du mur nord étaient clos – et l'air était saturé de poussière et de fumée d'extincteur. Mais tandis que nous étions blottis contre les murs, des trous commencèrent à éclore dans le plafond de contreplaqué qui se faisait cribler de balles. Et, avec chaque nouvel orifice, un nouveau rai de lumière venait percer l'obscurité en dessinant une ligne lumineuse du plafond jusqu'au sol, éclairant à son tour les particules de poussière en suspension dans l'air qui dansaient à chaque nouvelle onde de choc.

La pièce prit bientôt l'apparence d'une discothèque grotesque dont les murs et le plancher auraient scintillé sous la lumière d'une boule à facettes diabolique. Mais le plus prégnant, ce qui l'emportait sur les sensations visuelles et sonores, c'était l'odeur. C'était une odeur que je n'avais jamais sentie, une véritable agression olfactive composée de plusieurs fragrances. Il y avait le fumet âcre et sulfureux de la poudre des roquettes explosant

autour de nous. Il y avait le parfum crayeux des produits chimiques qui avaient été libérés par l'extincteur. Et il y avait l'odeur du sang de Kirk qui avait coulé jusqu'à former une mare sombre et poisseuse sur le plancher de bois devant la porte ouest. Je pouvais sentir le goût de ce mélange de soufre, de craie et de cuivre sur ma langue. C'était un goût fort et écœurant, qui s'incrusta si bien jusqu'au fond de ma gorge que j'en suffoquai. Cette âcreté semblait refléter à quel point notre contrôle du bâtiment était à la fois précaire et incertain.

Nous nous trouvions alors dans un état de vulnérabilité *extrême*. Même avec la porte côté ouest – orientée sur le portail d'entrée – grande ouverte, nous ne disposions pas d'un découvert de plus de 4,50 mètres de distance pour repérer les éventuels assaillants qui décideraient de nous charger. Si l'ennemi décidait de lancer une dizaine d'hommes ou plus dans une course folle à partir du checkpoint des gardes de sécurité afghans (GSA) qui se trouvait à 6 mètres seulement, alors ils nous submergeraient avant que nous n'ayons le temps de réagir.

Dans cette éventualité, et dans l'espoir de les ralentir, nous commençâmes à tout saccager dans la pièce. Les bancs de bois, les chaises et les tables… Tout y passa. Nous fracassâmes tout ce que nous pûmes fracasser à mains nues et nous le lançâmes à travers la porte, dans l'espace à découvert conduisant au portail d'entrée, afin d'ériger une sorte de barricade de fortune. Nous prîmes également le risque d'aller poser à côté du portail d'entrée deux mines claymore que nous avions récupérées dans le dépôt de munitions : l'une en direction du poste de police afghan, l'autre face au chemin menant au pont de béton qui enjambait la rivière.

Tandis que le reste de mon escouade achevait de mettre en place des obstacles, je grimpai à l'échelle afin de constater dans quel état se trouvait la tourelle de mitrailleuse, mais aussi pour disposer d'un panorama sur le portail d'entrée. La tourelle se trouvait dans un sale état – le bouclier blindé était criblé de trous et noirci par les flammes, la structure de bois servant à faire de l'ombre avait été pulvérisée et des centaines de douilles vides étaient éparpillées dans toutes les directions. Mais la M240 que Davidson avait abandonnée sur place semblait fonctionner et il y avait même quelques munitions – environ soixante-dix cartouches.

Je jetai un coup d'œil par-dessus le bouclier de la tourelle. Je voyais au loin des feux de bouche clignoter aussi bien dans le village d'Urmul que sur le Putting Green. Plusieurs véhicules qui avaient appartenu à la police se

trouvaient sur la route proche. Ils étaient tous en train de brûler. Il y avait également un certain nombre de cadavres sur cette route près du pont.

Ma préoccupation essentielle était de m'assurer qu'aucun insurgé ne cherchait à franchir le portail d'entrée. Je ne repérai aucun ennemi en vie, mais il me fut impossible de savoir, sans m'exposer, si celui-ci ne s'était pas massé contre le mur du bâtiment en contrebas. Je balançai donc quelques grenades par-dessus le rebord, puis tirai une courte salve avec la M240 afin de vérifier qu'elle fonctionnait toujours.

Avant de redescendre l'échelle, je rallumai ma radio et contactai Bundermann pour rendre compte.

« Alors voilà, on est au portail d'entrée, et on l'a sécurisé, annonçai-je. Je ne pourrai rien faire de plus tant que je n'aurai pas reçu de renforts.

– Bien reçu, Rouge Deux », répondit-il.

Bundermann n'était peut-être pas ravi de mon comportement, que l'on aurait pu qualifier d'irréfléchi et d'insubordonné, mais il n'était certainement pas mécontent du résultat obtenu. Nous avions désormais accès à nos munitions. Nous avions sécurisé l'entrée principale. Et grâce à la porte ouest du bâtiment Shura, qui donnait directement sur le portail d'entrée et la berge opposée de la rivière, nous occupions maintenant une nouvelle position à partir de laquelle observer l'un des principaux bastions de l'ennemi.

En laissant cette porte ouverte et en reculant dans l'obscurité du bâtiment Shura, où l'ennemi ne pouvait pas me voir, je pouvais surveiller tout le Putting Green et, plus important encore, le village d'Urmul, dans lequel les talibans s'étaient solidement retranchés à l'abri des maisons, et qu'ils utilisaient toujours à leur avantage avec des conséquences dévastatrices pour nous.

Je pouvais voir quasiment chaque fenêtre des bâtiments de ce village s'illuminer de feux de bouche d'AK-47 ou de mitrailleuses. Des hommes couraient en permanence d'un bâtiment à un autre afin de réapprovisionner les combattants en munitions ou de chercher un meilleur angle de tir. Il y avait une telle activité dans ce village que j'eus la quasi-certitude qu'ils rassemblaient toutes leurs forces en vue d'un assaut imminent contre notre mur ouest. Mais ce qui faisait de notre position actuelle une position si avantageuse – et donc la raison pour laquelle l'ennemi était enragé – résidait dans le fait que nous pouvions désormais communiquer les

coordonnées précises des positions ennemies au sein du village, ainsi que toutes les informations qui permettraient à Bundermann de pilonner précisément ces cibles.

Compte tenu du déluge de feu provenant d'Urmul, il était évident qu'il n'y avait qu'un seul moyen de traiter le problème. Je dépliai ma carte de la zone et notai les coordonnées à six chiffres de la mosquée et de la maison du maire afin de les transmettre à Bundermann.

« Ces coordonnées sont toutes les deux situées au centre du village, indiquai-je. Il faut détruire Urmul. »

Dans des circonstances normales, une telle demande aurait été suivie d'une longue pause, puis d'un déferlement de questions. Aucune autorité ne permettait une frappe directe sur le centre d'un village avant de s'être au minimum assurée qu'il n'y avait aucun civil présent dans la zone visée.

Bundermann ne cilla même pas.

« Bien reçu », répondit-il.

Une fois encore, il était temps d'appeler les Apache.

IL ÉTAIT DÉSORMAIS presque 10 heures et, pour la plus grande part de cette dernière heure, les pilotes et les canonniers d'Apache n'avaient cessé d'être occupés. Peu après avoir neutralisé le nid de mitrailleuse à proximité du checkpoint du poste de police afghan, Ross Lewallen avait indiqué qu'il était « bingo » – ce qui signifiait qu'il avait tout juste assez de carburant pour rentrer sur base – et les deux pilotes avaient ramené leurs appareils en direction de Bostick.

Tandis que leurs ventilos se faisaient ravitailler, Lewallen et Huff s'étaient précipités vers le poste de commandement afin de briefer le colonel Brown et le reste de son staff sur ce qu'ils avaient vu du ciel. Pendant ce même temps, Chad Bardwell et Chris Wright avaient aidé les mécaniciens armement à réapprovisionner leurs canons avec des caisses d'obus de 30 mm et à installer de nouvelles batteries de missiles Hellfire sous les moignons d'aile.

Dès l'armement complété et l'équipage remonté à bord, les deux appareils s'étaient envolés pour reprendre la direction de Keating.

Ces deux Apache orbitaient désormais à nouveau au-dessus de nos têtes. Bardwell et Wright étaient en train de balayer les crêtes et les routes principales à la recherche de cibles lorsqu'ils reçurent un appel de

Bundermann leur demandant de tirer quelques missiles Hellfire droit sur la mosquée afin de la détruire. Ils entamèrent alors un vol circulaire de plusieurs minutes, le temps de s'assurer qu'ils avaient parfaitement identifié l'objectif et de déterminer la manière dont ils pourraient le détruire – ce qui n'avait rien d'évident.

Compte tenu de la situation de la mosquée au cœur de cette étroite vallée, le seul moyen pour les hélicoptères d'effectuer un tir au but consistait à effectuer une passe est-ouest, laquelle les exposerait à l'une des menaces les plus importantes de toute la zone. Quelque part sur les hauteurs entre Fritsche et Keating, les talibans avaient en effet positionné une mitrailleuse lourde d'origine soviétique connue sous le nom de DShK. Surnommée Douchka, elle tirait des munitions de calibre 12,7 mm à une cadence si élevée qu'elle pouvait faire office d'arme antiaérienne. Elle était d'une efficacité redoutable et pouvait infliger de sérieux dégâts à un Apache.

Suspectant qu'ils pourraient être menacés par plus qu'une seule Douchka, mais incapables d'estimer où de telles armes pouvaient être positionnées et donc incapables de les neutraliser, Lewallen et ses équipages essayèrent en vain d'imaginer un autre plan d'action. Lorsqu'ils finirent par réaliser qu'il n'existait aucune autre alternative pour effectuer la mission, ils entamèrent le circuit qui les conduisit à plus de 3 kilomètres à l'est, puis ils virèrent de cap pour entamer une ligne droite qui les mènerait sur la vallée, au-dessus de Keating, jusqu'à pouvoir tirer plusieurs missiles sur le flanc est de la mosquée.

L'appareil de Lewallen conduirait la frappe en tête et Bardwell, son canonnier, tirerait le premier missile sur la mosquée.

Tandis que les Apache s'approchaient du village, Bardwell vit des feux de bouche illuminer pratiquement toutes les fenêtres et toutes les embrasures de porte du bâtiment cible.

« En approche avec des missiles Hellfire, communiqua Bardwell par radio à l'attention de Bundermann. Visuel sur l'objectif et nombreux tirs ennemis. »

Huff suivait dans le sillage du premier ventilo, à une altitude légèrement moins haute, et Wright, son canonnier, observait l'horizon pour y distinguer le panache de fumée du Hellfire que Bardwell devait tirer en premier lorsqu'il entendit la voix de Lewallen à la radio.

« Défaillance de tir, intervint Lewallen sur le réseau radio inter-équipages. Je n'arrive pas à décrocher mon Hellfire de son rail. »

Les deux pilotes réagirent instantanément. Tandis que Lewallen virait sèchement sur sa gauche, Huff réajusta son cap afin que Wright puisse tirer son missile. L'hélicoptère se trouvait à un peu moins de 1 800 mètres de distance lorsque Wright attrapa nettement la mosquée dans sa visée et appuya sur la détente. Aussitôt le missile libéré, Huff amorça la fin de sa passe en commençant à virer, tout en offrant à Wright un visuel sur la silhouette de la mosquée afin qu'il puisse conserver sa visée laser braquée sur l'objectif et ainsi continuer à guider le missile sur la cible.

Vue depuis le siège de canonnier d'Apache à travers les capteurs de son tableau de bord, la frappe d'un missile Hellfire n'a rien de particulièrement spectaculaire. Lorsque le missile s'enfonça dans la façade ouest de la mosquée, la seule chose que put distinguer Wright fut une petite éruption de fumée blanche. L'impact de la munition de Douchka sur la partie inférieure de son hélicoptère lui parut bien plus impressionnant.

La balle frappa directement sous le siège du pilote, où elle pénétra le compartiment avionique avant et sectionna un faisceau de câbles tout en détruisant l'unité de contrôle d'environnement. À l'intérieur du cockpit, Huff se retrouva subitement face à une myriade de lumières d'avertissement. Il fut confronté à de multiples défaillances électroniques tandis que le système automatique de contrôle de la stabilité de l'Apache rendait l'âme.

« On a été touchés », annonça Huff à la radio.

Lewallen rapprocha son appareil de celui de Huff afin de l'aider à évaluer les dommages. Parallèlement, Bardwell, qui observait toujours la mosquée, remarqua que la structure du bâtiment n'avait pas été entièrement détruite et pouvait, en théorie, continuer à servir de position de combat. Éliminer totalement la menace nécessiterait un deuxième tir de Hellfire.

Après plusieurs échanges radio, les deux pilotes tombèrent d'accord pour dire que l'appareil de Huff pouvait continuer à voler bien qu'il eût été frappé, mais que ce serait à Lewallen de tirer un deuxième missile. Lewallen volerait ensuite dans le sillage de Huff pour mettre le cap sur Bostick, où ils feraient un bilan de leurs frappes et effectueraient des réparations.

Tandis que Huff virait légèrement, Lewallen entama sa passe afin de permettre à son canonnier Bardwell de capturer l'objectif et de déclencher une nouvelle frappe.

Cette fois-ci, le Hellfire quitta le rail. Il fila droit sur le mur sud de la mosquée sous la visée laser de Bardwell et acheva de détruire le bâtiment.

Alors que Bardwell confirmait la frappe, Lewallen amena son appareil derrière celui de Huff afin de le protéger durant leur vol retour vers Bostick, mais il éprouva soudain des vibrations dans son pédalier. Une seconde ou deux plus tard, son tableau général d'alarme s'activa. Il indiquait notamment la rupture des circuits hydrauliques de son Apache.

Sans que Lewallen s'en soit rendu compte, son hélicoptère avait lui aussi été frappé par la même Douchka que celle qui avait déjà endommagé l'appareil de Huff. Une première balle avait traversé le rotor de queue, tandis qu'une seconde était entrée dans les protections de l'arbre de transmission et sectionné l'un des circuits hydrauliques.

Les deux appareils endommagés devaient désormais filer droit sur Bostick afin d'y être réparés.

Alors qu'ils quittaient la vallée, Lewallen resta préoccupé par cette Douchka qui avait bien failli neutraliser leurs deux appareils. Il n'était pas certain de l'endroit où elle pouvait être positionnée, mais il avait la certitude qu'elle ne disposait pas d'un angle de tir sur le poste de Keating. Cela signifiait qu'elle n'avait pas été mise en place pour frapper les défenseurs de l'avant-poste, mais bel et bien pour détruire les hélicoptères qui viendraient à la rescousse.

Lewallen réalisa alors dans un frisson qui lui parcourut la nuque que cette mitrailleuse lourde était également idéalement placée pour abattre un hélicoptère d'évacuation sanitaire. Il était donc impossible d'envoyer un hélicoptère se poser à Keating afin d'en évacuer les blessés, en tout cas tant que cette Douchka n'aurait pas été localisée et neutralisée.

Tandis que Lewallen ruminait ces pensées, Wright contacta le poste de commandement de Bostick pour l'informer qu'ils rentraient sur base avec deux hélicoptères endommagés, l'un souffrant de pannes hydrauliques, l'autre présentant de multiples défaillances des systèmes électriques. Il demanda qu'une équipe de mécaniciens et deux nouveaux appareils partent immédiatement de Jalalabad pour Bostick.

Les deux Apache se posèrent à Bostick quelques minutes plus tard, mais il faudrait encore une heure avant que Lewallen et ses équipiers puissent reprendre les airs.

À L'INTÉRIEUR du bâtiment Shura, mes équipiers et moi étions dans l'ignorance du drame que les pilotes d'hélicoptère et leurs canonniers venaient de vivre. Tout ce que nous savions, c'est qu'ils avaient mis les voiles.

« Les Apache ont dû à nouveau quitter la zone, m'informa Bundermann par radio. Je ne sais pas trop quand ils pourront revenir. »

Cette nouvelle ne fut pas très bien accueillie. Chaque fois que les Apache se montraient, nous avions l'impression de voir arriver nos anges gardiens et nous éprouvions le sentiment que le rapport de forces allait s'inverser. Mais dès qu'ils s'éloignaient, nous ne pouvions nous empêcher de nous sentir abandonnés et vulnérables. En l'absence du bruit rassurant de leurs canons, les mêmes interrogations tournaient dans nos pensées.

Pourquoi sont-ils partis ?

Où vont-ils ?

Quand reviendront-ils ?

Alors que je me débattais avec ces inconnues depuis ma position en retrait de la porte ouest, mon regard dériva vers Miller, qui était avachi derrière l'autre porte, son arme sur les genoux, les yeux fixés sur le sol. Il avait très bien résisté au stress de la bataille jusqu'à présent, mais à en juger par son langage corporel et son attitude, il semblait évident qu'il avait désormais dépassé son seuil de tolérance au combat.

« Miller est 100% à la ramasse – j'ai besoin de le remplacer, indiquai-je par radio à Bundermann. Je ne sais pas qui vous allez envoyer, mais faites en sorte qu'il amène une perfusion avec lui. On a besoin de réhydrater Miller. »

Une ou deux minutes plus tard, Raz vint s'accroupir à côté de moi. Nous ne nous faisions plus canarder depuis la mosquée, mais nous continuions à nous en prendre plein la gueule de toutes les autres directions. Les murs continuaient à trembler et, à chaque minute qui passait, une balle venait cribler le toit en dessinant un nouveau rai de lumière de la taille d'un crayon avant de s'enfoncer dans le plancher.

Armando Avalos sur le Putting Green

« On ne va pas s’en sortir, pas vrai ? », interrogea Raz en me regardant droit dans les yeux.

Je ne détournai pas le regard.

« On s’en sort très bien », répondis-je.

Pour être honnête, je n’étais pas certain de croire aux paroles que j’avais prononcées, mais cela me semblait être la bonne chose à dire. Et ça l’était peut-être, car la porte côté est s’ouvrit peu après à la volée pour laisser apparaître le remplaçant de Miller. Celui-ci s’engouffra dans la pièce, une radio sanglée dans le dos, un calepin à la main et toute une panoplie de crayons de couleur dépassant de la poche de poitrine de son treillis.

Bundermann m’avait rendu une fière chandelle.

Armando Avalos, que nous appelions « Red Bull », était notre meilleur observateur avancé. Il n’y avait personne d’autre à Keating qui puisse, mieux que lui, déterminer les coordonnées d’objectifs à détruire, effectuer les calculs nécessaires et programmer les frappes
d’artillerie ou les frappes aériennes chaque fois que cela s’avérait d’une importance critique.

Avalos ne perdit pas une minute et se mit aussitôt au travail. Il s’installa à ma place contre le mur opposé à la porte ouest afin de disposer du

panorama sur lequel elle ouvrait, puis il déplia sa carte, alluma sa radio et se dépêcha de demander une mission d'appui feu auprès de Fritsche, où les servants du mortier de 120 mm avaient enfin réussi à sécuriser leur fosse et étaient désormais prêts à faire pleuvoir leurs obus partout où nous en aurions besoin.

Malheureusement, cela ne dura pas longtemps.

Lors de l'attaque initiale sur Fritsche, les ordinateurs servant à effectuer les calculs balistiques avaient été touchés. Après avoir repris le contrôle de leur fosse, les servants avaient essayé de bricoler une solution de secours, mais la première frappe qu'ordonna Avalos rata sa cible – le village d'Urmul – avec une telle marge d'erreur que celui-ci ne fut même pas certain que l'obus avait été tiré de Fritsche. Il avait détoné à moins de 30 mètres devant le bâtiment Shura.

« Renouvelez le tir », demanda-t-il par radio.

Lorsque le second obus explosa au même endroit, il jugea qu'il était bien trop dangereux de demander un appui feu à Fritsche : les probabilités qu'un obus nous tombe sur la tête étaient tout simplement trop élevées. Aussi, Avalos – qui avait maintenant déboutonné son pantalon de treillis pour s'accroupir au-dessus d'une boîte de munitions de 12,7 mm vide afin de régler un problème personnel tout en continuant de communiquer par radio – reporta toute son attention sur un système d'armement qui était un peu plus compliqué à gérer qu'un simple mortier de 120 mm, mais qui était potentiellement bien plus dévastateur.

Dès le début de l'attaque sur Keating, l'armée de terre et l'armée de l'air avaient mis en branle tous leurs moyens aériens depuis Jalalabad, Kandahar et Bagram afin de nous apporter leur aide. Au cours des dernières heures, les commandants de ces unités avaient réuni une véritable armada aérienne dans le ciel au-dessus de Keating – une impressionnante panoplie d'avions et de drones, chacun d'entre eux équipé de canons et de bombes, ou de caméras, de liaisons vidéo et de brouilleurs électroniques.

Le nombre et la variété de ces appareils n'avaient d'égal que la complexité qu'il y avait à coordonner ce foutoir et à le faire évoluer sans que l'un d'entre eux ne se fracasse contre un autre. Cette tâche, qui impacterait directement notre capacité à tenir bon, était désormais assumée par un chasseur à double dérive qui n'avait jamais été conçu pour servir de

tour de contrôle volante – et qui était pilotée par un équipage de deux hommes dont les indicatifs n'étaient autres que Ox et Finch[2].

---

1. Grenade à forte puissance explosive.
2. Le bœuf et le pique-bœufs.

Chapitre 17

Ox & Finch

À 6H15 CE MATIN-LÀ, une patrouille de deux avions de combat F-15E stationnée sur le tarmac de la base aérienne de Bagram, reçut l'ordre de décoller pour se porter au secours de Keating. En place avant du chasseur-bombardier de tête, le capitaine Michal Polidor, surnommé Ox ; en place arrière, son NOSA[1], le sous-lieutenant Aaron Dove, alias Finch. Ox était chargé de piloter son appareil et de diriger la patrouille. Le sous-lieutenant Dove, lui, avait pour responsabilité l'acquisition des objectifs, la préparation et le guidage de l'armement. Leur appareil, qui portait l'indicatif *Dude 01*, était armé d'un canon de 20 mm et emportait avec lui cinq bombes dites « intelligentes » de 225 kg (deux bombes guidées par laser et trois bombes à guidage GPS), ainsi qu'une bombe de 900 kg – chacune d'elles pouvant être tirée et dirigée sur sa cible à plus de 18 kilomètres de distance.

Lorsque *Dude 01* atteignit Keating, Polidor et son équipier – le capitaine Justin Elliot, qui était aux commandes du second F-15 – furent briefés sur la situation par une autre patrouille de deux F-15 qui étaient déjà sur place après avoir été déroutés sur Keating alors qu'ils rentraient d'une mission de nuit. Arrivés sur zone quelques minutes auparavant, ils avaient déjà largué la quasi-totalité de leur armement le long du Zigzag. À court de carburant, il leur fallait laisser la place et retourner sur Bagram. Polidor et Elliot prirent le relais et arrosèrent le secteur à leur tour, lâchant leurs bombes et effectuant des passes en strafing avec leurs canons.

Alors qu'Elliot larguait sa première bombe, son appareil subit une avarie hydraulique grave – ce qui l'obligea à revenir sur Bagram lui aussi. C'est à

cet instant que Ox et Finch comprirent l'ampleur et la violence de l'assaut mené contre Keating.

Depuis son cockpit arrière, Dove fixa l'écran de son pod de désignation laser et compta jusqu'à huit débuts d'incendie à l'intérieur de l'avant-poste ainsi que des dizaines d'explosions de roquettes. Sur les reliefs surplombant Keating, les éclairs fugaces des tirs d'assaillants jaillissaient et illuminaient le flanc des collines et des crêtes. Ils étaient bien trop nombreux pour que Dove puisse tous les compter, mais vu du ciel, on aurait dit un cercle de feu entourant tout l'avant-poste. Pour Polidor, installé à l'avant du F-15E, la scène évoquait le 4-Juillet[2].

Aussi désespérée que la situation puisse paraître au sol, les deux pilotes n'en furent pas moins frappés par la confusion qui régnait dans l'espace aérien tout autour d'eux. Sur trois fréquences différentes, les radios de bord étaient saturées de questions et de demandes émanant d'une multitude d'intervenants qui les abreuvaient au passage de tout un tas d'informations.

Et pendant ce temps, de nouveaux appareils approchaient de toutes parts. Lewallen et ses équipages d'Apache étaient en route depuis Jalalabad. Plusieurs A-10 Thunderbolt, un appareil plus connu sous le nom de « Warthog », des biréacteurs désespérément lents et conçus pour de l'appui feu contre des chars ou autres blindés, venaient de quitter Kandahar. Décollant de Bagram, d'autres F-15 n'allaient pas tarder à se joindre au combat, sans compter tout un fatras de drones et autres appareils. Pour résumer, une horde d'aéronefs de l'armée de terre, de l'armée de l'air, et même de l'aéronavale étaient en l'air – et tous les aviateurs n'étaient pas forcément en mesure de communiquer les uns avec les autres, ni même de communiquer avec leurs camarades au sol. Plus grave encore, personne n'avait été chargé de coordonner l'ensemble des trajectoires et des actions.

Dans le langage des pilotes, la zone de combat au sein de laquelle un appareil effectue une mission d'appui feu porte le nom de *killbox*. À l'intérieur de ce volume déterminé, la moindre erreur de transmission peut avoir des conséquences irréparables, comme une bombe larguée au mauvais endroit, une passe canon effectuée sur une position amie, ou encore un abordage en vol entre deux aéronefs.

Le processus qui consiste à coordonner le ballet aérien au sein d'une *killbox* s'appelle la « déconfliction », et ce travail est habituellement dévolu à un appareil spécialisé, l'AWACS – Airborne Warning and Control

System[3]. Cet AWACS, un avion plus gros qu'un Boeing 707, s'identifie facilement grâce au dôme radar placé au-dessus de son fuselage. Il bénéficie bien sûr d'un équipage spécialement formé pour la gestion de l'espace aérien en situation de combat, une tâche aussi complexe que dangereuse et qui ne tolère aucune approximation.

Inutile de préciser que ce n'est pas le genre de mission que l'on peut confier rapidement à un équipage évoluant à bord d'un appareil qui n'est pas équipé de moyens spécifiques pour gérer la coordination aérienne au-dessus d'une zone de combat. Un appareil tel que le chasseur-bombardier F-15 Strike Eagle de Michal Polidor, par exemple – un appareil qui, en dehors de son avionique et de ses gadgets électroniques, pouvait se résumer schématiquement à quelques réservoirs de carburant doublés d'une formidable charge létale, le tout attelé à deux puissants turboréacteurs Pratt & Whitney. Qui plus est, assumer ce rôle à la volée (au sens propre comme au sens figuré) n'était pas une mission pour laquelle Polidor ou Dove avaient été particulièrement entraînés.

Mais il fallait bien que quelqu'un fasse le boulot – et, bien que ce genre de mission ne fût pas forcément dans ses cordes, il y avait néanmoins quelques éléments qui plaidaient en faveur de Polidor.

Le cockpit d'un F-15 comporte une multitude de capteurs aéronautiques qui permettent de fournir un flot d'informations sur l'avion lui-même, mais aussi sur son environnement : les appareils ennemis, les cibles, la météo, ainsi que de nombreuses autres données. Disposées sur la planche de bord et sur les banquettes latérales, directement accessibles aux yeux du pilote et de son NOSA, des rangées d'écrans affichaient les signaux du radar. Grâce à leurs casques, ils pouvaient écouter jusqu'à trois fréquences radio distinctes et bénéficiaient en plus d'une liaison interne, l'intercom, afin de pouvoir échanger l'un avec l'autre. Les flots d'informations dont ils étaient abreuvés étaient si denses et si rapides qu'ils avaient l'impression d'être soumis au jet d'eau sous pression d'une lance à incendie. La plupart des gens auraient été incapables de traiter un tel débit d'informations.

En tant que pilote de chasse, Polidor n'avait pas seulement été entraîné à gérer une telle surcharge de données, il avait aussi été formé pour prendre des décisions rapides et fournir des réponses précises. Le fait qu'il ait été diplômé en sciences aéronautiques à l'Académie de l'air avec une note moyenne de 3,9 sur 4, tout en jouant comme gardien de but dans l'équipe de hockey de l'école, l'avait sûrement aidé à s'adapter à cette fonction de

contrôleur aérien improvisé. Mais plus que tout, plus que ses compétences et son entraînement, ce qui l'avait poussé à endosser cette responsabilité, c'était l'idée qu'il se faisait de son métier.

Sur la base aérienne de Bagram, le 335e escadron de chasse avait placardé à côté de la porte menant au tarmac une pancarte indiquant : LA MISSION, C'EST UN GAMIN DE DIX-HUIT ANS AVEC SON FUSIL. NOTRE RÔLE, C'EST DE L'APPUYER.

Ces quelques mots, que Polidor et ses collègues lisaient chaque fois qu'ils se rendaient à leur appareil, leur rappelaient qu'ils n'étaient qu'un petit – mais essentiel – rouage d'une machinerie complexe. C'était aussi l'affirmation d'un principe directeur : l'idée selon laquelle la raison d'être d'un aviateur consistait à être au service de ces soldats qui accomplissaient au sol la partie la plus difficile du job dévolu à l'armée, et qui, en raison de leurs efforts, personnifiaient la forme la plus pure de la guerre. Le plus grand devoir d'un aviateur consistait à entreprendre tout ce qui était possible pour venir en aide aux hommes sur le terrain.

Cet état d'esprit, plus que tout le reste, permet d'expliquer pourquoi Polidor, après avoir épuisé toutes ses bombes et ses munitions contre les talibans abrités sur le Zigzag, choisit de faire de son Strike Eagle un AWACS miniature.

LA PREMIÈRE ACTION de Polidor consista à procéder à la déconfliction des appareils qui arrivaient sur zone afin de s'assurer qu'aucun d'eux ne pénétrerait dans la même zone au même moment qu'un autre. C'est pourquoi, après avoir endossé la responsabilité de « commandement et conduite des opérations » pour ce qui concernait les communications radio, il commença à séparer les appareils et à leur assigner différents secteurs. Le principe était simple en apparence : il s'agissait d'empiler tous les aéronefs les uns au-dessus des autres. Tous les 1 000 pieds, une altitude serait réservée à un type d'aéronef en particulier. Une fois positionnés à leur altitude, tous les appareils évolueraient en cercle et formeraient alors un véritable cyclone de métal, tournoyant, du sol jusqu'à 30 000 pieds, à la verticale de Keating.

Au sommet de cet empilement, ou échelonnement, les drones de surveillance ou les drones armés, des MQ-9 Reaper et des MQ-1 Predator, qui avaient commencé à affluer dans les parages après avoir été lancés depuis les bases aériennes de Kandahar et de Bagram dès 7h20. Polidor leur

assigna des orbites à des altitudes allant de 23 000 à 25 000 pieds en communiquant directement par radio avec leurs opérateurs, stationnés sur des bases aériennes situées à l'autre bout du monde, comme celle de Creech, au nord de Las Vegas, dans le Nevada.

Sous les drones, mais décalés à plus de 80 kilomètres de distance de l'échelonnement, attendaient trois ravitailleurs KC-135 Stratotanker ainsi qu'un ravitailleur KC-10 Extender – des citernes volantes qui permettraient aux chasseurs-bombardiers de se maintenir en vol pendant plusieurs heures. Placés au cœur de l'échelonnement, on trouvait également un RC-135, un avion aussi imposant qu'un ravitailleur mais dont l'équipage était équipé de moyens de contre-mesures électroniques et qui était chargé de surveiller voire de brouiller de manière sélective les téléphones portables utilisés par les talibans pour communiquer.

Cet ensemble hétéroclite de vecteurs provenait de bases aériennes aussi lointaines que celle du Kirghizistan au nord ou du Qatar et des Émirats arabes unis à l'est. Un monomoteur de surveillance de type U-28A viendrait plus tard grossir les rangs. Il permettrait alors de conduire des opérations de reconnaissance et de préparer l'insertion d'une équipe des forces spéciales dès la tombée de la nuit avec l'appui d'un AC-130H Spectre (également connu sous le nom de « Spooky ») qui était armé – entre autres babioles – d'un canon rotatif à cinq tubes pouvant cracher jusqu'à 1 800 obus à la minute.

En-dessous se trouvaient les avions d'attaque au sol, F-15 et A-10 Warthog, qui mèneraient des passes canon ou largueraient des bombes. Tout en bas, la couche inférieure – celle qui accueillerait tout ce qui volait au-dessous de 3 000 pieds – était réservée aux voilures tournantes : les Apache capables de « strafer » au canon et de frapper avec des missiles, ainsi que des Black Hawk destinés à assurer l'évacuation médicale de nos blessés dès que nous aurions repris le contrôle de notre zone de poser.

Les communications radio étaient si confuses qu'il fallut une bonne vingtaine de minutes à Polidor et à Dove pour comprendre quels interlocuteurs parlaient à la radio, à partir de quelle position ils émettaient et ce qu'ils cherchaient à dire. Démêler tout cet embrouillamini et réussir à orchestrer un échelonnement digne de ce nom leur demanda finalement près d'une heure. (L'une des principales difficultés venant aussi de la mauvaise qualité des communications avec Keating ou Bostick. Dans ces reliefs très encaissés, dès qu'une montagne se mettait en travers d'un émetteur au sol et

d’un appareil en l’air, le signal radio était rompu.) Mais avant même qu’ils n’arrivent vraiment à tout maîtriser, Polidor et Dove durent se concentrer sur la deuxième phase de l’opération, celle qui nécessitait de coordonner les frappes aériennes.

Cet aspect de leur mission n’était pas moins complexe que l’organisation et la gestion de « l’échelonnement des aéronefs ».

Chargés de répartir les cibles pour tous les autres aéronefs tournant dans le secteur, ils étaient placés, en quelque sorte, à l’autre extrémité de la chaîne de communication qui démarrait au cœur même du poste de commandement de Keating, là où Bundermann centralisait toutes les demandes de frappes provenant du terrain afin de hiérarchiser les objectifs qu’il était impératif de détruire :

J’ai besoin que les A-10 frappent toute la Face Nord…

Faites en sorte que les Apache balancent un Hellfire dans la clinique à l’est – voici les coordonnées….

Il me faut deux bombes sur ces deux postes de commandement ennemis sur le Zigzag…

Ces demandes de frappes aériennes se basaient principalement sur les informations que Bundermann recevait de ma part, de la part d’Avalos et de la part d’Adams (qui était l’observateur avancé de la section Bleue). Elles étaient ensuite transmises à Cason Shrode, qui se trouvait directement aux côtés de Bundermann à l’intérieur même du poste de commandement. C’est lui qui avait, entre autres, la responsabilité de toutes les transmissions radio concernant l’appui aérien. Le message sous-jacent de Bundermann quand il formulait une demande du genre *voilà-ce-que-je-veux-et-où-je-le-veux* était, en substance : *Je me fiche de savoir comment vous ferez – débrouillez-vous.*

L’une des raisons pour lesquelles Shrode excellait dans son travail tenait à son entraînement et à la maîtrise qu’il avait des systèmes de communication extrêmement sophistiqués qu’il utilisait pour dialoguer avec les opérateurs « sol » de l’armée de l’air, ceux-là mêmes qui transmettaient ensuite les objectifs aux équipages conduisant les frappes aériennes. Ces opérateurs étaient connus sous le nom de « contrôleurs d’appui aérien », ou JTAC[4], et au cours de cette bataille de Keating, Shrode était en

communication avec deux de ces spécialistes – le caporal-chef de l'armée de l'air Angel Montes et le caporal de l'armée de l'air Stephen Kellams, qui se trouvaient tous deux à l'intérieur du poste de commandement de Bostick. Dès que l'un de ces JTAC recevait les coordonnées d'une cible de la part de Shrode, et après validation par Bundermann, il les relayait à Polidor, qui se chargeait ensuite de désigner un appareil pour tirer.

Le F-15 de Polidor servait donc désormais de relais de transmission volant entre les demandes des gars au sol et les appareils chargés de les appuyer depuis les airs. Et Polidor devait s'occuper d'une armada de dix-neuf appareils de combat, déployés sur un volume de 30 000 pieds d'espace aérien, tout en gérant les allées et venues des uns et des autres. Pour résumer, Polidor et Dove, qui travaillaient en binôme dans leur cockpit, devaient recevoir les demandes du sol, vérifier les coordonnées et les altitudes des objectifs à frapper, relayer les autorisations de tir auprès des autres équipages et prioriser l'ordre selon lequel tel appareil devait frapper tel ou tel objectif. Il leur fallait également gérer et assigner de nouvelles altitudes au sein de l'échelonnement chaque fois qu'un nouvel appareil se présentait dans le secteur ou qu'un autre le quittait. À chaque fois que les Apache revenaient dans la zone des combats, ils devaient remonter tout l'échelonnement de 3 000 pieds afin de permettre à ces hélicoptères de fondre directement sur leurs objectifs. Suivant le même principe, lorsqu'un chasseur larguait une bombe de 1 000 kg à l'intérieur de l'échelonnement, les Apache devaient être écartés au maximum afin de ne pas risquer d'être soufflés par l'incroyable puissance de ces énormes bombes. Mais ce n'était pas tout.

Il leur fallait aussi s'assurer que tous les appareils soient capables de rejoindre les ravitailleurs en vol avant de tomber en panne sèche, sans compter la gestion des pannes et situations d'urgence susceptibles de se produire à l'intérieur de l'échelonnement (un avion fut par exemple obligé de rentrer sur base après un problème de dépressurisation du cockpit). Ils devaient en outre s'accommoder des transmissions de mauvaise qualité lorsque les communications radio qui reliaient Bostick aux autres appareils – et plus particulièrement les Apache volant à basse altitude – se trouvaient fortement dégradées en raison du relief montagneux. Ils gardaient également un œil attentif sur la couverture nuageuse (qui s'épaississait) et la météo qui se dégradait à un rythme rapide en raison d'un front orageux progressant vers l'est à travers la vallée de Kounar – avec

pour conséquence une perte de visibilité et la formation de dangereuses couches de givre sur les ailes des appareils évoluant aux altitudes les plus élevées. (Pour les avions de chasse qui venaient biberonner et se ravitailler au cœur de ces orages, la pluie et la grêle réduisaient parfois la visibilité à moins de 3 mètres). Polidor et Dove avaient également l'obligation de contrevérifier chacune des coordonnées qui leur étaient transmises afin de s'assurer que les bombes ne seraient pas larguées par erreur sur Keating (Dove repéra par deux fois de telles erreurs et ordonna l'annulation de la frappe avant le largage des bombes). Évidemment, il leur fallait aussi s'assurer qu'aucune des bombes fusant à travers l'espace aérien dans la *killbox* ne viendrait frapper malencontreusement un appareil américain en vol sur sa trajectoire. Et, pendant qu'ils accomplissaient tout cela de concert, Polidor devait surveiller son altitude, son niveau de carburant et toutes sortes d'autres détails tandis qu'il pilotait – ce qui n'était pas une mince affaire – l'un des chasseurs-bombardiers les plus sophistiqués au monde.

Il est difficile pour un néophyte qui ne s'est jamais installé à l'intérieur du cockpit d'un avion de chasse de mesurer l'extraordinaire complexité de ce que Polidor et Dove avaient à accomplir. Et tout cela se produisit pourtant sans qu'un seul soldat au sol à Keating – en dehors peut-être de Cason Shrode – ait la moindre idée de ce qui se passait. Mais ce qui m'épate le plus, c'est que cet avion de guerre incroyablement coûteux, parfaitement calibré et réglé au millimètre – une merveille des sciences aéronautiques, un chef-d'œuvre équipé des moyens de communication les plus récents et doté d'un armement à la pointe de la technologie – était au service d'un seul homme équipé d'une simple radio sanglée dans son dos. Un sergent originaire de Stockton, en Californie, qui se faisait surnommer « Red Bull » et qui, à cet instant même – quatre heures après le début de la bataille pour l'avant-poste de Keating – transmettait ses consignes de frappes aériennes depuis la porte ouest du bâtiment Shura, le pantalon sur les chevilles, tout en étant accroupi au-dessus d'une boîte de munitions vide dans laquelle il coulait un bronze.

LES FRAPPES AÉRIENNES demandées par Avalos étaient impressionnantes. La plupart des objectifs à frapper sur le Putting Green se trouvaient à plus de 600 mètres de distance, mais les bombes larguées sur le Zigzag ou sur Urmul explosaient à des distances bien plus réduites. Une dizaine de

secondes avant chaque impact, Avalos nous avertissait en gueulant : « Ça va péter ! » Le son et l'éruption de poussière et de débris rocheux qui succédaient aux explosions étaient énormes.

Ces bombes avaient un effet réel – et pas seulement sur les talibans. En même temps que les frappes s'intensifiaient, notre confiance remontait. Mais nous n'en restions pas moins dans une situation très difficile. La moitié de l'avant-poste était la proie des flammes ; nous avions des morts disséminés sur un vaste périmètre que nous ne pouvions pas voir et auquel nous ne pouvions accéder ; et il était toujours impossible d'évacuer nos blessés. Cependant, pour la première fois sans doute depuis que l'assaut avait commencé, nous eûmes le sentiment de frapper l'ennemi au moins aussi fort qu'il nous avait frappés.

Avec Raz qui s'occupait désormais de poser une perfusion sur le bras de Miller et Avalos qui continuait à ordonner des frappes aériennes, les choses étaient désormais sous contrôle dans le bâtiment Shura. Cela me donna la possibilité de passer à l'étape suivante, qui impliquait de partir au galop vers l'autre extrémité du camp afin de faire une demande particulière à Bundermann.

Ce que j'avais en tête aurait pu être communiqué sur les ondes radio. Mais la chose était suffisamment importante pour que je tienne à faire ma requête en personne.

À MON ARRIVÉE dans le poste de commandement, je jetai un regard noir à Jonathan Hill avec un geste des mains signifiant *C'était quoi, ces conneries ?* Puis je laissai tomber. Nous avions des sujets de préoccupation bien plus importants que son équipe de mitrailleurs m'ayant fait défaut – à commencer par le fait que nous ignorions toujours où se trouvaient nos camarades disparus.

Sept hommes manquaient désormais à l'appel : Gallegos, Larson, Mace, Martin, Carter, Griffin et Hardt. Si toutefois leurs corps se trouvaient toujours à l'intérieur de l'enceinte du camp, il nous fallait les récupérer avant qu'ils ne soient emportés par les talibans.

« Il nous faut un plan, dis-je à Bundermann. Il faut que mes hommes et moi puissions ramener ces corps. »

J'expliquai ensuite qu'il n'y avait pour le moment que trois hommes sur lesquels je pouvais compter à l'intérieur du bâtiment Shura : Raz, Dulaney et Avalos. Afin de disposer d'un tir de couverture suffisamment nourri pour

ce que j'avais en tête – à savoir pénétrer dans le secteur le plus exposé à l'extrémité ouest du camp, où j'imaginais que la plupart de nos morts se trouvaient –, je devrais laisser l'un de mes hommes à l'intérieur du bâtiment Shura avec une mitrailleuse. Il ne resterait alors que deux autres hommes et moi-même pour trouver sept morts et ramener leurs corps, ce qui était loin d'être suffisant.

« J'ai besoin de renforts, annonçai-je à Bundermann. Qui pouvez-vous me confier ? »

Avant même que je n'achève ma phrase, Bundermann avait déjà commencé à secouer la tête. Il comprenait, sans doute mieux que quiconque, à quel point j'avais tenté le diable en reprenant le bâtiment Shura sans bénéficier du moindre appui feu. Il était heureux de ce que j'avais accompli, mais il savait parfaitement que j'avais pris des risques inacceptables et que mes hommes et moi-même pouvions nous estimer chanceux d'être toujours en vie. Envoyer un groupe d'hommes encore plus en profondeur dans le secteur exposé, au-delà du bâtiment Shura, serait une décision téméraire. Mais elle pourrait également se révéler stupide et nous valoir de reperdre l'avantage difficilement acquis si nous devions tous nous faire descendre.

« Retournez au bâtiment Shura et tenez votre position jusqu'à ce que nous puissions y voir plus clair, ordonna-t-il. Je veux que vous et vos hommes restiez à l'abri et continuiez à ordonner des frappes aériennes. »

Ce n'était pas le moment de discuter – et, de toute façon, il avait raison.

« Bien pris », répondis-je avant de repartir vers mes hommes au galop.

Lorsque je fus de retour au bâtiment Shura, les Warthog et les F-15 poursuivaient toujours leurs frappes sur le Zigzag et le Putting Green. Les mitrailleurs ennemis étant pris sous nos bombes, je reportai toute mon attention sur l'environnement immédiat du bâtiment Shura. Notre visibilité était si limitée qu'il ne serait pas trop difficile pour un petit groupe d'hommes armés de progresser jusqu'à notre bâtiment et de nous tomber dessus avant même que nous ne le réalisions. Pour empêcher cela, il fallait commencer à faire preuve d'imagination.

Le flanc nord du bâtiment Shura était percé de trois petites fenêtres carrées d'environ 60 centimètres de côté. Aucune n'était vitrée – il s'agissait de simples trous creusés dans le mur, chacun étant obturé par un volet intérieur à loquet fonctionnant à la manière d'un portail. Nous les

avions jusqu'alors laissés fermés, mais nous allions maintenant commencer à les utiliser dans le cadre d'un jeu aussi bizarre que létal conçu par Raz, Avalos et moi-même.

Chacun choisit une fenêtre et s'accroupit dessous avec, près de lui, une réserve de grenades que nous avions récupérées dans le dépôt de munitions. Chaque grenade bénéficiait d'un retard de trois à cinq secondes avant explosion. En des circonstances normales, vous libériez la cuillère et attendiez une ou deux secondes avant de lancer la grenade.

Le problème, c'est qu'une personne planquée de l'autre côté du mur disposerait alors de quelques secondes pour ramasser la grenade et tenter de nous la renvoyer à travers la fenêtre. Aussi nous décidâmes que toutes les trente secondes et quelques, l'un de nous libérerait la cuillère et garderait la grenade dans la main aussi longtemps qu'il l'oserait – 3 secondes, 4 secondes, 4,49999 secondes – avant de faire coulisser le loquet de l'autre main, d'ouvrir le volet, de balancer la grenade par la fenêtre et de refermer le volet avant qu'elle n'explose.

Nous choisissions les volets à ouvrir au hasard. Parfois, nous les ouvrions l'un après l'autre. À d'autres moments, nous faisions l'impasse sur l'un d'entre eux. De temps en temps, l'un de nous balançait deux ou trois grenades à partir de la même fenêtre avant que nous ne passions à une autre. Mais, à chaque fois, un élément demeurait intangible : le gars avec la grenade armée à la main comptait les secondes en ayant parfaitement conscience que la grenade lui exploserait dans la main et tuerait tous ceux qui se trouvaient dans la pièce s'il calculait mal son coup et attendait un poil trop longtemps.

Nous appelâmes cela « le jeu du froussard » et, honnêtement, je ne saurais dire combien de temps nous y jouâmes car l'intensité de l'exercice effaça tout repère temporel. Tout ce que je sais, c'est que nous maintînmes le même rythme – une nouvelle grenade toutes les trente secondes – pendant ce qui nous sembla être une bonne heure, tout en attendant que Bundermann veuille bien nous informer qu'il acceptait de nous envoyer des renforts et nous donnait le feu vert pour aller récupérer les corps de nos camarades.

Nous finîmes enfin par recevoir cet appel radio – mais sa teneur n'avait vraiment rien à voir avec tout ce que nous nous étions préparés à entendre.

« Hé, Romesha, vous n'allez pas le croire !, annonça Bundermann, mais je viens d'avoir des nouvelles de Dragon Rouge au LRAS2. »

Abasourdi, je fus incapable de prononcer le moindre mot.

Si ce qu'affirmait Bundermann était vrai, cela voulait dire que Brad Larson se trouvait à moins de 100 mètres de notre position – et qu'il était toujours vivant.

---

1. Navigateur Officier Système d'Arme.
2. Fête de l'Indépendance des États-Unis, où l'on tire de nombreux feux d'artifice.
3. Système de détection et de commandement aéroporté.
4. Joint Terminal Attack Controller.

Chapitre 18

Vivant !

NOUS N'AVIONS PLUS aucune nouvelle du Humvee de Larson depuis 8 heures du matin environ. Les dernières choses que nous avions entendues en provenance de ce secteur dataient d'avant l'opération de secours fatale, quand Gallegos avait essayé de mettre à profit la diversion créée par Josh Hardt et son escouade pour essayer de se réfugier dans le bâtiment Shura. Aucun d'entre nous n'avait donc la moindre idée de ce qui s'était produit lorsque Gallegos, Martin et Mace avaient tenté de rompre le contact pour s'élancer en direction des latrines sous les tirs de couverture de Larson et de Carter.

Nous ne savions rien du tir de RPG qui avait noyé Martin sous la fumée et la poussière et atteint les jambes et l'abdomen de Mace. Nous ne savions rien de la manière dont Gallegos avait relevé Mace avant de disparaître derrière le conteneur buanderie – pour réapparaître quelques secondes plus tard et se faire descendre sous les yeux de Carter qui, avec Larson, tentait d'appuyer leur progression. Et nous ne savions pas non plus que Larson avait été touché à la tête par un tir de sniper. Tout ce que nous savions, c'est que nous n'avions reçu aucune nouvelle provenant du côté ouest du camp à proximité du LRAS2 – et, en raison de ce silence, nous avions estimé qu'ils étaient tous morts.

Ce qui n'était pas vrai.

Sans que nous en ayons la moindre idée, plusieurs des membres de cette escouade disparue avaient réussi à tenir le coup, ne serait-ce que de justesse. Les détails de ce qu'ils avaient enduré étaient aussi dramatiques et cruels que tout ce qui s'était déjà produit, à cette différence près qu'ils se trouvaient toujours dans une situation très délicate et que l'un d'entre eux

avait été si grièvement blessé, et à de si nombreux endroits du corps, que la mission consistant à venir le secourir au milieu d'une bataille dont l'issue était toujours incertaine exigerait l'engagement de tous les soldats encore en vie à Keating, mais aussi celui des pilotes d'avions de chasse ou d'hélicoptères ainsi que de tous les soutiens aériens qui gravitaient dans le ciel au sein de l'échelonnement géré par Michal Polidor.

La manière dont tout cela se déroula fut assez incroyable – mais n'allons pas trop vite.

Il faut tout d'abord que je vous raconte ce qui était arrivé à Larson, indicatif « Dragon Rouge », après qu'on lui eut tiré une balle en pleine tête.

LA BALLE TIRÉE SUR LARSON tandis qu'il se tenait derrière le Humvee frappa le bord de son casque, où le kevlar l'arrêta net, mais elle n'en bossela pas moins le casque juste au-dessus du sourcil gauche de Larson et lui envoya le visage en arrière aussi sûrement que s'il avait reçu un coup de club de golf en plein visage.

Il s'en était fallu de peu. Un ou deux centimètres plus bas, et la balle lui aurait explosé la cervelle après avoir traversé son œil gauche.

« Remonte dans le Humvee ! », parvint à gueuler Larson à l'attention de Carter.

Tandis que les deux hommes revenaient vers les portes du véhicule, Larson repéra deux talibans qui émergeaient de l'arrière du générateur accolé à notre conteneur frigorifique, à moins de 6 mètres de distance. Le premier homme avait un RPG à l'épaule, tandis que le second tenait une mitrailleuse PKM entre les mains. Aucun d'entre eux n'avait encore vu Larson.

Celui-ci releva son fusil et abattit les deux hommes d'une balle en pleine tête, puis il grimpa sur le siège conducteur du Humvee et referma la porte.

« Gallegos a été touché, annonça Carter tandis que les balles et les roquettes continuaient de frapper le blindage du véhicule. Je ne sais pas ce que sont devenus Mace et Martin. »

Larson n'avait aucune idée non plus de ce que Martin avait pu devenir. Mais il avait vu Mace absorber le souffle de la roquette qui était venue exploser entre les deux hommes, et il avait également vu Gallegos remettre Mace sur ses jambes et le soutenir jusqu'aux latrines. Il était en train d'expliquer tout cela quand Carter, qui était assis sur le siège du chef de

bord, perçut un mouvement à une quarantaine de mètres du véhicule, derrière un amas de rochers.

C'était Mace. Il rampait par terre, en prenant appui sur ses avant-bras et ses coudes, et en traînant ses jambes derrière lui.

« Je vois Mace, il est vivant !, s'exclama Carter. Allons le chercher !

– Non, répliqua Larson. Tu ne lui seras d'aucune utilité si tu te fais flinguer. »

À la différence de Carter, Larson avait une assez grande expérience du combat pour savoir que le meilleur moyen de se faire tuer consiste à voler au secours d'un camarade blessé ou à récupérer le corps d'un copain qui vient de se faire trouer la peau. « Les morts attirent les morts » était l'un des nombreux mantras que lui et moi avions échangés au cours de notre déploiement en Irak.

Après avoir vu de ses propres yeux, à de trop nombreuses reprises, ce phénomène se produire, Larson n'avait aucune intention de laisser Carter – dont il était le supérieur hiérarchique – sortir du Humvee et offrir une nouvelle cible tentante aux talibans. Il lui ordonna plutôt de vérifier que les portes du blindé étaient bien verrouillées et essaya pendant ce temps de contacter Bundermann avec la radio de bord.

Faute d'obtenir la moindre réponse, Larson essaya une autre fréquence, sans plus de résultat. Il changea à nouveau de fréquence, puis il en essaya encore deux ou trois autres avec à chaque fois le même résultat : des grésillements.

Larson n'avait aucun moyen de savoir que nous avions changé de fréquence afin d'empêcher que nos communications soient compromises pendant que lui et Carter étaient sortis du Humvee afin de fournir leur tir de couverture. Faute d'avoir manqué l'appel de changement de fréquence, et dans l'incapacité de savoir quelle était cette nouvelle fréquence qui avait été transmise de bouche à oreille à partir de la position Alamo, Carter et Larson s'étaient retrouvés en dehors de la boucle.

Déconcerté devant ce qui lui sembla être une panne radio, et réalisant que ni lui ni Carter ne possédait de poste portatif, Larson abandonna la radio de bord pour se consacrer à un autre problème immédiat.

Les roquettes talibanes avaient endommagé la tourelle du LRAS2 et la trappe était désormais bloquée en position ouverte par un amas de débris qui incluaient la mitrailleuse 12,7 mm hors service, un morceau de tôle qui

avait été arraché à l'unité de refroidissement voisine du véhicule, et un écheveau de fils électriques. Alors que les roquettes continuaient de pleuvoir sur le mur de sacs de sable à l'avant du véhicule, il fallait absolument qu'ils puissent refermer cette trappe.

Carter sectionna les fils électriques à l'aide du poignard Gerber de Larson, puis il colla son épaule contre la trappe et poussa de toutes ses forces pour la soulever de manière à pouvoir dégager la mitrailleuse et la plaque de tôle. Cela lui permit de refermer la trappe. Les verrous refusant de fonctionner, il décida d'en empêcher l'ouverture en la bloquant à l'aide de paracorde.

Maintenant que la trappe était refermée, et la radio restant muette, il n'y avait plus grand-chose d'autre qu'ils puissent faire. Ils entendaient toujours des détonations provenant du centre du camp, mais ils ignoraient s'il s'agissait de tirs talibans ou de tirs américains. Il leur arrivait parfois de voir des ennemis se déplacer autour du poste de police afghan situé à une centaine de mètres, sur l'autre berge de la rivière, mais les snipers d'Urmul se remettaient à les viser à travers l'interstice de leur vitre dès qu'ils commençaient à la baisser pour tirer.

Encore plus inquiétant, les deux hommes étaient presque à court de munitions. Chacun disposait de moins de la moitié d'un chargeur de M4, soit près de sept balles. Sachant qu'il leur fallait absolument conserver ces munitions en cas de nécessité, il n'y avait pas grand-chose d'autre à faire que rester assis sur leurs sièges et revenir sur les événements passés.

Gallegos, sans doute le seul membre de la section Rouge dont la taille, la force et l'énergie avaient rivalisé avec celles de Josh Kirk, était mort. Martin avait disparu, tandis que Mace gisait hors d'atteinte. Et personne, dans le poste de commandement, ne se doutait qu'ils se trouvaient toujours en vie tous les deux, même si Larson avait été blessé au bras droit et à l'épaule droite, ainsi qu'au visage et au cou, et que l'ennemi les encerclait. Enfin, cerise sur le gâteau, les deux hommes ne se supportaient pas. Quelques vieilles rancœurs qui n'avaient rien de très plaisant opposaient en effet Larson et Carter.

Le problème datait d'avant notre déploiement en Afghanistan. Il s'était produit lorsqu'ils avaient suivi ensemble la formation sniper à Fort Benning, en Georgie. Des frictions étaient nées entre eux au sujet des règles de l'école et du code d'honneur qu'ils avaient interprétés tous deux à leur manière et dont Larson était persuadé que Carter les avait enfreints. La

rancœur engendrée par cet incident n'avait pas posé de problème particulier au cours de notre déploiement à Keating puisque Carter avait été affecté à la section Bleue tandis que Larson l'avait été à la section Rouge, et ils n'avaient donc eu que très peu de contacts. Mais, compte tenu de l'acrimonie existant entre eux, l'ironie de leur situation présente n'avait pas échappé à Larson. S'il y avait bien une personne au sein de tout l'avant-poste, Afghans compris, avec laquelle Larson n'aurait pas voulu être coincé à l'intérieur d'un Humvee dépourvu de radio, de mitrailleuse, et dont la trappe ne fermait qu'avec un bout de ficelle, c'était Carter.

Et pourtant, que cela leur plaise ou non, c'était bien ce qui s'était produit. Il fallait cependant reconnaître qu'en dépit du mépris que Larson éprouvait à l'égard de Carter, il serait le premier à admettre plus tard que son camarade avait agi comme un vrai soldat, en opposition totale à la réputation de connard et de baratineur arrogant qu'il lui avait faite précédemment.

La métamorphose fut rapide, et elle débuta lorsque Carter jeta un coup d'œil par sa fenêtre et remarqua, à son grand étonnement, après qu'ils eurent été occupés à tripatouiller la radio et à fermer la trappe, que Mace avait réussi à s'éloigner des rochers en rampant pour parvenir à moins de 20 mètres du véhicule et qu'il était désormais à portée de voix. D'ailleurs, Mace était même en train de relever la tête pour dire quelque chose.

Carter ouvrit sa fenêtre juste assez pour entendre les quelques mots qu'il prononça.

« Aidez-moi !, criait Mace. Aidez-moi, *s'il vous plaît !* »

DU POINT DE VUE DE LARSON, il était impossible que Carter sorte du véhicule et arrive jusqu'à Mace sans se faire trouer la peau. Cependant, maintenant que Mace était si proche, il était bien plus difficile pour Larson de continuer à repousser les demandes de Carter exigeant de tenter le coup.

La situation se modifia à nouveau lorsque Carter annonça qu'il entendait autre chose à travers la fente de sa fenêtre. Il s'agissait selon lui du klaxon du Humvee qui avait été utilisé par Hardt dans sa tentative de secours avortée, véhicule toujours immobilisé sur son amas de gravats à 5 mètres derrière le LRAS2 dans lequel Larson et lui-même se trouvaient bloqués.

Y avait-il un blessé à l'intérieur du Humvee – Martin, Hardt, ou peut-être même Griffin – qui essayait d'appeler à l'aide ? Il fallait en avoir le cœur net. Aussi, lorsque Carter proposa de sortir du LRAS2 et de ramper

sous le châssis du véhicule pour voir s'il repérait quoi que ce soit, Larson lui donna son autorisation.

À peine Carter fut-il sorti du véhicule qu'il se rendit compte que son plan n'allait pas fonctionner. Les pneus du Humvee étaient complètement à plat après avoir été criblés de balles et de shrapnel. Il n'y avait plus assez d'espace sous le châssis pour que Carter puisse s'y glisser.

« Ça le fait pas, sous le Humvee », résuma-t-il après avoir repris sa place dans l'habitacle. Mais, le Humvee de Hardt se trouvant à moins de 5 mètres, les portières ouvertes, Carter se demanda s'il ne devait pas tenter de courir jusqu'à lui pour voir s'il y avait des survivants.

Larson ne pouvait alors pas se douter que mes hommes et moi avions désormais atteint le dépôt de munitions et faisions équipe avec les pilotes d'Apache pour éliminer les nids de mitrailleuses sur l'autre berge de la Darreh-ye Kushtâz ainsi qu'à l'intérieur d'Urmul. Mais il avait bien sûr remarqué que les Apache avaient recommencé leurs passes canon à travers la vallée et que les tirs des talibans faiblissaient chaque fois que les hélicoptères entamaient une nouvelle frappe. Il donna donc l'autorisation à Carter de tenter une nouvelle sortie en courant, mais à condition d'attendre une passe canon des hélicoptères pour agir.

Ainsi, dès qu'il entendit aboyer la tourelle-canon d'un Apache, Carter gicla du véhicule, courut jusqu'au Humvee immobilisé et sauta à l'intérieur.

Il ne trouva personne dans l'habitacle. La radio de bord, ainsi que quasiment toute la cabine, avait d'ailleurs été pulvérisée par l'explosion d'une roquette. Il n'y avait rien qui puisse expliquer le déclenchement du klaxon, si ce n'est peut-être un court-circuit électronique en raison des dégâts subis par le véhicule. Mais Carter n'en repéra pas moins deux choses qui pourraient se révéler utiles : un M4 et une mitrailleuse SAW.

Il attrapa les deux armes et se hâta de regagner le LRAS2.

Dès qu'il eut regagné sa place, il ouvrit le chargeur-tambour de la SAW pour en extraire les munitions. Il n'y en avait pas énormément, mais elles étaient du même calibre que leurs propres armes. En tenant compte des munitions du M4 supplémentaire, ils avaient désormais suffisamment de balles pour grailler tout un chargeur.

Cela ne faisait pas beaucoup, mais ce pourrait être suffisant pour permettre à Larson de couvrir Carter tandis qu'il irait secourir Mace.

« Mace bouge !, s'exclama Carter.

– Parfait, il a survécu jusque-là, on va maintenant attendre le retour des hélicoptères », répondit Larson.

Ils patientèrent en discutant de la meilleure façon d'agir.

Il faudrait tout d'abord que Carter parvienne jusqu'à Mace et détermine la gravité de ses blessures. En fonction de la manière dont les choses se présenteraient, la meilleure option qui s'offrirait à Carter pourrait consister à traîner Mace jusqu'à un fossé d'écoulement qui courait depuis la fosse à mortiers, puis à le cacher sous le pont de béton qui enjambait la rivière jusqu'à la zone de poser, où il disposerait alors d'un abri relatif.

Quand les Apache revinrent et que les tirs ennemis se turent à nouveau, Carter s'élança dehors une seconde fois pour courir jusqu'à Mace en même temps que Larson sortait du Humvee par la portière conducteur avec son fusil. Comme ce dernier ne disposait que de quatorze balles, il s'abstint de tirer et balaya plutôt Urmul, le Zigzag et la Cascade à travers la lunette de son M4, à la recherche d'une quelconque menace.

Quand Carter arriva à la hauteur de Mace, il le trouva allongé face contre terre, non loin du corps de Gallegos, étendu à quelques mètres seulement de là.

Visiblement en état de choc, Mace bredouillait des paroles incohérentes. Il avait perdu une grande quantité de sang. Lorsque Carter le renversa sur le dos, le devant de son treillis déchiqueté lui apparut rouge de sang en raison de ses blessures à l'abdomen et aux jambes. Ses intestins étaient partiellement découverts tandis que ses jambes étaient trouées d'impacts de balles ou de shrapnel et que l'un de ses pieds avait pour ainsi dire été sectionné à hauteur de la cheville. Des morceaux de shrapnel avaient également pénétré dans sa hanche, ses fesses, son flanc droit, son bras droit ainsi que son dos.

Carter s'agenouilla à côté de lui et se mit au travail. La jambe gauche de Mace avait été brisée – il souffrait d'une fracture au tibia et au péroné – aussi la priorité consistait-elle à poser un garrot. Il utilisa ensuite un pansement compressif pour protéger ses blessures au ventre, ainsi que des compresses de gaze et des bandages adhésifs pour colmater les orifices les plus importants dans ses jambes. Enfin, il récupéra un morceau de bois dont il se servit comme d'une attelle pour maintenir la cheville quasi-sectionnée.

Les premiers soins donnés, Carter prit un moment pour observer le pont de béton situé à une vingtaine de mètres plus loin. Il dit alors à Mace de

tenir bon et revint en courant vers le Humvee afin de s'entretenir avec Larson.

Carter lui expliqua que le pont ne ferait pas l'affaire : il était trop exposé et n'offrait pas suffisamment de couverture. Il n'y avait pas d'autre endroit sûr pour Mace que l'habitacle du LRAS2.

« D'accord, acquiesça Larson. Mais il faut d'abord qu'on se prépare. »

Larson attrapa son couteau multifonction et aménagea l'habitacle en ayant recours à une vieille astuce que je lui avais enseignée en Irak. Les sièges d'un Humvee étaient fixés au châssis à l'aide de quatre boulons – deux de chaque côté. Si vous dévissiez les deux boulons à l'avant, le siège versait en arrière et vous pouviez ainsi le transformer en un siège inclinable, permettant à un blessé de reposer quasiment à l'horizontale. (Nous appelions cela « la conduite gangster ».)

Quand le siège fut prêt, Larson ressortit pour assurer la couverture avec son M4. Et Carter repartit en courant vers Mace.

Dès qu'il l'eut rejoint, il l'empoigna et le transporta jusqu'à une plaque rocheuse proche. Il installa Mace sur cette plaque, le traîna sur le reste du chemin jusqu'au LRAS2, puis il le souleva à nouveau et le déposa dans l'habitacle du blindé par la portière avant passager.

Lorsque Mace fut installé sur le siège inclinable, Carter fit le tour du LRAS2 par l'arrière pour venir s'installer sur le siège situé derrière celui de Larson.

Tandis qu'il refermait la portière derrière lui, Mace tourna la tête et les dévisagea tous les deux.

« Dites, les gars, vous n'auriez pas une clope ?, demanda-t-il. Une clope me ferait vraiment du bien en ce moment. »

MACE SE CARACTÉRISAIT NON SEULEMENT par son sens de l'humour, mais aussi par sa résistance à la douleur. Un jour, en classe de quatrième, il s'était retrouvé au centre d'une mêlée de football américain et s'était fait plaquer si fort qu'il avait eu le fémur brisé. C'était une vilaine fracture – le chirurgien orthopédique dirait plus tard que le fémur semblait avoir été brisé dans l'accident d'une voiture roulant à 200 kilomètres/heure – sans compter que, pour empêcher les extrémités cassées de sectionner l'artère fémorale, les secours d'urgence avaient été obligés de replacer l'os sur place, sans anesthésie. Lorsque Mace fut ensuite conduit à l'hôpital, le personnel d'urgence eut du mal à croire qu'un gamin de treize ans ait pu

supporter une telle douleur. Mais c'était pourtant ce qui s'était passé. Même sa mère avait été impressionnée par ce qu'il avait pu endurer.

Ce stoïcisme était maintenant sur le point d'être mis à l'épreuve bien au-delà des limites que Mace avait jamais connues. Il ne hurlait pas de douleur, ne pleurait pas, mais Larson pouvait imaginer ses souffrances rien qu'en le regardant. Son visage était livide et ses yeux semblaient flotter dans deux océans de douleur pure. Il ne faisait aucun doute pour Larson qu'il s'agissait de la pire souffrance imaginable, mais à la puissance dix. Et le pire dans tout cela, c'était que ni lui ni Carter n'était en mesure de fournir la seule chose qui aurait pu lui apporter un très vague soulagement, la *seule* chose qu'il avait osé demander – une cigarette.

« Vous voulez pas me donner une clope ? », n'arrêtait-il pas de quémander, encore et encore.

Larson s'en voulait à mort de ne pas avoir emporté de cigarettes ou de tabac à chiquer avec lui, mais il n'arrivait pas à le faire comprendre à Mace. Chaque fois qu'il répétait qu'il n'avait pas de tabac, Mace lui prêtait une oreille attentive, puis il renouvelait aussitôt sa demande :

« Allez, mec, juste une clope, une seule… »

Larson finit par renoncer à expliquer qu'ils n'avaient pas de tabac sur eux, et il eut plutôt recours à quelques encouragements – *T'es un dur… T'es un bon… On va s'en sortir…* – tout en discutant avec Carter de ce qu'il convenait de faire.

Ils continuaient à entendre des tirs vers le centre du camp, mais ils n'avaient aucune idée de l'identité des tireurs. Il était tout à fait possible, estimèrent-ils, que certains de leurs camarades – la section de commandement, plus quelques hommes de Bleu et de Rouge – soient toujours en vie et résistent encore. Mais il était également possible que les talibans aient investi le centre du camp et qu'ils soient en train de venir à bout des dernières poches de résistance. Peut-être même que certains des gars avaient réussi à s'enfuir dans les collines et que l'ennemi, qui se trouvait maintenant à *l'intérieur* de l'enceinte, leur tirait dessus.

Pour eux, isolés et coupés du monde comme ils l'étaient, chacun de ces scénarios semblait tout aussi plausible. Et à la lumière de ces hypothèses, ils avaient le sentiment que leur seule voie de repli résidait dans la rivière qui coulait devant eux.

« Tu sais nager ? », interrogea Carter en contemplant la rivière à travers la vitre de la portière constellée d'impacts de balles.

Larson demeura silencieux un moment. Sa réponse se résuma ensuite à un non catégorique : il nageait comme un pied, même lorsqu'il ne souffrait pas de multiples blessures.

« Juste assez pour survivre », finit-il par admettre.

Ils devisèrent alors un plan désespéré dans lequel ils attendraient la tombée de la nuit, ramperaient jusqu'à la berge tout en traînant Mace derrière eux, puis s'immergeraient dans le courant et se laisseraient porter sur une vingtaine de kilomètres en aval jusqu'à Lowell, un avant-poste de combat américain niché sur un éperon rocheux au bord de la rivière.

Inutile de dire que ce plan souffrait de sérieuses faiblesses, à commencer par le fait que Mace ne manquerait pas de se vider de son sang quelques minutes après être entré dans l'eau. Il était probable qu'ensuite Larson ne tarderait pas à se noyer – une perspective qui lui semblait plus acceptable, concéda-t-il dans un trait d'humour noir, s'il pouvait avoir une dernière prise de tabac à chiquer juste avant.

Ils finirent par reconnaître que cette évasion à la Huckleberry Finn[1] pour rejoindre Lowell était un projet stupide. Mais ils savaient également que Mace – qui n'avait pas abandonné l'idée d'avoir une cigarette – souffrait d'importantes hémorragies internes et qu'il ne survivrait plus longtemps. C'est donc à ce moment-là que Carter décida qu'il lui fallait savoir ce qui se passait dans le camp et déterminer, une bonne fois pour toutes, s'il y avait d'autres Américains en vie à Keating.

« Je pars en reconnaissance, annonça-t-il. Si je ne suis pas revenu dans dix minutes, c'est que je me suis fait flinguer ou qu'il n'y a pas à s'inquiéter. »

Ces quelques mots prononcés, il gicla du Humvee et courut jusqu'aux rochers du côté des latrines, là où il avait récupéré Mace. Il dépassa le corps de Gallegos, longea l'angle des latrines, fit une pause et en profita pour regarder devant lui. La première chose qu'il repéra fut le M4 de Mace qui traînait par terre à côté du conteneur buanderie.

Il s'apprêtait à s'élancer vers le conteneur buanderie lorsqu'il jeta un coup d'œil derrière lui et vit autre chose.

C'était un EFJohnson abandonné par terre.

Une radio EFJohnson est une radio portative bidirectionnelle, une sorte de talkie-walkie dont les messages ne sont ni codés ni cryptés. Ce n'est donc pas le genre d'appareil que vous êtes susceptible d'utiliser au combat puisque les échanges ne sont pas sécurisés. Mais à Keating, le personnel de maintenance appréciait beaucoup ces radios car elles offraient un mode de communication très simple entre les uns et les autres.

Le chef mécanicien du camp, Vernon Martin, avait transporté l'une de ces radios avec lui. Il l'avait apparemment laissée tomber lorsque, avec Mace et Gallegos, il avait essayé de faire une percée en direction du bâtiment Shura. Bien que Carter n'eût aucune idée de ce qui avait pu arriver à Martin, il avait retrouvé sa radio – et ainsi mis la main sur le seul moyen de communication qui n'avait sans doute pas été affecté par le changement de fréquence. La question essentielle était désormais de savoir s'il y avait d'autres survivants dans l'avant-poste et, le cas échéant, quelle était la probabilité que l'un d'entre eux soit à l'écoute de la fréquence de Martin sur l'autre EFJohnson conservée en permanence sur son chargeur dans le poste de commandement.

Carter ramassa la radio, l'alluma et n'entendit rien.

Il l'éteignit, la ralluma à nouveau, puis l'entendit grésiller. « Ici Bleu Quatre Golf, annonça-t-il en déclinant l'indicatif qui l'identifiait comme un membre de la section Bleue. Est-ce qu'il y a encore quelqu'un de vivant ? »

Il entendit une voix lui répondre. Il fut incapable de l'identifier ou de comprendre ce qu'elle disait, mais ce fut suffisant pour le renvoyer au pas de course vers le LRAS2, où il tendit la radio à Larson.

« Ici Dragon Rouge, annonça Larson.

– Dragon Rouge, ici Black Knight Sept, répondit l'adjudant-chef Burton. Quelle est votre situation ? »

---

1. Dans le roman de Mark Twain *Les Aventures de Huckleberry Finn*, un jeune garçon et un esclave descendent le Mississippi à bord d'un radeau sur près de 1 800 kilomètres.

Chapitre 19

Le B-1

À L'INTÉRIEUR DU POSTE de commandement, Burton confia la radio EFJohnson à Bundermann afin que Larson lui rende compte rapidement des faits les plus importants : Gallegos mort, Hardt, Griffin et Martin portés disparus, et le fait que Mace était grièvement blessé et qu'il fallait le transporter le plus rapidement possible au poste médical si l'on voulait avoir une chance de le sauver.

« Si j'assure un tir d'accompagnement avec tout ce que j'ai sous la main, interrogea Bundermann, est-ce que toi et Carter vous pourrez le récupérer et le ramener ici par vous-mêmes ?

– Ouais, répondit Larson. Nous avons une civière. Mais il nous faudra une fenêtre de deux minutes.

– D'accord, installez-le sur la civière, répondit Bundermann. Dès que vous entendrez un gros *boum*, commencez à faire mouvement. »

Bundermann attrapa alors une radio Icom et contacta Jordan Bellamy sur Fritsche. Les servants de mortiers essayaient toujours de régler leurs tubes afin de tirer avec précision, mais Bundermann s'en contrefichait.

« J'ai besoin que vous vous prépariez à frapper Urmul, ordonna-t-il.

– Quelle partie ?, interrogea Bellamy.

– Partout, tout Urmul », précisa Bundermann avant de lui communiquer les coordonnées du centre du village et de lui demander de bien utiliser des obus au phosphore afin qu'ils puissent embraser tout ce qu'ils toucheraient. « Balancez-moi quinze coups avec le 120 mm et quinze autres avec le 60 mm.

– Bien pris », confirma Bellamy.

L’appel que passa ensuite Bundermann fut pour ma pomme, au bâtiment Shura.

« Ils vont essayer de récupérer Mace », m’annonça-t-il, après m’avoir stupéfié en m’apprenant que Larson était toujours vivant – une nouvelle qui me regonfla à bloc et me redonna confiance comme rien d’autre n’aurait pu le faire.

Si Larson se bat toujours, songeai-je, *alors on va tenir le coup*.

« Vous pouvez assurer un tir de couverture ?, interrogea Bundermann.

– Ouaip, confirmai-je. Nous pouvons nous mettre en position sur l’avant et sur l’arrière du bâtiment Shura.

– D’accord, alors voici ce qui va se passer. Vous allez entendre un *boum*, et on va se mettre à faire cracher les 120 mm, expliqua-t-il. C’est à ce moment-là qu’il vous faudra marquer le coup avec vos gars et faire vos tirs de couverture. Tout ce que vous et vos hommes pourrez viser sur le Putting Green, Urmul ou la Face Nord, ne vous gênez pas. Larson et Carter en profiteront pour récupérer Mace et se replier.

– Bien pris », confirmai-je.

Bundermann convoqua ensuite Hill, qui se trouvait à l’entrée du poste de commandement, et lui répéta ces mêmes instructions, mais en demandant à Hill et à ses hommes de diriger leurs tirs sur le Plongeoir et le Zigzag.

Enfin, Bundermann communiqua ces informations à tous ceux qui se trouvaient à l’écoute sur le réseau tactique. « Si vous disposez d’une arme sous la main, je vais avoir besoin qu’elle fasse feu, déclara-t-il. Je me fiche de savoir ce que vous visez – mais je veux que tout le monde soit prêt à ouvrir le feu dans une minute. »

C’était un pari risqué. Chacune des armes présentes sur Keating ouvrirait le feu au même moment, dans l’espoir que ce tir de barrage couvrirait Larson et Carter tandis qu’ils porteraient Mace et se replieraient sur un terrain difficile, en slalomant entre les caisses de munitions, les rochers et toutes sortes de débris d’épaves sur une distance déraisonnablement longue – près de 200 mètres –, de l’extrémité du camp jusqu’au poste de secours, et tout cela sans se faire flinguer.

Nous pensions tous que le top explosion – le *boum* auquel Bundermann avait fait allusion – serait une salve d’obus de 120 mm tirés depuis Fritsche.

En fait, il avait quelque chose de bien plus costaud à l’esprit.

ENVIRON 5 HEURES avant le début de l'attaque sur Keating, un capitaine du nom de Justin Kulish avait poussé la manette des gaz de son bombardier B-1 *Lancer* et commencé à rouler sur le tarmac de la base aérienne d'Al Udeid au Qatar, à plus de 2 000 kilomètres au sud-ouest du Nouristan.

Le *Lancer* est un bombardier supersonique à long rayon d'action dont la taille et la puissance défient l'imagination. Au sol, le bombardier fait la hauteur d'un immeuble de deux étages. Son envergure atteint près de la moitié de la longueur d'un terrain de football. Il peut embarquer jusqu'à 56 tonnes d'armement et voler à plus de Mach 1[1].

Les pilotes comme Kulish n'appellent pas leur bombardier un *Lancer*. Au lieu de cela, ils ont utilisé les lettres de l'immatriculation B-1 pour y faire référence tout simplement sous le nom de *The Bone*[2].

The Bone représente également le seul appareil de toute l'arme aérienne capable d'embarquer autant de bombes, guidées ou non guidées, ce qui signifie qu'il dispose d'une infinité d'options de frappe pour les troupes au sol faisant appel à lui. Les équipages affirment parfois que *The Bone* fonctionne comme la version aérienne et létale d'une boutique de donuts, laquelle permettrait aux mecs au sol d'étudier un menu et de commander selon leur bon plaisir. Qu'ils puissent avoir besoin d'une bombe de 225 kg guidée GPS afin de détruire un bâtiment, ou d'une bombe à sous-munitions dotée d'un kit de guidage inertiel pour frapper une colonne blindée, ou encore d'un missile de croisière pour faire disparaître un site de missiles solair situé à 90 kilomètres de distance, un pilote tel que Kulish et son équipage de trois hommes (un copilote et deux petits génies) étaient en mesure de le leur fournir.

Le bombardier de Kulish, dont l'indicatif était *Bone 21*, effectuait une patrouille de routine et se trouvait dans les airs depuis déjà huit heures lorsqu'il reçut un appel lui apprenant que Keating était en passe d'être investi et qu'il fallait voler à son secours. Alors que Kulish mettait le cap sur le Nouristan, les contrôleurs aériens de Bostick lui demandèrent combien de temps il lui faudrait pour être sur zone.

Trente minutes, répondit Kulish, s'il volait à vitesse maximale sans enclencher ses turboréacteurs, mais bien moins s'il volait à vitesse supersonique. Le seul hic, c'était que l'appareil consommerait cinq fois plus de carburant s'il dépassait la vitesse du son, et il lui faudrait ravitailler plus ou moins dès qu'il arriverait.

Utilisez les turboréacteurs, répondirent les contrôleurs.

Une fois les turboréacteurs lancés, Kulish grimpa à la vitesse de Mach 1,2[3]. Michal Polidor et Aaron Dove commencèrent aussitôt à réorganiser leur échelonnement afin de préparer l'arrivée du bombardier.

Peu après 10h30, alors que Kulish se rapprochait de l'objectif, lui et son équipage commencèrent à capter le trafic radio et furent étonnés de découvrir autant d'avions dans le ciel. En constatant que l'espace aérien au-dessus de Keating était encombré d'avions de chasse, ils comprirent que la situation au sol n'était pas une situation ordinaire.

Lorsqu'ils arrivèrent finalement sur zone et intégrèrent les détails de ce qui se passait, ils eurent la même réaction que tous les autres pilotes arrivés au-dessus de Keating ce jour-là. Ce fut l'importance de l'incendie qui dévorait Keating qui étonna le plus Kulish et ses collègues. Vu du ciel, tout l'avant-poste semblait être la proie des flammes.

Ils constatèrent autre chose : le temps était en train de changer.

À 10h39, les contrôleurs aériens de Bostick demandèrent un contrôle météo à tous les drones orbitant à l'intérieur de l'échelonnement. Une minute plus tard, un drone dont l'indicatif était *Sijan*, qui orbitait à une dizaine de kilomètres au sud-est de Keating, commença à voir ses capteurs se couvrir de givre. Au même moment, *Lemay* – l'indicatif d'un autre drone présent sur zone – enregistra l'image d'épais cumulus en formation partout dans le ciel.

Une tempête de début d'hiver commençait à naître à l'est, poussant devant elle une muraille de nuages chargés d'électricité qui obscurcissaient tout le ciel entre 200 et 30 000 pieds d'altitude. Lorsque la tempête suivrait, il n'y aurait plus aucune visibilité depuis les airs et tous les appareils évoluant dans l'échelonnement ne pourraient plus larguer que des bombes guidées par GPS dont les capteurs s'accrocheraient aux coordonnées fournies par les observateurs au sol. Pour rendre les choses encore plus compliquées, cette même tempête obligerait les ravitailleurs en vol à s'éloigner de près de 160 kilomètres – ce qui obligerait à leur tour les avions à l'intérieur de l'échelonnement à devoir voler plus loin pour se ravitailler.

Heureusement, en plus de toute sa panoplie de munitions, *The Bone* était également armé de vingt bombes JDAM – des bombes guidées par GPS. Douze d'entre elles faisaient 225 kg. Les huit autres étaient des monstres

qui pesaient chacune 900 kg et avaient la longueur d'un pick-up. Remplies d'explosif à fort pouvoir destructif et coulées dans une enveloppe métallique conçue pour se fragmenter en multiples éclats de shrapnel chauffés au rouge, ces bombes pouvaient freiner sérieusement l'assaut taliban – mais il y avait un inconvénient que nous devions prendre en compte.

Quand le poste de commandement de Keating avait appris qu'un B-1 était en route, Bundermann avait ordonné à Shrode d'éplucher le manuel d'artillerie et d'y repérer la distance la plus proche à laquelle il était possible que ces bombes viennent exploser sans pour autant oblitérer tous ceux qui se trouvaient à l'intérieur de l'enceinte.

Les bombes JDAM embarquées par *The Bone* recelaient dans leur queue un récepteur GPS ainsi qu'un petit mécanisme de dérive baptisé « servo motor », lesquels permettaient de maîtriser la trajectoire de vol. Grâce à ce système de guidage, les bombes étaient capables de frapper avec une précision de 15 mètres. C'était une donnée importante à connaître, car la règle que vous appreniez à l'entraînement stipulait qu'il fallait prévoir un rayon minimum d'un mètre – la distance entre le point d'impact et le personnel le plus proche – pour 450 grammes d'explosifs. Dans le cas contraire, aucune des personnes se trouvant à l'intérieur du rayon ne survivrait au souffle de l'explosion et à son déluge de shrapnel.

Il ne s'agissait cependant pas d'un entraînement, aussi, après que Shrode eut annoncé les informations qu'il avait trouvées, Bundermann et lui tombèrent d'accord pour que la frappe aérienne s'effectue à une distance de 180 mètres de l'avant-poste – chiffre qu'ils communiquèrent aussitôt aux contrôleurs aériens de Bostick. Shrode et Bundermann se concertèrent cependant pour savoir s'ils étaient prêts à aller jusqu'à une frappe en « danger rapproché », la question sous-jacente étant : *Jusqu'à quel point pouvons-nous demander une frappe très rapprochée tout en faisant en sorte que nos chances de survie augmentent de 10 % ?*

Une minute plus tard, ils rappelèrent Bostick pour leur dire qu'une frappe jusqu'à 90 mètres seulement de Keating leur semblait jouable.

Bundermann comptait également demander que des bombes à sous-munitions soient larguées sur le Putting Green et Urmul. Il estimait que cela ferait d'une pierre deux coups et permettrait d'éliminer toute une nuée de tireurs ennemis et de servants RPG disséminés sur la crête qui courait entre ces deux points. Et s'il avait de la chance, ces bombes pourraient tout aussi

bien frapper une, voire les deux Douchka positionnées quelque part sur ces crêtes qui dominaient le village. (Ces Douchka différaient de celles qui avaient réussi à endommager les Apache de Lewallen et de Huff, mais elles n'en inquiétaient pas moins les pilotes. Les détruire avant que les hélicoptères ne réintègrent la zone de combat constituait une priorité pour Bundermann.)

Ce plan était déjà en place lorsque l'adjudant-chef avait tendu la radio EFJohnson à Bundermann et que ce dernier avait appris que Larson, Carter et Mace étaient encore en vie. L'étape suivante – utiliser la frappe du B-1 comme top explosion pour les tirs de couverture des section Rouge et Bleue afin que Larson et Carter puissent ramener

Mace jusqu'au poste médical – s'était imposée comme une évidence à Bundermann.

À 10h56, les contrôleurs aériens de Bostick communiquèrent par radio à Kulish et à son équipage – qui avaient désormais leurs réservoirs remplis à ras bord et étaient prêts à larguer – de se préparer à engager.

Une minute plus tard, Kulish annonça :

« Bombes larguées » en même temps qu'il faisait partir ses six bombes JDAM, telle une flèche qui aurait été dirigée vers le Putting Green, la pointe visant précisément Urmul.

Pendant que les bombes fusaient, Bundermann lança un dernier appel destiné à tous ceux qui étaient à l'écoute du réseau tactique :

« Tout le monde couché au sol, ordonna-t-il. Ça ne va pas péter loin. »

LORSQUE VOUS VOUS TROUVEZ à moins de 180 mètres d'un bombardement massif, vous éprouvez un impact d'une extrême violence.

L'explosion initiale vous semble comme un coup de tonnerre assourdissant, mais cette violence sonore importe peu car l'effet de souffle qui lui succède est encore bien plus puissant. Qui plus est, ces deux forces réunies – le fracas de l'explosion et la rafale du blast – sont si proches l'un de l'autre qu'il est presque impossible de saisir la nuance. Ce que vous ressentez surtout, c'est une sorte de déferlement, comme si le rouleau d'un océan vous frappait en plein plexus solaire et que, par une étrange magie physique, toute cette muraille d'eau vous traversait la chair, le squelette et tout le corps.

La chose est difficile à concevoir si vous n'en faites pas directement l'expérience, à moins que vous ne puissiez imaginer ce que cela signifie d'être un minuscule insecte – une mite par exemple – enfermée à l'intérieur de la grosse caisse du batteur d'un groupe de heavy metal.

Whaou, ça cogne, vous dites-vous tandis que le premier choc se dissipe.

Et puis, vous êtes interpellé par une drôle d'idée.

Oh mon Dieu… suis-je mort sans l'avoir encore réalisé ?

Aussi impressionnant et perturbant que tout cela puisse être, ce qui nous fit encore plus halluciner, ce fut l'impact visuel de la frappe du B-1.

Quand les bombes commencèrent à filer dans le ciel, Raz et moi avions pris le temps de nous plaquer au sol au centre du bâtiment Shura après nous être éloignés des murs, car nous avions estimé que nous aurions plus de chances de survivre à l'écroulement du toit en bois qu'à un ensevelissement sous les décombres des murs si jamais le bâtiment s'effondrait. Cela impliquait que nous observions à travers la porte ouest, laquelle encadrait joliment le Putting Green.

La première des bombes impacta droit sur la crête qui surplombait Urmul, en déclenchant une formidable éruption de terre, de roches et de tronçons d'arbres dans le ciel. La déflagration entraîna un fracas surnaturel, un bruit bien plus puissant et bien plus sombre que n'importe quel coup de tonnerre que nous aurions jamais pu entendre, et tandis que la fureur de l'explosion se propageait à la manière d'une fleur pourpre déployant ses pétales, nous réalisâmes qu'il nous était même possible de *voir* l'onde de choc déferler vers nous dans une ondulation saccadée qui faisait vibrer l'air derrière elle.

En frappant le bâtiment Shura, l'onde de choc souleva le toit de la structure avant de le laisser brutalement retomber afin de se saisir des quatre murs à la fois et de les faire trembler comme s'il s'agissait de secouer un arbre pour le dépouiller de ses feuilles mortes. L'intérieur de la pièce s'emplit d'un nuage de poussière et de particules tourbillonnantes. Et, comme s'il ne s'était agi que d'un prélude, ce fut ensuite à la deuxième et à la troisième bombe de frapper le Putting Green, avant que la quatrième, la cinquième et la dernière ne le foudroient à leur tour.

Crack – BOUM
Crack – BOUM

Crack – BOUM
Crack – BOUM
Crack – BOUM
Crack – BOUM

Ce fut la chose la plus étonnante dont Raz et moi fûmes jamais témoins – et, en d'autres circonstances, nous serions restés là un moment pour reprendre notre souffle et contempler la magnificence brutale et irréelle de cette splendeur. Mais, à cet instant, j'entendis également Bundermann donner le compte à rebours à la radio :

– Un…
– Deux…

« Chope ton 203 !, hurlai-je à Raz. Sors par-derrière et arrose tout ce que tu peux ! »

Sans perdre un instant, Raz gicla par la porte, se jeta dans la tranchée, le dos vers l'est du bâtiment Shura, et commença à balancer ses grenades par-dessus le toit du bâtiment, en direction de la Face Nord. Il rechargeait et déchargeait aussi vite que Miller – qui avait retrouvé suffisamment de forces pour servir de binôme – pouvait lui tendre les grenades, sans qu'il se soucie même de savoir où elles explosaient.

Parallèlement, Dulaney et moi avions sprinté à travers la porte ouest et pris position dehors. Tandis que Dulaney faisait cracher sa SAW en lui faisant vomir tout un tambour de munitions droit sur le Putting Green dans un interminable et déchirant *Braaaaaaaaaaaaaaaaaaaack*, je cramai toute une bande de munitions sur la PKM qui avait été abandonnée là par le taliban, en me concentrant sur le Zigzag et Urmul.

Partout dans Keating, chaque homme capable de se redresser et de tirer sortit de sa position et se comporta de la même manière. Koppes crachait des grenades sur le Plongeoir avec le Mark 19 de notre dernier Humvee. Hill et les hommes de la section Bleue criblaient les flancs de la Face Nord et du Zigzag avec toutes les mitrailleuses lourdes et les armes légères qu'ils avaient sous la main. Même Big John Breeding et les deux survivants de son équipe de servants dans la fosse à mortiers, qui par miracle avaient réussi à rétablir un contact radio avec Bundermann au moment où il ordonnait à tous d'ouvrir le feu, avaient sorti leurs armes. (Nous

apprendrions plus tard seulement que Breeding et Daniel Rodriguez avaient réussi à récupérer leur mortier de 60 mm dans la fosse et l'activaient maintenant manuellement, depuis l'intérieur de leur abri, en ayant orienté le tube sur la Face Nord). Et tandis que tout cela se produisait, les servants de mortiers à Fritsche crachaient leurs obus en plein centre d'Urmul – des tirs de précision, cette fois – aussi vite qu'ils pouvaient les faire partir.

L'effet combiné de toute cette puissance de feu fut un spectacle qui valait vraiment la peine d'être vu. Des balles, des grenades, des obus de mortiers fusaient dans toutes les directions. Aucun d'entre nous n'avait la moindre idée de la précision de son tir, ou du genre de dégât qu'il pouvait infliger à l'ennemi, mais une chose était certaine : quand Larson et Carter entendirent le barrage d'artillerie gronder, ils surent exactement ce qu'ils avaient à faire.

Carter avait espéré bénéficier d'un petit répit afin de pouvoir déployer le brancard que nous gardions fixé au capot arrière du Humvee et dégager le passage de la première partie de leur itinéraire. Mais dès que les bombes larguées par *The Bone* frappèrent au-dessus d'Urmul, Larson se mit à gueuler : *« Go ! Go ! Go ! »*

Carter gicla du Humvee, dégagea à coups de pied quelques boîtes de munitions vides qui encombraient leur trajet, attrapa le brancard et courut jusqu'à la portière arrière côté passager, que Larson tenait ouverte pour Mace.

« Mace, tu dois faire glisser tes jambes dehors, ordonna Larson. On va te déposer sur ce brancard et on va foutre le camp de là. »

Tandis que Mace s'efforçait de déployer ses jambes, Larson et Carter le tirèrent hors du Humvee et le placèrent sur le brancard. Larson déposa leurs armes sur la toile de la civière à côté de Mace, puis attrapa les poignées à l'arrière pendant que Carter faisait de même à l'avant.

Ils avaient près d'une centaine de mètres à parcourir en terrain découvert. Le relief était non seulement accidenté, mais il serait sans doute aussi balayé tout au long de leur parcours par des tirs de snipers ou de mitrailleuses.

« Mace, putain, je te garantis que ça va faire mal, annonça Larson. C'est parti, mon gars ! »

Et ils se mirent à courir.

Ils coururent aussi vite que possible en essayant de conserver une ligne droite malgré les cratères de bombes et les morceaux d'épaves divers qu'il

fallait bien éviter. Il s'agissait plus ou moins du même itinéraire que celui qui avait été emprunté trois heures et demie plus tôt par les hommes qui avaient transporté Kirk sur son brancard, mais ceux-ci étaient alors au nombre de quatre et ils avaient couru sur une distance deux fois moins longue.

Ni Larson ni Carter ne devait garder beaucoup de souvenirs de cette course folle, si ce n'est que ce fut l'une des épreuves les plus éprouvantes qu'ils eurent jamais à surmonter – et ils mirent la gomme tout au long du parcours. Ils sautèrent par-dessus au moins deux cadavres de talibans et, quelque part sur leur chemin, entre les tubes-urinoirs et le bâtiment Shura, ils aperçurent aussi le cadavre d'un Américain. C'était Chris Griffin, qui était mort en tentant de venir à leur secours. Il s'était écroulé là lorsqu'il avait été descendu.

Ils passèrent en courant devant son cadavre, sans ralentir.

Je les repérai dans ma vision périphérique lorsqu'ils approchèrent par le côté sud du bâtiment Shura. À partir de là, ils firent en sens inverse le chemin que nous avions nous-mêmes parcouru lors de notre assaut sur les dépôts de munitions à partir du poste de commandement : devant Jonesie et sa mitrailleuse, devant la porte défoncée du conteneur de John Deere, jusqu'à l'extrémité du mur
Hesco, le long du baraquement de Rouge, et droit jusqu'à la porte de contreplaqué peinte d'une croix rouge. C'est là, sur le linoléum ensanglanté du poste médical, que Larson et Carter se laissèrent tomber à genoux pour remettre Mace aux mains des médecins.

TOUT LE MONDE cessa le feu et retourna à l'abri de sa position dès que nous apprîmes que le brancard avait rejoint le poste médical sans casse. Alors que les tirs s'éteignaient, un silence de plomb sembla envahir Keating et les crêtes environnantes.

Les fusillades ne tarderaient pas à reprendre. Mais lors de cet intermède, alors que j'étais allongé à l'intérieur du bâtiment Shura et que j'inspectais les murs de boue séchée et de pierres autour de moi, je pressai mon bouton radio et contactai Bundermann.

« Je ne suis pas ingénieur, annonçai-je, mais je ne suis pas sûr que le bâtiment puisse résister encore longtemps.

– Vous voulez que je demande l'arrêt des bombardements ? », interrogea-t-il.

The Bone disposait de tout ce qu'il fallait en matière de bombes guidées et Bundermann avait dans l'idée de continuer à en faire bon usage.

« Négatif, continuez à pilonner, répondis-je. Si le bâtiment s'écroule sur notre tête, on trouvera bien le moyen de se sortir de là. »

Une minute ou deux plus tard, je reçus un nouvel appel du poste de commandement.

C'était mon meilleur ami. « Hé, camarade, je viens de me faire rafistoler par les toubibs et je suis bon pour le service, lança Larson. Où est-ce que tu te trouves ?

– On se trouve au portail avant, répondis-je. Si t'arrives à nous rejoindre, on aura du boulot pour toi et tu ne seras pas de trop. »

Il nous fallait encore reprendre le contrôle de la zone de poser hélicoptère afin de pouvoir évacuer nos blessés. Il nous fallait également trouver le moyen de sortir en terrain découvert et de récupérer nos morts avant que les talibans ne les emportent avec eux. Et, pendant que nous ferions tout cela, il fallait que nos médecins parviennent à garder Mace en vie.

À bien des égards, la bataille était encore loin d'être terminée.

---

1. Plus de 1 200 kilomètres/heure.

2. Les lettres de l'immatriculation B-1 (B-*OnE*) – pour « premier bombardier construit avant 1962 » – peuvent être assemblées pour écrire le mot *Bone* (os).

3. Près de 1 500 kilomètres/heure.

Partie V

* * *

Sauver Stephan Mace

Chapitre 20

« Allez-y, faites-le ! »

EN DÉPIT DES FRAPPES MASSIVES du B-1 et des tirs de couverture provenant de Keating, les talibans ne mirent guère de temps à revenir à leur projet d'anéantir Keating. Quelques minutes après que Mace eut été transporté au poste médical, les baraquements du centre du camp furent à nouveau la cible des tirs ennemis. Tous ceux qui essayaient de progresser entre les bâtiments attiraient aussitôt les balles de snipers, les roquettes de RPG ou les tirs de mitrailleuses.

Il nous sembla cependant, depuis l'intérieur du bâtiment Shura, que l'assaut semblait faiblir en raison de l'appui aérien toujours plus agressif que nous recevions désormais. À peine *The Bone* avait-il quitté notre espace aérien qu'une meute de Warthog envahissait le ciel. Ces avions d'attaque au sol A-10 au nez retroussé apparaissaient de nulle part, généralement par paires, et criblaient les crêtes et les versants montagneux de longues rafales aiguës tirées par des canons de 30 mm dont la cadence de tir était cinq fois plus élevée que celle des canons d'hélicoptères Apache. Ces A-10 semblèrent se concentrer principalement sur le Zigzag et la Face Nord, piquant vers les objectifs qui leur étaient assignés par Armando Avalos, qui ne cessait pas d'annoncer des coordonnées et de programmer des frappes.

Les hélicoptères furent bientôt de retour eux aussi. Ils balayèrent l'étroite vallée avec un esprit de vengeance et dirigèrent leurs tirs sur toutes les crevasses ou les renfoncements susceptibles d'abriter des ennemis. Et il ne fallut pas attendre longtemps – dès que Justin Kulish, le commandant de *The Bone* eut ravitaillé – pour que Bundermann demande une nouvelle frappe aérienne massive, cette fois-ci en faisant usage de bombes de 900 kg, plus destructrices encore, sur le Zigzag. La reprise furieuse des tirs par

chacune des parties fit naître un sentiment jamais exprimé, mais que nous partagions tous, selon lequel le sort de cette bataille était loin d'être joué et que tout pouvait encore basculer dans un sens ou dans l'autre.

C'est dans cette atmosphère d'incertitude que Larson apparut à la porte est du bâtiment Shura, en apportant avec lui un M4 qu'il avait ramassé Dieu sait où et le maximum de munitions qu'il avait pu porter.

Je contins l'émotion qui me gonfla la poitrine lorsqu'il arriva et fis simple en me contentant de l'étreindre rapidement de manière virile (épaule contre épaule). Il n'en fut pas moins flagrant que j'étais regonflé à bloc à l'idée de le retrouver parmi nous.

Nous nous mîmes aussitôt au travail.

L'information la plus importante dont Larson nous fit part concernait le corps de Griffin, qu'il avait vu près des tubes-urinoirs au moment où lui et Carter avaient cavalé avec Mace sur le brancard. C'était à moins de 30 mètres. Si nous agissions vite, nous pourrions récupérer le premier de nos morts.

Larson et Raz se portèrent tout de suite volontaires. Ils se préparèrent en abandonnant armes, munitions et tout ce qui pourrait les ralentir. Après s'être dépouillés au maximum, à l'exception de leurs gilets balistiques, ils fusèrent par la porte ouest et sprintèrent en direction de Griffin pendant que Dulaney et moi sortions et mitraillions le Putting Green et le Zigzag.

En atteignant le corps de Griffin, Larson et Raz constatèrent que la rigidité cadavérique avait déjà fait son œuvre car sa dépouille était raide comme une planche. Pendant que Larson soulevait une jambe – une jambe cruellement brisée et pliée à un angle impossible –, Raz saisit la tête et la nuque. Mais quand il commença à soulever de son côté, quelque chose bougea à l'intérieur du corps de Griffin, puis une expectoration de matières noirâtres et visqueuses jaillit de sa gorge pour se répandre sur le visage et les bras de Raz.

Ce fut la première de toute une série de rencontres avec la mort et ses conséquences qu'allaient faire les hommes de mon escouade au cours de l'heure suivante, d'une manière si viscérale, directe et atroce qu'elles nous hanteraient à jamais. Cependant, à ce moment-là, ni Raz ni Larson n'eurent le loisir de réfléchir à ce qui se passait : ils étaient bien trop occupés à charrier le corps vers le bâtiment Shura, en le traînant et le soulevant entre eux deux.

Dès qu'ils arrivèrent, nous nous repliâmes tous à l'intérieur du bâtiment et allongeâmes Griffin au sol. Les dégâts que lui avaient infligées les balles – des blessures à la joue, sur le côté du crâne et dans la nuque, ainsi que des orifices de plus gros calibre dans la cuisse – étaient affreux à voir et difficiles à intégrer. Le sergent Jim Stanley et le soldat Damien Grissette, détaché de la section de commandement, où il avait habituellement la responsabilité de l'approvisionnement de la base en eau, se présentèrent au bâtiment Shura quelques minutes plus tard avec un brancard afin de ramener le corps au poste médical.

Avant de repartir, Stanley et Grissette nous communiquèrent les dernières nouvelles : l'incendie qui avait démarré dans les baraquement éloignés de l'Armée nationale afghane était sur le point de gagner le baraquement de la section Bleue. Et comme il n'y avait que le poste de commandement entre le baraquement de la section Rouge et celui de la section Bleue, il y avait de fortes chances pour que tout ce que nous avions apporté des États-Unis afin de tenir tout au long de notre année de déploiement en Afghanistan ne tarde plus à être réduit en cendres.

« Hé, Romesha, souffla Larson, ça t'embête si je fonce au baraquement récupérer mon tabac à chiquer avant qu'il ne crame ? »

Il aurait été difficile d'imaginer une requête plus inappropriée compte tenu de la bataille qui faisait rage. Mais le fait que je ne soulève même pas un sourcil lorsqu'il me posa cette question illustre cette chimie particulière du combat – cette rationalité irrationnelle qui permet à des questions de la plus haute importance de se mêler à des sujets d'une banalité affligeante.

« Ouais, pas de problème, tu me retrouves ici après, répondis-je. Et pendant que tu y es, vois si tu peux me ramener une canette de Dr Pepper, d'accord ? »

LARSON ÉTAIT DE RETOUR moins de cinq minutes plus tard avec une boîte de tabac à chiquer Copenhagen et un lot de six canettes de Dr Pepper. Il avait également pensé à ramener un paquet de Camel, ce qui permettrait à chacun des hommes du bâtiment Shura de faire une petite pause tactique, de boire un coup et de griller une cigarette. Nous tombâmes tous d'accord pour affirmer qu'il s'agissait d'une superbe mission de ravitaillement et que cela avait valu le coup que Larson prenne le risque de se faire trouer la peau.

Pendant que j'ouvrais une canette de Dr Pepper et allumais ma première cigarette de la journée, Larson et moi tînmes un conciliabule pour mettre en

commun ce que nous savions sur les emplacements des corps des hommes toujours portés manquants.

Il n'y avait guère de mystères au sujet de celui de Gallegos, qui gisait sur le côté nord des latrines. Mais nous n'étions pas certains du sort de Martin. Larson estimait qu'il avait dû se diriger vers le bâtiment Shura lorsqu'il avait disparu, aussi pensions-nous qu'il devait se trouver quelque part entre les latrines et le portail d'entrée.

Quant à Hardt, nous étions dans l'inconnu. Nous avions tous deux la conviction qu'il avait été tué, mais nous n'avions aucune idée de l'endroit où son corps pouvait se trouver. Tout ce que nous savions, c'est que si nous ne nous dépêchions pas de le retrouver et de le récupérer, les talibans le feraient à notre place et alors personne, ni nous ni sa famille, ne le reverrait jamais.

Compte tenu de cela, je sifflai la fin de la pause en désignant les trois fenêtres du mur nord et en expliquant à Larson la manière dont fonctionnait le « jeu du froussard ».

« Continuez à balancer des grenades par la fenêtre pendant que je m'entretiens avec Bundermann », indiquai-je tout en me dirigeant vers la porte afin de rejoindre une fois de plus le centre du camp. « J'ai besoin de voir avec lui comment on va faire pour récupérer nos morts. »

Lorsque j'atteignis le poste de commandement, Bundermann nous réunit, Hill et moi, afin de faire le point ensemble sur la manière dont les choses se déroulaient.

Keating était désormais coupé en deux : presque tout le secteur est était la proie des flammes, et nous n'avions aucun contrôle sur le secteur ouest. Nous avions aussi une poche de résistance toujours isolée : John Breeding et ses deux servants de mortiers, Daniel Rodriguez et Janpatrick Barroga, qui demeuraient coincés dans leur fosse à mortiers à côté de la dépouille de Kevin Thomson.

Nous tombâmes d'accord pour traiter les trois questions à la fois. En même temps qu'une partie de la section Bleue continuerait à combattre l'incendie qui avait détruit tous les baraquements de l'Armée nationale afghane à l'intérieur de l'enceinte, il faudrait trouver le moyen de faire en sorte que le reste de la section Bleue et les survivants de la section Rouge puisse simultanément récupérer les corps de nos disparus et venir à l'aide des gars dans la fosse à mortiers.

Le seul moyen d'accomplir tout cela consistait à déclencher un nouvel assaut au cours duquel nous nous élancerions tous ensemble sous un tir de couverture massif, depuis le bâtiment Shura jusqu'à la fosse à mortiers, afin de localiser les corps et de les récupérer tout au long du chemin. Cela impliquerait une progression tactique, au cours de laquelle deux escouades – l'une sous ma direction sur le flanc droit, l'autre conduite par Hill sur le flanc gauche – s'appuieraient mutuellement de manière successive de sorte que chaque équipe en mouvement serait en permanence appuyée par l'équipe stationnaire. Afin de s'assurer que nous étions clairs sur le principe, Bundermann s'approcha de la carte affichée au mur ouest du poste de commandement et, du doigt, nous montra de manière précise la façon dont notre chorégraphie devrait être exécutée.

Sur l'ordre de Bundermann, mon escouade – qui serait forte de cinq hommes, dont moi-même – quitterait la protection du bâtiment Shura et ferait mouvement d'un bloc vers le premier endroit où nous pourrions disposer d'un abri et d'une cachette, lequel se situerait probablement du côté du conteneur buanderie.

Lorsque nous serions en position, j'appuierais son mon bouton de transmission radio et annoncerais : « En position ! » L'escouade de Hill – qui devait rassembler six hommes, dont lui-même – amorcerait alors sa course depuis le hangar à outils jusqu'au groupe de baraquements situé autour du mess. Ils apporteraient une mitrailleuse légère avec eux et, lorsqu'ils auraient atteint une position sûre, Hill annoncerait à son tour « En position ! »

À cet instant, mes hommes et moi tenterions de repérer le corps de Martin, puis nous effectuerions une percée – avec les tirs de couverture des hommes de Hill – en direction des latrines, où nous établirions une nouvelle position afin de pouvoir ensuite couvrir les hommes de Hill tandis qu'ils effectueraient une percée en direction de l'atelier mécanique.

Nous continuerions de cette manière – d'abord Rouge, puis Bleue, chaque section couvrant l'autre tout en gardant un œil sur l'endroit où devaient se trouver les corps de Gallegos et de Hardt – jusqu'à la fosse à mortiers.

Compte tenu du faible nombre d'hommes dont nous disposions, il n'y avait qu'une probabilité minime pour que nous puissions véritablement défendre et tenir la fosse à mortiers. Aussi, quand nous y parviendrions,

nous récupérerions Breeding et ses hommes, ainsi que la dépouille de Kevin Thomson, et nous nous replierions tous vers le bâtiment Shura.

Grâce à l'appui des hommes de Hill, je disposerais d'une solide muraille de feu qui protégerait mon flanc droit, le plus exposé aux tirs des talibans qui essayeraient de nous flinguer depuis le Putting Green ou le village d'Urmul. Et grâce à mon escouade, Hill bénéficierait d'un appui semblable pour protéger son flanc gauche des tirs ennemis provenant du Zigzag, de la Cascade et du Plongeoir. Pour faire bonne mesure, nous aurions un appui supplémentaire de la part de Koppes, qui manœuvrait son Mark 19 depuis près de huit heures déjà et continuerait à se servir du lance-grenades de son LRAS1 en mode salopard afin de protéger nos arrières.

En plus de la nécessité d'une parfaite communication entre Hill et moi, l'un des succès de cette opération tenait à ce que chacun des deux éléments en progression fasse mouvement avec fluidité. Hill et moi-même aurions ainsi l'obligation de placer nos meilleurs hommes au centre ; dans mon cas, ce serait Larson, qui se trouverait sur le flanc gauche de mon escouade ; et dans le cas de Hill, ce serait Harder, qui prendrait position sur le flanc droit de ses hommes. Tandis que nous avancerions vers la fosse à mortiers, Larson et Harder ne cesseraient de se dépasser l'un l'autre, assurant ainsi le rôle de charnières mobiles autour desquelles s'articuleraient mes hommes et ceux de Hill.

En plus de cela – qui faisait déjà pas mal –, il y avait encore autre chose qu'il me faudrait faire pour remplir ma part du contrat.

La plupart des corps – en tout cas ceux de Martin et de Gallegos, et peut-être aussi celui de Hardt – étaient plutôt situés du côté ouest, ce qui signifie qu'ils seraient sans doute découverts par mes hommes. Mais avec seulement cinq hommes dans mon escouade, il était tout simplement impossible de continuer à nous diriger vers l'éminence sur laquelle se situait la fosse à mortiers tout en mettant ces corps à l'abri du bâtiment Shura.

« Je vais avoir besoin de quelques gars supplémentaires pour transporter les corps », annonçai-je.

Hill indiqua que la section de commandement disposait de plusieurs hommes qui n'étaient pas directement impliqués dans les combats, mais qui étaient prêts à aider. Il y avait parmi eux Grissette ainsi que le soldat Kellen Kahn, un opérateur radio qui souffrait de la cheville. Pour peu que Grissette et Kahn fassent équipe avec Avalos, qui se trouvait toujours dans le

bâtiment Shura, ils pourraient alors former une équipe de ramassage de trois membres et prendre en charge les cadavres.

Quand tout cela fut décidé, il n'y avait plus grand-chose à ajouter. C'était un plan solide. Il nous revenait désormais de l'appliquer au plus vite.

« Il faut récupérer nos morts avant qu'ils ne se fassent embarquer, indiquai-je. Il faut y aller maintenant.

– Négatif », rétorqua Bundermann en secouant la tête.

Ma préoccupation première consistait à ramasser nos morts, mais Bundermann s'intéressait plus à la grande image, ce qui impliquait notamment de ne pas laisser empirer une situation déjà mauvaise. Sa préoccupation – et elle était légitime – venait de la possibilité que notre opération tourne mal ou que nous perdions d'autres hommes, auquel cas il n'y aurait plus personne pour venir à notre aide.

« Retournez au bâtiment Shura et tenez-vous prêts, ordonna-t-il. Vous attendrez mon signal avant de bouger. »

Frustré, je baissai les yeux, mais n'émis aucune objection car je savais qu'il avait pris la bonne décision.

Il fallait attendre la QRF.

UNE QRF[1], OU FORCE DE RÉACTION rapide, consiste en une équipe de soldats se tenant en alerte et prête à intervenir en urgence dans le secteur dont elle a la responsabilité. Les soldats sont équipés pour fournir des renforts ou des secours et sont censés pouvoir être déployés de manière extrêmement rapide, souvent en moins de dix minutes.

Plus tôt ce matin-là, peu après 6 heures, lorsque nos supérieurs basés à Bostick avaient appris que Keating était sur le point d'être submergé, l'une des premières choses qu'ils avaient faites – en dehors de rameuter tous les appuis aériens disponibles – avait été d'appeler notre QRF afin qu'elle soit aéroportée sur Keating pour y soutenir notre défense. La QRF au niveau Brigade était composée de deux sections d'une compagnie de fusiliers du 1-32^{e} d'infanterie commandées par le capitaine Justin Sax et ses deux lieutenants, Jake Miraldi et Jake Kerr. Cette force, qui rassemblait environ cent cinquante hommes, était dispersée sur deux avant-postes voisins – Joyce et Fenty – lorsqu'elle reçut l'appel au secours.

À 10 heures, tous les hommes de la QRF avaient été transférés à Bostick par le biais de plusieurs navettes d'hélicoptères Black Hawk et attendaient

sur le tarmac tandis que Sax, Miraldi et le reste de son encadrement conféraient à l'intérieur du poste de commandement avec le colonel Brad Brown et son état-major afin de déterminer le meilleur moyen d'insérer cette force de réaction rapide dans Keating.

Parmi tous ceux qui étaient rassemblés dans cette pièce, aucun soldat n'était plus désireux de lancer les renforts dans la bataille que le capitaine Stoney Portis, le commandant de Keating, qui était coincé à Bostick quand l'assaut avait débuté sur Keating. Portis avait déjà essayé de nous rejoindre en sautant dans un hélicoptère sanitaire qui avait commencé à entamer le trajet vers Keating avant de recevoir l'ordre de faire demi-tour car la zone était trop dangereuse. Après avoir dû rentrer sur Bostick, Portis était désormais impatient de faire mouvement avec Sax.

À cette heure, les informations dont disposaient les officiers de Bostick étaient encore floues en ce qui concernait la situation au sol à Keating. Ils savaient que l'ennemi avait forcé l'enceinte, mais ils ne savaient pas véritablement quels baraquements se trouvaient toujours sous notre contrôle. Cette confusion avait été encore aggravée par la rapidité avec laquelle la situation avait évolué – nous nous étions repliés sur notre position Alamo, puis nous avions lancé une contre-offensive pour reprendre le contrôle des dépôts de munitions et du bâtiment Shura.

Le fait qu'une grande partie de l'avant-poste fût la proie des flammes et qu'il fût impossible d'observer la situation depuis les airs en raison des dégagements de fumée compliquait encore la situation. Sax et Miraldi ne pouvaient que se gratter la tête en signe de frustration lorsqu'ils regardaient les moniteurs vidéo diffusant les images filmées en direct par les drones. Il y avait bien trop de fumée pour que les caméras puissent capturer quoi que ce soit de significatif, à l'exception d'une chose, qui demeurait parfaitement claire. La zone de poser de Keating était bien trop exposée aux tirs ennemis pour prendre le risque que des hélicoptères viennent y déposer la QRF.

En plus de ces défis, les planificateurs s'étaient retrouvés confrontés à des complications météo. Des pluies violentes et des orages progressaient rapidement à travers la vallée de Kounar, réduisant fortement la visibilité tout en enveloppant les sommets des montagnes dans d'épaisses couvertures nuageuses que les hélicoptères seraient bientôt incapables de traverser. Cette tempête ne tarderait plus à venir balayer Bostick et, une demi-heure plus tard, à perturber les largages de bombes et les frappes aériennes sur Keating.

Compte tenu de tous ces facteurs, les officiers durent envisager deux zones de poser possibles. Une option consistait à déposer Sax et ses hommes quelque part au-dessus du Zigzag. L'autre hypothèse consistait à insérer tout le monde sur le Putting Green, au-dessus du village d'Urmul. Tout le monde semblait pencher en faveur de l'option Putting Green, qui paraissait la meilleure, du moins jusqu'à ce que deux pilotes d'Apache fassent leur apparition et écartent vivement cette option.

IL ÉTAIT AUTOUR DE 10h30 lorsque Ross Lewallen et Randy Huff réussirent à ramener à Bostick leurs deux hélicoptères qui avaient été endommagés par les tirs de Douchka et à les poser sur le tarmac. Aucun de ces hélicoptères ne pourrait repartir au combat avant qu'une équipe de mécaniciens, qui allait venir de la base aérienne de Jalalabad, ait remis leurs appareils en état.

Lewallen fit bon usage de ce délai. Tout d'abord, il emprunta un écouvillon – ces longues baguettes de métal que les fantassins utilisent pour nettoyer les canons de leurs armes –, rechercha l'impact de la balle ayant frappé son hélicoptère sous le siège de pilotage avant, inséra l'écouvillon dans l'orifice d'entrée, puis recula. L'écouvillon lui servait désormais de flèche indiquant la direction d'où était venue la balle.

Après avoir étudié l'angle formé par l'écouvillon pendant quelques instants et avoir cherché dans ses souvenirs à quelle position il se trouvait précisément lorsque son Apache avait été touché, Lewallen finit par esquisser un sourire, persuadé d'avoir désormais une bonne idée de l'emplacement de la Douchka. Il rejoignit ensuite Huff et se dirigea avec lui vers le poste de commandement afin de voir s'ils pouvaient contribuer à l'élaboration de l'assaut aérien.

Lorsqu'ils entrèrent dans la pièce, les pilotes jetèrent un coup d'œil aux schémas tactiques sur lesquels les officiers étaient en train de travailler et déclarèrent, en des termes très clairs, qu'il valait mieux trouver rapidement un meilleur plan – à moins que le but de la mission ne soit de faire tuer tout le monde, auquel cas insérer la QRF sur le Putting Green constituait une putain d'idée mortelle.

Alors qu'un nouveau concept d'action était esquissé, deux nouveaux Apache survolèrent Bostick en provenance de la base aérienne de Bagram, puis poursuivirent aussitôt sur Keating. Quelques minutes après avoir pénétré dans l'espace aérien au-dessus de la zone de bataille, l'un de ces

hélicoptères fut touché par un tir de Douchka. Les dégâts, importants, obligèrent les deux appareils à rompre leur engagement et à retourner sur Bostick pour réparations – ce qui confirma les réserves de Lewallen et de Huff au sujet du danger qu'il y avait à insérer des hommes sur le Putting Green.

APRÈS AVOIR PRÊTÉ ATTENTION aux avis de Lewallen et de Huff, l'état-major avait changé de braquet et décidé que les hélicoptères transféreraient le plus d'hommes possible sur Fritsche, où la force d'intervention se regrouperait et se préparerait avant de descendre à pied jusqu'à Keating. Cette descente exigerait environ quatre heures de marche, mais ils se sentaient prêts, si nécessaire, à se frayer un chemin l'arme au poing jusqu'en bas de la montagne.

Cette option sembla acceptable aux pilotes. La zone de poser de Fritsche était suffisamment grande pour accueillir simultanément trois hélicoptères Black Hawk. Compte tenu du nombre de soldats à transférer, les officiers calculèrent qu'il y aurait cinq voyages différents, ou cinq « rotations », de chacun des trois Black Hawk, avec deux Apache volant en tête et en queue de formation afin d'éviter que les Black Hawk lourdement chargés ne se fassent abattre.

Le temps ne jouait pas en leur faveur. La tempête se trouvait maintenant au-dessus de Bostick et le ciel s'était assombri. Le radar météo indiquait qu'une brève fenêtre d'accalmie avec un ciel clair succéderait au passage de cette tempête, mais qu'elle serait à son tour remplacée par une épaisse couche nuageuse qui obligerait sans doute les hélicoptères à s'éloigner des montagnes, voire à rester cloués au sol pour un moment. La bonne nouvelle, cependant, c'était que les deux mécaniciens envoyés de Jalalabad afin de réparer les Apache de Lewallen et de Huff étaient enfin arrivés – à bord de deux autres Apache en parfait état de marche.

Lewallen et Huff se précipitèrent sur le tarmac à la rencontre des mécanos, John Jones et Gary Wingert, avant même qu'ils aient pu éteindre leurs moteurs et descendre de leurs Apache.

« Ça serait vraiment cool, demanda Lewallen, si Huff et moi on pouvait emprunter vos deux appareils pendant que vous réparez les nôtres ?

– Bien sûr », répondit Jones.

Lewallen contacta ensuite son patron à Jalalabad, le colonel Jimmy Blackmon, afin de lui exposer le plan qui avait été décidé.

« OK, fit Blackmon lorsqu'il entendit ce que Lewallen avait à l'esprit. Faites-le. »

Lorsque Lewallen et Huff grimpèrent dans les Apache de remplacement avec leurs canonniers, Chad Bardwell et Chris Wright, les rotors tournaient encore.

Il en allait de même pour les trois Black Hawk stationnés à côté, et qui avaient embarqué vingt et un soldats, dont Sax, Miraldi et Portis.

Tout ce dont ils avaient désormais besoin, c'était une éclaircie dans la météo.

PEU APRÈS 11 HEURES, le ciel s'éclaircit juste assez pour que les officiers donnent à Huff, qui allait être responsable de la sortie, l'autorisation de décollage. Comme il n'était pas encore certain que les conditions météo allaient leur permettre de survoler la passe de Bari Kowt qu'il leur faudrait franchir pour pénétrer dans la vallée de Kamdesh, Huff décolla le premier afin d'étudier les conditions météo sur l'autre versant. Les trois hélicoptères Black Hawk décollèrent dans son sillage, puis l'Apache de Lewallen prit à son tour son envol pour venir se positionner en queue de formation.

Quelques minutes plus tard, Huff franchit la passe et découvrit devant lui une mer de nuages noirs qui recouvraient toute la vallée en délivrant pluie et éclairs. Après en avoir discuté avec Wright, il décida cependant qu'il était possible de poursuivre la mission avant que les conditions météo ne se détériorent encore et les interdisent de vol.

Les cinq appareils se dirigèrent alors sur Fritsche à pleine vitesse, en traversant des nuages dont ils ressortaient couverts de neige et de givre. À mi-chemin de leur survol, ils commencèrent à être pris pour cibles – moment où les mitrailleurs latéraux des Black Hawk ouvrirent le feu pour viser tous les feux de bouche qu'ils étaient capables de voir. Les Apache de Wright et de Bardwell entrèrent à leur tour dans la danse en offrant ces mêmes cibles à leurs canons de 30 mm.

Alors qu'ils approchaient de Fritsche, Huff rompit la formation et entama sa descente en premier afin de sécuriser le secteur. Les deux premiers Black Hawk gagnèrent alors la zone de poser située au sommet d'une crête afin d'y larguer leurs passagers, avant d'en repartir dès le dernier soldat débarqué.

Tandis qu'ils s'élevaient dans les airs, le troisième Black Hawk vint se poser brièvement, puis il repartit rapidement rejoindre les deux autres en

direction de Bostick afin d'aller y chercher un nouveau contingent de soldats, ainsi qu'un ravitaillement en eau et en munitions. Parallèlement, Lewallen mit le cap au nord, en direction de Keating, Huff dans son sillage. Ils avaient besoin d'achever quelque chose qu'ils avaient dû laisser en suspens, notamment au sujet de cette Douchka qui avait bien failli les abattre pour de bon.

Sitôt que les Apache eurent rétabli le contact radio avec Keating, Bundermann leur demanda de loger quelques missiles Hellfire dans un grand bâtiment rectangulaire qui se trouvait plus bas sur la route, à l'est de l'avant-poste. Ce bâtiment servait habituellement de clinique, mais grâce aux interceptions des spécialistes de la guerre électronique, on la soupçonnait d'abriter les commandants talibans qui coordonnaient l'assaut.

Après que Lewallen et Huff eurent chacun tiré un missile dans le bâtiment, Lewallen se concentra sur les éventuels tirs de Douchka susceptibles de provenir des crêtes situées au sud de Keating. Ce temps exécrable avait pour avantage de rendre les feux de bouche bien plus visibles. Des départs de tirs qu'il aurait été impossible de remarquer en plein soleil étaient désormais semblables à des néons illuminant les rochers et la végétation alentour.

Lewallen scruta plus particulièrement les endroits élevés entre les sommets du Plongeoir et du Zigzag. Comme il s'y attendait, et là où il l'avait supposé, il ne tarda pas à repérer le flash orange révélateur d'un départ de tir de Douchka.

Je te vois, connard, songea-t-il tout en effectuant ses manœuvres d'attaque.

« Je l'ai repéré, indiqua-t-il par radio à Huff. Couvre-nous. »

Le plan de Lewallen consistait à éliminer les servants de la Douchka en lâchant une salve de roquettes depuis les commandes du siège arrière sur lequel il était assis. Mais, alors qu'il effectuait son approche et qu'il s'apprêtait à tirer sur sa gauche, là où il avait repéré la mitrailleuse lourde, Bardwell, qui se trouvait en place avant, repéra un deuxième feu de bouche.

« Y a une autre Douchka », annonça Bardwell avant d'ouvrir le feu avec son canon de 30 mm.

Leurs ailiers, Huff et Wright, firent à leur tour cracher leur canon, mais ils ne visèrent pas la cible de Bardwell, ni celle de Lewallen. C'est alors seulement que les quatre pilotes réalisèrent qu'il y avait non pas une seule,

ni même deux Douchka, mais trois, toutes positionnées au sommet de la crête.

Après avoir saturé la crête de leurs tirs et effectué de multiples passes au-dessus du site afin d'acquérir une quelconque signature humaine avec leurs capteurs infrarouges, il sembla plutôt certain que les trois équipes de servants avaient été oblitérées. Mais il n'en allait pas de même avec leurs armes, qui semblaient encore opérationnelles. Si c'était le cas, et si les talibans pouvaient envoyer de nouveaux servants sur les crêtes, alors ces armes lourdes continueraient à représenter une sérieuse menace pour les hélicoptères, notamment ceux qui seraient chargés de se poser à Keating afin de procéder aux évacuations sanitaires – soit à l'atterrissage, soit au décollage, quand ils seraient chargés de blessés.

Bien que les deux Apache eussent apprécié de pouvoir continuer à frapper les Douchka jusqu'à avoir la certitude de leur destruction, ils furent obligés de rompre l'engagement. Il leur fallait retourner sur la passe de Bari Kowt afin d'escorter les trois Black Hawk qui avaient embarqué un deuxième renfort de soldats et s'apprêtaient à nouveau à pénétrer dans la vallée.

Alors qu'ils allaient s'éloigner de l'avant-poste, Wright informa par radio le poste de commandement de Keating qu'ils seraient bientôt de retour. Il fut surpris de constater que l'homme avec lequel il se retrouva en contact – il s'agissait probablement de Cason Shrode – avait gardé le sens de l'humour :

« Ah bon, le pilonnage s'arrête et plus personne ne nous aime ?

– Crois-moi, camarade, si on est là, c'est *uniquement* pour vous ! », répondit Wright en souriant et en dirigeant son appareil vers la passe. « Mais pour l'instant, il faut qu'on file un coup de main à la QRF pour qu'elle puisse vous venir en aide. »

L'ennemi s'étant douté que les hélicoptères reviendraient, ce furent des tirs encore plus nourris que la fois précédente qui accueillirent les Apache et les trois Black Hawk après qu'ils eurent fait jonction et alors qu'ils retraversaient la vallée. Ils n'en parvinrent pas moins à rejoindre Fritsche sans dégâts et à déposer leurs soldats au sol. Un nouveau problème ne tarda cependant pas à se présenter.

Alors qu'ils avaient redécollé, les cinq pilotes s'aperçurent que la couche nuageuse s'épaississait rapidement. Ils avaient juste assez de visibilité pour

retourner sur Bostick mais, une fois qu'ils seraient arrivés là-bas, cette nouvelle tempête en formation les clouerait sur le tarmac jusqu'à la prochaine éclaircie.

Les chances qu'une nouvelle éclaircie survienne rapidement étaient proches de zéro. L'antenne radio de Mustang, un poste d'observation perché sur les crêtes, bien plus haut que Bostick, se faisait actuellement frapper par les éclairs. Et quelques milliers de pieds plus haut encore, les conditions météo étaient si épouvantables que l'un des drones de surveillance, un Predator MQ-1 dont l'indicatif était *Kisling*, accumula une telle épaisseur de neige sur ses ailes que son pilote – qui était basé dans le Nevada – dut l'envoyer se crasher sur un flanc de montagne. À en croire le radar météo, il n'y aurait pas d'éclaircie à attendre avant une heure, voire deux.

Justin Sax et ceux de ses hommes qui avaient déjà été débarqués ne pourraient compter que sur eux-mêmes durant tout ce temps-là.

IL ÉTAIT ALORS PRÈS DE 13 HEURES, et Sax était confronté au genre de prise de décision qui n'est agréable pour aucun officier sur le terrain.

Ses supérieurs avaient jugé qu'il lui fallait environ cent cinquante hommes pour descendre le flanc de montagne en sécurité et secourir Keating. Mais il disposait à peine du tiers de cet effectif. La prudence lui conseillait donc d'attendre que le ciel s'éclaircisse et que les Black Hawk puissent aérotransporter le reste de ses hommes.

D'un autre côté, Sax avait conscience que les défenseurs de Keating ne tenaient leur position qu'à grand-peine et avaient cruellement besoin de son aide. Plus poignant encore, il savait qu'il tenait entre les mains la vie des blessés de Keating. Il était absolument impossible en effet de sécuriser la zone de poser sans les renforts fournis par les hommes de Sax, et il n'y aurait aucune évacuation sanitaire possible tant que cette zone de poser ne serait pas sécurisée.

Stoney Portis était d'avis de partir sur-le-champ – une envie partagée par tous les membres de la section Blanche, qui étaient horrifiés à l'écoute des comptes rendus radio et qui étaient rongés d'inquiétude
à l'idée de ce que devenaient leurs camarades des sections Rouge, Bleue et de commandement. Mais Sax, qui avait toute autorité, devait prendre en compte à la fois l'urgence qu'il y avait à secourir Keating et l'importance qu'il y avait à ne pas ajouter une nouvelle crise à la première.

Finalement, Sax et Portis tombèrent d'accord pour dire que, faute d'amélioration météo, et faute d'avoir reçu le reste des renforts avant 14 heures, ils se mettraient en marche sans eux, en espérant que tout irait pour le mieux.

TROIS MILLE PIEDS en dessous de Fritsche, à l'intérieur du bâtiment Shura, sur le flanc nord de Keating, mon escouade et moi attendions avec anxiété l'autorisation de lancer notre nouvel assaut en direction de la fosse à mortiers, en ayant parfaitement conscience que chaque minute qui passait réduisait nos chances de récupérer tous nos morts.

Nous n'avions pas été informés des détails de l'assaut aérien en cours, ni des difficultés auxquelles étaient confrontés Sax et Portis. Tout ce que nous savions, c'était que ça prenait un paquet de temps.

Enfin, peu après 14 heures, Bundermann me contacta par radio pour me faire savoir que la QRF venait de sortir de l'enceinte de Fritsche et qu'elle faisait désormais route vers Keating.

« Rouge Deux, la QRF part de Fritsche, annonça-t-il. Préparez-vous à agir et dites-moi quand vous serez prêts. »

---

1. Quick Reaction Force.

Chapitre 21

Rassembler les morts

SI VOUS VOULIEZ CHOISIR le secteur de Keating offrant le moins de difficultés à un tireur ennemi dissimulé derrière les crêtes environnantes pour abattre un soldat américain, il n'y avait pas de meilleur choix que cet espace de terre nue parsemée de cailloux, d'une trentaine de mètres de long, située juste au sud du bâtiment Shura. Non seulement le terrain était à découvert, mais il était également pentu et exposé à toutes les crêtes. Aucune personne saine d'esprit n'aurait envisagé d'y mettre volontairement les pieds. Et pourtant, c'est exactement ce que nous avions demandé aux hommes qui seraient à la pointe de l'assaut que nous voulions mener pour récupérer nos morts et secourir les servants de mortiers.

Notre flanc droit serait constitué de Stanley et Dulaney, avec Dulaney armé de sa SAW sur le côté le plus éloigné possible car je voulais qu'il utilise son arme pour infliger le maximum de dégâts aux tireurs talibans qui essayeraient de nous viser depuis l'autre berge de la rivière, depuis Urmul comme depuis les hauteurs du Zigzag. Larson et Raz formeraient le flanc gauche, tandis que je me placerais au centre. Cette position me permettrait de donner des ordres et de contrôler, de diriger nos mouvements tout en restant en liaison radio permanente avec Bundermann dans son poste de commandement.

« Rouge Un, lançai-je par radio à Bundermann, un code pour signaler que nous étions prêts.

– Bien pris », répondit Bundermann, qui attendait que Hill confirme à son tour. Cependant il prit l'initiative de lancer la machine.

« Rouge, vous faites mouvement, ordonna-t-il.

– *Go !* », hurlai-je.

Et, sur cette injonction, nous nous élançâmes tous les cinq par la porte ouest du bâtiment Shura et nous pénétrâmes sur le champ de la mort.

DÈS QUE LES TALIBANS comprirent ce que nous entreprenions, toutes leurs armes semblèrent ouvrir le feu et nous nous retrouvâmes pris sous des tirs très nourris. Les premières détonations retentirent du côté d'Urmul et de la Cascade. Puis, tout à coup, ce fut le tour du Zigzag et du Putting Green, et enfin celui de la Face Nord. Des centaines d'impacts soulevèrent des gerbes de poussière autour de nos pieds tandis que de multiples roquettes sifflaient dans le ciel en laissant un sillage de fumée blanche derrière elles, avant d'exploser tout autour de nous.

Les tirs étaient aussi denses que paralysants, mais nous avions l'avantage de la surprise et nous parvînmes à traverser l'espace découvert jusqu'à un premier abri avant qu'ils n'aient eu le temps d'être ajustés. Raz se trouvait sur ma gauche, avec derrière lui à gauche Larson, qui était accroupi derrière le Humvee 2. Stanley se trouvait sur ma droite immédiate, avec derrière lui Dulaney, collé contre le mur Hesco qui formait l'enceinte de Keating. À partir de cette position, Dulaney défouraillait tout ce qu'il pouvait avec sa SAW en direction du Zigzag. Chacun d'entre nous était éloigné de l'autre d'environ 15 mètres afin de faire en sorte qu'une roquette ne puisse tous nous souffler dans une même déflagration.

À partir de ma position centrale, à l'abri contre le côté sud du conteneur buanderie, je jetai un coup d'œil des deux côtés afin de m'assurer que mes quatre hommes étaient en sécurité, puis je pressai le bouton émetteur de ma radio.

« En position ! », hurlai-je, informant ainsi tous ceux qui étaient à l'écoute du réseau tactique que nous avions fait mouvement et que l'escouade de Hill pouvait progresser à son tour. Je jetai ensuite un coup d'œil dans mon dos et vis quelque chose qui me laissa stupéfait et confus.

À trente mètres derrière nous, Hill se tenait toujours dans l'embrasure de la porte ouest du bâtiment Shura.

Je pivotai et regardai sur ma gauche, là où la ligne constituée par les six hommes de la deuxième escouade aurait dû être en train de charger vers le mess.

Il n'y avait personne.

Hill ne s'était même pas rapproché d'un centimètre de l'endroit où il aurait dû se trouver, et l'assaut qu'il était censé conduire semblait être

tombé aux oubliettes.

Mais bon Dieu, qu'est-ce qu'il a en tête ?

Sitôt que cette question me vint à l'esprit, je réalisai que la réponse n'avait de toute manière aucune importance. Peut-être que Hill n'avait pas compris la manière dont la manœuvre devait être réalisée. Peut-être pensait-il bien faire en assurant un tir de couverture par-dessus nos têtes plutôt qu'en effectuant des tirs croisés avec mon équipe, ce que nous aurions dû faire pour continuer à progresser. Ou peut-être encore rechignait-il à envoyer ses hommes courir sous la mitraille qui venait de s'abattre sur nous et prendre le risque de les perdre tous alors même que les tireurs talibans étaient désormais au fait de nos intentions.

Quoi que cela pût être, ça ne faisait aucune différence. La seule chose qui importait désormais, c'était que mes hommes et moi étions sans couverture et dangereusement exposés aux tirs ennemis sur 360°.

La chose la plus prudente à faire – en tout cas, la seule chose susceptible d'être qualifiée d'intelligente – aurait consisté à ordonner le repli. Mais si nous faisions retraite jusqu'au bâtiment Shura, il était peu probable que nous puissions lancer un deuxième assaut après avoir dévoilé nos intentions aussi clairement. Ayant perdu l'effet de la vitesse et de la surprise, nous nous retrouverions incapables de récupérer nos morts. Et c'était un prix que je n'étais pas prêt à payer.

« Hé, on est dedans jusqu'au cou ! », hurlai-je aux hommes sur ma gauche comme sur ma droite, omettant délibérément de mentionner le fait que nous n'étions plus couverts sur notre flanc gauche. « On ne peut pas rester là, alors on va faire ça par équipes. »

Chaque homme savait ce que cela signifiait : nous allions diviser le groupe en deux et exécuter la manœuvre que nous aurions dû conduire en tandem avec l'escouade de Hill, mais dans un espace bien plus restreint et sans guère de couverture.

« Il faut foncer maintenant », aboyai-je en me retournant pour jeter un dernier coup d'œil en direction du bâtiment Shura afin de confirmer que Hill et ses hommes n'avaient pas bougé – et c'est alors que quelque chose attira mon regard.

C'était le corps d'un soldat américain, planqué sous le côté sud du conteneur buanderie.

Nous avions retrouvé notre mécanicien, Vernon Martin.

EN M'ACCROUPISSANT, JE VIS QUE MARTIN était étendu sous le conteneur, face contre terre, les pieds dirigés vers moi. Son arme avait disparu.

J'allongeai les bras et l'attrapai par la sangle de son gilet balistique, placée juste en dessous de la nuque, puis le tirai vers moi et le retournai.

Il avait été salement blessé à la jambe – sans doute l'éclat de shrapnel de la roquette qui avait explosé dans la tourelle du LRAS2 de Gallegos – et il s'était garrotté lui-même avec un morceau de tissu kaki. Cette blessure l'avait ralenti au point de l'empêcher d'effectuer une dernière percée en terrain découvert jusqu'au bâtiment Shura, et il avait donc décidé de venir ramper sous le conteneur dans l'espoir d'y rester caché. Une fois là, sans avoir nulle part ailleurs où aller, il avait succombé à ses blessures, seul et à l'écart de tous.

Vernon Martin

Tout en continuant à regarder du côté du bâtiment Shura, j'appuyai sur mon bouton transmetteur, contactai Avalos et lui ordonnai de se préparer à ramasser le corps de Martin avec son équipe.

La mission que nous avions confiée à Avalos et à ceux qui l'aideraient – Grissette et Kahn – était à la fois dangereuse et particulièrement déplaisante. En raison des efforts qu'il faudrait fournir pour transporter un corps mort sur un terrain accidenté, ils étaient obligés de laisser leurs armes derrière eux. Qui plus est, afin de courir le plus vite possible et d'éviter

d’être touché par un tir ennemi, ils n’apporteraient pas non plus de brancard avec eux.

Avalos et Kahn furent les premiers à s’élancer jusqu’au conteneur buanderie. Lorsqu’ils arrivèrent, ils saisirent la dépouille de Martin et commencèrent immédiatement à redescendre la pente en la traînant derrière eux, de toute la vitesse de leurs jambes, dans la poussière et les cailloux. C’était une manière plutôt brutale de traiter un mort, d’autant plus lorsqu’il s’agissait d’une personne qu’ils avaient tous les deux connue. Mais ils n’avaient pas le choix – les talibans leur tirèrent dessus tout au long de leur course effrénée dans l’espoir de descendre l’un ou l’autre, voire les deux, avec un peu de chance.

Quand ils arrivèrent au bâtiment Shura, ils furent accueillis par Grissette, qui était horrifié par ce qu’il venait de voir. Faisant partie des rares Afro-Américains de Keating, Grissette et Martin avaient été des amis proches ; ils s’étaient soutenus mutuellement et s’étaient confiés l’un à l’autre chaque fois qu’ils avaient eu besoin d’un conseil ou d’une oreille attentive. Et maintenant, voilà que Grissette voyait le corps de son camarade traîné dans la poussière telle une vulgaire boîte de fer-blanc attachée au pare-chocs arrière d’une voiture.

« Putain !, lança-t-il à Avalos dans un cri mêlé d’effroi et de dégoût. Pas mon *frère* ! »

Avalos était loin de se douter que, quelques minutes plus tard, c’est lui qui aurait cette réaction instinctive, celle du soldat apprenant la mort d’un camarade qui lui a toujours témoigné amitié et soutien.

TANDIS QUE CES ÉVÉNEMENTS se déroulaient, je hurlai à nouveau « Go ! » et lançai mon escouade de cinq hommes dans un nouvel élan qui nous conduirait, depuis le conteneur buanderie sur une quarantaine de mètres plus haut, jusqu’aux latrines, où nous pourrions à nouveau bénéficier d’une couverture relative.

Larson et Raz s’élancèrent les premiers dans leur course folle, suivis par Stanley, Dulaney et moi. Lorsque j’arrivai à mon tour, je vis que Raz s’avançait vers la porte des latrines tout en décrochant une grenade de son gilet d’assaut.

« Raz, aboyai-je, fais pas péter les chiottes ! »

Il se retourna vers moi et me regarda d’un air empreint de confusion.

« Si tu balances une grenade là-dedans, expliquai-je, le souffle de l'explosion va sans doute faire s'écrouler toute la structure et nous tuer avec. »

« Oh… Bien compris, répondit-il.

– En plus, on risque de se retrouver couverts de merde, ajoutai-je. Alors, tu te contentes d'entrer et de sécuriser.

– Putain, heureusement que je suis pas chef, marmonna-t-il en repartant vers l'entrée des latrines, avant d'ouvrir le rideau dissimulant un siège, son arme braquée devant lui – et de la retrouver pointée sur le visage d'un Afghan.

Il s'agissait de Ron Jeremy, l'interprète qui avait essayé de nous avertir, un peu avant 6 heures du matin, que les talibans s'apprêtaient à donner l'assaut. Il était resté planqué depuis ce temps-là dans l'une des cabines des latrines, assis sur un siège, les jambes repliées, raison pour laquelle il pouvait à peine marcher.

L'une des manières de juger de l'intensité d'un combat – un indicateur basique mais révélateur de ce que peuvent endurer ceux qui se laissent submerger par son côté obscur – consisterait à analyser ce qui traversa l'esprit de Raz à cet instant. Une part de lui, bien sûr, identifiait parfaitement Ron : un homme que nous connaissions et que nous appréciions tous, et qui avait fait de son mieux pour empêcher que nous ne nous fassions tuer. Mais une autre part de Raz, cette part qui contrôlait la main entourant la culasse de son fusil et dont le doigt caressait la détente, n'enregistrait qu'une seule chose : le visage d'un homme afghan. Et la principale chose que Raz aurait voulu faire à cet instant, la *seule* chose qu'il voulait faire – c'était flinguer ce connard en pleine tronche et repeindre les chiottes avec sa cervelle.

Ce qui faisait de Raz un superbe soldat, c'est qu'il avait maintenu la violence de l'action au cours du combat en refusant la moindre pause ou hésitation. Ce genre de mouvement perpétuel était essentiel car c'était la seule force capable de pousser un homme sur un chemin pavé d'obstacles, jusqu'à le parcourir entièrement. C'est pour cette raison que Raz ne comprit pas ce qui lui arrivait – quelque chose qui ne manquerait pas de l'intriguer – lorsqu'il hésita une fraction de seconde, un temps suffisant pour qu'une étrange et troublante pensée vienne traverser son esprit.

Ce mec devant moi, c'est l'interprète, pas un taleb, alors si je le flingue en pleine tronche, est-ce que je ne vais pas avoir des emmerdes ?

Il valait mieux demander l'autorisation.

« Je peux le descendre ?, me supplia-t-il tout en gardant son canon braqué sur Ron.

– Négatif, Raz !, hurlai-je.

– Putain, j'ai bien fait de demander, soupira Raz avant d'abaisser son canon, de saisir Ron par le col et de le jeter dehors. J'aurais vraiment, vraiment bien aimé.

– On n'a pas le droit de flinguer les interprètes – en tout cas pas avant de savoir dans quel camp ils se trouvent, ajoutai-je en me retournant vers Ron. Mais putain, tu arrives d'où ?, lui demandai-je.

– J'ai eu besoin d'aller aux toilettes à 6 heures, expliqua-t-il. Et je me cache ici depuis tout ce temps-là ! »

Je pris le temps de la réflexion, songeai pendant une ou deux secondes à ce qu'il m'avait dit, puis je balayai du regard la pente à découvert descendant vers le bâtiment Shura.

« Bon, si tu as réussi à survivre jusque-là, je pense que tu arriveras à rentrer tout seul, annonçai-je. Tu peux pas rester là, et tu peux pas venir avec nous. Alors, tu sais quoi, Ron ? Tu ferais mieux de te mettre à courir, et même à courir comme un dératé. »

À l'image de la star du porno à laquelle il devait son surnom, Ron était gros et court sur pattes, avec une pilosité particulièrement développée. Tandis qu'il s'élançait en se dandinant, il me sembla voir une sorte de phacochère trottant sur ses pattes arrière – un spectacle qui nous fit tous nous écrouler de rire.

Nous étions encore en train de glousser, et Ron en train de courir, quand je jetai un coup d'œil autour de moi et vis que l'un de nous manquait.

« Où est passé Larson ? », demandai-je.

Tout le monde m'adressa un regard vide en secouant la tête.

« Dragon Rouge, réponds-moi, fis-je dans ma radio. Dragon Rouge, ta position ? »

Aucune réponse.

Oh non, pensai-je en moi-même, *on vient de perdre notre premier homme dans l'assaut.*

Tandis que je scrutais frénétiquement le paysage autour de moi, je repérai soudain la silhouette d'un homme en treillis américain affalé dans une tranchée à une vingtaine de mètres, du côté sud des latrines.

Étendu sur le ventre, il était visiblement mort.

« Ramenez votre équipe, on a un nouveau corps », indiquai-je par radio à Avalos. Puis je me remis à la recherche de Larson.

Mon meilleur ami avait disparu. Mais nous avions retrouvé Gallegos.

AU BÂTIMENT SHURA, Grissette ne s'était pas encore remis de la façon dont le corps de Martin avait été traité. En voyant l'état d'agitation dans lequel se trouvait Grissette, Avalos jugea qu'il ne valait mieux pas lui demander de faire l'aller et retour sous les balles pour aller chercher le corps de Gallegos et le ramener en lui faisant subir le même traitement.

« On va se débrouiller entre nous », dit Avalos en se tournant vers Kahn. « À trois, on y va… Un… Deux… »

Cette fois, la distance à parcourir était encore plus longue.

Dès les premiers mètres, Avalos mit une certaine distance entre lui et Kahn, qui était un peu plus empâté et moins en forme. Quand il parvint à l'angle des latrines, où je lui désignai l'emplacement du corps de Gallegos, il était seul. (Kahn avait dû s'arrêter pour reprendre son souffle et il s'abritait alors sur le côté nord des latrines.)

En atteignant la dépouille, Avalos réalisa que Gallegos n'aurait pu choisir pire endroit pour mourir. Il lui était impossible de soulever seul le corps de l'homme le plus costaud de toute la base pour l'extirper du fossé. Pour compliquer encore les choses, une jambe de Gallegos s'était coincée entre des pierres au fond du fossé, de sorte qu'il allait être encore plus difficile d'extraire le corps. Et, pour couronner le tout, les tireurs talibans embusqués du côté de la Cascade et du Zigzag avaient déjà repéré Avalos et concentraient leurs tirs sur lui.

Sur le coup, Avalos fut si choqué de voir Gallegos mort qu'il ne prit pas tout de suite pleinement conscience des tirs de roquettes ou de mitrailleuses qui le visaient car, à l'instar de Grissette et Martin, Gallegos et Avalos avaient un historique qui rendait cette perte encore plus douloureuse. Seuls Hispaniques de tout Keating, ils partageaient déjà un fort lien culturel et ethnique. Mais leur relation était encore plus intime que cela.

Quand ils avaient fait connaissance à Fort Carson, Gallegos avait en quelque sorte pris Avalos sous son aile, comme il l'aurait fait avec un frère ou un cousin. Durant toute cette période, Avalos avait pu découvrir son camarade sous une autre facette que celle du dur à cuire belliqueux et intransigeant de Tucson – une facette que peu d'entre nous connaissaient.

Au mois de novembre qui avait précédé notre déploiement en Afghanistan, Gallegos avait appris qu'Avalos, qui était célibataire, n'avait pas assez d'économies pour s'offrir un vol jusqu'en Californie, où résidait sa famille, afin d'y fêter Thanksgiving. Aussi Gallegos insista-t-il pour qu'Avalos les rejoigne, lui, sa femme Amanda et leur petit garçon, Mac, à Colorado Springs afin de passer la permission avec eux.

Au cours de cette soirée, la famille avait montré à Avalos la petite chaussette de Noël qu'elle avait confectionnée à son intention et qui avait été suspendue avec les autres au manteau de cheminée. Dans l'esprit d'Avalos, le message informulé de Gallegos était : *Hé, tu n'es pas obligé d'être là pour Noël, mais si tu n'as nulle part où aller, sache qu'il y a une place ici pour toi et que tu seras toujours le bienvenu.*

Dès lors, leurs liens s'étaient encore resserrés, au point que Gallegos n'avait pas hésité à partager avec Avalos les difficultés qu'il éprouvait dans sa vie, parmi lesquelles son divorce avec Amanda et le fait d'avoir été oublié au tableau de promotion. Avalos lui avait prêté une oreille attentive, et la confiance entre les deux hommes n'avait fait que se renforcer. En fait, moins d'une semaine plus tôt, alors qu'ils étaient assis en pleine nuit dans l'un des Humvee, occupés à monter la garde, ils avaient discuté de ce qui pourrait arriver si Keating était submergé et si l'un d'eux n'y survivait pas.

Pour des raisons qui avaient paru étranges sur le moment, mais qui faisaient désormais s'interroger Avalos sur le don de prémonition de son ami, Gallegos avait essayé de blaguer sur la manière dont il se débrouillerait pour se faire tuer – si cela devait se produire – dans l'endroit le plus difficile d'accès, histoire de leur adresser un dernier geste de défi. Avalos avait alors trouvé que la blague n'était pas très drôle, et il s'était résolu à faire une promesse à son ami :

« Quoi qu'il puisse se passer, je serai là pour toi, avait-il assuré. Si je suis toujours en vie, où que tu te trouves, je parviendrai jusqu'à toi et je te ramènerai. »

À présent, tandis que cet échange lui revenait en mémoire, il réalisa que pour tenir sa promesse, il lui fallait tout d'abord survivre en se planquant et

en attendant que les tireurs talibans s'occupent d'une autre cible. Il allait donc devoir demander un dernier service à Gallegos – un service qu'aucun des deux hommes n'aurait jamais imaginé devoir rendre.

Avalos rampa sur le sol jusqu'au cadavre de son ami, puis il se glissa dessous et s'en servit comme d'un bouclier afin de se protéger des balles et des éclats de shrapnel qui venaient désormais ébrécher les roches et soulever la terre des bords du fossé. Utiliser la dépouille d'un ami en guise de gilet pare-balles était une chose affreuse à faire, mais c'était la seule option qu'il avait trouvée pour rester en vie et achever sa mission.

Plusieurs minutes s'écoulèrent encore avant que les tirs ne semblent se détourner du fossé. Quand l'accalmie se confirma, Avalos émergea de sous le cadavre de Gallegos et jeta précautionneusement un coup d'œil par-dessus le rebord du fossé.

Il repéra Kahn plus au nord, à une vingtaine de mètres de distance, et lui fit signe de venir lui donner un coup de main. Kahn courut et sauta dans le fossé, d'où il réussit à dégager Gallegos avec l'aide d'Avalos. Puis ils commencèrent à traîner le corps de Gallegos en direction du bâtiment Shura.

Tandis qu'ils s'éloignaient sur la pente, j'étais encore couché du côté nord des latrines et je continuais, sans succès, à essayer de joindre Larson par radio.

SANS QUE JE LE SACHE, le dernier mouvement de Larson l'avait conduit jusqu'à un point situé à quelques mètres seulement de l'atelier mécanique, où il avait cherché à se mettre à l'abri en se réfugiant à l'intérieur d'un conteneur annexe que nous avions songé à utiliser pour déménager notre équipement jusqu'à Bostick. Tout en cherchant à le joindre par radio, je continuai à avancer sur le côté est des latrines, ce qui mit le conteneur annexe dans mon champ de vision et me permit de voir à travers les portes ouvertes.

Larson était couché à l'intérieur, son fusil dans une main et sa radio dans l'autre. À la manière dont il balayait la Face Nord du regard tout en essayant de communiquer par radio, il semblait évident qu'il ne lui était pas venu à l'esprit que s'enfermer dans une telle cage métallique le priverait de liaison radio.

« Ramène ton cul par ici, gueulai-je furieusement tout en lui faisant signe de la main.

– Qu’est-ce qui se passe ?, demanda-t-il d’un air confus en arrivant sans se douter que son silence radio m’avait convaincu jusque-là qu’il s’était fait flinguer.

– Qu’est-ce que tu foutais là-dedans ?

– J’essayais d’entrer en liaison avec la section Bleue !, s’exclama-t-il. Ils sont où, les mecs ?

– Ne t’inquiète pas à leur sujet, répondis-je. Je crois qu’on ne peut compter que sur nous-mêmes. »

Nous étions alors, Larson, Raz, Stanley, Dulaney et moi, abrités sur le côté nord des latrines. Nous disposions pour l’heure d’une couverture relative et nous nous sentions raisonnablement en sécurité. Mais sans aucun tir de couverture de la part de la section Bleue, nous nous retrouverions dangereusement exposés – et loin de tout renfort – au moment de couvrir les cinquante derniers mètres de pente conduisant à la fosse à mortiers et de rechercher Hardt. Qui plus est, si nous retrouvions son corps, il nous serait impossible d’effectuer un tir de barrage suffisant pour protéger Avalos et son équipe tandis qu’ils quitteraient une troisième fois le bâtiment Shura et qu’ils grimperaient jusqu’ici avant de redescendre en traînant Hardt derrière eux.

Conscient du fait que mes hommes étaient trop dispersés et que nous ne pouvions pas tout faire, je contactai la fosse à mortiers par radio.

Juste avant de lancer notre assaut, j’avais eu le temps d’échanger avec le sergent Breeding pour la première fois depuis que l’attaque sur le camp avait débuté. Au cours des huit dernières heures, lui et ses hommes avaient été cloués à l’intérieur de leur abri de béton, incapables de récupérer leurs armes dans la fosse à mortiers ou même d’en extraire le corps de Thomson, leur camarade tué. Tout au long de cette période, ils avaient été privés de communication radio – en tout cas jusqu’à ce que John Breeding réussisse à bricoler une antenne de secours et à rétablir une liaison radio. Lorsque lui et moi nous nous étions entretenus, j’avais imploré Breeding de tenir bon car nous allions bientôt arriver et je lui avais donné l’assurance que, lorsque nous atteindrions la fosse à mortiers, nous les escorterions, lui, ses hommes et la dépouille de Thomson, jusqu’au centre du camp.

Il était désormais temps de rediscuter de tout cela avec Big John.

« Écoute, j’ai des mauvaises nouvelles, annonçai-je. Je suis désolé, mon frère, mais on n’a pas suffisamment d’hommes pour faire les derniers

mètres. On ne va pas pouvoir arriver jusqu'à toi. »

Breeding ne sourcilla pas.

« T'inquiète pas, tu as fait tout ce que tu pouvais, répondit-il sur un ton calme. Fais ce que tu as à faire de ton côté, et nous on s'occupera de nos fesses ici. On peut tenir encore un moment, et s'ils viennent nous faire la peau, on en entraînera quelques-uns avec nous. »

Avant que nous ne mettions fin à notre conversation, je rappelai à Breeding que la QRF était en chemin depuis Fritsche et que leur premier arrêt en arrivant sur le périmètre de Keating serait sans doute pour la fosse à mortiers. J'ajoutai qu'aussitôt que nous serions retournés au bâtiment Shura, mon escouade percerait un trou dans le mur sud-ouest du bâtiment afin de pouvoir mettre en position une mitrailleuse braquée sur les hauteurs de la fosse à mortiers, de sorte que nous pourrions tirer sur tous ceux qui chercheraient à s'en prendre à lui ou à ses hommes.

Je ne sais pas si ces paroles le réconfortèrent, mais, en prononçant ces mots, je sentis monter en moi un mélange de dégoût et de honte. Plus tôt ce matin, j'avais failli à la promesse faite à un frère soldat lorsque j'avais été obligé de me replier du générateur sans pouvoir fournir à Gallegos les tirs de couverture promis. Le corps de cet homme venait d'être utilisé comme bouclier, puis traîné sur toute la longueur d'un terrain de football, et il était désormais étendu sur le sol du bâtiment Shura alors même que je cherchais les mots pour expliquer à un autre soldat qui avait besoin de mon aide la raison pour laquelle je n'allais pas pouvoir tenir mes engagements.

Tout l'objet de cette mission – ce qui avait justifié tous les risques encourus – consistait à récupérer *tous* les corps et à *tous* les ramener. Au lieu de cela, nous avions péniblement réussi à rapatrier deux corps, tandis que nous avions abandonné trois survivants à leur sort et qu'il nous était impossible de ramener un troisième corps. En outre, nous n'avions pas la moindre idée de l'endroit où pouvait se trouver le quatrième et dernier corps.

Je suppose que j'aurais pu faire porter la faute sur les épaules du sergent Hill. Mais, alors que je mettais un terme à mon échange avec Breeding et que j'ordonnais à mes hommes de retourner vers le bâtiment Shura, toute ma colère était tournée contre moi-même.

Une guerre, vous la faites pour gagner – et c'est pour cette raison qu'il n'y a pas de deuxième chance ni de possibilité de rejouer le match. Dans

son essence même, la mathématique des combats est binaire : soit vous parvenez à surmonter les obstacles qui se dressent sur votre route, soit vous n'y parvenez pas. C'est un jeu à somme nulle sans possibilité de joker – et aucun trophée pour vous récompenser d'avoir essayé.

Le bilan de tout cela, c'est que j'avais échoué. Et lorsque mes hommes et moi achevâmes notre repli et regagnâmes le bâtiment Shura, la conscience de cet échec ajouta un nouveau goût d'amertume à l'odeur de sang, de poudre et de mort qui infectait l'air confiné de la pièce.

UNE FOIS DE RETOUR dans le bâtiment Shura, la priorité consista à percer un trou dans le mur sud-ouest et à y installer une SAW afin de couvrir les hauteurs de la fosse à mortiers. Dès que ce problème fut réglé, je contactai Breeding par radio pour l'informer que la mitrailleuse était en place. Puis je détalai à nouveau en direction du poste de commandement pour faire le point avec Bundermann.

À cet instant, je me préoccupais surtout de ce qui avait pu arriver à Hardt. Après avoir montré à Bundermann la zone que nous avions fouillée et le terrain que nous avions couvert avant de devoir nous replier, je lui suggérai ce qu'il convenait désormais de faire.

« J'imagine qu'il y a 80 % de chances pour que le corps de Hardt ne soit plus sur zone, mais il faut s'en assurer, affirmai-je. Je voudrais effectuer une nouvelle sortie de reconnaissance avec mes hommes.

– Pas question, coupa Bundermann en secouant la tête. On a déjà trop tenté la chance comme ça. »

Bundermann me donna alors l'ordre de retourner au bâtiment Shura et de m'assurer que le portail avant avait été suffisamment renforcé avec du fil de fer barbelé, puis de m'asseoir au calme et d'attendre que la QRF arrive de Fritsche. À ce moment-là, ajouta-t-il, il serait temps de se remettre à chercher le corps de Hardt.

C'était une décision raisonnable, et sans doute la seule possible. Mais lorsque je revins au bâtiment Shura, je ne pus m'empêcher de penser qu'il était absolument anormal de ne pas savoir avec certitude où se trouvaient tous les corps. C'est à ce moment-là que Larson vint me faire sa requête. Il voulait effectuer une sortie en solitaire à la recherche de Hardt, une toute dernière, et il me demandait mon accord.

Ma première réaction fut de penser qu'il s'agissait d'une idée stupide. Je voulais bien l'envoyer dehors avec les hommes de l'escouade pour qu'ils

s’appuient les uns les autres, mais un homme seul ? Ça me parut ridicule.

Larson n’avait cependant aucune envie de se voir répondre non. Il souligna que Hardt ne faisait pas seulement partie de notre section – une raison suffisante en soi –, mais qu’il avait également trouvé la mort en se portant au secours d’autres membres de Rouge, dont lui, Larson. Il fallait également considérer le fait que Larson s’était occupé de Hardt comme je m’étais moi-même occupé de Larson plus tôt lors de l’entraînement : en le prenant sous son aile et en ne se contentant pas de lui enseigner la manière d’être efficace, mais aussi la manière de réfléchir. Larson devait donc avoir une bonne idée des pensées qui avaient pu traverser l’esprit de Hardt au cours des dernières minutes de son existence – ce qu’il avait essayé de faire, comment il comptait s’y prendre – et donc où il se trouvait sans doute désormais.

Larson insista tellement, rabâchant chaque point de son discours l’un après l’autre, que finalement il me convainquit – comme Hardt, ironie du sort, était lui-même parvenu à me convaincre, à contrecœur, de lui donner le feu vert pour la mission de sauvetage qui avait fini par lui coûter la vie –, ce qui mit un terme à nos palabres.

« Bon d’accord, tu peux y aller, finis-je par concéder. Mais pars le plus léger possible – et cavale aussi vite que tu peux ! »

Il commença aussitôt à se déséquiper : armes, munitions, gilet d’assaut, tout ce qui serait susceptible de le ralentir. Lorsqu’il se retrouva en T-shirt, pantalon de treillis et bottes, il émergea sur le seuil, attendit quelques secondes que les tirs se calment, puis détala vers l’ouest.

Il ne s’agissait pas d’une course avec étapes, mais d’une véritable course de fond, un sprint géant qui le conduirait du portail d’entrée jusqu’au conteneur buanderie, jusqu’aux latrines, et jusqu’au LRAS2 de Gallegos, avant qu’il ne coupe vers l’est en direction de l’atelier mécanique, et qu’il ne revienne en courant le long du conteneur des douches et des tubes-urinoirs avant de boucler la boucle et de franchir la porte est du bâtiment Shura.

L’idée derrière cet itinéraire, c’était la possibilité que, après avoir fui son Humvee immobilisé, Hardt s’était presque certainement dirigé vers le hangar à outils et le mess. Si c’était le cas, et si son corps n’avait pas été enlevé par l’ennemi, celui-ci se trouvait presque certainement à l’ouest de l’atelier mécanique.

À peine Larson s’était-il élancé qu’il commença à se faire tirer dessus. Mais il était incroyablement rapide, comme il l’avait toujours été lors de nos parties de football en Irak ou à Fort Carson. Il était si rapide que les tireurs qui essayèrent de le prendre pour cible furent incapables de le capturer dans leurs réticules et qu’ils n’arrivèrent donc jamais à prévoir la manière dont il allait virer, tourner et esquiver.

Nous le perdîmes de vue lorsqu’il passa derrière le conteneur des douches, et à compter de ce moment nous ignorâmes comment il s’en sortait. Mais trois minutes plus tard, il réapparut du côté de l’ancienne fosse à mortiers de l’armée afghane et revint vers nous au galop alors que des balles venaient soulever des nuages de poussière quelques mètres derrière lui.

Lorsqu’il franchit la porte, il se plia en deux pour s’appuyer sur ses genoux et reprendre son souffle, puis il secoua la tête en guise de réponse à la question que nous nous posions tous – à savoir s’il avait vu Hardt.

Rien.

Je secouai à mon tour la tête en signe de frustration tout en contemplant par la porte, au-delà du portail, la berge opposée. Tout laissait penser que Hardt s’était volatilisé dans les airs. Ou, plus probablement, que son corps avait été ramassé et emporté par les talibans, et qu’ils étaient sans doute en ce moment même en train de le transporter dans les collines. Cette idée lui fit si horreur qu’à peine son souffle retrouvé, il demanda l’autorisation d’effectuer une nouvelle sortie, de refaire le même genre de parcours, mais sur un périmètre bien plus large – et en s’exposant bien plus au danger – car il y avait quand même une petite chance que la dépouille de Hardt soit toujours là dehors, quelque part.

« Pas question », répliquai-je sans laisser la discussion ouverte.

Parmi toutes les baisses de moral que nous avions éprouvées au cours de cette journée, celle-ci fut sans doute l’une des plus sévères. Après tous les efforts que nous avions faits et tous les risques que nous avions pris, Hardt était toujours porté disparu et Breeding et ses hommes se trouvaient toujours prisonniers dans leur fosse à mortiers.

Parallèlement, à une centaine de mètres à l’est du bâtiment Shura, les médecins de Keating menaient une autre sorte de combat désespéré. Ils se battaient pour sauver la vie de Stephan Mace, grièvement blessé, avant que

l’incendie qui avait déjà ravagé tout le flanc est de l’avant-poste n’atteigne le poste médical lui-même et le réduise en cendres.

Chapitre 22

Conflagration

AUJOURD'HUI, QUAND MES PENSÉES me ramènent vers la bataille de Keating, je reste convaincu que le combat ayant consisté à sauver Mace, une gageure conduite en dépit de défis insurmontables, s'apparenta à une sorte de guerre miniature et distincte – une petite guerre animée de sa propre dynamique qui se déroula sur un champ de bataille bien plus vaste et qui, en raison de ce que Mace signifiait à nos yeux et de la dureté du combat personnel qu'il menait pour sa survie, influerait sur les émotions de tous ceux qui étaient présents ce jour-là et qui survivraient.

Plus que toute autre chose, ce qui se produirait au sein de ce misérable avant-poste, l'histoire de ce qui arriverait à Mace, en viendrait à déterminer si nous avions perdu, si nous avions gagné, ou si le bilan final se situerait quelque part dans une faille obscure qui nous priverait à la fois de la défaite et de la victoire et qui, au final, ne voudrait rien dire.

Plus tôt cet après-midi-là, quand la nouvelle selon laquelle Mace était toujours en vie était arrivée au poste médical, Doc Chris Cordova et ses trois infirmiers – Shane Courville, Cody Floyd et Jeff Hobbs – étaient toujours affairés à soigner de multiples blessés, dont le plus grièvement atteint était ce soldat de l'armée afghane que nous avions surnommé Lance-Roquettes, et qui venait d'être transporté là avec une mauvaise blessure par balle à la jambe qui lui avait sectionné l'artère fémorale. Floyd était en train de lui appliquer un garrot pour stopper l'hémorragie lorsque la radio annonça que toutes les armes présentes sur le camp devaient ouvrir le feu afin que Mace puisse être transporté jusqu'au poste médical.

Afin de préparer l'arrivée de Mace, les infirmiers commencèrent immédiatement à évacuer certains des blessés sur la terrasse protégée du

« café », puis tout le monde se coucha en position fœtale en attendant que les bombes larguées par le B-1 de Justin Kulish viennent frapper le Putting Green.

La manière dont ceux qui se trouvaient à l'intérieur du poste médical ressentirent le souffle de l'explosion fut tout aussi dramatique que la manière dont le vécurent les occupants du bâtiment Shura ou de la fosse à mortiers. Tandis que les déflagrations se réverbéraient à travers tout le champ de bataille, le souffle des explosions vint frapper les murs du bâtiment avec une telle violence que les étagères chargées d'équipement médical tremblèrent et que la photo de la petite serveuse de restaurant Hooters se décrocha pour glisser par terre – mais le sachet Ziploc contenant la petite culotte parfumée de la joueuse de tennis russe resta fermement suspendu au mur ouest.

Peu après, Larson et Carter firent irruption par la porte en portant le brancard sur lequel était allongé Mace. Ils passèrent aussitôt le relais au personnel médical, qui l'installa sur la table d'opération, où les quatre hommes se mirent au travail.

Ils mesurèrent l'ampleur de la tâche qui les attendait quand Floyd commença à découper les vêtements de Mace et à exposer ses blessures. Les fragments de shrapnel qui avaient pénétré dans son abdomen et le côté droit de son torse n'avaient pas seulement endommagé une partie de ses intestins et sa glande surrénale droite, ils avaient aussi fait voler en éclats son bassin. Neuf morceaux de shrapnel l'avaient frappé au bas du dos et neuf autres dans les hanches, les fesses et les cuisses. En raison de sa blessure par balle à la jambe gauche, il souffrait de fractures multiples au tibia et au péroné. Ses bras et ses jambes étaient lacérés en de multiples endroits, et sa cheville gauche ne tenait plus à sa jambe que par un petit morceau de chair. Mace était à peine conscient et il était impossible de percevoir le moindre pouls périphérique dans ses extrémités hautes ou basses en raison de la quantité de sang qu'il avait perdu. En un mot comme en cent, il était dans un sale état.

Lorsqu'ils eurent fini de le déshabiller, Floyd plaça un nouveau garrot sur sa jambe tandis que Hobbs remplaçait l'attelle de fortune que Carter lui avait fixée à la cheville par une coque plastique.

Parallèlement, Cordova et Courville s'attaquèrent au défi consistant à perfuser une de ses veines afin de pouvoir l'alimenter en fluides vitaux et en médicaments. Incapables de repérer la moindre veine dans ses bras ou ses

jambes, ils en cherchèrent une sur ses hanches, puis dans son cou. En vain. Ils décidèrent donc d'essayer avec un FAST1, le même dispositif en forme de lampe torche que celui qui avait été utilisé quelques heures plus tôt sur Kirk, et ils enfoncèrent l'appareil dans son sternum.

Cette ligne de vie tint suffisamment longtemps pour permettre de lui perfuser presque toute une poche de Hextend[1], ce qui aidait à gonfler le volume de plasma dans son flux sanguin, mais alors que la poche était presque vide et que les infirmiers s'apprêtaient à en brancher une deuxième, le FAST1 se décrocha, ce qui les obligea à repartir à la recherche d'une veine. Ils n'eurent pas plus de chance cette fois-là que la précédente, aussi décidèrent-ils d'utiliser une aiguille en forme de tire-bouchon qui se vissait dans la moelle osseuse du patient, en l'insérant sous son genou droit.

Malheureusement, cette seconde perfusion avait un débit très faible. Il fallait faire bien mieux s'ils voulaient stabiliser Mace. Mais un nouveau problème commençait à se poser à l'extérieur des murs du poste médical – un problème qui pourrait tout à fait les obliger à transférer leur patient ailleurs, au pire moment.

Le poste médical était sur le point d'être gagné par l'incendie.

AU COURS DES HEURES PRÉCÉDENTES, l'intensité et la dangerosité de l'incendie qui avait débuté sur le côté est du camp, à l'intérieur de la zone réservée à l'Armée nationale afghane, n'avaient cessé de gagner en puissance. L'effort fourni en milieu de matinée par plusieurs hommes de la section Bleue pour ralentir l'avancée du feu n'avait produit que peu d'effets. Vers 11h30, la chaleur était si forte que les munitions abandonnées par les soldats afghans dans leurs baraquements s'étaient mises à brûler et à détoner. Les flammes gagnèrent alors rapidement le secteur américain, tout d'abord les baraquements du commandement, puis ceux de la section Bleue. Mais peu après midi, alors que la dépression atmosphérique qui avait retardé le décollage des hélicoptères à Bostick remplissait le ciel au-dessus de Keating, tout sembla indiquer que la pluie allait permettre d'éteindre une grande partie de l'incendie.

Moins d'une heure plus tard, il était évident que cela ne se produirait pas. Vers 14 heures, les flammes qui dévoraient les baraquements de Bleue dégageaient une telle fumée que Koppes, dont le LRAS1 était stationné au nord de ces baraquements, avait du mal à voir quoi que ce soit, et même à respirer. Quand Stanley se précipita au volant du LRAS1 et démarra pour

déplacer le véhicule d'une vingtaine de mètres vers l'ouest, les bâtiments du mess et du dépôt de ravitaillement avaient à leur tour été pris par les flammes, qui commençaient déjà à consumer le filet de camouflage tendu au-dessus de l'allée qui séparait les baraquements de Bleue du poste de commandement.

Quand le poste de commandement commença à être envahi par la fumée, l'adjudant-chef Burton ordonna à tous ceux qui se trouvaient à l'intérieur de se préparer à évacuer. Compte tenu de la perte de l'alimentation électrique, il ne servait à rien de sortir les ordinateurs, aussi les membres de la section de commandement récupérèrent-ils surtout les cartes d'état-major et les radios alimentées par batterie. Ils changèrent ensuite de baraquement et allèrent s'installer dans celui de la section Rouge, où ils recommencèrent à demander des frappes aériennes et à se coordonner avec l'équipe QRF qui descendait de Fritsche.

Lorsque l'équipe médicale apprit que le poste de commandement avait été gagné par l'incendie, Courville sortit afin d'évaluer la situation et de voir quels étaient les risques pour eux. Il fut non seulement surpris par la proximité des flammes, mais aussi par la chaleur qu'elles dégageaient. Il remarqua que des flammèches avaient gagné une nouvelle partie du filet de camouflage, laquelle reliait cette fois le poste de commandement au poste médical.

« Ça va continuer à s'étendre », marmonna-t-il tout en sortant un canif de sa poche pour couper le filet et le laisser s'affaisser. Comme il achevait son geste, Burton s'approcha de lui avec une nouvelle inquiétante.

« Si on en arrive là, il faudra qu'on vous fasse tous monter jusqu'à la fosse à mortiers, indiqua Burton. D'ici là, personne ne bouge. »

Ce discours était incompréhensible pour Courville. Pourquoi diable déménager tous les patients jusqu'à une zone de l'avant-poste qui se trouvait toujours coupée du reste du camp et exposée aux tirs ennemis ? Qui plus est, un tel déplacement représenterait une épreuve terrible pour Mace.

Bon Dieu, la dernière chose à faire en ce moment, ce serait de déplacer Mace, songea-t-il en se dépêchant de rentrer dans le poste médical.

Doc Cordova avait déjà ordonné l'évacuation partielle du poste médical. Tandis que les patients debout avaient déjà reçu l'ordre de se diriger vers le bâtiment Shura, des équipes de porteurs de brancards attendaient encore de pouvoir évacuer trois blessés graves incapables de se déplacer par leurs

propres moyens. Pendant ce temps, Floyd faisait provision des équipements et des pansements qu'il leur faudrait emporter avec eux.

Cependant, pour Courville, il devait bien y avoir une meilleure solution que l'évacuation.

Il ressortit pour voir si une idée lui venait à l'esprit, puis il remarqua que la menace essentielle pesant sur le poste médical venait d'un grand pin qui se dressait à proximité du poste de commandement désormais dévoré par les flammes. Il ne s'écoulerait pas plus de quelques minutes avant que l'arbre ne s'embrase et que les flammes ne sautent ensuite jusqu'au poste médical.

Il remarqua aussi qu'il y avait une petite tronçonneuse orange et blanche posée par terre à côté.

« Hé, gueula Courville en se tournant vers Ty Carter, qui avait travaillé un moment comme bûcheron avant de s'engager dans l'armée. Tu pourrais couper cet arbre avec la tronçonneuse ?

– Ouaip, répondit Carter.

– Alors fais-le », ordonna Courville.

Carter s'attela aussitôt à la tâche, en pratiquant une sorte de charnière dans le tronc afin que l'arbre tombe du côté des baraquements de Bleue et à l'opposé du poste de commandement. Tandis que les dents de la scie mordaient le bois, des braises brûlantes ne cessèrent de pleuvoir sur lui et dans son dos depuis les branches enflammées au-dessus de sa tête, l'empêchant de se concentrer. Les tirs qui le visaient de la Face Nord ne lui facilitaient pas non plus la tâche.

Au final, Carter se trompa suffisamment dans ses calculs pour voir l'arbre s'affaisser dans la direction opposée de celle qu'il avait prévue, s'écroulant à travers l'allée sur le côté ouest des baraquements de Rouge et venant coiffer le toit du poste de commandement abandonné. Au passage, les branches de l'arbre abattu balayèrent une tranchée qui courait à l'angle sud-ouest des baraquements de Rouge, manquant tuer Justin Gregory et Nicholas Davidson, qui étaient postés dedans avec leurs mitrailleuses.

Quand il vit Gregory et Davidson s'extirper des branchages enflammés tels deux rats surpris par un feu de forêt, Carter prit conscience de ce qu'il avait fait. Le tronc n'était pas du tout tombé là où il l'avait souhaité, mais il se trouvait suffisamment éloigné du poste médical pour ne plus pouvoir servir de relais aux flammes.

Mission accomplie, plus ou moins.

Il était désormais 15h30 et l'équipe de commandement à l'intérieur des baraquements de Rouge fit savoir à nos supérieurs basés à Bostick qu'en raison de l'incendie qui dévorait pratiquement tout le camp, les survivants s'étaient réfugiés dans les trois derniers bâtiments de pierre qui se dressaient au centre du camp.

L'un de ces bâtiments était le poste médical, que le bûcheronnage de Carter avait permis de sauver, et à l'intérieur duquel Doc Cordova et son équipe s'étaient remis au travail sur leur patient le plus gravement atteint, dont l'état de santé n'augurait rien de bon.

Au cours de la bousculade qui avait accompagné le projet d'évacuation, l'état de Mace s'était encore aggravé.

CE FUT APRÈS 16 HEURES que Cordova nota que l'état de Mace empirait encore malgré tous les soins déjà apportés. Ses signes vitaux n'avaient montré aucune amélioration et son état mental s'était altéré. Tout semblait indiquer une chose : pour avoir une chance de survivre, il fallait qu'il soit évacué au plus vite sur Bostick, qui disposait d'un centre de traumatologie d'urgence.

Conscient de cette réalité, Cordova demanda à Courville de se rendre au nouveau poste de commandement afin d'insister auprès de Bundermann pour savoir à quelle échéance un hélicoptère d'évacuation sanitaire pourrait enfin venir se poser à Keating.

« Combien de temps avant d'avoir le ventilo ?, interrogea Courville.

– Ça ne risque pas de se produire avant que la QRF arrive à Keating, répondit Bundermann, en faisant allusion à la force de réaction rapide de Justin Sax, qui poursuivait toujours sa descente depuis Fritsche. J'imagine que ce sera après le coucher du soleil. »

Traduction : Mace ne pourrait pas bouger de sa table d'opération avant 19 heures au plus tôt.

« Il peut tenir encore combien de temps ?, demanda Bundermann.

– En ce moment, je dirais deux heures maximum », répondit Courville avant de regagner le poste médical et de rapporter la mauvaise nouvelle à Cordova.

Le défi qui attendait Cordova et son équipe consistait maintenant à prendre en compte le temps qu'il lui restait à vivre, et à faire en sorte de le

multiplier par deux.

Cordova savait que Mace avait surtout besoin d'une transfusion sanguine. Ayant déjà perdu une énorme quantité de sang, il avait un besoin vital de ces globules rouges porteurs d'oxygène, ainsi que de leurs agents coagulants – lesquels n'étaient pas fournis par l'extenseur de plasma Hextend ni par les solutions salines qu'ils avaient transfusés dans son organisme.

Il est rare que des poches de transfusion soient conservées dans les postes médicaux des bases de combat avancées comme Keating, ne serait-ce qu'en raison de la difficulté à les garder réfrigérées faute d'une alimentation électrique stable. Mais Cordova savait qu'il pouvait se fournir d'une autre manière.

Bien que la solution fût peu orthodoxe et loin d'être idéale, la transfusion sanguine directe d'un soldat à un autre existe sur les champs de bataille depuis la Seconde Guerre mondiale. Cordova n'avait jamais mis en œuvre ce procédé lui-même, mais il avait été entraîné à le faire. De plus, l'unité qui avait été déployée à Keating avant la nôtre avait laissé derrière elle un kit de transfusion « bras-à-bras ».

« Dis-moi, qu'est-ce qu'il est devenu, le kit de transfusion ?, demanda Cordova à Courville.

– On l'a jeté hier quand on a fait le grand ménage dans le poste médical », répondit Courville – un nouveau rappel de ce que les préparatifs pour le démantèlement de Keating les avaient privés de matériels importants au moment précis où ils en auraient eu le plus besoin.

Cordova ne put s'empêcher de lâcher un juron.

« Mais attends !, s'exclama Courville. On était jeudi hier, pas vrai ?

– Ouais.

– Alors ça veut dire qu'on est vendredi aujourd'hui.

– Heu… Ouais ? », répondit Cordova en regardant, perplexe, Courville sortir de la pièce.

Le vendredi étant jour de prière chez les musulmans, les Afghans qui travaillaient à Keating n'étaient pas supposés ramasser les ordures et les brûler avant le lendemain – par conséquent, le sac poubelle dans lequel le kit de transfusion avait atterri se trouvait toujours quelque part derrière la porte ouest du poste médical.

Courville réapparut quelques secondes plus tard avec le sac poubelle, dont il déversa le contenu au sol.

Aucun kit de transfusion.

Sans perdre espoir, il repartit au pas de course chercher un autre sac poubelle. Cette fois-ci, le kit de transfusion tomba du sac.

Ils se retrouvèrent alors confrontés à un autre problème : quel était donc le groupe sanguin de Mace ? Les plaques d'identification qui donnaient cette information n'étaient visibles nulle part autour de son cou.

Après plusieurs secondes passées dans l'angoisse, à fouiller ce qui restait du treillis de Mace, Floyd retrouva les plaques au fond d'une poche.

A positif.

Un rapide sondage au sein du poste médical révéla que trois personnes partageaient le même groupe sanguin : Floyd lui-même, Hobbs et Cordova.

Ils assemblèrent le kit de transfusion tout en remplissant une poche de sang avec celui de Floyd, puis ils essayèrent de transfuser le sang de Floyd dans l'organisme de Mace en utilisant la tubulure qu'ils avaient déjà reliée à sa jambe gauche via l'aiguille en forme de tire-bouchon. Mais le débit de cette tubulure était bien trop lent, aussi relièrent-ils la poche à un accélérateur-réchauffeur de transfusion permettant d'augmenter le débit. Mais comme cela ne changeait rien, il fallut affronter un nouveau problème.

« Il faut faire la perfusion ailleurs », annonça Courville.

Il se mit une fois de plus à la recherche d'une veine à piquer, sans succès. Puis, par miracle, il repéra un endroit prometteur sur le bras de Mace et y enfonça une aiguille. Comblé, il commença par une transfusion de solution saline pour s'assurer que le débit était régulier. Mais, au moment où ils allaient remplacer la solution saline par la poche de sang, Mace, qui jusque-là était resté dans une semi-inconscience, bougea le bras, arrachant son intraveineuse.

L'équipe médicale maudit le monde entier, mais elle se remit aussitôt à la recherche d'une veine.

Après plusieurs minutes de recherche, Hobbs trouva la solution en plantant directement une aiguille dans la veine jugulaire externe de Mace. Et le sang de Floyd commença enfin à affluer dans le corps de Mace.

L'effet fut remarquable.

Avant même la fin de la première poche, les signes vitaux de Mace s'améliorèrent et son état mental également. Il commença à blaguer et à se

plaindre de la douleur qu'il éprouvait dans sa jambe gauche fracassée. Il aborda également le sujet qui lui tenait tant à cœur lorsque Larson, Carter et lui avaient été prisonniers du LRAS2.

« Hé, mec, fit-il à l'attention de Courville. T'aurais pas une clope ?

– T'inquiète pas, répondit Courville. Dès qu'on t'aura sorti de là et que tu passeras en chirurgie, on te remettra sur pieds.

– Putain, mec, plaida Mace. Juste une clope… S'il te plaît ? »

En aucun cas les médecins n'auraient accepté de diluer de la nicotine dans son sang au cours d'une transfusion sanguine. Mais ils étaient ravis que Mace les harcèle avec ses demandes – même si, quelques minutes seulement après que la première poche eut été vidée, il recommença à sombrer dans l'inconscience.

Il était temps de transfuser une autre poche.

Hobbs prit place sur une chaise et laissa Cordova remplir une nouvelle poche après lui avoir piqué le bras. La même opération fut ensuite reproduite avec Cordova, le dernier homme du poste médical à partager le même groupe sanguin A positif.

Avec chaque nouvelle poche de sang transfusée, Mace semblait reprendre vie brièvement, puis il commençait à s'éteindre à nouveau une fois la transfusion achevée. Il n'arrêta cependant jamais de plaisanter – il déclara même qu'il s'inquiétait d'être moins viril après avoir reçu le sang de Floyd (lequel était souvent moqué pour sa frêle silhouette). Et il continuait à harceler tous ceux qui s'approchaient de lui pour leur réclamer une cigarette. Son teint n'en était pas moins blanc comme un linge.

Mace donnait l'impression aux médecins – et eux avec lui – d'osciller à l'image du pendule d'une horloge fonctionnant au ralenti, balançant entre la vie et la mort sur des cycles de vingt-cinq minutes. La seule certitude, c'était que Mace semblait ne plus avoir beaucoup de temps devant lui. Il fallait absolument l'installer à bord d'un hélicoptère d'évacuation sanitaire et lui faire quitter Keating.

Pendant que la troisième poche de sang était en cours de transfusion, Courville fonça au poste de commandement afin de se renseigner sur les autres soldats de Keating qui présentaient un groupe sanguin A positif. L'un des noms sur la liste n'étant autre que celui de Bundermann, Courville s'assit aussitôt à côté de lui afin de lui planter une aiguille dans le bras.

Il était alors 18h38 et le sang de Bundermann avait à peine commencé à couler que des nouvelles arrivaient au sujet de la force de réaction rapide.

Les hommes avaient rencontré quelques problèmes, mais ils avaient fini par les régler et avaient bien progressé.

Ils allaient bientôt arriver.

LORSQUE LA FORCE de réaction rapide du capitaine Justin Sax s'était ébranlée de Fritsche à 14 heures, lui et ses hommes avaient estimé qu'il leur faudrait environ quatre heures pour atteindre Keating, notamment parce que Sax avait jugé préférable de ne pas utiliser les sentiers habituels sur les hauteurs, mais plutôt de se frayer un chemin non balisé. (Cela les ralentirait, mais cela rendrait également une embuscade plus difficile pour l'ennemi.)

Une fois le départ donné, tous s'étaient interrogés sur la résistance qu'ils risquaient de rencontrer sur leur chemin. S'il devait y en avoir, le plan consistait à tout mettre en œuvre pour vaincre cette résistance et continuer à descendre la montagne, mais une telle résistance ne manquerait pas de les retarder encore plus dans leur périple pour rejoindre Keating.

Juste avant qu'ils ne partent, plusieurs des avions orbitant au-dessus de Keating avaient été détournés afin de venir effectuer des frappes sur leur itinéraire dans l'espoir de saturer le terrain avec leurs bombes ou leurs tirs de canons et de neutraliser d'éventuels ennemis, ou de perturber les plans que ces ennemis auraient pu vouloir mettre à exécution. Les Apache avaient largué un paquet de roquettes au phosphore blanc afin de marquer le terrain, puis les A-10 avaient enchaîné avec de nombreux *strafing* sur le flanc sud de la montagne avant de redonner la main aux Apache pour des tirs de roquettes Flechette ainsi que, pour faire bonne mesure, quelques passes au canon automatique de 30 mm.

Il ne fallut pas longtemps à Sax et à ses hommes, qui descendaient la pente au sommet de laquelle était perché Fritsche, pour constater de leurs propres yeux la réalité de ces frappes aériennes. Les arbres avaient été criblés de shrapnel ou pulvérisés par les bombes et les obus de 30 mm. Ils constatèrent également que de larges trouées avaient été faites dans la végétation. Des arbres et des buissons avaient été réduits en cendres par le phosphore blanc ou continuaient à brûler.

L'avancée fut lente car le terrain était escarpé. La pluie qui tombait par intermittence n'aidait pas, car le sol devint rapidement glissant. Mais ils n'en progressèrent pas moins, en marchant le plus vite possible tout en

guettant le moindre signe d'embuscade. À mi-parcours, alors qu'ils contournaient un morceau de terrain à découvert, l'un des hommes de Sax, le soldat Kyle Barnes, repéra deux talibans tapis derrière des rochers.

L'un des deux, une radio à la main, avait été grièvement blessé – les os de sa jambe droite étaient quasiment à nu – et il était en train de mourir en se vidant de son sang. Le deuxième trouva la mort lorsque Barnes lui vida son chargeur de pistolet 9 mm en pleine poitrine.

Ces deux talibans étaient bien équipés – ils avaient disposé entre eux deux un RPG, deux fusils d'assaut, des gilets tactiques remplis de chargeurs et plusieurs grenades. Les hommes de Sax récupérèrent ce matériel et poursuivirent leur avancée.

Moins d'une heure plus tard, ils atteignirent le sommet du Zigzag, où ils commencèrent à croiser de très nombreux cadavres – par grappes de cinq ou six à chaque fois, pour un total se situant quelque part entre cinquante et cent morts.

Ils eurent également à partir de ce sommet leur premier aperçu de ce qu'était devenu Keating, bien que la partie inférieure de la montagne qu'ils s'apprêtaient à descendre fût obscurcie par la fumée et la brume de chaleur s'échappant des bâtiments qui se consumaient toujours dans le camp. À cette étape de leur progression, Sax divisa ses hommes en deux : une escouade fut chargée de rester en surveillance au sommet tandis qu'une autre poursuivrait sur le flanc de la montagne. Alors que l'escouade chargée d'ouvrir la route entamait sa descente, celle qui restait en arrière-garde put capter les échanges radio à l'intérieur de Keating, dont un appel désespéré de Doc Cordova : « Est-ce que quelqu'un ici a un groupe sanguin A positif ?, annonça-t-il. Rappliquez au poste médical si c'est le cas ! »

Ce n'est que peu après la tombée de la nuit que l'escouade chargée d'ouvrir la route acheva sa descente pour parvenir sur l'arrière de la fosse à mortiers, où Breeding et ses hommes attendaient – ils avaient alors enveloppé la dépouille de Kevin Thomson dans un poncho et l'avaient déposée sur une civière. Les renforts descendirent l'escalier bricolé à partir de caisses de munitions et pénétrèrent enfin dans Keating proprement dit.

Tandis que Breeding et ses hommes gagnaient le poste médical pour y déposer le corps de Thomson, les hommes de Sax se rassemblèrent du côté de l'atelier mécanique afin d'y rencontrer Eric Harder et étudier avec lui comment s'effectuerait la passation de relais pour la défense de l'avant-

poste. C’est alors, dans l’obscurité naissante, que Harder trébucha sur quelque chose et se pencha pour examiner de plus près ce que c’était.

C’était le corps de Josh Hardt, allongé face contre terre à côté du bloc rocheux où le Humvee 1 avait été stationné avant qu’il ne grimpe à l’intérieur pour lancer son opération de sauvetage désespérée.

Josh Hardt avait effectué un cercle complet avant de revenir sur ses pas, à l’emplacement même où il avait débuté sa mission dans l’espoir de sauver ses camarades piégés à l’intérieur du LRAS2.

Une nouvelle énigme fut résolue avec la découverte du corps de Hardt. Ainsi, ce fut à peine avant 20 heures, et pour la première fois en quatorze heures, laps de temps qui s’était écoulé depuis le début de l’assaut, que nous fûmes finalement en mesure de savoir exactement qui, parmi les soldats de Keating, avait été tué, qui était encore en vie et où chacun se trouvait.

Tandis que les hommes ramassaient le corps de Hardt afin de le transporter au poste médical pour le déposer près des six autres camarades morts au combat, j’aurais aimé pouvoir me trouver près de l’atelier mécanique afin de lui rendre un dernier hommage.

Mais ce n’était malheureusement pas possible, car je venais à peine de recevoir l’ordre de progresser sur le pont en béton enjambant la Darreh-ye Kushtâz. Il me fallait sécuriser la zone de poser afin de pouvoir évacuer Mace jusqu’à un hôpital militaire décent avant qu’il ne soit trop tard.

À L’INTÉRIEUR DU POSTE MÉDICAL, Mace, qui était allongé sur la table d’opération sous une couverture tandis que la transfusion de la poche de sang de son camarade irriguait continuellement son cou, faisait l’objet d’une telle attention qu’il semblait pour ainsi dire être une sorte de vedette. Les médecins surveillaient son état en permanence. Floyd mesurait ses signes vitaux toutes les cinq minutes et ne le quittait pas d’un pouce à moins qu’un autre médecin n’ait pris la relève. Parallèlement, tous les soldats qui se rendaient près du poste médical pour une raison ou pour une autre se faisaient un devoir d’en franchir la porte afin de venir le saluer, lui dire bonjour et lui confirmer qu’il était un vrai dur à cuire.

L’un de ces admirateurs n’était autre que Raz, qui prit le temps de passer afin de savoir si Doc Cordova était toujours à la recherche d’un donneur de sang A positif et, le cas échéant, lui proposer le sien. Cordova, qui se trouvait alors sur le pas de la porte, lui répondit qu’il avait suffisamment de

sang – il venait de transfuser près d'un demi-litre du sang de Bundermann et l'évacuation sanitaire n'allait pas tarder.

« Comment va-t-il ?, demanda Raz.

– Il tient le coup, répondit Cordova avec une pointe d'espoir dans la voix. Tu peux entrer et lui parler – il veut avoir de vos nouvelles à vous tous. »

Les médecins avaient alors commencé à lui faire des injections de morphine, de telle sorte que Mace était plutôt shooté. Il portait également un masque à oxygène collé contre son visage, ce qui lui donnait un timbre de voix à la fois caverneux et distant. En dépit de tout cela, et en dépit des blessures atroces dissimulées par la couverture que Raz ne pouvait ignorer, Mace semblait fidèle à lui-même.

« Hé, mec, fit Mace d'une voix faiblarde, t'aurais pas une clope pour moi maintenant ? »

Raz fut convaincu que c'était bien la dernière chose dont Mace avait besoin, aussi il secoua la tête et passa à d'autres sujets : le genre de conversation foireuse que deux soldats peuvent tenir quand la situation autour d'eux est bien trop dramatique et sérieuse pour pouvoir parler de quoi que ce soit d'autre.

Raz savait que, dès l'arrivée de l'hélicoptère d'évacuation sanitaire, Mace entamerait la première partie d'un long périple aérien qui le conduirait jusqu'à des centres médicaux d'urgence ou des hôpitaux à Bostick, puis à Bagram, avec ensuite un arrêt en Allemagne avant qu'il n'atteigne sa destination finale, qui serait sans doute l'hôpital Walter Reed à Bethesda, près de Washington. Raz savait aussi qu'il s'écoulerait alors pas mal de temps avant qu'ils puissent se revoir – en partant du principe, bien sûr, que Raz réussisse à passer ses huit autres mois de déploiement sans se faire tuer. Et il savait encore, en raison des blessures de Mace et du long chemin de croix qui l'attendait sur la voie de la guérison – la souffrance et les opérations, la thérapie physique et les défis psychologiques – que celui-ci ne serait sans doute plus le même quand ils se croiseraient à nouveau.

Mais rien n'empêchait d'y croire.

« Hé, bonne chance, mec », fit Raz quand la nouvelle se répandit qu'un hélicoptère d'évacuation sanitaire allait arriver. Il était temps de commencer à préparer le transport du patient jusqu'à la zone de poser. « Te fais pas de mouron, on se reverra plus tard.

– T’inquiète, mec, répondit Mace en lui serrant la main. Ta paire de couilles flasques va me manquer. »

Toujours aussi déconneur, songea Raz en sortant et en secouant la tête. *Cela dit, il n’a pas tort au sujet de mes couilles. Elles sont plus flasques qu’elles devraient l’être.*

L’HÉLICOPTÈRE QUI AVAIT POUR MISSION d’évacuer Mace était un UH-60 Black Hawk dont le pilote, Carlos Hernandez, avait servi comme canonnier sur char avant de gagner son macaron d’aviateur au sein de l’aviation légère de l’armée de terre. Hernandez et son équipage avaient rongé leur frein depuis que la nouvelle de l’attaque sur Keating avait été connue à Jalalabad, où ils étaient basés, plus tôt ce matin-là, juste après le lever du soleil. Leur appareil avait aussitôt décollé pour rejoindre Bostick, où il avait embarqué une poignée de soldats, dont Stoney Portis, notre commandant échoué sur place qui n’avait alors d’autre vœu que de rejoindre Keating. Mais peu après avoir redécollé, Hernandez avait reçu l’ordre de retourner sur Bostick, où lui et son équipage avaient ensuite patienté sur la zone de poser, rotors tournants, dans l’attente d’un feu vert définitif.

Au cours de cette attente, les hommes avaient anxieusement écouté les échanges radio. Ils avaient ainsi entendu Doc Cordova annoncer les noms des morts ou des blessés les uns après les autres et réitérer des demandes d’évacuation sanitaire. Hernandez avait reçu l’autorisation de décoller à cinq ou six reprises, mais uniquement pour la voir annulée quelques minutes plus tard en raison des tirs trop nourris s’abattant sur Keating ou parce que, plus tard dans la matinée, des Apache avaient été touchés par des tirs de Douchka.

Le capitaine Brendan McCriskin, le chirurgien embarqué sur l’hélicoptère, avait été rendu si furieux par ces reports et ces délais successifs qu’il avait envisagé de faire une entrée fracassante dans le poste de commandement afin d’*exiger* une autorisation de vol. McCriskin avait laissé tomber ce projet après en avoir discuté avec son ami Ross Lewallen et appris que les pilotes d’Apache s’attendaient à se faire descendre au-dessus de Keating à chaque fois qu’il y effectuaient une nouvelle sortie aérienne.

Finalement, après de nombreuses heures éprouvantes, l’équipage de l’hélicoptère sanitaire avait reçu l’autorisation de vol et Hernandez avait

aussitôt arraché son appareil du sol en capacité vol de nuit, avec deux Apache à ses côtés en guise d'escorte.

Tandis qu'ils volaient à pleine vitesse en direction de Keating, McCriskin et ses infirmiers s'attelèrent à préparer leurs lignes de transfusion et leur matériel. Parallèlement, au sol à Keating, avec cinq autres hommes, dont Larson, je pris la direction du portail d'entrée et traversai le pont de béton au pas de course afin de rejoindre l'autre berge et d'y sécuriser la zone de poser.

Hernandez faisait gronder les turbines de son Black Hawk de toute leur puissance mais, lorsqu'il approcha l'espace aérien de Keating, il reçut l'ordre de se maintenir à 10 000 pieds le temps que les Apache fassent un balayage de la zone pour confirmer qu'elle avait été nettoyée. Ce n'est qu'ensuite qu'Hernandez put entamer sa descente en spirale, à travers le brouillard opaque créé par les incendies qui faisaient toujours rage et qu'il pouvait distinguer dans ses optiques de vision nocturne.

Mace, qui avait été enveloppé dans une couverture hypothermique pour préserver sa chaleur corporelle, avait alors été transporté sur une civière jusqu'au bâtiment Shura, puis à travers le pont jusqu'à la zone de poser. La dernière poche de sang frais, celui de Bundermann, avait voyagé à côté de lui sur la civière. Deux autres brancards avaient suivi dans le sillage du sien, avec les deux soldats afghans les plus grièvement blessés.

L'hélicoptère d'évacuation sanitaire se posa à 20h07, et Hernandez garda les pales du rotor tournantes tandis que les patients étaient embarqués. Il demeura posé moins de quatre minutes, le temps que les brancardiers descendent la pente escarpée au bord de la zone de poser et transfèrent leurs blessés à bord. Aussitôt l'embarquement achevé, Hernandez redécolla et mit le cap sur Bostick.

Au sentiment de soulagement que nous éprouvâmes en les voyant repartir dans le ciel se mêlait autre chose – une chose qui n'avait pas le goût de la victoire, mais qui s'en approchait de très près.

Nous avions perdu sept hommes ce jour-là, sans avoir jamais eu la moindre possibilité de sauver l'un d'entre eux. Mais il en allait autrement avec Mace. Dans une certaine mesure, nous avions eu la chance de contrôler ce qui lui était arrivé et nous nous étions débrouillés d'une manière extraordinaire. Nous avions réussi à enchaîner plusieurs miracles, à commencer par le fait de le récupérer sur le champ de bataille, le brancarder jusqu'au poste médical sous un déluge de feu et, miracle le plus improbable

de tous, le garder en vie avec notre propre sang grâce à un matériel médical récupéré dans des poubelles. En dépit de tous les risques que Mace avait encourus à chacune de ces étapes, il se trouvait désormais entre de bonnes mains et avec une grande probabilité d'en réchapper.

Si Mace s'en sortait, sa survie ne compenserait certainement pas le fait d'avoir perdu sept hommes dont les dépouilles attendaient désormais d'être évacuées de Keating par hélicoptère. Mais la perte de ces sept hommes serait sans doute moins difficile à accepter compte tenu de ce que plus de la moitié d'entre eux étaient morts en tentant de secourir Mace, tandis que les autres avaient donné leur vie pour la défense de Keating et de ses soldats – dont Mace.

Il était 20h11 lorsque le Black Hawk s'éleva dans le ciel noir, au milieu d'une odeur de pins brûlés et sous une lune voilée par les nuages de fumée qui dérivaient dans l'air. La vie de Mace ne pesait pas plus lourd que celle de tous les autres hommes qui avaient été tués, mais le simple fait de pouvoir lui sauver la vie donnerait un contexte et un sens à leur mort, ce qui était extrêmement important.

IL EST QUASIMENT IMPOSSIBLE de souligner la difficulté qu'il y a à donner des soins intensifs à un soldat grièvement blessé à l'intérieur d'un Black Hawk volant au milieu de l'obscurité. Neuf mois plus tôt, lorsque McCriskin était arrivé en Afghanistan et avait débuté ses missions aériennes en qualité de chirurgien embarqué, il avait estimé qu'il s'agirait sans doute de l'environnement de travail le plus difficile qui puisse exister pour exercer son métier. Il avait depuis découvert que c'était en réalité dix fois plus difficile que tout ce qu'il avait jamais pu imaginer jusque-là.

La plus grande des difficultés résidait sans doute dans le fait de découvrir son patient et d'essayer de comprendre ce dont il avait besoin pour rester en vie jusqu'à ce que l'hélicoptère parvienne à sa destination retour. En tant que chirurgien, vous portiez alors un casque équipé d'optiques de vision nocturne, ainsi que plus de 20 kg d'équipement et de plaques balistiques sur le dos. Vous deviez opérer dans un espace extrêmement réduit et encombré avec quelques centimètres d'espace libre seulement tandis que l'hélicoptère enchaînait les manœuvres évasives les unes après les autres afin d'échapper aux tirs ennemis venant du sol. En raison des vibrations et du bruit, il était quasiment impossible de prendre le

pouls de son patient, d’écouter sa respiration ou d’entendre ce qu’il pouvait murmurer.

McCriskin, qui appelait cela la « médecine aveugle », avait fini par découvrir que l’un de ses équipements les plus précieux n’était autre qu’une lampe-crayon qu’il tenait alors serrée entre ses dents et qui lui fournissait le rai de lumière tout juste suffisant pour évaluer l’état de son patient.

McCriskin put ainsi se rendre compte que Doc Cordova avait accompli un travail incroyable pour garder Mace en vie et qu’il n’y avait pas grand-chose d’autre qu’il puisse faire à son tour pour améliorer son état. Mace bénéficiait d’une bonne transfusion qui irriguait son cou et trois garrots avaient été placés sur ses jambes. Il était oxygéné par un masque et ses blessures à l’abdomen avaient été traitées. Penché au-dessus de Mace dans l’obscurité, tout ce que McCriskin pouvait encore faire, c’était relier Mace à un moniteur cardiaque, remplacer les poches de transfusion – quasiment vides – et vérifier les garrots pour s’assurer qu’ils tenaient bien en place.

La seule autre chose à sa portée consistait à parler avec son patient. Mace se trouvait encore en situation de choc hémorragique en raison de la quantité de sang perdue. Tandis que son cœur battait à tout rompre, sa pression artérielle était la plus basse que McCriskin eût jamais constatée chez une personne encore en vie. Mace n’en resta pas moins conscient au cours du vol, et il se trouva même suffisamment alerte pour bombarder McCriskin de questions. Il ne se préoccupait pas de lui-même – ni de ses blessures, ni de son diagnostic ou ce qui lui arriverait une fois qu’ils auraient atteint Bostick. La seule chose qu’il voulait savoir, c’était la manière dont se débrouillaient ses amis à Keating – et s’ils allaient bien.

Lorsque McCriskin lui assura que tous allaient bien, Mace le regarda avec un air de soulagement, puis il évoqua l’état dans lequel il se trouvait.

« Je ne ressens aucune douleur, Doc, expliqua-t-il. Aucune douleur. »

À 20h21, dix minutes après leur décollage de Keating, le Black Hawk se posa à Bostick et l’équipe médicale se lança aussitôt dans une course contre la montre.

Les brancardiers qui se saisirent de Mace dans l’hélicoptère furent si impatients de le transporter au centre médical d’urgence qu’ils faillirent renverser la civière sur le tarmac. Moins de soixante secondes plus tard, ils l’avaient transporté au centre médical afin que puisse commencer

l’évaluation de son état par un infirmier et par le chirurgien, le commandant Brad Zagol – qui décida aussitôt de le placer sur une table d’opération.

Avant que l’intervention puisse débuter, Mace sembla connaître une dernière période de lucidité au cours de laquelle il discuta brièvement avec McCriskin. Une fois encore, il souhaitait avoir la confirmation que tous ses copains de Keating s’en étaient tirés. Lorsque McCriskin l’eut rassuré en expliquant qu’ils allaient bien et qu’ils se faisaient surtout du souci pour lui, Mace esquissa un sourire et demanda à McCriskin de leur dire à tous qu’il allait bien lui aussi.

« Bientôt la quille pour moi – mon temps de déploiement est presque arrivé à son terme et je vais bientôt rentrer au pays, indiqua McCriskin. Tu voudrais qu’on se revoie quand on sera tous les deux aux États-Unis ? Je pourrais te payer une bière. »

Mace répondit qu’il acceptait avec plaisir.

« Quel genre de bière t’aimes bien boire ?, interrogea McCriskin.

– La Coors Light », répondit Mace d’une voix endormie, alors que l’anesthésie commençait à faire effet et que ses paupières se fermaient.

---

1. Extenseur de plasma.

Chapitre 23

L’adieu à Keating

AUSSI ÉTRANGE QUE CELA puisse paraître, l’un des rares membres de la section Rouge à ne pas avoir fait en sorte de passer au poste médical pour serrer la main de Mace et lui souhaiter bonne chance avant son évacuation de Keating avait été son meilleur ami. C’était là une attitude contraire à celle à laquelle on aurait pu s’attendre. Mais il y avait une raison à cela.

A 19h39, une bonne heure avant que n’arrive l’hélicoptère d’évacuation sanitaire, Zach Koppes avait finalement été relevé de sa position derrière le lance-grenades Mark 19. Il avait passé derrière cette arme, à l’intérieur de la tourelle du LRAS1 quasiment treize heures d’affilée. Durant tout ce temps, il avait soigneusement suivi sur le réseau radio les nouvelles concernant l’état de santé de Mace et, en descendant de son blindé, il avait eu conscience que la situation se présentait plutôt bien. Suffisamment bien en tout cas pour que Koppes hésite à se rendre au poste médical afin de le saluer et de lui dire au revoir.

Il en avait envie, bien sûr. Mais plus il y pensait, plus il craignait que ce rituel d’au revoir porte la poisse à Mace et foute en l’air ses chances de s’en sortir. Et puis, ils ne manqueraient certainement pas de se revoir – à Bostick peut-être même, pour peu que l’opération chirurgicale de Mace se déroule bien et qu’ils décident de le garder quelques jours sur place avant de le transférer à Bagram.

Au final, Koppes décida qu’il valait mieux ne pas interférer avec la chance et le karma de Mace en laissant planer le doute, aussi faible soit-il, qu’ils puissent ne pas se revoir avant longtemps. Plus encore que de revoir un autre camarade qui viendrait lui demander comment il se portait, Mace apprécierait sans doute que quelqu’un rassemble à son intention les affaires

personnelles qui lui importaient le plus – son ordinateur portable, son iPod, ses uniformes et ses photos de famille – et fasse en sorte que ces affaires embarquent elles aussi à bord de l'hélicoptère sanitaire afin de le suivre partout où il irait.

Fort de cette idée, le premier endroit où Koppes se rendit après être descendu du LRAS1 fut le baraquement de la section Rouge, et plus particulièrement la turne de Mace, où il ramassa son sac à dos et fourra ses affaires à l'intérieur. Quand il eut fini, il confia le tout à l'adjudant-chef Burton – et c'est à ce moment-là, alors qu'il avait été relevé de sa position dans la tourelle du LRAS1, qu'il apprit qu'il n'en avait pas fini avec ses obligations.

« OK, déclara Burton à Koppes et à Chris Jones, qui se trouvait à côté. Il faut maintenant s'occuper de nos héros. »

La mission dont avaient hérité Jones et Koppes consistait à transporter les dépouilles des Américains tués au combat jusqu'à la zone de poser afin de les charger à bord des hélicoptères qui allaient se succéder pour les emmener à Bostick, aussitôt après le départ de l'hélicoptère d'évacuation sanitaire transportant Mace.

À cette heure, Doc Cordova avait formellement déclaré le décès des sept hommes et ses infirmiers avaient préparé les corps pour leur transport en enfournant cinq d'entre eux dans des sacs mortuaires, et en enveloppant les deux derniers, Thomson et Hardt, dans des ponchos faute de disposer de suffisamment de sacs mortuaires sur place. Les dépouilles avaient été rassemblées au bâtiment Shura par des membres de la section Bleue, mais il revenait à Koppes et à Jones, avec l'aide de quelques autres hommes de l'unité de Sax, de les transporter le reste du chemin jusqu'à la zone de poser.

En entrant dans le bâtiment Shura, Koppes et Jones découvrirent les corps étendus contre l'un des murs. Il était impossible de les distinguer, à l'exception de celui de Thomson, qui était si grand que ses bottes émergeaient de son poncho. Ils firent également une autre constatation : une large flaque de sang s'était formée sur le plancher en bois, flaque de sang sur laquelle un soldat afghan était en train de déverser de grandes poignées de terre dans l'espoir de l'absorber. Jugeant qu'il s'agissait du sang de Kirk, Jones se sentit brutalement emporté par un élan de colère aussi violent qu'irrésistible.

« Fais pas chier !, gueula-t-il à l'intention du soldat afghan médusé. Arrête de saloper le sang de cet homme avec cette terre de merde, connard ! Tu nettoies ça tout de suite ou je te butte sur-le-champ ! »

Tandis que l'Afghan battait prudemment en retraite, Jones cligna des yeux à plusieurs reprises tout en prenant de profondes inspirations, étonné lui-même par son propre accès de rage.

Enfin, Koppes et lui se mirent au travail.

À l'instar des hommes dont ils transportèrent les dépouilles pour un dernier trajet sur le sol de Keating, chacun de ces trajets depuis le bâtiment Shura jusqu'à l'autre berge s'avéra différent de l'autre. Gallegos était si lourd que Jones, blessé dans le dos, dut fournir un effort intense pour soulever la civière et éviter qu'elle ne racle contre les rochers. Hardt était si mal enveloppé dans son poncho que le souffle des pales d'un hélicoptère fit s'envoler la toile jusqu'à exposer tout son visage. Et la dépouille de Kirk était si grande que l'un des soldats de Sax venu les aider alors qu'ils plaçaient la civière dans l'hélicoptère perdit l'équilibre et lâcha sa prise – un accident qui énerva tant Raz, qui aidait également au chargement sur place, qu'il faillit lui écraser son poing en pleine figure.

Les hélicoptères se succédèrent. Les deux premiers emportèrent nos morts et nos blessés capables de marcher. Puis un autre vint chercher les morts et les blessés afghans. Chacun de ces appareils déposa également une cargaison de ravitaillement – du matériel, des munitions, de l'essence, des batteries – avant de repartir avec son lot de passagers.

Les navettes régulières de ravitaillement dans un sens et de corps – blessés ou morts – dans l'autre furent particulièrement troublantes et épuisantes pour Jones et Koppes. Elles leur procurèrent également quelques moments surréalistes, le plus étrange d'entre tous se produisant lorsqu'ils regardèrent en direction de la zone de poser, juste après que l'un des hélicoptères eut décollé, et qu'ils réalisèrent qu'il restait encore un sac mortuaire. Horrifiés à l'idée que la dépouille d'un soldat ait pu être oubliée, ou, pire encore, qu'elle soit tombée du ciel d'une manière ou d'une autre, Jones s'empressa d'aller empoigner une extrémité du sac mortuaire et éprouva alors une sensation d'horreur en réalisant que le contenu du sac se pliait et se comportait d'une façon totalement inhumaine.

Lorsqu'ils ouvrirent la fermeture éclair, ils découvrirent que le sac était rempli de munitions. Apparemment, à Bostick, les équipages récupéraient les corps, puis recyclaient les sacs mortuaires en sacs de munitions et

renvoyaient le tout à Keating sans songer une seule seconde à l'effet que cela pourrait produire sur les soldats à l'autre bout de la ligne.

Et la noria se poursuivit, un hélicoptère après l'autre. Et tout au long de ce fastidieux processus, alors que Koppes et Jones se concentraient sur leurs chargements, Larson, Grissette et moi nous trouvions tout juste en retrait de la zone de poser, en observation afin de nous assurer que toute la zone était sécurisée.

À mesure que la soirée s'écoulait, nous perdîmes le compte des navettes effectuées par les hélicoptères. Nous étions épuisés à force d'être sur nos gardes, mais nous n'en étions pas moins heureux de cette tâche. Durant les intervalles séparant un poser de l'autre, nous pûmes nous asseoir tous les trois dans l'obscurité, songeant à tout ce qui venait de se produire et discutant à voix basse de ce que nous avions vécu et de ce qui allait suivre.

Le sujet sur lequel nous ne cessions de revenir était la vengeance. Il nous restait la plus grande partie de notre déploiement d'un an à effectuer et chacun d'entre nous semblait penser que cela nous laisserait amplement le temps de faire payer à ces salopards ce qu'ils avaient fait subir à nos amis.

APRÈS LE DÉPART DU DERNIER HÉLICOPTÈRE, nous pûmes enfin baisser la garde. Les deux escouades de Sax avaient d'ores et déjà pris leurs positions défensives sur Keating, de sorte que nous pouvions maintenant relâcher la pression. Cela signifiait également que nous allions pouvoir piquer un somme pour la nuit – bien qu'une certaine confusion régnât quant à l'endroit où l'on pouvait le faire.

La plupart des baraquements avaient été complètement détruits, tandis qu'une bonne partie du baraquement de la section Rouge servait désormais de nouveau poste de commandement. Aussi, faute de mieux, chacun des hommes partit dans la direction qui lui sembla la meilleure. Pas mal de gars de la section Bleue finirent au « café », sur la terrasse du poste médical, après avoir fait de leur mieux pour rester au chaud en ayant emprunté des vêtements à ceux de leurs copains qui n'avaient pas tout perdu dans les incendies. Dans le même temps, mes gars de la section Rouge se dispersèrent. Jones alla se coucher sur une planche du dépôt de munitions, juste au-dessus de Koppes. Larson s'adossa au mur extérieur de notre baraquement, sans même prendre la peine de retirer son gilet balistique. Raz fit de même chose du côté de la fosse à mortiers et je finis pour ma part à

l’intérieur de notre baraquement, allongé sur la petite table sur laquelle nous avions disputé tant de parties de cartes.

Tandis que la nuit s’épaississait et que l’avant-poste s’apaisait, l’un des rares bâtiments à continuer de s’activer était celui du poste médical, où Cordova et ses infirmiers faisaient de leur mieux pour nettoyer l’endroit et se procurer les produits de remplacement qui leur seraient nécessaires pour traiter un nouvel afflux de blessés dans l’éventualité d’une offensive ennemie à l’aube. En raison des dégâts infligés aux générateurs, il n’y avait plus d’électricité ni d’eau, aussi travaillaient-ils dans le noir avec leurs lampes d’opération sur le crâne, ramassant toutes les compresses et les chutes de vêtements imbibés de sang pour les fourrer dans un sac poubelle. Une traînée de sang rouge-brun venait ensuite recouvrir les dalles de linoléum bleu dans leur sillage. Sous les pinceaux de lumière de leurs lampes frontales, le poste médical donnait l’impression d’avoir été infiltré par un artiste fou en train d’y peindre une fresque terrifiante et macabre.

Peu après 22 heures, Cordova alla se coucher après avoir enchaîné trente-six heures d’opération. Il fut bientôt imité par Floyd, Cody et Hobbs, laissant Courville seul avec lui-même, assis dans l’obscurité, occupé à nettoyer son fusil tout en écoutant Shinedone dans ses oreillettes, du moins jusqu’à ce que la porte s’ouvre et que Bundermann entre.

Certaines choses ne changeront vraiment jamais, songea Courville. Même en ce moment, le poste médical continuait à servir d’endroit où l’on pouvait venir se vider la tête.

Bundermann parla de ce qui s’était passé pendant que Courville faisait réchauffer deux rations de combat et préparait un café. Il évoqua la manière dont la section Bleue avait perdu deux de ses hommes pendant que la section de commandement et les servants de mortiers avaient chacun perdu un homme, mais souligna que c’était la section Rouge qui avait été la plus sévèrement touchée, avec trois morts et un homme luttant toujours pour rester en vie sur une table d’opération à Bostick. Il parla de la manière dont sa position de combat habituelle au cours d’une bataille – l’endroit où il s’était retrouvé à *chaque* engagement, sans aucune exception, et où il aurait normalement dû se tenir ce jour-là – n’était autre que le LRAS2 de Gallegos au centre du champ de bataille, l’endroit le mieux situé, jouissant du meilleur panorama, à partir duquel il aurait pu observer la bataille tout en y prenant part. Il parla encore de la manière dont il aurait dû mener la contre-attaque pour reprendre possession du dépôt de munitions, du portail

d’entrée et du bâtiment Shura. Et, plus encore, il parla de la manière dont il se sentait malade d’être resté terré dans le bâtiment le plus fortifié du camp, à gérer des appels radio pendant que cinquante de ses hommes faisaient front dehors et donnaient tout ce qu’ils avaient dans les tripes pour faire en sorte que, si cela devait se produire, il soit le dernier d’entre eux tous à périr alors que ce qui aurait légitimement dû se produire, ce qu’il aurait largement préféré, et ce qui aurait dû être son devoir en sa qualité de chef de section, c’était de se faire tuer en premier.

Après l’avoir écouté, Courville fit ce qu’il put pour donner à Bundermann l’autre versant de l’histoire : le versant que tous les autres avaient à l’esprit et dont ils savaient tous que c’était la vérité, à savoir que Bundermann avait rempli les fonctions du rôle qui lui était échu avec une clairvoyance et une habileté remarquables ; qu’il avait bien plus apporté à l’intérieur du poste de commandement qu’il n’aurait pu le faire en périphérie du camp car, s’il ne lui avait pas été donné de faire la preuve de son statut de chef depuis le poste de commandement, aucun d’entre nous n’aurait survécu et tout Keating – y compris la pièce dans laquelle ils étaient assis – aurait été investi par les talibans.

Courville expliqua tout cela en sachant que le poids de sa vérité signifiait peu aux yeux de son lieutenant, compte tenu de la conviction qu’avait Bundermann d’avoir échoué à s’affirmer comme un vrai chef et, en raison de cela, d’avoir également trahi ses hommes – des hommes dont il était responsable, des hommes qu’il aurait dû protéger et qui étaient morts.

Ils continuèrent à discuter jusque tard dans la nuit, jusqu’à ce que l’immense fatigue de Bundermann finisse enfin par submerger ses sentiments de culpabilité et de frustration et ne l’oblige à aller s’étendre pour s’endormir.

Cela laissa une nouvelle fois Courville seul avec lui-même. Mais, au lieu de suivre l’exemple de Bundermann, il décida plutôt qu’il lui restait une chose à accomplir : faire le tour du camp et s’assurer que chacun des hommes de troupe avait bien enlevé ses chaussettes avant de se coucher, afin que leurs pieds puissent s’aérer.

Courville n’avait aucune envie de réveiller qui que ce soit, aussi il fit de son mieux pour retirer lui-même les chaussettes de ceux qui étaient déjà endormis. La plupart de ces gars étaient si épuisés qu’ils ne s’en aperçurent même pas. Certains semblaient tellement figés dans leur sommeil que Courville se retrouva à vérifier qu’ils respiraient encore et qu’ils étaient

toujours en vie. Cependant un ou deux se réveillèrent en sursaut en s'apercevant que quelqu'un leur tripotait les pieds.

« Putain, qu'est-ce que tu branles ?, interrogea Jones.

– J'enlève tes chaussettes, Jonesie, c'est tout, expliqua Courville à voix basse. Tu peux pas dormir en les gardant aux pieds. »

Quand Jones se rallongea en marmonnant quelque chose de complètement confus, il vint à l'esprit de Courville que cette obsession de médecin à se préoccuper d'un tel détail pouvait sembler triviale aux yeux de ces hommes, après tout ce qui était arrivé au cours de la bataille. Courville n'était pas très sûr lui-même des raisons qui le poussaient à agir ainsi – si ce n'est, peut-être, un effort de sa part pour imposer une sorte de retour à la normale afin de mettre un point final à ce qui avait été une suite ininterrompue d'horreurs.

Quelle que puisse en être la raison, toutefois, il persévéra, se déplaçant dans l'obscurité et disposant soigneusement chacune des chaussettes qu'il retirait à côté des pieds de son propriétaire. Alors qu'il faisait son bonhomme de chemin à travers le camp, il eut vaguement conscience que, quelque part au-dessus de lui, des avions évoluaient toujours dans le ciel éclairé par la lune. Il pouvait entendre des grondements de réacteurs, le bruit caractéristique des rotors de voilures tournantes et, de temps en temps, un autre bruit : le sifflement électrique des commandes d'armement du *Spooky*, un AC-130H qui enregistrait toutes les coordonnées des radios portatives talibanes émettant depuis quelque part dans la montagne et pilonnait alors les zones concernées de ses rafales de canon automatique de 30 mm dans une plainte glaçante ressemblant à *waaaaaaaaaahhhhhhhhhh*.

Cependant, sans que Courville puisse s'en douter, ni qui que ce soit d'autre d'ailleurs à Keating, autre chose se préparait.

Vers une heure du matin, une noria de quatre hélicoptères Chinook ayant embarqué un total de cent trente hommes des forces spéciales – une unité mixte de soldats américains et afghans – fit le trajet depuis Bostick jusqu'à Fritsche. Là, les opérateurs débarquèrent avant de disparaître dans les collines, où ils demeureraient pour le restant de la nuit ainsi que les jours suivants, afin de ratisser chaque grotte et chaque village environnant à la recherche des responsables des attaques sur Keating et sur Fritsche afin de les tuer jusqu'au dernier.

Ces quatre Chinook retournèrent ensuite à Bostick, où deux d'entre eux furent alors chargés d'effectuer la dernière mission de toute la bataille.

Lorsque ces deux hélicoptères redécollèrent de Bostick, ils emportaient avec eux les morts de Keating, pour la première étape d'un long trajet qui conduirait Josh Kirk et Justin Gallegos, Kevin Thomson et Michael Scusa, Vernon Martin, Chris Griffin et Josh Hardt jusqu'à la base aérienne de Dover, dans le Delaware, où leurs corps seraient autopsiés avant qu'ils puissent être rendus à leurs familles un peu partout aux États-Unis.

Mais en plus de ces Chinook, il y eut un autre hélicoptère qui emporta lui aussi un mort – bien que la plupart des gars à Keating, moi y compris, n'en entendrions pas parler avant d'avoir émergé de notre hébétude collective.

LE MATIN DU 4 OCTOBRE, le soleil se leva à 5h51, quelques minutes seulement après l'heure à laquelle il était apparu la veille, et, aux yeux de Zach Koppes, cet événement – le fait que le soleil se lève – fut sans doute le seul point commun avec la matinée de la veille.

L'avant-poste de combat dans lequel se réveilla Koppes n'offrait aucune possibilité de petit-déjeuner chaud car le mess n'était plus qu'un tas de ruines et de cendres. Koppes lui-même n'était plus animé par l'espoir de pouvoir feuilleter les pages d'un magazine – ou de faire quoi que ce soit d'autre – depuis la tourelle de son LRAS1 car son Humvee blindé avait été réduit à l'état d'épave. Et il n'y aurait aucune possibilité de douche pour lui ou pour les autres car il n'y avait plus d'eau dans le camp, et d'ailleurs les douches, de même que les latrines, le poste de commandement, la salle de gym et presque tout le reste, avaient été détruites.

Koppes n'en fit pas moins de son mieux pour garder le moral et se préparer en récupérant son équipement avant de devoir accomplir la première corvée qui lui tomberait dessus. Et c'est alors qu'Armando Avalos, qui passait là par hasard, se tourna vers lui et lui lança, de la manière la plus désinvolte qu'il soit possible d'imaginer : « Et, au fait, je sais pas si t'as appris, mais Mace a pas passé la nuit. »

Et, comme s'il s'était agi d'une nouvelle banale, Avalos reprit sa route et s'éloigna en laissant Koppes figé sur place, le regard braqué sur le bout de ses bottes, essayant de donner un sens à cette information au regard de tout ce qu'il avait entendu jusque-là au sujet de l'état de son ami Mace. Sur la manière dont il avait eu l'air de tenir le coup et le fait que les médecins

avaient été plutôt confiants quant à ses chances de s'en sortir. Sur le fait qu'une fois en salle d'opération, tout irait pour le mieux puisque c'était là que des chirurgiens pourraient enfin s'occuper de lui et régler tous les problèmes – et sur le fait que le plus difficile était censé avoir été de le maintenir en vie jusqu'à ce qu'il puisse être transféré. Et, surtout, sur le fait que toutes ces informations lui avaient permis à lui, Koppes, de mettre toutes ses inquiétudes de côté à son sujet et de pouvoir piquer un roupillon en sachant que tout était cool et que tout allait bien se passer – et que tout ceci n'avait fait que confirmer qu'il avait fait le bon choix en décidant de ne pas aller dire au revoir au meilleur ami qu'il avait jamais eu.

Un moment plus tard, Jones entra.

« Hé, mec, ça va bien ? », demanda-t-il d'un ton prudent.

Il fallut quelques secondes à Koppes pour trouver la force de bégayer que Mace était mort.

« Ouais, répondit doucement Jones, je suis au courant. »

Puis il sortit à son tour.

Je ne vais pas vous dire ce qui arriva à Koppes après cela, en tout cas pas de manière précise, si ce n'est pour vous indiquer que l'information qu'il s'efforça d'intégrer le fit tomber à genoux – et que, lorsqu'il se recroquevilla sur le sol, il y demeura pendant un très long moment.

D'une certaine manière, Koppes ne s'est toujours pas relevé – ni aucun autre d'entre nous, tant Mace comptait à nos yeux, et compte toujours aux yeux de ceux qui étaient ses amis et qui ont tant fait pour lui sauver la vie, plus que nous n'avions jamais fait pour nos propres vies.

Je vais plutôt vous raconter comment les choses se sont achevées pour Stephan Mace.

IL ÉTAIT UN PEU PLUS DE 21H30 quand l'équipe médicale de Bostick transporta Mace en salle d'opération afin de le mettre sous anesthésie. À cet instant, plus de douze heures s'étaient écoulées depuis qu'il avait été blessé une première fois et les conséquences de ce délai semblèrent évidentes dès que le chirurgien, le commandant Brad Zagol, commença à opérer son patient.

Zagol, qui était diplômé de West Point et avait été formé à l'hôpital militaire Walter Reed, constata tout de suite qu'une large part de ses intestins semblait déjà nécrosée – il s'était écoulé trop de temps pour que

les cellules puissent survivre sans avoir été alimentées en sang riche en oxygène. Le côté gauche de son côlon et la majeure partie de l'intestin grêle avaient été transpercés. Et il souffrait d'une hémorragie interne près du rein droit.

Zagol se mit au travail, faisant de son mieux pour stopper l'hémorragie et réparer les dégâts causés à l'abdomen. Mais, au bout de trente minutes d'opération, le cœur de Mace cessa de battre.

Zagol entama aussitôt un massage cardiaque, qui fit repartir le cœur, mais celui-ci battait désormais à un rythme faible et irrégulier. Aussi, après quarante-cinq minutes d'opération, Zagol ouvrit la cage thoracique de Mace côté cœur et confirma que le muscle cardiaque n'avait pas subi de dommages en lui-même. Il prit délicatement le cœur de Mace dans la paume de ses mains et le massa pour lui faire reprendre vie, une technique qui fonctionnait très rarement mais qui était utilisée dès lors qu'il n'y avait plus d'autre option.

Peu après cela, Brendan McCriskin, le chirurgien embarqué dans l'hélicoptère ayant évacué Mace de Keating, qui avait entre-temps été missionné sur une autre évacuation dans un autre avant-poste, revint se poser à Bostick et se précipita aussitôt vers le centre médical.

Comme tout le monde, McCriskin avait été confiant quant aux chances de Mace de s'en sortir après une intervention chirurgicale. En réalité, il s'attendait même à récupérer Mace, à l'embarquer à bord de son Black Hawk et à le conduire droit sur Bagram afin qu'il y dispose d'un traitement post-opératoire plus adapté. Mais, en ouvrant les portes, McCriskin découvrit l'air sombre et épuisé de Zagol, qui se tenait dans l'embrasure d'une porte opposée, le visage mouillé de larmes.

Stephan Mace

D’une voix étranglée, Zagol expliqua à McCriskin que Mace avait fait un arrêt cardiaque en pleine opération chirurgicale et que, une fois perdu, il avait été impossible à ramener à la vie.

Selon le rapport médical officiel, Mace était mort d’une perte de sang trop importante à la suite de multiples blessures au torse, au ventre et à une glande surrénale. Mais ceux qui avaient combattu à ses côtés à Keating savaient que la vérité était différente.

Nous savions que Mace s’était efforcé de survivre aussi longtemps – plus longtemps qu’une personne ordinaire n’aurait pu le faire – parce qu’il avait voulu rester avec ses amis. Et nous savions que lorsqu’il avait fini par quitter Keating – après nous avoir quittés, mais après avoir appris que nous allions bien – il avait cessé de lutter et jugé que le moment était venu de partir.

Quand la mort de Mace fut déclarée à 22h35 ce soir-là, elle porta le nombre total de décès sur nos registres de sept à huit morts.

Keating après les combats

Telle fut la note du boucher pour la défense de l’avant-poste de combat de Keating.

LE RESTE DE LA JOURNÉE du lendemain s’écoula pour tous dans une sorte de brouillard.

En même temps que nous émergions de notre sommeil et apprenions la disparition de Mace, nous nous retrouvâmes confrontés à un paysage de ruines et de désolation qui reflétait bien ce que nous éprouvions au plus profond de nous. Partout où portaient nos regards gisaient des épaves ou des débris de la bataille : des châssis calcinés d’engins blindés ; des tas de bois carbonisés et des ruines à la place de nos baraquements ; des arbres coupés en deux par des rafales d’armes lourdes ; des mottes de déjections humaines et des mares gluantes et sombres de sang humain. Partout, des monceaux de douilles de cuivre venant entourer des cadavres de talibans.

Il y avait des dizaines de talibans morts. L’un d’eux était étendu dans l’espace à découvert entre le bâtiment Shura et les douches. Un autre était couché derrière les latrines ; un troisième, qui avait culbuté au fond d’un fossé au sud de l’atelier mécanique, semblait avoir été victime de l’explosion d’une grenade, à en juger par la manière dont ses jambes étaient repliées par-dessus sa tête.

Nous n’éprouvions aucun sentiment de pitié envers ces hommes, et si nous faisions preuve d’un quelconque respect, ce n’était qu’envers leur équipement – les munitions dans leurs brêlages, les baskets qu’ils avaient aux pieds – et pour admettre qu’ils avaient fait un effort plutôt impressionnant. Monter une telle attaque simultanée contre deux avant-postes, chacun d’entre eux défendu par une puissance de feu à l’américaine et soutenu par un appui aérien, avait nécessité une belle organisation, une importante planification et une bonne dose d’audace. Ils avaient clairement fait la preuve de ces trois qualités – même s’ils avaient fini par en payer le prix.

L’armée estimerait plus tard que les hommes de la compagnie Black Knight et les appareils qui les avaient appuyés depuis le ciel avaient tué entre cent et cent cinquante insurgés au cours des assauts successifs, soit un taux de fatalité de 25 à 35 %.

De notre côté, la note fut moins élevée. Vingt-sept Américains avaient été blessés et huit autres tués parmi les cinquante qui se trouvaient à Keating. Ce n’était pas reluisant, mais lorsque vous prêtiez attention au chiffre, c’était encore pire car seulement trente de nos soldats avaient réellement été engagés dans les combats. En ne prenant en compte que ceux qui avaient activement participé à la défense de l’avant-poste, notre taux de perte avoisinait celui des talibans.

Et il y avait également nos alliés afghans à prendre en compte. Huit des quarante-huit soldats afghans avaient été blessés, tandis que trois d’entre eux et deux gardes avaient été tués. Quinze autres soldats afghans avaient tout simplement disparu.

Nous n’avions aucune idée de ce qui avait pu arriver à ces déserteurs, mais les soldats afghans qui étaient demeurés dans l’avant-poste devinrent l’objet de notre dégoût et de notre haine la plus virulente. Ces hommes avaient abandonné leur position de combat et passé tout le temps de la bataille à se planquer. Mais ce qui rendit les choses pires encore, ce fut ce qui se déroula un peu plus tard dans la matinée, quand les Afghans s’apprêtèrent à embarquer dans les hélicoptères qui les amèneraient à Bostick.

Lorsqu’ils durent vider leurs sacs en raison des restrictions de charge, des trésors en jaillirent : boissons énergisantes, magazines, écouteurs audio, barres chocolatées et appareils numériques. En constatant que tout cela nous

appartenait, nous réalisâmes qu'ils avaient pillé nos baraquements et volé nos affaires personnelles.

Dire que nous fûmes heureux de les voir s'en aller serait un euphémisme.

Pendant que les hélicoptères mettaient les Afghans en sécurité, nous nous attelâmes à exécuter notre premier ordre du jour, à savoir sécuriser le village d'Urmul.

EN MÊME TEMPS que j'emmenais avec moi une petite escouade de la section Rouge au sommet du Zigzag afin d'y dénicher une position à partir de laquelle nous pourrions observer le village et conduire une surveillance, une escouade de cinq hommes de la section Bleue s'ébranlait à travers le portail principal, franchissait le pont de béton et avançait droit sur Urmul. Arrivés sur place, ils découvrirent un paysage de désolation faisant écho à celui de Keating.

Le village n'était que ruines. La plupart des bâtiments avaient été totalement détruits et ceux qui restaient encore debout étaient si troués de toutes parts que ça n'était qu'une question de jours avant qu'ils ne s'effondrent à leur tour. La patrouille n'avisa que quatre personnes vivantes – une femme qui travaillait dans son champ et un vieil homme avec deux jeunes enfants – mais les morts étaient partout.

D'après les constatations que l'on put faire sur place, il semblait évident que le petit commissariat de police du village avait été attaqué dès le début de l'assaut et que les agents qui avaient survécu à cet assaut initial avaient été regroupés avant d'être exécutés par les combattants qui avaient ensuite pris possession des lieux. De très nombreux corps, vêtus des robes marron des talibans, gisaient toujours là où ils avaient été tués.

Pendant que cette équipe de reconnaissance fouillait les décombres à la recherche du moindre renseignement susceptible de s'avérer utile – des postes radio, des photographies, des documents écrits –, une procédure similaire se déroulait à l'intérieur de Keating. Là, le colonel Brown et le capitaine Portis arpentaient consciencieusement le camp d'un bout à l'autre afin de comprendre ce qui s'était réellement passé : la façon dont nos défenses s'étaient effondrées, les endroits où l'ennemi avait franchi l'enceinte, les dommages qu'il avait infligés et si ce qui était resté sur place – qu'il s'agisse de ravitaillement, de munitions, d'équipements ou de blindés – pouvait être récupéré et sauvé.

Tandis que les deux officiers parcouraient le camp afin d'évaluer ce qui devait être détruit ou tout simplement laissé à l'abandon, ils étaient suivis par une délégation de femmes issues des villages proches qui étaient venues récupérer les corps des talibans afin de les enterrer.

Ces femmes en *burqa*, ces robes indigo qui couvraient leur silhouette de la tête aux pieds, semblaient flotter au-dessus du sol à la manière de fantômes bleus, silencieux et diaphanes, tandis qu'elles ramassaient les corps. Dans le même temps, les membres de la compagnie Black Knight qui se trouvaient toujours dans l'enceinte du camp s'activaient eux aussi dans leurs efforts dérisoires visant à récupérer tout ce qu'il était encore possible de sauver au milieu des décombres.

En début d'après-midi, Ryan Schulz, un sergent de la section de commandement qui faisait partie de l'unité de renseignement, sortit de la boutique Haji, le conteneur de John Deere partiellement détruit, en tenant dans les bras plusieurs de ces T-shirts commando dont les soldats de l'armée afghane étaient si friands.

« Hé, fit-il en avançant vers Jones et en lui offrant l'un de ces T-shirts, tu feras en sorte que Mace reçoive le sien, OK ? »

Visiblement, tout le monde n'était pas encore au courant de ce qui était arrivé à Mace.

« Mace ne portera jamais ce T-shirt », répondit Jones avant de s'éloigner.

Et les choses se poursuivirent ainsi tout le reste de l'après-midi, puis tout au long des journées du lendemain et du surlendemain : faire le tri des débris, récupérer ce qui était encore utilisable et tout empaqueter en vue de leur transport dès que nos supérieurs nous feraient savoir qu'il était temps de foutre le camp de Keating.

ÉVIDEMMENT, nous partîmes au milieu de la nuit et avec la ferme intention de tout faire péter en beauté derrière nous.

Le soir du 6 octobre, une équipe de sapeurs héliportés depuis Bostick mina tout le camp avec des explosifs reliés à un cordeau détonant et à un détonateur pouvant être opéré depuis le portail d'entrée. Nous avions alors récupéré tout le matériel qu'il avait été possible de moissonner et l'avions expédié ailleurs par hélicoptère. Il ne restait plus que nous.

Les Chinook étaient programmés pour arriver par vagues bien après la tombée de la nuit. La force de réaction rapide du capitaine Sax serait la première à quitter les lieux. Quinze ou vingt minutes plus tard, les Chinook

seraient de retour pour embarquer les membres de la section Bleue et de la section de commandement ainsi que la plus grande partie de l'équipe médicale. Ces transports nécessiteraient plusieurs navettes et, une fois qu'elles auraient été achevées, les ventilos reviendraient une dernière fois pour nous chercher.

Comme à son habitude, la section Rouge serait la dernière à lever le camp.

Après la bataille

Les navettes se succédèrent avec une régularité d'horloge, chaque Chinook venant se poser avant de repartir presque aussitôt pour Bostick, puis de revenir pour un nouveau chargement jusqu'à ce que le dernier décollage ne laisse plus qu'une vingtaine d'entre nous sur la zone de poser avec pour seul équipement notre armement individuel, nos radios et une petite réserve d'eau.

Nous avions adopté une formation en croissant sur le flanc ouest de la zone de poser, ce qui nous permettrait de faire mouvement vers l'hélicoptère de manière ordonnée. Maintenant que tous les autres étaient partis, nous n'avions plus rien à faire de particulier sinon attendre que notre taxi arrive en restant assis en silence, à contempler les eaux noires de la rivière devant nous et les crêtes montagneuses encore plus sombres dans le lointain.

Nous attendîmes quinze minutes, qui se transformèrent bientôt en vingt minutes. Ce fut au bout de vingt-cinq minutes d'attente environ que les doutes que nous avions commencé à ressentir prirent corps et s'exprimèrent à haute voix.

« Les talibans sont dans les parages », s'exclama Justin Gregory, qui était le plus nerveux de la section, et qui avait maintenant la conviction d'avoir aperçu l'ennemi tapi dans les ténèbres. « Ils vont nous tomber dessus, j'en suis sûr.

– Putain, si tu la boucles pas tout de suite, c'est moi qui vais t'assommer, lâcha Avalos, qui se trouvait à côté de lui. On se contente d'attendre que le Chinook revienne, on embarque et on met les bouts. C'est tout. »

Avalos avait raison – nous le savions tous. Mais nous savions également que Gregory avait exprimé à haute voix les craintes qui tourmentaient chacun d'entre nous, et qui se résumaient à une seule question : *Est-ce qu'ils ne vont pas revenir pour finir le boulot ?*

Enfin, après une bonne demi-heure d'attente, nous entendîmes le grondement d'un rotor et nous nous relevâmes tous, armes à l'épaule, dans l'éventualité où le Chinook se ferait arroser depuis le sol.

Lorsque l'hélicoptère se posa, nous avançâmes en direction de la rampe arrière. Nick Davidson embarqua le premier, puis ce fut au tour de Koppes et des autres.

Tandis que l'embarquement touchait à sa fin, le colonel Brown, qui était resté derrière nous, prit le temps d'activer le minuteur qui déclencherait l'explosion des charges vingt minutes plus tard. Puis il monta à bord à son tour. Il fut suivi par l'adjudant-chef Burton, qui avait attendu que le colonel embarque pour pouvoir dire qu'il avait été le dernier à avoir quitté Keating. Mais Burton n'avait pas remarqué les deux hommes chargés de la sécurité arrière – et qui se trouvaient toujours tapis dans l'obscurité de chaque côté de la rampe.

Burton embarqué, Brad Larson et moi échangeâmes un regard pour nous assurer que nous serions synchrones, puis, comme nous l'avions planifié, nous grimpâmes sur la rampe au même moment afin que ni l'un ni l'autre ne puisse se targuer d'avoir été le dernier homme à partir.

Nous avions tous les deux des cigares dans nos poches, et nous nous en fourrâmes un dans la bouche avant de commencer à le mâchouiller.

Alors que le Chinook s'élevait dans les airs et mettait le cap sur Bostick, quelques applaudissements retentirent, ponctués par plusieurs cris du genre « *Wou-hou !* » Puis tout le monde se tourna vers la rampe arrière restée ouverte dans l'espoir d'avoir un aperçu du bouquet final. Mais, pour je ne sais quelle raison – une défaillance du minuteur ou du détonateur – l'explosion ne se produisit jamais. Ce qui, d'une certaine manière, constituait une sorte d'*Allez vous faire foutre* symbolique que nous adressait Keating.

NOUS EÛMES NÉANMOINS le dernier mot.

Plus tard cette même nuit, un bombardier B-1 effectua une passe au-dessus du Nouristan, ouvrit sa soute et largua plusieurs tonnes de bombes à guidage GPS sur une douzaine de coordonnées situées à l'intérieur de l'enceinte du camp. Le lendemain matin, pour faire bonne mesure, un deuxième bombardier B-1 effectua une autre passe du même acabit.

Ces frappes aériennes auraient dû suffire à raser entièrement l'avant-poste. Mais le lendemain matin, lorsqu'un drone Predator fut envoyé sur zone afin d'évaluer les dommages, ses images révélèrent que plusieurs murs de bâtiments tenaient toujours debout et que quatorze talibans traînaient dans l'enceinte du camp. Deux autres drones furent alors dépêchés sur place, armés chacun d'une paire de missiles Hellfire.

Selon les rapports de l'armée publiés plus tard, parmi les insurgés qui trouvèrent la mort lors de cette dernière frappe se trouvait Abdul Rahman Mustaghni, le commandant qui avait conduit l'assaut sur Keating.

Chapitre 24

La queue de la comète

NOTRE ARRIVÉE À BOSTICK fut une expérience étrange pour nous, mais aussi pour les soldats qui nous virent sortir du Chinook. La plupart d'entre nous étaient couverts de sang séché et, en dehors des armes que nous transportions et des vêtements que nous avions sur nous, nous n'avions pour ainsi dire plus aucune affaire personnelle. Mais la peau de chacun d'entre nous exhalait une odeur particulière et notre haleine évoquait tout ce que Keating symbolisait à nos yeux : un remugle fétide composé à parts égales de rage, de peur et de mort.

La bataille de Keating avait déjà fait la une des médias aux États-Unis et comme il avait été annoncé que plusieurs d'entre nous avaient trouvé la mort, il était important que nous fassions savoir à nos familles que nous étions toujours en vie. Quand nous eûmes passé nos coups de fil à ceux que nous aimions, nous pûmes consacrer les quelques jours suivants à nous occuper de nous-mêmes en réquisitionnant de nouvelles tenues et en pansant nos plaies.

Parallèlement, nous restions hantés par le souvenir de ceux dont les corps étaient alors autopsiés sur la base aérienne de Dover, dans le Delaware. Et aucun de nous ne subissait plus le fardeau de ces souvenirs que notre chef de section, toujours convaincu de ne pas avoir été à la hauteur.

Inutile de dire que nous ne voyions pas du tout les choses de la même manière, et nous fîmes de notre mieux pour faire passer le message selon lequel nous ne nous en serions sans doute pas sortis si notre lieutenant n'avait pas été là pour nous diriger. Avec lui, nous avions perdu huit hommes. Sans lui, nous aurions perdu tout le monde.

En dépit de nos efforts, rien de tout cela ne sembla pénétrer la carapace que Bundermann s'était forgée. Il ne croyait tout simplement pas un mot de ce que nous lui affirmions. Mais lorsque l'armée publia finalement son analyse des événements, dans la première semaine de février 2010, le rapport officiel étaya le message que nous avions tenté de faire passer.

L'ENQUÊTE SUR L'ASSAUT de Keating fut encadrée par le général de l'armée de terre Guy Swan, lequel mena des entretiens avec cent quarante soldats américains et afghans qui s'étaient trouvés dans l'avant-poste ou avaient obtenu des informations au sujet de l'attaque. Le rapport de Swan fit la preuve que tout ce qui avait déraillé ce jour-là à Keating n'avait rien à voir avec ceux qui y avaient combattu.

Selon ce rapport, après avoir mené des attaques continuelles de l'avant-poste, en collectant à chaque fois des renseignements sur notre système de défense, l'ennemi avait fini par analyser la manière dont nous réagissions puis il avait fait usage de ces informations pour mettre au point un plan d'attaque particulièrement précis permettant d'exploiter les faiblesses qu'il avait relevées. Il avait commencé par prendre pour cibles nos générateurs, notre fosse à mortiers et nos Humvee sous les tirs d'un très grand nombre de RPG, et il n'avait pas lancé son assaut terrestre avant d'avoir gagné la supériorité de feu. Les insurgés avaient également disposé des snipers et des mitrailleuses lourdes afin de prendre dans leurs lignes de mire les portes des bâtiments et des baraquements dont des renforts étaient sortis au cours des attaques précédentes.

Tout cela, comme le détaillait très clairement le rapport de Swan, avait été rendu possible par le fait que les talibans occupaient les hauteurs, à partir desquelles ils pouvaient observer tout ce que nous faisions.

L'enquête conclut qu'en sa qualité de commandant et d'officier supérieur de Keating, depuis l'arrivée de la compagnie Black Knight jusqu'à la date du 20 septembre, date de la passation de commandement, le capitaine Melvin Porter était le premier responsable des manquements. Parmi les fautes les plus importantes qui lui furent attribuées, il fut notamment question de son « refus de suivre les recommandations de sous-officiers demandant que de nouvelles mesures de défense soient prises – dont la construction de postes de combat pour des binômes snipers et d'autres équipes réduites en dehors du périmètre du camp, afin d'interdire à l'ennemi de prendre possession de zones clés ». Porter avait également

« échoué à construire ou renforcer des positions défensives alors même que des planches et des sacs de sable avaient été laissés sur place en nombre suffisant par les unités précédentes », et il avait régulièrement refusé de faire contrôler, remplacer ou changer d'emplacement les mines claymore disposées par les unités précédentes autour du périmètre extérieur de l'avant-poste.

Enfin, le rapport indiqua que Porter avait négligé de fermer et de sécuriser une « brèche bien connue dans le secteur de l'armée afghane au sein de l'avant-poste – un boulevard qui avait été utilisé par les forces insurgées pour pénétrer dans l'avant-poste le 3 octobre. »

AU COURS DES JOURS qui suivirent la bataille, chacun d'entre nous géra à sa manière les sentiments personnels qu'il pouvait éprouver au sujet de ceux qui nous avaient quittés, mais nous n'en demeurâmes pas moins liés par une chose. Qu'on le veuille ou non, nous avions encore la plus grande part de notre année de déploiement à effectuer et, compte tenu de notre boulot, nous ne pouvions nous offrir le luxe d'épiloguer sur ce qui s'était passé ou de pleurer nos disparus.

En dehors des quelques nouveaux de la compagnie Black Knight qui n'en étaient qu'à leur premier déploiement, nous savions tous ce qu'il y avait à faire. Garder ses sentiments pour soi, les enfouir au plus profond de soi-même, et si les émotions ne pouvaient s'empêcher de rejaillir, les dompter et les canaliser de manière à continuer à faire le boulot jusqu'à ce que le déploiement arrive à son terme et que le moment vienne de rentrer au pays. Ce n'est qu'une fois rentré aux États-Unis que l'on pouvait enfin se permettre d'ouvrir le compartiment dans lequel on avait logé toutes ses souffrances et essayer de faire le point sur leur signification réelle.

Ou pas.

Nous passâmes les huit mois suivants à escorter d'importants convois militaires qui avaient la responsabilité d'approvisionner en ravitaillement, depuis Jalalabad, tout le réseau d'avant-postes américains disséminés dans les vallées et sur les lignes de crête de la province de Kounar. Nous passâmes également pas mal de temps avec des Afghans dans les villages de la région afin de les aider à construire des routes et des ponts, des écoles et des puits, jusqu'à ce que nous soyons informés, vers la fin de l'été 2010, qu'il était désormais temps de faire nos paquetages.

Au cours de ces différentes affectations, nous déplorâmes encore deux blessés de plus. Kent Johnson, un renfort de la section Rouge, se fit tirer dans l'arrière-train au cours d'une fusillade qui se déroula en décembre. Plus tard, au printemps, un autre renfort de la section Blanche fut grièvement blessé alors qu'il avait pris place à l'intérieur d'un véhicule blindé frappé par un IED. Il finirait par perdre une de ses jambes.

En dehors de ces deux incidents, tout se déroula sans problème particulier jusqu'au mois de mai, date à laquelle nous fûmes enfin rapatriés au pays.

EN AVRIL 2011, près d'un an après être rentré aux États-Unis, je quittai le service actif et déménageai avec toute ma famille du Colorado au Dakota du Nord, où je tâchai d'oublier l'armée en acceptant un poste de responsable de la sécurité dans les champs pétrolifères des environs de Minot. C'est là, à l'automne 2012, alors que j'étais assis dans la cabine d'un pick-up garé à côté d'une tour de forage, que je reçus un coup de fil d'un colonel basé au Pentagone. Il me téléphonait pour me demander s'il m'était possible d'attraper un avion pour Washington et de passer le voir à son bureau.

Je n'avais aucune idée de ce dont il pouvait s'agir, mais j'avais déjà épuisé mes jours de congé pour l'année en cours, il me fallut donc attendre un mois avant de pouvoir répondre à sa convocation. Lorsque je fus enfin capable de faire le voyage, je fus conduit dans une salle de conférence et invité à rejoindre un groupe de colonels et de généraux assis autour d'une grande table. Ce n'est qu'à ce moment-là que je m'enquis de savoir pour quelle raison j'avais été convoqué.

« Vous ne savez vraiment pas ? », interrogea l'un d'entre eux.

Lorsque je répondis par la négative, ils m'expliquèrent qu'après avoir étudié à la loupe ma conduite au cours de la bataille de Keating, j'avais été proposé pour recevoir la *Medal of Honor*, la plus haute décoration militaire susceptible d'être décernée aux États-Unis.

Dire que je trouvai cette annonce troublante serait bien en deçà de la réalité. À vrai dire, elle me paraissait totalement incohérente. Me distinguer pour un tel honneur me semblait à la fois inapproprié et erroné. À mes yeux, je n'avais rien fait de plus que mes camarades. Qui plus est, j'aurais pu choisir une demi-douzaine d'hommes – notamment Gallegos, Kirk,

Hardt, Mace et Griffin – qui, bien plus que moi, auraient mérité d'être proposés, car ils avaient donné leur vie pour sauver celle des autres.

Mais moi ? Pas question. Cette idée me semblait être en contradiction totale avec ce qui me paraissait être le plus important – et ce dont nous devions nous souvenir – concernant cette journée funeste.

Bien que je l'ignore à l'époque, il se trouve que la plupart des récipiendaires de la *Medal of Honor* réagissent de la même manière. Mais cette ignorance n'eut que très peu d'impact sur ce que je pouvais éprouver à l'idée d'avoir été choisi pour un tel honneur – et tout ce qui pourrait en découler plus tard.

Ils avaient choisi la mauvaise personne.

IL FALLUT ENCORE SEPT MOIS avant que puisse être planifiée la cérémonie de remise de médaille et, lorsqu'elle se déroula finalement à la Maison-Blanche le matin du 11 février 2013, elle servit en quelque sorte d'occasion pour des retrouvailles impromptues. Larson était présent, ainsi que six autres rescapés de la section Rouge : Bundermann, Raz, Koppes, Jones, Avalos et Knight.

L'expérience de la Maison-Blanche leur parut bizarre à tous. Aucun d'entre nous ne se sentit à l'aise lorsqu'il fallut accueillir le président, aussi tout le monde poussa Jonesie à faire le premier pas.

« Premier arrivé, dernier parti, mec », indiqua Koppes afin de rappeler à Jones sa place dans la hiérarchie tandis qu'il le poussait vers l'estrade.

« Rien ne changera donc jamais, marmonna Jones en secouant la tête. Dès que ça commence à foirer, c'est moi qu'on envoie en première ligne. »

Faute d'avoir la moindre idée sur la manière dont il convenait de s'adresser à un président, Jones se retrouva muet lorsqu'il lui fallut serrer la main de Barack Obama. Mais plus tard cette nuit-là, il retrouva toute sa volubilité.

« Le mec, il avait les mains si douces », souligna-t-il comme si c'était là l'impression principale que lui avait laissée le commandant en chef de nos forces armées. « Je veux dire, *vraiment* douces. En fait, je ne crois pas qu'une seule partie de mon corps soit aussi douce que ses mains. »

L'autre chose qui frappa Jones, comme plusieurs autres gars, c'est l'étrange senteur qui émanait d'une femme dans le public. Tous s'accordèrent sur le fait que ce parfum, à la fois capiteux et reconnaissable

entre tous, les transportait directement jusqu'au Nouristan et au petit sachet Ziploc qui s'était autrefois retrouvé accroché au mur du poste médical de Keating.

Quand Courville eut approché la femme en question pour lui demander poliment quel était le parfum qu'elle portait, nous finîmes par apprendre qu'avant de nous envoyer sa petite culotte en Afghanistan, Maria Kirilenko l'avait vaporisée d'un soupçon d'Obsession.

QUANT À MOI, la plupart des souvenirs que je garde de cet événement sont assez flous, à l'exception de ce qui me parut très important, et il n'y eut vraiment que deux choses de cet ordre.

Cérémonie de remise de la *Medal of Honor* à Washington, DC

Tout d'abord, je fus extrêmement heureux de revoir tous les gars – des hommes que je n'avais pas revus depuis que nous avions quitté l'Afghanistan. Ce sont, pour chacun d'entre eux, les meilleurs amis que j'aurai jamais. Et c'est pour cette raison que les liens que je partage avec eux – et partagerai toujours – sont solides comme un roc, aussi immuables que le massif de l'Hindou Kouch.

En plus de cela, je fus profondément ému par une délégation de proches qui représentaient sept des huit hommes que nous avions perdus ce jour-là à Keating. Ce fut la première occasion que j'eus de rencontrer ces familles à

l’Étoile d’or[1] et d’être témoin de la douleur qui les déchirait – un sentiment qui fut exprimé avec force et éloquence par Vanessa Adelson, la mère de Mace, dans la lettre qu’elle avait écrite au président et dont ce dernier cita quelques extraits avant de me décerner la médaille.

« Monsieur le président, commença Obama en lisant cette lettre, vous m’avez adressé un courrier m’indiquant que mon fils était un héros. Je souhaiterais vous dire quel genre de héros il était. Mon fils était un grand soldat. Aussi loin que je puisse m’en souvenir, Stephan a toujours voulu servir son pays. »

Cette lettre, expliqua Obama, soulignait à quel point nous avions toujours été au cœur des préoccupations de Mace, nous, ses frères de la compagnie Black Knight ; à quel point nous comptions pour lui et combien il avait été fier de servir à nos côtés ; mais aussi à quel point il était prêt à tout sacrifier pour nous, y compris sa vie.

« Ce sens du sacrifice, conclut le président en continuant de citer la lettre, était dicté par un pur amour. »

Trente minutes après la clôture de la cérémonie, je m’avançai vers les familles à l’Étoile d’or et saluai et étreignis chacun de leurs représentants. La veuve de Gallegos, Amanda, se trouvait à l’extrémité de cette rangée avec son jeune fils, Mac, que je soulevai dans mes bras et étreignis à son tour.

Il n’avait que sept ans et sa mère avait fait le déplacement avec lui depuis l’Alaska.

À EN CROIRE LA CITATION OFFICIELLE qui fut lue ce jour-là, j’avais été directement responsable de la mort de plus de dix combattants ennemis avec mon fusil d’assaut ou avec le Dragunov que j’avais récupéré entre les mains du soldat afghan blessé qui attendait d’être soigné au poste médical. Le même rapport précisait que j’avais été indirectement responsable de la mort de plus de trente autres talibans qui avaient été tués par les Apache ou les frappes aériennes grâce aux coordonnées que j’avais fournies au cours de la bataille – et le rapport indiquait encore que les hommes que j’avais menés à la reconquête du camp avaient tué un minimum de cinq autres soldats ennemis.

Je ne sais pas vraiment ce qu’il en est de tout cela. De telles estimations ont l’habitude d’être faussées, mais la véritable raison pour laquelle j’accorde peu de foi à ces rapports officiels tient à leur précision, à leur côté

ordonné, qui ne pourrait pas être plus en décalage avec la réalité de ce qui advient durant le combat.

Au final, il n'y a qu'un seul chiffre qui me concerne : celui des vies qui ont été perdues ce jour-là et qui auraient pu être sauvées si nous – si moi – avions agi différemment. Il est vrai que j'ai donné le meilleur de moi-même. Mais il est aussi vrai que j'aurais pu faire plus encore. Entre ces deux affirmations reposaient huit tombes, le souvenir des hommes dont les noms étaient gravés sur ces pierres tombales et les sentiments partagés que j'éprouvais à l'idée de recevoir la plus haute distinction militaire que puisse accorder mon pays.

Quant à cette médaille, une question se posa à mon retour au foyer à laquelle je n'avais pas véritablement de réponse : *Et maintenant, qu'est-ce que je fais de ce truc ?*

Je ne sais pas ce que les autres récipiendaires en font, bien que j'aie posé la question à plusieurs d'entre eux. Quelques-uns ont commandé un double de remplacement afin d'avoir quelque chose à porter et à montrer quand on le leur demande, mais en gardant l'original dans un coffre-fort. D'autres conservent leur médaille dans un tiroir à chaussettes ou sur leur table de nuit. De mon côté, je n'ai jamais pris la peine de commander un exemplaire de remplacement et j'ai fini par prendre l'habitude de porter l'original dans ma poche de poitrine. Il lui est ainsi arrivé plusieurs fois de passer dans la machine à laver et, de ce fait, le vernis doré du métal est un peu passé tandis que le ruban bleu a légèrement pâli. Mais cela ne me tracasse guère. En fait, j'aime bien voir cette médaille ainsi car, d'une certaine manière, j'estime que ce n'est pas la mienne.

Qu'on le veuille ou non, cette médaille appartient également aux huit autres hommes aux côtés desquels j'ai servi car les héros – les véritables héros, ceux dont la médaille symbolise l'esprit – ne reviennent jamais chez eux. Au regard de cette définition, je ne suis pas un vrai héros. Je ne suis que le gardien de leur mémoire. Je détiens cette médaille, avec tout ce qu'elle représente, mais je le fais au nom de ses propriétaires légitimes.

C'est cette vérité qui m'habite plus que toute autre – et une autre chose aussi, un sentiment que je conserve au fond de mon cœur.

Je sais, sans l'ombre d'un doute, que je donnerais dans l'instant cette médaille et tout ce qui va avec si cela pouvait faire revenir ne serait-ce qu'un seul de mes camarades disparus.

1. Le « Drapeau du service », conçu en 1917, est un petit drapeau frappé d’une étoile bleue qu’arborent les familles américaines lorsqu’un de leurs membres sert sur un théâtre de guerre au sein de l’armée. Quand les membres de la famille perdent l’un des leurs sur un théâtre d’opérations, ce drapeau est alors frappé d’une étoile couleur or.

Épilogue

Si la violence de l'action manque à certains soldats qui se retrouvent ainsi torturés par le désir qu'ils ont de retourner au combat, je ne peux cependant pas dire que je me compte parmi eux. Je n'éprouve aucune envie de retourner à Keating ou en Afghanistan, et la plupart de mes hommes partagent ce sentiment. Cependant, les liens que nous avons forgés en tant que membres d'une même unité, d'une même section, sont une chose qui me manque et que je continue à chérir.

C'est également une chose très réelle, et qui vit toujours.

Peu après notre retour au pays, Zach Koppes a quitté l'armée pour aller habiter dans le sous-sol de la maison dans laquelle vit la mère de Mace et il a repris ses études. Il vient d'être diplômé et espère entamer une carrière politique en Virginie.

Chris Jones a suivi un parcours similaire après avoir quitté l'armée, mais il a choisi de suivre une formation sur le tas avec l'idée de devenir technicien. Il garde son adresse secrète, mais cela ne nous empêche pas de rester en contact.

C'est aussi le cas avec Thom Rasmussen, qui demeure l'un de mes amis les plus proches. Quand il s'est reconverti dans le civil, il a trouvé du travail dans les champs pétrolifères du Colorado, près du Front Range. Il passe également une grande partie de son temps libre à collaborer avec un groupe de vétérans qui propose des sorties chasse-pêche dans la montagne. De temps à autre, il travaille également comme guide pour la chasse aux canards du côté de Fort Carson, notre ancien terrain d'entraînement.

Avant de quitter l'armée, Bundermann a été nommé responsable du bureau de recrutement de l'armée de Minneapolis, où il s'est occupé des nouvelles recrues. Il vit désormais à Minneapolis-Saint Paul et travaille pour une société qui produit certaines des bombes qui ont été larguées sur les talibans durant la bataille de Keating.

Quant à Brad Larson, le général Curtis Scaparroti lui accorda une dérogation à la demande du capitaine Stoney Portis pour qu'il puisse entrer

sur recommandation dans une école d'officiers – un honneur réservé aux soldats du rang les plus méritants. Pour cette raison, et à deux titres différents, Larson est maintenant passé du côté obscur.

En sa qualité de membre de la branche aviation de la Garde nationale du Nebraska, le soldat Larson n'est plus un soldat engagé comme les autres, et il n'a plus non plus les pieds sur la terre ferme. Il s'est transformé en sous-lieutenant Larson et achève actuellement un nouveau déploiement à l'étranger en qualité de pilote de Chinook.

Les autres gars et moi nous faisons un peu de souci pour sa sécurité. Mais nous sommes encore plus inquiets à l'idée qu'il puisse perdre de vue qui il est et d'où il vient – raison pour laquelle nous hésitons à nous connecter à PoopSenders.com afin d'y commander un colis de merde d'éléphant et le lui faire parvenir sur la base aérienne où il est affecté.

Pour l'heure, nous attendons encore car nous avons reçu des signaux plutôt encourageants de sa part. Juste avant d'être déployé, il m'a expliqué qu'il ne souhaitait pas se transformer en un officier caricatural de West Point. Il tâche plutôt de ressembler à Bundermann.

Quant aux hommes de la compagnie Black Knight qui ont servi au sein des sections Bleue et Blanche, ils sont un peu plus éloignés et je n'entends parler d'eux que de manière occasionnelle – mais les nouvelles sont, pour la plupart, bonnes.

Eric Harder et Shane Courville continuent de servir au sein de l'armée. Jonathan Hill a quitté l'institution, mais il fait maintenant un travail extraordinaire consistant à aider des vétérans à gérer leur stress post-traumatique et à réintégrer le service actif. Daniel Rodriguez a pour sa part rempli la promesse qu'il avait faite à Kevin Thomson, son plus proche ami, à savoir qu'il essaierait de réaliser son rêve consistant à devenir joueur de football professionnel. Il a commencé par intégrer l'équipe universitaire de Clemson, puis il a été recruté par les Redskins avant de rejoindre ensuite l'équipe des Rams de Saint-Louis.

Et ainsi de suite. Nous faisons tous de notre mieux pour rester en contact les uns avec les autres car nous sommes soudés et nous le resterons toute notre vie. Nous sommes unis par le souvenir de cette bataille, mais nos vies sont également liées par le souvenir que nous avons de ces huit hommes qui ont perdu la leur et que nous gardons dans nos cœurs.

Ils ne nous quitteront jamais.

Votre avis nous intéresse !

Laissez un commentaire sur le site de votre librairie en ligne et partagez vos coups de cœur sur les réseaux sociaux !

In memoriam

Sergent Justin Gallegos, chef d’équipe

Chris Griffin, éclaireur

Sergent Josh Hardt, chef d’équipe

Sergent Josh Kirk, chef d’équipe

Stephan Mace, éclaireur

Sergent Vernon Martin, chef mécanicien

Michael Scusa, éclaireur

Première classe Kevin Thomson, servant mortier

* * *

Notes sur les sources

Immanquablement, longtemps après que les derniers coups de feu ont été échangés, presque tous les soldats qui ont survécu à la bataille se retrouvent animés de deux élans contradictoires.

D'un côté, leur instinct les pousse à garder le silence. Le langage est un outil imparfait, et tous ceux qui ont connu l'épreuve du combat savent que les mots sont incapables de retranscrire l'atroce réalité d'une bataille. C'est la raison pour laquelle certaines des vérités les plus essentielles d'une guerre ne peuvent jamais être exprimées, seulement comprises par ceux qui les ont approchées et qui en ont été transformés.

D'un autre côté, nous ne pouvons nous empêcher d'être perturbés par le fait qu'en l'absence de langage, en l'absence de mots, l'expérience de la guerre et de tout ce qu'elle entraîne – y compris les sacrifices accomplis par les morts et les vivants – pourrait ne jamais être préservée ni communiquée aux autres.

Entre ces deux vérités opposées se situe une zone spéciale, une sorte de zone démilitarisée dans laquelle les soldats font ce qu'ils ont toujours fait. Faute de mieux, ils échangent des histoires, en ayant conscience qu'elles ne sont peut-être pas parfaitement racontées, mais qu'elles le sont au plus près de ce qu'ils ont éprouvé afin de pouvoir donner un sens à tout ce qu'ils ont enduré – et à en préserver le souvenir.

La bataille pour l'avant-poste de Keating fut largement couverte par les médias américains, aussi bien la presse que la télévision, dans les jours qui suivirent l'attaque. Trois ans plus tard, le journaliste Jack Tapper publia *The Outpost*, un livre-enquête sur la décision qui avait été prise d'ériger Keating, mais aussi sur les raisons qui avaient poussé l'armée à garder l'avant-poste opérationnel au regard des défis tactiques et stratégiques auxquels il serait immanquablement confronté.

Les recherches de Tapper avaient été soigneusement menées. Mais il lui fut impossible de reproduire la chronique de ce qui s'était passé durant la bataille finale – le détail heure par heure de ce qu'avaient accompli les

vivants et de ce qui était arrivé aux morts – avec les mots d'une personne qui se serait trouvée au milieu des combats et y aurait participé à ce moment-là. Un tel récit ne pouvait venir que de l'un d'entre nous. Et bien que je sois souvent considéré comme un homme avare de ses mots, il me sembla que ce récit devenait de plus en plus important à rédiger à mesure que le temps passait.

Au cours des deux dernières années, j'ai conduit de multiples entretiens à travers les États-Unis afin de rencontrer les membres clés de la compagnie Black Knight au sein de laquelle j'avais servi à Keating, recueillir leurs souvenirs de la bataille, et juxtaposer leurs souvenirs de cette journée aux miens. J'ai également compulsé des centaines de pages de rapports rédigés par des témoins oculaires, de transcriptions d'échanges radio et d'autres sources encore qui avaient été compilées dans le rapport officiel du général Swan.

Ce livre est le résultat de ce travail et, bien qu'il ne soit pas destiné à devenir le récit officiel de la bataille, je n'en ai pas moins fait de mon mieux pour retracer le plus fidèlement possible les événements auxquels moi-même et les hommes dont j'étais le plus proche – les membres de la section Rouge – prîmes part en qualité d'acteur ou de témoin.

J'aimerais souligner qu'il ne s'agit pas d'une œuvre de fiction. Toutes les citations entre guillemets ont été prononcées ou entendues par moi, m'ont été rapportées par quelqu'un qui en est à la source ou proviennent de retranscriptions officielles. Lorsque j'exprime les pensées de quelqu'un – des pensées qui me furent rapportées directement par les intéressés –, celles-ci sont rédigées en italique.

Bien que j'aie entamé ce projet avec réticences et hésitations, mon envie de poursuivre n'a fait que croître avec le temps. J'ai fini par avoir la conviction que le fait de raconter cette histoire – *notre* histoire – était l'unique moyen de rendre hommage à ce que nous avions accompli. Aussi étrange que cela puisse paraître, j'en suis venu à penser que cela pourrait me permettre de m'acquitter d'un dernier devoir à l'égard de ceux de mes camarades qui n'avaient pas survécu à Keating.

C'était le seul moyen pour moi de les faire revenir chez eux.

Remerciements

Je ne pourrai jamais suffisamment remercier tous les membres de la section Rouge, ainsi que tous les hommes aux côtés desquels j'ai combattu au plus près au cours de la bataille pour le COP Keating : Andrew Bundermann, Brad Larson, Shane Courville, Matthew Miller, Mark Dulaney, Christopher Jones, Zachary Koppes et James Stanley. Je suis également profondément redevable à Armando Avalos, Damien Grissette et Kellen Kahn ainsi qu'aux autres membres de la compagnie Black Knight, surtout ceux qui ont servi dans la section Bleue, la Blanche, la section de commandement et la section de mortiers.

J'adresse mes remerciements aux pilotes du 7e escadron, 17e régiment de cavalerie de la 101e division aéroportée, notamment Ross Lewallen, Chad Bardwell, Randy Huff et Chris Wright, ainsi qu'à tous les pilotes des avions de chasse et des autres appareils qui ont appuyé Keating – notamment Michal Polidor, Aaron Dove et Justin Kulish : nous autres au sol nous ne connaissions même pas vos noms, mais si nous sommes vivants aujourd'hui c'est grâce à vos compétences et votre bravoure. Merci.

Je suis redevable aux hommes de la compagnie Chosin, 1-32e d'infanterie, commandés par Justin Sax, qui composaient la force de réaction rapide qui se porta au secours de Keating. J'aimerais également remercier les membres de notre équipe médicale, dont Chris Cordova, Cody Floyd, Jeffrey Hobbs, ainsi que toute l'équipe médicale de Bostick.

Au cours de la rédaction de ce livre, de nombreuses personnes ont pris le temps de me recevoir et de m'accorder de longs entretiens au cours desquels elles ont partagé avec moi leurs souvenirs et leurs opinions. Je remercie tous ceux qui m'ont consacré du temps, dont Vanessa Adelson, Jimmy Blackmon, James Clark, Eric Harder, Brendan McCriskin, Jake Miraldi et Stoney Portis.

J'aimerais encore remercier tout le personnel de Dutton & Penguin Random House, et plus particulièrement Ben Sevier, Christine Ball, Amanda Walker, Carrie Swetonic et Paul Deykerhoff. Je suis redevable à

mon agent, Jennifer Joel, ainsi qu’à Madeleine Osborn, Sharon Green, Josie Freedman et au reste de l’équipe ICM. Et je remercie bien sûr Kevin Fedarko, l’écrivain qui m’a aidé à trouver les mots justes pour raconter cette histoire.

Enfin, je voudrais exprimer mes remerciements les plus sincères et mes condoléances les plus profondes aux familles de Justin Gallegos, Chris Griffin, Josh Hardt, Josh Kirk, Stephan Mace, Vernon Martin, Michael Scusa et Kevin Thomson. Ce sont elles qui portent le plus lourd des fardeaux.

L'enfant qui rêvait d'un Mirage
LA NAISSANCE D'UN PILOTE
PREMIER CHAPITRE OFFERT
MARC SCHEFFLER
Préface du général André Lanata
CHEF D'ÉTAT-MAJOR DE L'ARMÉE DE L'AIR

Chapitre 1

Motivation

27 décembre 1994.

D’épais nuages sombres roulent sur la base aérienne 102 de Dijon. De puissantes rafales humides et glaciales balayent le tarmac. L’asphalte détrempé se confond avec le ciel menaçant. Même les hangarettes défraîchies se fondent dans la grisaille. Plantée devant chacune d’elles, la silhouette bleu argenté d’un Mirage 2000.

Les joues piquées par le froid, j’avance, un casque à la main et le pantalon anti-g bien serré. Malgré mon blouson de vol en cuir et ma Mae-West ajustée, je suis frigorifié. L’escadron de chasse II/2 « Côte d’Or » m’accueille durant trois jours pour un stage « découverte ». Jusqu’ici je n’ai volé que sur avion léger, mais aujourd’hui ce sera l’expérience d’une vie… Je m’apprête à grimper dans un « chasseur », même si je ne serai que simple passager lors d’une sortie à deux avions.

C’est le capitaine R., « Rieze », un instructeur chevronné, qui mènera la patrouille. En position d’équipier, « Jey », un jeune pilote à l’instruction.

Grand, mince, la trentaine, Rieze a des cheveux bruns et des traits impassibles. Son regard intense m’avait tétanisé lorsque je m’étais présenté à lui. Peu loquace, il avait tout de même pris le temps de m’expliquer ce que nous allions faire là-haut : un simulacre de combat aérien à l’aide du radar et quelques tirs fictifs de missiles « air-air » à courte portée.

Du briefing, je n’ai pas compris grand-chose, si ce n’est que la météo est exécrable et que nos Mirage 2000 seraient capables d’encaisser 9 « g ».

Quand nous arrivons au pied de l’appareil, un mécanicien de piste, le « pistard », a déjà fait toutes les vérifications d’usage et préparé l’avion. Il démarre le groupe électrogène qui pétarade en lançant de grosses bouffées noirâtres avant de se mettre à mugir.

« Installe-toi », me hurle Rieze à travers le vacarme.

Puis il monte poser son sac et ses affaires dans le cockpit et accroche son casque en haut de l’échelle avant de redescendre pour faire le tour de l’avion. Maladroitement, j’escalade l’autre échelle conduisant au cockpit arrière. J’enjambe l’entrée d’air du réacteur en prenant soin de ne pas déraper sur le revêtement métallique et je me faufile vers l’habitacle arrière du « 2000 B » numéro 515.

Je glisse avec précaution mes pieds sous la planche de bord et m’assieds sur le siège éjectable Mark 10 « zéro zéro » – « zéro altitude, zéro vitesse ». Il permet de survivre à une éjection au sol et à l’arrêt.

Je me penche et fixe mes rappels de jambes, deux lanières chargées de rabattre mes mollets contre le baquet au départ du siège, ce qui m’évitera de laisser mes tibias avec le tableau de bord lors d’une éventuelle éjection. Je livre ensuite un bref combat contre la multitude de sangles en épais nylon vert olive qui pendent du siège. Je les insère dans de grosses boucles en acier, puis je serre les « inguinales » qui calent mon bassin sur l’assise et les harnais qui me retiennent contre le dossier.

J’attrape mon casque. Sa coque usée en fibre de verre est lardée de rayures et de traces noires. Je l’enfile, m’arrachant les oreilles au passage. J’accroche la jugulaire trop serrée et qui m’étrangle. Sorti de nulle part, le mécanicien de piste surgit accroupi sur le flanc de l’appareil. Souriant, il se penche vers moi et me demande si tout va bien. Sans attendre ma réponse, il emboîte le connecteur de l’oxygène sur la régulation, branche la prise radio et le pantalon anti-g.

Je plaque l’inhalateur sur mon visage et tâtonne pour insérer le rail dans sa glissière sur le côté droit du casque. *Cliiiiiiiiiic*. Le caoutchouc glacial me coiffe hermétiquement. J’inspire. Le masque se colle comme une ventouse jusqu’à me faire étouffer. J’essaye vainement de le dégrafer. Le pistard a compris. Il active l’alimentation en oxygène. *Pschiiiiiiit*. L’air

artificiel libère mes poumons et me ramène à la vie. J'abaisse les deux visières[1]. *Schplack*. Elles s'écrasent sur mon nez.

Je retire la goupille basse du siège et la tends au mécanicien. Il me montre la sécurité haute. D'un hochement de tête je lui fais signe que c'est bon. Je regarde la poignée d'éjection entre mes jambes. Si je tire… ça part. Le pistard rabat la verrière et la verrouille. Silence. Coupé du monde, ligoté de la tête aux pieds sur mon siège Mark 10, je peux à peine bouger. Des bouffées de chaleur m'envahissent.

Inspirer… Expirer… Lentement.

En bas à droite, au-dessus de la banquette latérale, un clignotant blanc et noir travaille au rythme de ma respiration. Je me concentre dessus. Les battements de mon cœur s'espacent. Sous mes yeux, une multitude de cadrans et deux écrans. Celui du haut est une recopie de la visualisation tête haute et bouche la visibilité devant. Juste en dessous, à hauteur de mes genoux, la visualisation tête basse, qui affiche l'image radar. Partout des chiffres et des sigles dont je ne comprends pas la moitié des indications.

Entre-temps, Rieze s'est installé en place avant :

– On s'entend ?

– Cinq, mon capitaine.

– Allez, on met en route.

Rieze achève de balayer sa cabine du regard, puis il lance le réacteur. De petites vibrations secouent la cellule, suivies d'un gémissement grave. Il enfle quelques secondes vers les aigus jusqu'à m'écorcher les tympans avant de s'apaiser dans un ronronnement rassurant.

– Mains sur la tête, m'ordonne sèchement Rieze, on enlève le groupe, ensuite on teste les commandes et la régulation secours du moteur.

Sans réfléchir, je plaque mes gants de part et d'autre du casque, bien en évidence, pour montrer que je ne touche à rien en cabine tant que le pistard s'active autour de nous.

Mon pilote et lui échangent des gestes. Après quelques instants, les gouvernes frétillent. Le Mirage est pris de soubresauts compulsifs et tremble comme un épileptique, puis il émet de longs râles.

Passé la série de vérifications, Rieze fait ôter les cales. Le pistard disparaît une nouvelle fois sous le fuselage avant de réapparaître tout aussi subitement, pouce levé.

– OK… Il en est où, notre numéro deux ?

En face de nous, l’appareil de Jey se tient moteur tournant et prêt. Nous sommes autorisés à rouler. Rieze signale au pistard notre départ. D’un léger coup de gaz, nous avançons d’un mètre. D’une pression franche sur les freins, Rieze contrôle leur efficacité. Quant au pistard, désormais accroupi, il examine attentivement et une dernière fois le Mirage pour être certain qu’il est en état de voler, puis il nous libère en nous gratifiant d’un salut militaire.

Les moteurs presque au ralenti, les deux avions s’extraient sans peine de leurs emplacements. Ils virent ensemble et se mettent en file indienne vers le taxiway principal. Maintenant, c’est parti pour de bon !

Pendant le trajet, Rieze effectue ses « actions vitales avant décollage » et s’assure que tout est en ordre derrière :

– Harnais serrés et bloqués ?

– Oui.

– Visières baissées ?

– Oui.

– Sécurités siège enlevées ?

– Oui.

À mesure que je réponds, ma respiration recommence à s’accélérer.

– Position d’éjection vérifiée ?

Les pieds calés sur les palonniers, les muscles tendus, je me plaque contre le dossier. Ma tête est alignée du mieux possible avec ma colonne vertébrale. J’attrape la poignée entre mes jambes et fais mine de tirer dessus.

– Oui.

Trois minutes plus tard, nous patientons au point d’arrêt. Un Mirage 2000 s’élance. De sa tuyère jaillit une longue flamme jaune-orangée, cerclée d’ondes de choc aux éclats de diamant. Un grondement puissant résonne jusqu’au plus profond de mes entrailles. Poussé par l’ouragan de feu, l’appareil roule, roule, se cabre et s’arrache du sol. Je le regarde s’éloigner. Sa tuyère rougeoyante vibre de lumière, puis elle s’éteint en laissant s’échapper un mince filet noir lorsque le pilote coupe la postcombustion.

C’est à nous. Nos deux chasseurs pénètrent sur la piste et se placent côte à côte, légèrement en retrait, chacun sur une demi-largeur de bande.

– Allez, on y va !

En même temps qu'il affiche plein gaz, Rieze ordonne au numéro deux de faire de même. Quelques mètres dans mon dos, le réacteur prend des tours. Le rugissement enfle à travers les couches de protection de mon casque jusqu'à devenir assourdissant. Le Mirage salue, hurle et vibre. Je sens ses roues frémir alors qu'elles sont mises à rude épreuve pour retenir les tonnes de poussée. Je tourne la tête et contemple notre jeune équipier dans son appareil. Amortisseur avant comprimé, pneus écrasés, le nez de son avion s'est légèrement affaissé. Lui aussi est prêt à bondir. Jey s'assure une dernière fois que tout est bon et lève son pouce dans la verrière. La mission peut commencer…

Rieze porte son regard devant lui. D'un coup de casque, il sonne le début de la partie. Les freins sont lâchés, la postcombustion enclenchée. Le réacteur déchaîne sa fureur dans un vacarme éclatant tandis qu'une main géante nous catapulte sur la piste. Ma tête recule, plaquée contre le siège, tandis que l'avion accélère… accélère… Sur les côtés, les bords de piste s'estompent dans le filé de l'accélération :

– Jx[2] stabilisé à 0,7, parfait…125 nœuds, rotation !

Le Mirage se plante dans le ciel, j'ai les genoux dans les épaules. Petit choc. Le train rentre. Rieze relâche la pression et se met en palier. Postcombustion coupée. J'ai la sensation que le « 2000 » s'arrête sur place. C'est à nouveau le calme en cabine.

– Ça va ?, me lance mon pilote.

– Oui, mon capitaine.

– J'attends le numéro deux sous la couche, ensuite on part chercher le soleil !

Harnais débloqués, je me retourne. Sur notre droite, je vois Jey remonter comme une balle, comme s'il voulait nous percuter. Il s'encastre à quelques mètres de notre aile, aérofreins déployés, si près que le feulement sourd de son réacteur envahit ma cabine. Rieze est satisfait :

– Nickel !

Jey et les 15 tonnes de son Mirage flottent maintenant à quelques mètres de nous. Les lignes effilées de son chasseur se dessinent un court instant sur le vert sombre du paysage. De premières barbules rapides et fuyardes déferlent sur notre verrière. Le sol disparaît par intermittence et nous sommes peu à peu enveloppés d'une écharpe grise et dense aux contours

imprévisibles. Nous grimpons maintenant « saumon contre saumon » vers la surface des nuages.

La radio est saturée de messages dont la signification m'échappe. J'imagine qu'on nous balade de fréquence en fréquence jusqu'à la zone de travail. En quelques minutes, nous effaçons des milliers de mètres. Vers 28 000 pieds, les nuages rendent les armes et nous émergeons sans transition au-dessus d'un océan d'écume baigné par le soleil. L'horizon s'élargit. Je suis encore étonné d'être là, confortablement installé à 800 km/h sur ce balcon dominant le monde. Je regarde sur le côté. Jey est toujours solidement accroché à nous et Rieze lui ordonne de s'écarter.

– Deux en place, ça traîne[3], annonce Jey, qui s'est décalé à 500 mètres.

– Reçu, on continue !

Postcombustion crantée, petit coup de pied aux fesses, Rieze accentue la pente et nous filons sans effort encore plus haut. Un goût clair et ionisé alimente mon masque. Je respire de l'oxygène pur.

Rieze se retourne. Je l'imite. De fines dentelles de condensation s'échappent dans nos sillages. D'abord fugaces, elles s'étirent et deviennent plus denses avant de cesser brutalement au-dessus du niveau 320.

– OK, on va pouvoir commencer, lâche Rieze, satisfait.

Le contrôleur nous autorise à la séparation. Les deux « 2000 » se détachent à des caps différents et redescendent. Rieze profite de l'éloignement pour s'intéresser à moi :

– Tu le veux un peu ?

– Oui, mon capitaine.

– Il est à toi !

Intimidé, j'empoigne le manche d'un avion de chasse en vol pour la première fois de ma vie. Petite pression sur la droite, le « 2000 » s'incline brusquement. J'avance souplement la manette des gaz et enchaîne sur deux ou trois virages souples.

– Aussi haut, le « 2000 » ne te donnera plus beaucoup, résume mon pilote, il dégrade vite et le réacteur pousse deux fois moins…

– Je peux faire un tonneau ?

– Fais-toi plaisir !

Je braque les gouvernes en butée latérale. Le Mirage tourne sur lui-même comme une toupie. Surpris, je remets les commandes au neutre. Nous sommes… sur le dos, pendus dans les bretelles.

– Je te le reprends, me lance Rieze, amusé.

Espacés de 60 kilomètres, les deux appareils sont en position, prêts à entamer leur duel aérien.

– Le boulot de Jey c'est d'essayer de nous choper au radar, remonter vers nous et balancer des bûches, commente Rieze. Nous, on se cantonne au rôle de simple plastron.

Pendant que Jey effectue sa première tentative, Rieze m'explique comment le jeune pilote-stagiaire doit nous traquer à distance, hors de la portée visuelle dans un premier temps. Nous ne serons pour lui qu'un simple symbole mouvant sur ses visualisations. Seul dans son cockpit, Jey va devoir jouer du radar et manœuvrer. En même temps, il devra sélectionner le mode de tir et l'armement tout en se plaçant sur la meilleure trajectoire possible afin de nous descendre. Histoire d'illustrer la difficulté de l'exercice, Rieze accroche un avion de ligne qui passe au loin et me décrit la multitude d'informations qui envahissent les écrans. Je reste coi…

– Pour réussir sa passe, il faut se faire une idée très précise de la situation tactique. Ce qui demande une bonne gymnastique de l'esprit, très difficile à acquérir, conclut Rieze.

Jey enchaîne avec succès ses trois présentations et annonce « Joker », ce qui signifie qu'il lui reste suffisamment de pétrole pour en faire une dernière. Mais Rieze change d'option :

– Bon, c'est pas mal son affaire, il a compris. Et si on allait se remuer un peu la courge !

Notre ailier vient sur notre gauche à 500 mètres. Rieze balaye l'horizon et finit par trouver un coin de ciel dégagé.

– Plein gaz, tu gardes la formation, lance-t-il à son équipier.

Les deux Mirage évoluent gentiment entre le niveau 200 et le niveau 300. Tonneaux « barriqués », virages plus ou moins violents, nous ne pouvons guère faire plus.

– Jey, « Bingo[4] » !

– Reçu…

Fin de la récréation. Nous sommes aux minimas carburant, il faut rentrer. Nous retraversons en patrouille serrée les 23 000 pieds de couche compacte.

L’approche de Dijon nous amène dans l’axe et nous lâche pour une arrivée au break. Verticale piste, virage sur la tranche, sortie des éléments, nous sommes posés après une heure de vol. Même si je m’attendais à plus « bestial », ce premier vol en « 2000 » ne m’a pas déçu. Il restera inoubliable.

Enthousiaste, je retrouve les deux camarades qui m’ont accompagné lors de ce stage : Pablo, qui s’est régalé, et Mad, qui a été moins chanceux. Ce dernier a fait les frais d’un pilote décidé à lui montrer que « ce n’est pas un métier facile ». Sa séance de vol d’une heure s’est transformée en supplice. Il me résume cette première expérience avec une pointe d’amertume : « Un pote à moi m’avait dit : “Tu verras, les chasseurs sont tous des frimeurs qui se la jouent”… Je te le confirme. »

Pablo et moi tentons de lui faire changer d’avis, mais sans succès.

Le lendemain, je repars pour du combat à deux contre deux : deux Mirage 2000 face à deux autres. Les leaders vont s’écharper entre eux tandis que leurs jeunes équipiers devront leur emboîter le pas sans se laisser distancer afin de ne pas se retrouver en mauvaise posture. Le ciel n’est toujours qu’un bloc gris sans aucune fissure et la météo prévoit encore une sortie de poisse en haute altitude. Entre les deux, sans réelle certitude, de possibles éclaircies.

Les quatre « 2000 » s’alignent en quinconce sur la piste. Les deux paires décollent à 20 secondes d’intervalle et rejoignent chacune une extrémité de la zone. Du nord au sud, 60 kilomètres nous séparent. Quelques minutes de vol…

Entre le niveau 130 et le 260, nous rencontrons une tranche dégagée qui s’étend sur 13 000 pieds. Au-dessus, une nouvelle couche nous surplombe. Le chef de patrouille décide de poursuivre l’ascension avec l’espoir d’entrevoir de meilleures conditions. À 30 000 pieds, c’est un ciel cristallin qui nous attend.

– Ça traîne, annonce notre équipier.

Je me retourne vers lui. Un mince filet d’albâtre s’échappe de son réacteur et balafre le ciel.

– Ils sont à onze heures, me lance ma place avant.

Mon casque pivote. Les yeux plissés derrière ma visière fumée, je m'échine à les trouver dans l'immensité bleue. Rien. Mon silence parle pour moi.

– Alors ? Deux traces parallèles, légèrement au-dessus de l'horizon.

– Non…

– Ça viendra…

Je suis vexé. J'ai manqué l'occasion de montrer que j'avais de la graine de chasseur en moi.

– Attention, ça va croiser à gauche, me dit calmement mon pilote.

Son avertissement tombe à pic, je cherchais les deux autres à droite… J'ai à peine le temps de tourner la tête que deux dards sombres poussés par des panaches blancs filent sur le côté à deux fois la vitesse du son.

Les leaders virent brusquement l'un vers l'autre, talonnés par leurs équipiers. Les deux formations s'enroulent en décrivant de larges cercles s'étalant sur plusieurs kilomètres. Les appareils manœuvrent difficilement. La cellule vibre et le badin[5] est vite comateux, nous obligeant à rendre continuellement la main. Nous perdons de l'altitude sans qu'aucun de nous ne parvienne à obtenir l'avantage et le sommet des nuages se rapproche comme une barrière infranchissable.

Le chef de patrouille décide d'écourter le combat et de tenter sa chance sous la couche. Deux par deux, les Mirage s'éloignent et descendent. Dix minutes plus tard, nous sommes 15 000 pieds plus bas, entre deux strates laiteuses. Nouveau croisement, nouvelle joute. L'atmosphère est plus dense. Les réacteurs poussent plus et les voilures respirent mieux les filets d'air, ça va souquer ferme !

Même si j'ai du mal à suivre, je me prends au jeu. Les trajectoires des quatre avions s'entrelacent dans un mouchoir de poche à des vitesses vertigineuses. Dès que nos adversaires disparaissent, je scrute le ciel dans l'espoir de repérer deux ailes delta sombres se détachant sur un fond grisâtre. Des extrémités de bords de fuite s'échappent de fines aigrettes. Elles me permettent de voir les trajectoires et de profiter du ballet. Au début, du moins, car je découvre dans la douleur les performances de la machine. Le combat tournoyant en Mirage 2000 peut faire encaisser jusqu'à 9 « g ».

Écrasé par la force centrifuge, le souffle court, je lutte pour ne pas perdre connaissance. Mon regard se fige, je me tasse sur mon siège, les mains

soudées sur les cuisses. Impossible de bouger le petit doigt. Je subis, tel un sac de sable, tandis que la cabine se colore peu à peu d'un voile gris et noir. J'entends que ça grommelle devant. Notre équipier n'est plus en position ; il se trouve plus loin et déphasé.

Le seul moyen de l'aider, c'est de desserrer les virages. Nos adversaires exploitent la faille et s'engouffrent à l'intérieur de notre cercle. Ils gagnent de l'angle et se rapprochent. Je sens bien à l'agacement grandissant de ma place avant que nous allons nous faire « tarter ». Quelques instants plus tard, une voix triomphante annonce sur la radio que nous nous sommes fait dessouder. Fin de la partie.

Ma vision s'éclaircit, je me relâche et reprends mes esprits. Erreur. Rageusement, mon pilote remet les ailes à plat. Mon casque percute violemment la verrière. Inquiet, je jette un coup d'œil sur le plexiglas. Aucune trace.

– OK, on est au bingo, on rentre.

L'autre patrouille s'éloigne par le sud et entame son retour vers Dijon. Nous patientons afin d'assurer l'espacement. Le leader en profite pour rassembler nos deux Mirage en battant plusieurs fois des plans. Main dans la main, nous perçons en cheminant jusqu'à la base.

Pendant la descente, une sensation bizarre me remonte dans l'estomac. Je me précipite sur la poche gauche de mon pantalon anti-g dans l'espoir d'y trouver un sac. Elle est vide… *Vite, une autre solution*… J'ôte mon gant droit. J'ai à peine le temps de dégrafer mon masque et de me pencher légèrement en avant que l'avion part violemment. Devant moi, mon pilote hurle :

– Putain, il a perdu le visuel !

Impossible de relever le buste. La gueule dans l'ouverture du gant, je vise de mon mieux, mais quelques grumeaux giclent immanquablement sur l'anti-g. L'odeur est insupportable et je retiens de nouveaux relents tandis que l'équipier annonce penaud sur la radio qu'il s'est écarté et ne nous voit plus. La réponse, sèche, fuse sur la fréquence :

– On se retrouve au point de rendez-vous sous la couche !

Aérofreins sortis, la descente est rapide. Le tapis sombre du paysage surgit et nous redressons brusquement. Cap à l'est, vers le point de rejointe. Stables à 3 000 pieds, nous attendons que le « deux » ramarre. Il se pointe après une éternité et nous pouvons enfin rentrer. Nauséeux, j'agonise.

La piste de Dijon apparaît au loin. Un simple filet sur l'horizon. Nous sommes posés trois minutes plus tard. De retour au parking, j'ouvre la verrière comme une délivrance. L'air glacial s'engouffre dans la cabine. Je n'ai jamais été aussi soulagé d'avoir froid. Devant mon teint livide et l'odeur pestilentielle qui m'enveloppe, le « pistard » s'empresse de vérifier si le cockpit n'a pas souffert de dommages collatéraux. Il me gratifie d'un regard compréhensif. L'honneur est sauf, je n'ai pas repeint l'habitacle.

Les jambes en coton, l'estomac en vrac, je descends l'échelle en essayant de faire bonne figure. À l'écart, je vide mon gant dans l'herbe avant de le rouler en boule et de le bourrer dans le deuxième gant afin de rendre le tout étanche. Je fourre l'ensemble dans le casque, ni vu ni connu.

De retour dans la salle des équipements de vol, j'enlève tout mon fatras. Le jeune équipier vient me voir, un peu anxieux :

– Il n'a pas trop râlé ?, demande-t-il.

Surpris, je ne sais pas trop quoi lui répondre. Ici, je ne suis rien.

– Il avait l'air contrarié quand vous avez perdu le visuel.

– Et pour le combat ?, insiste-t-il.

– Je crois qu'il vous trouvait un peu loin…

– Je pense que je vais me faire décalquer, conclut-il, résigné.

Après avoir nettoyé l'anti-g et le casque, je rejoins les membres de la patrouille. Arrivé dans l'encadrement du box de débriefing, le leader me lance sèchement :

– Tu nous laisses, s'il te plaît.

La suite s'annonce sanglante. Je repars sans un mot vers la salle « stagiaires ». Elle est située au sous-sol d'un bâtiment à l'écart de l'escadron. Les pilotes en transformation sont parqués là, dans une sorte de cave sombre où l'on distingue à peine le jour. Les conditions sont difficiles et l'ambiance tristounette. Cela doit être dur de rester motivé. Pourtant je les admire. Ce sont tous de jeunes gaillards énergiques, pleins d'entrain et à peine plus âgés que moi. Certains partagent leurs impressions, d'autres épluchent les manuels. J'ai soudain l'étrange impression d'être un intrus, mais je n'ai qu'une envie, appartenir à leur monde.

J’aperçois mes deux acolytes. Ils sont attablés seuls dans un coin. De leur discussion animée je comprends que Mad n’a pas changé d’avis sur ces « cons prétentieux et arrogants ».

J’ai droit à un troisième et dernier tour le lendemain. La mission est identique à la première, seuls les acteurs sont différents. Je serai à bord du Mirage 2000B numéro 519, avec « Ponpon » aux commandes.

Il fait toujours aussi froid et humide, mais la météo s’est améliorée. Les nuages sont plus épars et laissent entrevoir des filets de ciel bleu. Le stagiaire est bon, le vol « fun » et détendu. Un bon contraste avec celui de la veille. Il renforce ma détermination à vouloir faire ce métier, même si ça ne s’arrange guère du côté de l’estomac.

Après trois jours, le stage se termine. En fin d’après-midi, nous offrons un « verre de l’amitié » et remercions l’escadron pour son accueil. Nous avons droit aux railleries d’usage avant de pouvoir discuter un peu plus du métier. Pablo et moi sommes plus motivés que jamais.

De retour en chambre, je note fièrement 2h55 de Mirage 2000 sur mon carnet de vol. Le temps de trois missions, je me suis glissé dans la peau d’un pilote de chasse. Je me couche, exténué. Bientôt, la fatigue l’emporte. Je laisse mon esprit divaguer… Sur le parking, mon avion de combat m’attend. Dans quelques instants, je serai aux commandes, partant à l’assaut du ciel.

Un jour, peut-être…

---

1. Les casques sont équipés de deux visières : l’une est teintée contre le soleil, l’autre incolore. Elles sont basculées à l’aide de glissières latérales. Le basculement de la visière teintée entraîne automatiquement celui de la visière incolore, de manière à assurer une double protection.

2. Jx : coefficient d’accélération longitudinale qui détermine si l’accélération de l’avion est suffisante pour permettre le décollage.

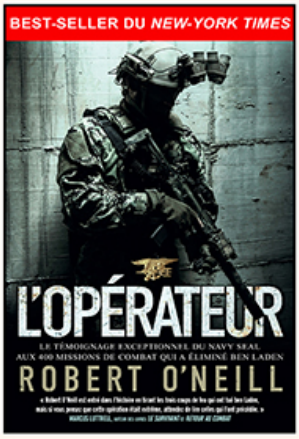
3. Les traînées dues à l’échappement des gaz chauds du réacteur, qui apparaissent à haute altitude.

4. Un appareil est « bingo » lorsqu’il a juste assez de carburant pour retourner à la base de départ et réussir deux approches avant que le pilote ne doive s’éjecter.

5. Badin : vitesse.

NIMROD

Les Éditions Nimrod en numérique



www.nimrod.fr

Titre original : *Red Platoon*
Copyright © 2016 by Clint L. Romesha LLC

Pour la traduction française :
copyright © Nimrod / Movie Planet 2017

Révision : Véronique Duthille

Photo de 1re de couverture © Moises Saman/Magnum Photos
Photographies intérieures : collection de l'auteur
Plan de Keating © 2016 by David Cain

La loi du 11 mars 1957 interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du code pénal.

e-ISBN : 9782915243987

© 2017, version numérique Primento et Éditions Nimrod

Ce livre a été réalisé par Primento, le partenaire numérique des éditeurs

This file was downloaded from Z-Library project

Your gateway to knowledge and culture. Accessible for everyone.

z-library.sk z-lib.gs z-lib.fm go-to-library.sk

Official Telegram channel

Z-Access

https://wikipedia.org/wiki/Z-Library